

Huit ans au pouvoir

Ta-Nehisi Coates

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

**TA-NEHISI
COATES**

**HUIT ANS
AU POUVOIR**

UNE TRAGÉDIE AMÉRICAINE

PRÉSENCE AFRICAINE



Ta-Nehisi Coates

Huit ans au pouvoir

Une tragédie américaine

**Traduit de l'anglais (américain) par
Diana Hochraich
Révisé par l'éditeur**

Présence  Africaine

Copyright

© Éditions Présence Africaine, Paris, 2018

ISBN papier : 9782321013617

ISBN numérique : 9782708709454

Composition numérique : 2020

<http://www.presenceafricaine.com>

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Présentation

« Nos fûmes huit ans au pouvoir. Nous avons construit des écoles, créé des institutions de bienfaisance, édifié et entretenu le système pénitentiaire, financé l’instruction des sourds-muets, reconstruit les bacs. En résumé, nous avons reconstruit l’État et l’avons placé sur la voie de la prospérité. »

Ces paroles ont été prononcées en 1895 par Thomas Miller, un élu de Caroline du Sud, alors que l’expérience de démocratie multiraciale aux États-Unis s’y achevait par le retour au pouvoir de la suprématie blanche.

Dans cette importante collection d’essais, précédés de notes éclairantes rédigées après coup, Ta-Nehisi Coates fait retentir les échos tragiques de ce passé dans les événements actuels : l’élection sans précédent d’un président noir, Barack Obama, suivie d’un contrecoup haineux et de l’élection de l’homme qui selon Coates, est « le premier président blanc ».

Mais le livre ne porte pas seulement sur la présidence des États-Unis, bien que celle-ci demeure en filigrane du début à la fin. Il examine aussi le temps présent à la lumière d’évènements historiques comme la guerre de Sécession, de personnalités emblématiques comme Malcom X, de programmes politiques comme l’incarcération de masse, qui ont profondément marqué la société américaine.

Ta-Nehisi Coates est correspondant du mensuel américain *The Atlantic*. Son livre *Between The World and Me (Une colère noire, lettre à mon fils, Autrement)* a été récompensé par le National Book Award en 2015. Il est également lauréat du Prix MacArthur. Il habite à New York avec sa femme et son fils.

Table des matières

Introduction. Du bon gouvernement noir

I. Notes de la première année

« Voici comment nous avons perdu face à l'homme blanc »

II. Notes de la deuxième année

Une jeune Américaine

III. Notes de la troisième année

Pourquoi est-ce que si peu de Noirs étudient la guerre de Sécession ?

IV. Notes de la quatrième année

L'héritage de Malcolm X

V. Notes de la cinquième année

La peur d'un président noir

VI. Notes de la sixième année

Comme un Français

VII. Notes de la septième année

La famille noire à l'âge de l'incarcération de masse

1 - « Le comportement des classes défavorisées dans nos villes est en train de les disloquer »

2 - « Nous emprisonnons trop peu de criminels »

3 - « On ne prend pas de douche après neuf heures du soir »

4 - « La noirceur du Nègre marquée par le crime »

5 - La « pire génération qu'une société ait jamais connue »

6 - « C'est comme si j'étais en prison avec lui »

7 - « Notre système de valeurs est devenu : survivre plutôt que vivre »

8 - « Le Noir pauvre est devenu encore plus violent »

9 - « Maintenant vient la proposition que le Noir a droit à des réparations »

VIII. Notes de la huitième année

Mon président était noir

- 1 - « L'amour vous fera commettre des erreurs »
- 2 - Il a marché sur la glace mais n'est jamais tombé
- 3 - « J'ai décidé de faire partie de ce monde »
- 4 - « Vous devez quand même retourner dans la cité »
- 5 - « Ils ont chevauché un tigre »
- 6 - « Quand tu es partie tu m'as tout pris »

Épilogue. Le premier président blanc

- 2
- 3
- 4

Introduction. Du bon gouvernement noir

En 1895, deux décennies après le remplacement des réformes égalitaires de la Reconstruction^[1] par une « Rédemption »^[2] tyrannique en Caroline du Sud, Thomas Miller, un élu de la chambre locale des représentants, lança un appel à la Convention constitutionnelle de son État :

« Nous fûmes huit ans au pouvoir. Nous avons construit des écoles, créé des institutions de bienfaisance, édifié et entretenu le système pénitentiaire, financé l'instruction des sourds-muets, reconstruit les bacs. En résumé, nous avons reconstruit l'État et l'avons placé sur la voie de la prospérité. »

Dans les années 1890, la Reconstruction était définie comme une période de corruption caractéristique de ce que pouvait être le « Règne du Nègre ». On disait que la Caroline du Sud était menacée « d'africanisation » et de dérapage vers la barbarie et l'iniquité. Miller espérait en soulignant les réalisations du gouvernement noir, et en conduisant une défense crédible de la moralité noire, qu'il pourrait convaincre la population de Caroline du Sud, dont il ne mettait pas en doute la bonne foi, et préserver ainsi le droit à la citoyenneté des Afro-Américains.

Son plaidoyer fut ignoré. La Constitution de 1895 ajouta des tests d'alphabétisation et des conditions de propriété comme prérequis au droit de vote. Lorsque ces mesures se révélèrent insuffisantes pour imposer la suprématie blanche, les citoyens noirs furent fusillés, torturés, battus et mutilés.

Dans une analyse de l'échec de Miller à la Convention de 1895, W.E.B.

Du Bois^[3] fit une observation pondérée. Pour lui, la Convention constitutionnelle de 1895 n'était pas un exercice de réforme morale ; ce n'était pas non plus une tentative pour combattre la corruption de l'Etat. Le problème n'était pas que le gouvernement de la Reconstruction en Caroline du Sud fût gangrené par une corruption sans précédent. C'était tout le contraire. Les réalisations mises en lumière par Miller, les acquis de la Reconstruction en Caroline du Sud, minaient la suprématie blanche. Pour la restaurer, ces acquis furent déformés, tournés en dérision, caricaturés de façon à mieux correspondre aux préjugés entretenus par la communauté blanche de Caroline du Sud. « Plus qu'un mauvais gouvernement noir, ce que craignait l'État de Caroline du Sud, c'était que ce gouvernement fût noir et bon ».

Cette peur avait un précédent. Vers la fin de la Guerre de Sécession, ayant constaté l'efficacité des « troupes de couleur » de l'Union, la Confédération aux abois, envisagea de recruter des Noirs dans son armée. Mais au dix-neuvième siècle, la condition de soldat était étroitement liée aux notions de virilité et de citoyenneté. Comment une armée conçue pour défendre l'esclavage, avec tout ce que cela implique comme idées préconçues sur l'infériorité des Noirs, pouvait-elle faire volte-face et déclarer que les Noirs étaient dignes d'être intégrés dans les forces confédérées ? En réalité, c'était impossible. « Le jour où vous déciderez d'en faire des soldats, ce sera le début de la fin de notre révolution », fit remarquer Howell Cobb, homme politique de l'Etat de Géorgie, « Et si les esclaves se montrent de bons soldats, alors cela fausse toute notre théorie de l'esclavage. » La suprématie blanche ne peut plus prétendre à la légitimité. Si les Noirs se révèlent être les lâches dépeints dans « toute notre théorie de l'esclavage », alors la bataille sera indiscutablement perdue. Mais pire, s'ils se battent efficacement et se montrent capables d'instaurer un « bon gouvernement noir », alors la guerre dans son ensemble ne pourra jamais être gagnée.

Les huit articles écrits pendant les huit années de la première présidence noire, une période « de bon gouvernement noir »,

constituent le fil conducteur de ce livre. Obama a été élu dans un contexte de désarroi généralisé. Durant ses huit années de mandat, il est apparu comme un gardien de l'ordre et comme un architecte soucieux de l'équilibre. Il a mis en place le cadre d'un système national de santé à partir d'un modèle conservateur. Il a empêché l'effondrement de l'économie et s'est refusé à poursuivre ceux qui étaient en grande partie responsables de cette situation. Il a mis un terme à la torture sanctionnée par l'État, mais poursuit la guerre menée depuis des décennies au Moyen-Orient. Sa famille, sa belle et charmante épouse et ses deux adorables filles, les chiens, semblaient sortis d'un catalogue de Brooks Brothers. Ce n'était pas un révolutionnaire. Il a évité les gros scandales et la corruption. Il était extrêmement déterminé et se voyait comme le gardien de l'héritage sacré du pays ; et si les fautes commises dans ce pays le préoccupaient, il croyait, en dernière instance, que l'action des États-Unis serait bénéfique pour le monde. En résumé, Obama, sa famille et son administration furent l'exemple vivant de la facilité avec laquelle les Noirs pouvaient être entièrement intégrés à la culture ambiante, à la politique et aux mythes américains.

Et, c'est toujours là que le bât blesse.

Selon un courant de pensée afro-américain, c'est la violence irresponsable des Noirs (le gangster noir, le casseur noir) qui serait à l'origine de la terreur au sein de l'Amérique blanche. C'est peut-être vrai, lorsqu'il s'agit d'individus. Mais en considérant la question sous l'angle collectif, ce que ce pays craint vraiment, c'est la respectabilité noire, c'est-à-dire, le « bon gouvernement noir ». Il approuve, se réjouit même du bon gouvernement noir tant qu'il reste une abstraction non menaçante ; comme le *Cosby Show*^[4] par exemple. Mais lorsqu'il devient clair que le « bon gouvernement noir » peut permettre à des Noirs bien réels d'exercer leur autorité sur des Blancs bien réels, alors la peur s'installe, les attaques contre la discrimination positive reprennent, et la nationalité d'Obama est remise en question. Et cela parce que fondamentalement, les mythes américains ont toujours fait référence à la couleur. Ils ne peuvent pas être séparés de

« toute la théorie de l'esclavage » selon laquelle, une catégorie entière d'individus porte la servitude dans le sang. Cette classe d'esclaves constitue le fondement sur lequel tous ces mythes et tous ces concepts se sont construits. Et quand bien même nous pourrions théoriquement imaginer une intégration sans heurt des Noirs dans le mythe américain, la communauté blanche du pays garderait en mémoire le mythe tel qu'il a été conçu.

Je pense que la vieille peur du « bon gouvernement noir » explique bien ce qui ressemble à un tournant déconcertant : l'élection de Donald Trump. On a dit que la première présidence noire était surtout « symbolique ». Cela revient à sous-estimer profondément la force des symboles. Les symboles ne se limitent pas à représenter la réalité ; ils peuvent aider à la changer. Le pouvoir symbolique de la présidence de Barack Obama (le fait d'être blanc ne suffisait plus à empêcher les péons de s'installer dans la résidence des maîtres) mettait à mal les convictions les plus profondément enracinées sur la suprématie blanche et instillait la peur parmi ses adeptes et ses bénéficiaires. C'est la peur qui a donné aux symboles du racisme, déployés par Donald Trump, suffisamment de force pour qu'il devienne président et soit ainsi en position de nuire au monde entier.

Il existe une hypothèse de base dans ce pays, répandue aussi dans la population noire, selon laquelle les Noirs qui adoptent les valeurs de la classe moyenne et se montrent polis, éduqués et vertueux, pourront avoir accès à tous les avantages qu'offre l'Amérique. Dans sa forme la plus schématique, cette théorie du « bon gouvernement noir » lorsqu'elle s'applique à une personne, nie l'existence du racisme et de la suprématie blanche en tant que forces significatives dans la vie américaine. Dans ses formes plus nuancées et mieux acceptées, cette théorie se présente comme un complément de l'antiracisme. Or l'idée défendue dans ce livre est que le « bon gouvernement noir », considéré sous l'angle individuel comme sous l'angle politique, a pour résultat le plus souvent, d'accroître la suprématie blanche qu'il cherche à combattre. C'est ce qui est arrivé à Thomas Miller et à ses collègues en 1895. C'est ce qui est arrivé aux Noirs dans toute la Caroline du Sud

pendant la Rédemption. C'est ce qui est arrivé aux Noirs dans le South Side, les quartiers noirs de Chicago, lors de la mise en œuvre du New Deal après la guerre. Et c'est ce qui, à mon avis, est en train d'arriver à l'héritage du premier président noir de ce pays.

Chacun des essais réunis dans cet ouvrage traite d'un aspect de la réflexion en cours – qui est largement la mienne –, sur l'utilité et la place du « bon gouvernement noir ». Ils représentent ma réflexion en évolution, qui se poursuit y compris en écrivant cette introduction. Je ne doute pas, par exemple, que le fait de porter un costume et une cravate, n'a pas d'incidence sur la manière dont certaines catégories de personnes réagissent les unes vis-à-vis des autres. Je ne suis juste pas sûr que l'absence de costume et de cravate soit le vrai problème. (En termes de « bon gouvernement noir », Barack Obama était le meilleur d'entre nous. Pourtant, lorsqu'il a quitté son poste, une majorité des partisans de l'opposition ne croyaient toujours pas qu'il était citoyen américain). Avant chacun de ces essais, figurent des sortes de blogs détaillés donnant le contexte et les raisons pour lesquelles j'ai écrit chaque essai, et à quelle étape de ma vie je me trouvais alors. Pris ensemble, ces blogs constituent une sorte de mémoire libre, qui je l'espère, renforcera le sens de ces premiers écrits. Le livre se termine par un épilogue visant à évaluer l'ère post-Obama dans laquelle nous nous trouvons.

Je voulais que ces articles, qui ont tous été écrits pour *The Atlantic* ^[5], soient réunis dans un livre. Mais j'avais aussi envie de tenter d'en faire quelque chose de nouveau. Ce livre a été conçu dans cet esprit parce que j'ai éprouvé du plaisir à relever ce défi. Si je peux communiquer ne serait-ce que la moitié de ce plaisir au lecteur, alors j'aurai atteint mon but.

Notes du chapitre

[1] ↑ La proclamation par le président Lincoln de l'abolition de l'esclavage, en 1863, marque le début de la Reconstruction qui prend fin en 1877. Pendant cette période, la population

noire participe effectivement à la vie politique et de nombreux élus noirs occupent des postes de responsabilité et siègent dans les assemblées des États.

[2] ↑ En 1877, le compromis par lequel les États du Sud retournent dans l'Union se fait sur la base de ce qui est défini comme la Rédemption. Il s'agit d'un système de métayage créant une nouvelle forme de servitude vis-à-vis des propriétaires terriens, assurée par l'ensemble des lois ségrégationnistes Jim Crow qui déniaient aux Noirs leurs droits civiques.

[3] ↑ Écrivain afro-américain, sociologue, historien, co-fondateur de la *National Association for the Advancement of Colored People* (NAACP) en 1909. Il est notamment l'auteur de : *The Souls of Black Folk*, A.C. McClurg & Co, Chicago, 1903. *Âmes noires*, Présence Africaine, 1959, *Les âmes du peuple noir*, Ed. La Découverte, Poche, Paris, 2007 et de *Black Reconstruction in America, 1860-1880*, Oxford University Press, 1935, Simon & Schuster 1999.

[4] ↑ Série télévisée américaine créée par Bill Cosby et diffusée de 1984 à 1992 sur le réseau NBC.

[5] ↑ Mensuel culturel américain, fondé en 1857 à Boston, *La lettre de la prison de Birmingham*, de Martin Luther King y a été publiée.

I. Notes de la première année

Cette histoire a commencé, comme doit commencer tout écrit : par un échec. C'était en février 2007.

J'étais assis dans la salle d'un bâtiment public de la 125^e rue, à deux pas d'une gargote de boulettes jamaïcaines, tout près d'un stand de poisson frit, deux mets dont j'avais malheureusement abusé durant ces longs mois d'échec notoire. J'avais trente et un ans. Je vivais à Harlem avec ma compagne, Kenyatta, et notre fils, Samori. Tous deux portaient le nom d'anticolonialistes africains, qui avaient vécu à un siècle d'intervalle. Ces noms reflétaient de manière ostensible, l'engagement d'une famille pour le rêve panafricain, avec l'idée que le peuple noir d'ici et maintenant était uni au peuple noir de là-bas et d'alors, à travers un grand combat épique. Cette idée sous-tendait le sens de nos vies. Il le fallait. En surface, nous survivions.

Je venais de perdre mon troisième emploi en sept ans et je m'étais rendu dans ce bureau d'aide à l'emploi pour participer à un court séminaire sur le travail, la responsabilité et la nécessité de ne pas dépendre du chômage. Les « allocations » étaient dérisoires, limitées dans le temps, et les démarches pour y avoir droit étaient humiliantes. L'idée que quelqu'un puisse se contenter de ce statut ou s'y habituer me dépassait. Mais le fantôme de ce qu'avait été la réforme sociale hantait les couloirs des bureaux d'aide à l'emploi jusqu'au moindre recoin. Là, dans une salle de classe, mêlé à une cohorte de ratés et de bons à rien présumés, je recevais des leçons sur le grave péché d'oisiveté. Au moins le lieu semblait approprié ; les salles de classe avaient toujours été pour moi le lieu de mes défaites et de mes échecs les plus cuisants. Dans les salles de classe de ma jeunesse, j'étais toujours celui qui posait un problème de « comportement », qui devait toujours « s'améliorer », et celui dont le travail n'était pas « au niveau

de ses capacités ». Je me demandais alors si quelque chose ne tournait pas rond chez moi, si je ne souffrais pas d'une forme de lésion cérébrale qui m'empêchait de rentrer dans le rang. Je m'étais toujours considéré comme un raté : mauvais élève au collège, expulsé du lycée, ayant abandonné l'université. J'avais appris à nager dans des eaux toujours troubles. Mais là, je sentais que j'étais en train de me noyer, et je savais que je ne me noierais pas tout seul.

Cela faisait neuf ans que Kenyatta et moi étions ensemble, et je n'avais jamais été capable, durant ces années, de contribuer régulièrement et de manière significative aux revenus du ménage. J'étais un écrivain et je me considérais comme l'héritier d'une tradition qui remontait au temps où lire et écrire était, pour les Noirs, un signe de rébellion. Un peu naïvement, je croyais que c'était encore le cas. Et j'attribuais donc au fait d'écrire un sens profond. Avec « ce sens profond », je ne pouvais payer ni le loyer, ni les courses chez l'épicier. Avec « ce sens profond » je multipliais les découverts. Avec « ce sens profond », je faisais exploser mes cartes de crédit et devais répondre aux mises en demeure de mon percepteur. Il me venait à l'esprit des projets aussi fantasques qu'improbables. Peut-être devais-je faire une école de cuisine. Peut-être devais-je travailler comme barman ? J'avais même envisagé de devenir chauffeur de taxi. Kenyatta eut une solution plus simple : « Je pense que tu devrais te consacrer davantage à l'écriture. »

À ce moment-là, dans cette salle de classe, devant ce parcours imposé, je ne voyais pas comment cela pouvait se faire. À vrai dire, je ne voyais pas grand-chose. Et comme ce fut le cas pour la plupart des cours que l'on m'infligea en classe, je ne retins pas un seul mot de ce qui fut dit ce jour-là. Et comme pour tous les autres traumatismes enfouis, accumulés en classe, je ne me suis pas autorisé à ressentir la douleur de cet échec. À défaut, je suis retombé dans les vieilles habitudes et dans la logique de la rue, où il est si souvent nécessaire de nier l'humiliation et de transformer la douleur en rage. J'ai donc considéré l'angoisse de cette période comme un avis de recouvrement et je l'ai cachée dans un lointain tiroir de mon cerveau, résolu à n'y revenir que lorsque je pourrais m'en acquitter. Aujourd'hui je pense

avoir réglé presque toutes ces vieilles factures. Mais la douleur et le contrecoup de l'échec perdurent longtemps après que le tiroir a été vidé.

Je me rappelle toutefois tout ce que je ne me suis pas autorisé à ressentir dans les rues de Harlem ce jour-là, en m'éloignant du bureau d'aide à l'emploi, tout comme je me souviens de ce que j'avais refoulé dans mes jeunes années, lorsque j'étais piégé entre l'école et la rue. Et je sais qu'il existe quelque part des garçons et des filles noires perdus dans un Triangle des Bermudes de l'esprit, ou laissés pour compte dans le marasme de l'Amérique ; parmi eux, quelques-uns pataugent, d'autres se noient, sans jamais rien ressentir, ni jamais rien oublier. Ce que j'avais de plus précieux à l'époque, et qui me reste de plus précieux aujourd'hui, c'est ma propre curiosité. Et je savais que c'était la seule chose qu'on ne pourrait pas m'enlever, même dans une salle de classe. C'est cette curiosité qui m'a maintenu à flot, et qui a même fini par me sauver de la noyade.

Il y a une part de vérité dans mon histoire, comme dans toutes les histoires de ceux qui ne doivent leur réussite qu'à eux-mêmes. Mais il y a une vérité encore plus grande : c'est que les vents qui soufflaient autour moi se sont levés et ont changé de direction, pour ramener ma petite embarcation vers la civilisation. Ma curiosité s'était longtemps concentrée sur la question de la « ligne de couleur » (*color line*)^[1], un phénomène étrangement fluctuant en ce début des années 2000. À la suite du 11 septembre, les centres d'intérêt de la nation avaient changé. Pendant les années Bush, les sujets qui agitaient le plus la justice tournaient autour du renseignement et de la torture. La génération des droits civiques prenait de l'âge et quittait la scène, et même les activistes noirs étaient lassés du modèle du dirigeant charismatique comme Jesse Jackson ou Al Sharpton. La chorégraphie était devenue répétitive. Si un acte de violence était commis, une marche était organisée. On prenait position de manière prévisible. On échangeait des banalités. Et le délit commis s'effaçait des mémoires même s'il s'agissait, le plus souvent, d'un délit majeur et bien réel, comme par exemple, l'assassinat de Sean Bell^[2] par le Département

de police de New York, le NYPD. L'absence d'action concrète et plus encore le fait que les stratégies semblaient ne pas avoir changé depuis près de quarante ans, faisaient que la plupart d'entre nous avions l'impression d'assister à une sorte de rituel purificateur plus qu'au déploiement d'une mobilisation politique. En dehors de la communauté militante, une autre idée tendait à s'imposer : nous devions d'une certaine manière « dépasser » l'idée du racisme, qui faisait « diversion ». Des livres déploraient le recours à l'argument de la race, et des articles affirmaient qu'il fallait « regarder au-delà de la race » pour comprendre les périls auxquels était confrontée la communauté noire. Indépendamment de la sincérité ou de l'hypocrisie avec laquelle cela s'exprimait, il y avait un besoin évident de quelque chose de nouveau.

Au moment où je me trouvais dans ce bureau d'aide à l'emploi à Harlem, récapitulant mes échecs, Barack Obama se lançait dans la course à la présidence.

Je n'avais jamais vu un homme noir comme Barack Obama. Il s'adressait aux Blancs dans un langage nouveau, comme s'il avait vraiment confiance en eux. Ce n'était pas mon langage. Ce n'était même pas un langage qui m'intéressait vraiment, sauf pour comprendre comment il était arrivé à le parler, et comprendre son effet sur ceux qui l'écoutaient. Plus intéressante, à mon sens, était la manière dont il combinait ce langage avec celui du « South Side »^[3]. Il se définissait sans équivoque comme un homme noir. Il avait épousé une femme noire. Il est facile d'oublier aujourd'hui à quel point c'était choquant, étant donné la conviction répandue à l'époque, selon laquelle assimilation rimait avec succès. Suivant le discours ambiant, l'homme noir qui avait réussi, épousait une femme blanche et pénétrait ainsi dans un aride « no man's land » ni noir, ni blanc. La condition noire n'était pas pour eux le terrain dans lequel ils devaient s'enraciner, mais au contraire, celui dont ils devaient s'extraire. Barack Obama a trouvé une troisième voie, un moyen de faire connaître son affection pour l'Amérique blanche, sans flagornerie. Les Blancs étaient séduits, surtout ceux qui travaillaient dans les salles de presse. Cela

changea ma vie. Le vent était en train de tourner, sans quoi, je n'aurais jamais eu l'occasion d'exercer ma curiosité.

Je pense que Barack Obama a eu une influence directe sur l'émergence d'une génération d'écrivains et de journalistes noirs qui ont acquis une certaine notoriété au cours de ses deux mandats. Ces écrivains avaient du talent ; mais le talent n'est rien sans un espace lui permettant de se déployer. La présence d'Obama a ouvert aux écrivains un champ nouveau et ce qui avait commencé comme un élan de curiosité à son égard, s'est transformé en une curiosité plus grande, à l'égard de la communauté dont il avait délibérément décidé qu'elle était sienne. La curiosité se fit aussi plus grande aussi pour toutes les vieilles questions sur l'identité américaine qu'il avait ravivées. J'étais un de ces écrivains. Et même si je ne pouvais pas encore en prendre conscience, alors que je rentrais tristement du bureau d'aide à l'emploi, de cette salle de classe, de la 125^e rue, ce vent ranimait tout autour de moi.

Dans mon dernier emploi, je m'étais intéressé à Bill Cosby qui, lui aussi semblait-il, avait senti le besoin de quelque chose de nouveau. À l'époque, il parcourait le pays, dans les centres-villes, essayant de convaincre les gens de sa communauté de cesser « d'accuser l'homme blanc ». La tournée avait apparemment commencé spontanément, déclenchée par la réaction au discours tristement célèbre du « *Pound Cake* »^[4] de Cosby. En 2004, Cosby était monté à la tribune pour commémorer le 50^e anniversaire de la Décision de la Cour suprême au procès de *Brown contre Board of Education*, mettant fin à la ségrégation scolaire, lors d'une cérémonie parrainée par le *Legal Defense and Educational Fund*^[5] de la NAACP^[6]. Ce fonds s'est forgé une réputation en faisant appel aux tribunaux pour établir la responsabilité de l'État américain dans la multitude de cas de spoliations de la population noire par les lois Jim Crow^[7]. Mais lorsque Cosby prit la parole, ce ne sont pas les spolieurs qu'il dénonça comme responsables, mais ceux qui avaient été spoliés. Il accusa « les populations défavorisées et les classes moyennes » de n'avoir pas rempli leur part du contrat touchant aux droits civiques. Il attaqua la jeunesse noire obsédée par des « baskets à 500 \$ ». Il railla les parents

noirs qui donnaient à leurs enfants des prénoms comme « Shaniqua et Mohammed ». Il fulmina contre les femmes noires à la moralité douteuse.

J'étais en désaccord avec ce jugement et le fit savoir dans les colonnes de *The Village Voice* ^[8] (autre emploi que je finirais par perdre) peu après son discours. Mais il s'avéra qu'une partie de la « classe défavorisée et de la classe moyenne modeste » était d'accord avec lui. Je le sais parce que j'ai vu Cosby leur adresser directement son message. Il avait baptisé ces réunions « Appels d'urgence ». Habituellement, Cosby réunissait des personnalités locales – directeurs d'école, juges, représentants de Commissions de libération conditionnelle ^[9], responsables de collèges universitaires locaux – et il les faisait monter sur scène. Il invitait à l'événement des « jeunes en difficulté ». Ces officiels donnaient alors leur propre version du discours du *Pound Cake*. Le public applaudissait à tout rompre. L'ambiance de ces manifestations tenait à la fois de Uncle Ruckus ^[10] et de Lee Brown ^[11]. C'était de l'auto-flagellation. C'était un appel au renouveau. Mais par-dessus tout, c'était de la nostalgie, un désir de retour aux temps sans complications où tous les hommes noirs travaillaient dur, où toutes les femmes noires étaient vertueuses, et où tous les parents noirs, ensemble, châtiaient leurs enfants et ceux des autres. Je sais maintenant que partout les êtres humains aspirent à un passé noble et sans tache, tout comme les nationalistes noirs rêvent d'une Afrique sublime d'avant la corruption par l'homme blanc, tout comme Thomas Jefferson rêvait d'une Angleterre idyllique d'avant l'invasion normande, ou comme nous rêvons tous d'un autre temps où les choses étaient si simples. Je sais maintenant que cette soif du passé est une fuite vers un mythe pour échapper à un présent difficile et qu'en définitive, ce qui attend ceux qui se réfugient dans les contes de fées, dans la folle poursuite d'un retour à une grandeur imaginaire, c'est la tragédie.

Les « Appels d'urgence » de Cosby provoquaient aussi les applaudissements de pontifes blancs. Il n'y avait là rien de surprenant ni d'intéressant : les « Appels d'urgence » n'exigeaient rien de la

conscience blanche ; il était donc naturel qu'ils soient applaudis par les Blancs. Ce qui en revanche me donnait à réfléchir, c'était la soif d'un passé grandiose, la nostalgie noire. Pour moi, le passé noir ne suscitait aucune nostalgie : ce passé c'était la ségrégation et l'esclavage. Ma fascination s'étendait à Cosby lui-même. Ce n'était pas un conservateur, au sens binaire de notre politique électorale. Si Cosby était généralement identifié à l'aimable « Dr Huxtable », qu'il interprétait dans le *Cosby Show*, l'apparence bourgeoise du personnage le plus connu de son répertoire masquait l'image que Cosby avait de lui-même en tant qu'homme de race noire. Il avait participé à la lutte contre l'apartheid, fait des dons aux HBCUs^[12], soutenu des leaders comme Jesse Jackson et des organisations comme TransAfrica^[13]. Il semblait faire revivre un conservatisme noir fondé sur la race, qui ne trouvait pas vraiment sa place dans la politique américaine divisée en gauche et en droite, mais qui plongeait ses racines dans la communauté noire.

Je pensais avoir quelque chose à dire à ce sujet, quelque chose de significatif. Je voyais Cosby comme emblématique d'un courant de la pensée noire avec lequel j'étais en désaccord mais que je voulais comprendre. J'entendais prolonger cette réflexion au travers d'une combinaison de portraits, d'opinions et d'éléments autobiographiques. L'essai qui en a résulté – *This Is How We Lost to the White Man* (« *Voici comment nous avons perdu face à l'homme blanc* ») – est une tentative de réaliser cette combinaison, même si finalement elle s'est soldée par un échec. Mais l'intérêt suscité par cet essai, et la relation qu'il m'a permis d'établir avec *The Atlantic*, ont marqué la première période de ma vie où je me suis senti assez sûr de moi pour prendre de nouvelles initiatives et réaliser ainsi mon rêve ; celui de marcher dans le pas de mes héros tels que Baldwin ou Hurston^[14]. Comme eux, j'ai cherché avec *This Is How We Lost* à trouver ma propre voie pour me représenter les Noirs autrement que comme des personnages de bandes dessinées, des négatifs de photo ou des ombres.

La tradition de l'écriture noire est forcément inconfortable et forcément rebelle. C'est dans cette tradition que je voulais m'inscrire,

et s'il fallait fixer le point de départ de cette filiation, je pense que c'était aussi bien de le faire avec cet essai. Je le qualifie de « tentative » parce que j'avais l'impression moi-même de tenter de décrire un sentiment, quelque chose d'onirique et d'intangible, qui existait dans ma tête, et dont au moins la moitié s'y trouve toujours. Il y avait en plus, d'autres défis, plus concrets, que je n'ai pas réussi à relever.

Je ne sais pas si les « Appels d'urgence » de Cosby étaient un moyen de détourner l'attention du torrent d'allégations de viol qui le poursuivaient déjà à l'époque. J'étais au courant de ces allégations. D'autres journalistes avaient écrit sur le sujet. Elles méritaient incontestablement plus que la ligne que je leur ai consacrée dans cet ouvrage. Mais je n'avais jamais écrit d'article comme *This is How We Lost to the White Man*. Je n'avais jamais écrit pour une publication nationale aussi prestigieuse. La peur de mon propre échec me tenaillait. Je pensais qu'il valait mieux écrire un article plus net que de s'essayer à un article plus compliqué et avoir à me quereller avec des éditeurs que je ne connaissais pas à l'époque. Mais l'article plus compliqué était plus vrai ; en fait, il aurait éclairé la compréhension de l'article simple que j'avais choisi d'écrire. Du coup, en essayant d'analyser la tentation de la simplicité dans la démarche de Cosby, je finis par en être moi-même la proie.

Il y avait encore plus de choses à dire que je n'ai pas dites. Il y a toujours des choses à dire, lorsqu'on fait de l'information et de la recherche, lorsqu'on s'installe pour écrire et pour rassembler les sentiments multiples que l'on découvre, que l'on perçoit et que l'on ressent dans un ensemble cohérent de mots. Ce fut toujours un défi auquel je fus confronté durant ces années où je travaillais pour *The Atlantic*, années qui m'ont mené du bureau d'aide à l'emploi au Bureau Oval, pour être un témoin de l'histoire. C'est pourquoi, dans chaque partie de ce livre il y a une histoire que j'ai racontée et de nombreuses autres que j'ai laissées de côté, pour le meilleur et pour le pire. Dans le cas de Bill Cosby, c'était pour le pire. C'était ma honte. C'était mon échec. Mais c'est ainsi que tout a commencé.

Notes du chapitre

[1] ↑ Expression à l'origine utilisée en référence à la ségrégation raciale qui existait aux États-Unis après l'abolition de l'esclavage. Un article de Frederick Douglass intitulé *The Color Line* a été publié dans la *North American Review* en 1881. La phrase est devenue célèbre après une utilisation répétée de W.E.B. Du Bois dans son livre *The Souls of Black Folk*. Bien qu'il soit surtout utilisé dans le contexte américain, Du Bois englobait dans ce concept, « l'Asie », « l'Afrique » et « les Iles ». Dans son livre « *Of the Dawn of Freedom* », il considère la « couleur » comme le plus grand problème du 20^e siècle.

[2] ↑ Jeune afro-américain né en 1983, mort en 2006 tué par des policiers.

[3] ↑ Quartier situé au sud de la ville de Chicago, principalement habité par des Noirs.

[4] ↑ Sorte de quatre-quart.

[5] ↑ Fonds de défense juridique et éducative (appellation abrégée américaine : LDF). Bras juridique de la NAACP créé en 1940. Il vise, à travers des changements structurels, à promouvoir la démocratie, l'élimination des disparités et la justice raciale.

[6] ↑ L'Association nationale pour la promotion des gens de couleur (NAACP), organisation de défense des droits civiques, fondée en 1909.

[7] ↑ Le terme provient du nom d'une chanson et d'une danse interprétées par un comédien américain blanc grîmé en noir. Ce terme est devenu une épithète méprisante désignant les Afro-Américains. Les lois Jim Crow sont les lois qui ont imposé, de 1876 à 1964, une ségrégation raciale radicale dans les États du Sud des États-Unis. Elles sont annulées par la Voting Rights Act de 1964.

[8] ↑ Hebdomadaire newyorkais, fondé en 1955, se réclamant d'une tradition progressiste.

[9] ↑ Commission chargée de présenter au juge, les condamnés susceptibles de bénéficier d'une libération conditionnelle, de les accompagner et de les surveiller.

[10] ↑ Personnage principal de la bande dessinée *The Boondocks* et de la série télévisée basée sur la bande dessinée.

[11] ↑ Criminologiste et homme d'affaires américain. Premier Afro-américain à être maire de Houston, en 1997.

[12] ↑ « Historically black colleges and universities » universités traditionnellement noires créées avant 1964 avec l'objectif de servir la communauté noire.

[13] ↑ Organisation fondée en 1977 chargée de l'analyse de problèmes économiques de l'Afrique, des Caraïbes et des diasporas africaines.

[14] ↑ Écrivaine et anthropologue afro-américaine, (1891-1960), figure de la Renaissance de Harlem. Son roman *Their Eyes Were Watching God*, le plus célèbre, a été traduit en français sous le titre : *Une femme noire*.

« Voici comment nous avons perdu face à l'homme blanc »

L'audace du conservatisme noir de Bill Cosby

L'été dernier, par une chaude soirée de juillet, dans l'église St Paul of God in Christ, à Detroit, j'observais Bill Cosby convoquer son Malcom X intérieur. Il parlait à un auditoire d'hommes noirs habillés de façon variée, depuis les T-shirts ou polo Enyce^[1], aux blazers et cravates. Certains étaient là avec leurs fils. D'autres étaient dans des fauteuils roulants. Le public était serré. Des rangées de chaises pliantes étaient déployées derrière les bancs en bois, pour contenir le trop plein. Mais les chaises ne suffisaient pas, et les derniers arrivants restaient debout, contre les longs murs *shotgun*^[2] ou dans un petit vestibule, où ils espéraient saisir des bribes du discours de Cosby. Tenant solidement en main un micro sans fil, Cosby arpentait le chœur, passant de remarques préparées à l'avance à des saillies improvisées. Des Noirs d'un certain âge, les anciens de la communauté, étaient assis en rangée derrière lui, et acquiesçaient de la tête ou marquaient leur approbation par des bruits de gorge. Le reste de l'auditoire était en mode d'écoute intensive, ponctuant les répliques choc de Cosby par des rires, des applaudissements ou en criant : « Instruis-nous, homme noir ! Instruis-nous ! ».

Il commença par raconter l'histoire d'une fille noire qui était parvenue à devenir major de sa promotion au lycée, en dépit du fait qu'elle avait été abandonnée par son père. « Son discours à l'occasion de la remise des diplômes commençait ainsi » dit Cosby. « J'avais cinq ans. C'était un samedi et je l'attendais en regardant par la fenêtre ». À aucun moment, elle n'a parlé de ce qui l'avait aidée à remonter la

penne. À aucun moment elle n'a mentionné sa mère ni sa grand-mère ni son arrière-grand-mère. »

« Vous comprenez ? » dit Cosby, les traits crispés. « Les hommes ? Les hommes ! Où est-ce que vous êtes, les hommes ? »

Et le public de répondre : « On est là ! »

Cosby était venu à Detroit dans le but d'attraper les hommes noirs de la ville par le collet et de les secouer pour les sortir de la torpeur qui avait laissé bon nombre d'entre eux – comme tant de leurs semblables dans le pays – sous-éduqués, sur-incarcérés, et sous-représentés dans leur rôle de père. Il n'y avait pas de femmes dans l'auditoire. Aucun journaliste n'était admis, de peur que leur présence n'effraie les pères en retard sur le versement de leur pension alimentaire. Mais jouant de ma couleur et de mon statut d'homme, et promettant de n'interviewer aucun des participants prétendument mal à l'aise, j'étais là.

« Les hommes, si vous voulez gagner, nous pouvons gagner », déclara Cosby. « Nous ne sommes pas une race de gens pitoyables. Nous sommes une race brillante, qui peut rivaliser avec les meilleurs. Mais nous vivons dans une ère nouvelle où les gens ont des comportements anormaux qu'ils qualifient de normaux... Lorsqu'autrefois ils venaient dans nos quartiers, nous cachions les enfants au sous-sol, nous attrapions un fusil, et nous disions, « Par tous les moyens nécessaires » ^[3] ...

« Je ne veux pas parler de la haine de ces gens », poursuivit-il. « Je parle d'un temps où nous protégeions nos femmes et nos enfants. Maintenant je vois des gens paralysés dans des fauteuils roulants. Une petite fille à Camden qui sautait à la corde a été tuée d'une balle dans la bouche. Sa grand-mère l'a vue par la fenêtre. Et les gens attendent la venue de Jésus, alors que Jésus est déjà en vous. »

Cosby portait son uniforme habituel : des lunettes noires, des mocassins, un survêtement orné du blason d'une université. Ce soir-là, c'était l'Université du Massachusetts, où il avait obtenu son doctorat

en éducation trente ans plus tôt. Il prêchait pour l'autonomie noire, un évangile qu'il répandait depuis quatre ans à travers tout le pays au cours d'une série de réunions baptisées « Appels d'urgence ». « Mon problème », dit Cosby au public, « est que je suis las de perdre face aux Blancs. Quand je dis que les Blancs ne m'intéressent pas, je veux dire qu'ils peuvent bien dire ce qu'ils veulent. Que peuvent-ils me dire de pire que ce que leurs grands-pères disaient ? »

De Birmingham à Cleveland et Baltimore, dans les églises et les universités, Cosby affirme à des milliers de Noirs américains, que le racisme en Amérique est omniprésent, mais qu'il ne devrait pas servir d'excuse pour ne pas continuer à faire de son mieux. Pour Cosby, ce ne sont pas les manifestations, les protestations ou les supplications qui sont l'antidote au racisme ; ce sont des familles et des communautés solides. Au lieu de se focaliser sur une notion abstraite de l'égalité, il soutient que les Noirs doivent purifier leur culture, assumer leurs responsabilités et réhabiliter les traditions qui, dans le passé, les ont rendus forts. Les durs propos de Cosby sur les valeurs et la responsabilité donnent une vision radicalement différente du rêve séduisant et fédérateur de Martin Luther King. La vision de Cosby est celle d'une Amérique où les forces s'affrontent, et d'une Amérique noire qui ne se contente plus d'être la plus faible.

Il y a quelque chose d'enivrant dans une telle vision, surtout quand elle vient de quelqu'un dont l'Amérique blanche se souvient comme d'une vedette de série télévisée et comme l'aimable présentateur de E.F. Hutton^[4], Kodak et Jell-O Pudding Pops^[5]. Qui plus est, la croisade de Cosby fondée sur la race détonne particulièrement aujourd'hui. Au fur et à mesure de la professionnalisation des hommes politiques noirs, le discours sur la race cède le pas à une rhétorique de normes et de résultats. Le jeune maire de Newark sorti d'une prestigieuse université de l'Ivy League^[6], Cory Booker, s'est présenté comme candidat, en promettant d'être efficace et de réduire la criminalité, comme l'avait fait le maire de Washington, Adrian Fenty. En fait, nous vivons actuellement un moment d'autosatisfaction nationale au vu des progrès accomplis sur la question raciale, avec un

homme noir dans la course à la présidence, réalisation même du rêve de Martin Luther King. Barack Obama a déjoué la tentative d'Hillary Clinton de l'étiqueter comme candidat « noir », en se présentant au contraire comme le symbole d'une société ayant dépassé de vaines divisions raciales.

Mais l'Amérique noire ne partage pas entièrement cette euphorie. La génération des droits civiques quitte la scène politique, non pas auréolée d'une brume nostalgique, mais plongée dans un nuage de mélancolie, perturbée par la persistance du racisme, l'apparente faiblesse de la génération qui la suit, et l'indifférence quasi générale du pays quant au destin de l'Amérique noire. Dans ce climat, l'évangile de Cosby sur la discipline, la réforme morale, l'autonomie, offre une issue : l'idée qu'il n'est pas nécessaire de guérir l'Amérique de son péché originel pour réussir. Le racisme ne disparaîtra peut-être pas, mais ses effets peuvent être combattus.

Le Dr Huxtable, l'un des chefs de famille les plus aimés de la télévision, était-il dans le vrai, lorsqu'il affirmait que le rêve d'intégration ne devait pas supplanter la recherche du respect de soi ? Que les Noirs doivent davantage se préoccuper de leur propre jugement et moins de celui que les Blancs portent sur eux ? Ou bien a-t-il perdu la raison ?

À partir du moment où Cosby est entré dans la conscience populaire américaine en incarnant le personnage d'Alexander Scott, formé à Oxford, dans la série d'aventures *I Spy* de la NBC, il a proposé l'idée d'une Amérique ayant transcendé la question raciale. La série, qui a commencé en 1965, a été le premier show hebdomadaire à avoir mis en vedette un Afro-Américain dans le rôle principal, mais la question raciale n'apparaît que rarement dans les dialogues et dans l'intrigue. Elle était également peu présente dans les performances de Cosby en tant qu'humoriste immensément populaire. « Je ne passe pas mon temps à me soucier de la façon dont je pourrais glisser un message social dans mon jeu d'acteur », déclara Cosby à la revue *Playboy* en 1969. Il dit aussi qu'il « n'avait pas le temps de réfléchir et de se

demander si tous les Noirs du monde réussissaient à cause de lui. « Je dois m'occuper de mon propre travail. » Le couronnement artistique et commercial de sa carrière – le *Cosby Show*, diffusé de 1984 à 1992 – fut probablement un hommage à cet art de la demi-teinte.

En réalité, la question noire n'a jamais été absente de la série et n'a jamais été mise de côté par Bill Cosby. Les scénarii confiaient des rôles à des artistes noirs comme Stevie Wonder ou Dizzy Gillespie. La maison des Huxtable était décorée avec des œuvres d'artistes noirs comme Annie Lee^[7], et le show mettait en avant des acteurs connus du théâtre noir comme Roscoe Lee Brown^[8] et Moses Gunn^[9]. En coulisse, Cosby avait requis les services du psychiatre de Harvard, Alvin Poussaint, pour s'assurer que le show ne tombe jamais dans des stéréotypes et que la dignité des Noirs soit respectée. Prenant en compte l'obsession de Cosby pour l'éducation, Poussaint avait demandé aux auteurs de mentionner des écoles noires. « Si le scénario faisait référence à Oberlin, Texas Tech ou Yale, nous entourions le passage et demandions qu'une université noire soit citée à la place », m'a confié Poussaint dans une interview téléphonique l'an dernier. « Je me souviens qu'en allant travailler le lendemain, j'entendais des Blancs se demander : 'Quelle est cette école appelée Morehouse'^[10] ? » En 1985, Cosby a irrité la NBC en apposant une affiche anti-apartheid dans la chambre du fils de Huxtable. La chaîne de télévision n'a pas voulu prendre part au débat. Le journal, le *Toronto Star* cita Cosby à ce propos : « Il peut y avoir des partisans et des opposants à l'apartheid dans la maison d'Archie Bunker^[11], mais chez les Huxtable on ne peut être que d'un côté. J'ai dit à la NBC que s'ils voulaient que cette affiche soit enlevée ou s'ils voulaient la modifier, il n'y aurait pas de show. » Et l'affiche est restée.

En dehors de la scène, la philanthropie de Cosby lui a assuré l'estime des partisans des droits civiques. Il a réalisé son exploit le plus sensationnel en 1988, lorsque sa femme et lui ont donné 20 millions de dollars au Spelman College^[12]. Ça a été le don individuel le plus important jamais reçu par une université noire. « Deux millions, cela aurait été fantastique ; 20 millions, pour employer le langage de la

génération du hip-hop, c'est hyper-cool », déclara Johnetta Cole ^[13], présidente de Spelman à l'époque. La question raciale est revenue au premier plan en 1997, lorsque le fils de Cosby est mort, victime d'une balle perdue, en changeant une roue de sa voiture sur une autoroute de Los Angeles. Sa mère écrivit un article dans *USA Today* ^[14], affirmant que le racisme blanc était responsable de la mort de son fils. « Tous les Afro-Américains, quels que soient leur niveau d'éducation et leur situation économique, sont en danger en Amérique simplement à cause de leur couleur de peau ». « La plupart des gens savent que regarder la vérité en face, permet de surmonter les épreuves et d'évoluer. Quand l'Amérique va-t-elle faire face à la réalité raciale d'hier et d'aujourd'hui et devenir enfin ce qu'elle prétend être ? »

L'article a causé quelques remous, mais la majorité de l'Amérique blanche ne lui accorda pas grande attention. Pour elle, Cosby restait encore le « Papa » de l'Amérique. Mais les proches de Cosby n'étaient pas surpris. Cosby était un homme conscient des problèmes raciaux qui, comme beaucoup de ceux sa génération, en était arrivés à conclure que l'Amérique noire s'était perdue. Le phénomène des pères absentéistes, la montée des crimes entre Noirs, et le développement du hip-hop, tout cela conduisait Cosby à penser qu'après les avancées des années 1960, la communauté noire était en train de commettre un suicide culturel.

Sa colère et sa frustration éclatèrent en public au cours d'une cérémonie de distribution des prix de la NAACP à Washington en 2004, commémorant le 50^e anniversaire du procès de *Brown* contre *Board of Education* ^[15]. À cette période, la mortalité et la perte de repères semblaient peser sur la génération des droits civiques. Ses figures emblématiques féminines, comme Rosa Parks ^[16] et Coretta Scott King ^[17], allaient mourir deux ans plus tard. Le nombre des membres de la NAACP diminuait ; quelques mois plus tard, son président, Kweisi Mfume, allait démissionner. Plus tard on a su qu'il faisait l'objet d'une enquête par la NAACP pour harcèlement sexuel et népotisme, accusations qu'il nia. D'autres leaders du mouvement glissaient dans l'autoparodie. Al Sharpton allait bientôt présenter un

show de télé-réalité et, un an plus tard, il ferait de la publicité pour une société de prêt véreuse ; Sharpton et Jesse Jackson avaient récemment demandé à la MGM de présenter des excuses pour le film à succès *Barbershop* ^[18] .

Ce soir-là, Cosby fut l'une des dernières personnalités à monter sur le podium. Il commença par dire qu'en dépit du fait que les militants de droits civiques avaient ouvert la porte à l'Amérique noire, les jeunes d'aujourd'hui, au lieu d'en franchir le seuil, reculaient. « Il n'y a plus de honte à être enceinte sans être mariée », lança-t-il à la foule. « On ne trouve plus qu'un jeune homme manque à ses devoirs s'il ne souhaite pas assumer la paternité de son enfant né en dehors du mariage. »

Des acclamations accompagnaient le discours de Cosby. Sentant peut-être qu'il tenait le public, il se lâcha. « La classe moyenne et la classe défavorisée n'assument pas la part qui leur revient » a-t-il ajouté.

Cosby décria les militants qui accusaient la justice pénale de racisme. « Ceux qui profèrent ce genre d'accusations sont ceux qui volent des bouteilles de Coca-Cola. Des gens qui reçoivent une balle dans la nuque pour un morceau de *pound cake* », dit encore Cosby. « Tout le monde sort alors en courant pour crier son indignation : 'Les flics n'auraient pas dû lui tirer dessus'. Mais que Diable faisait-il avec un morceau de *pound cake* dans la main ? Je voulais un morceau de *pound cake*, comme n'importe qui. Je l'ai regardé, mais je n'avais pas d'argent. Mais une chose qu'on appelle l'éducation me disait, « si tu te fais prendre, tu vas faire honte à ta mère ».

Puis Cosby s'en prit aux traditions afro-américaines en matière de prénoms, et au style de vêtements des jeunes Noirs. « Mesdames et messieurs, écoutez ces gens. Ils vous montrent ce qui ne va pas... De quelle partie de l'Afrique tout cela vient-il ? Nous ne sommes pas Africains. Ces gens-là ne sont pas des Africains. Ils ne savent strictement rien de l'Afrique ; avec des noms comme Shaniqua, Shaligua, Mohammed et toutes ces sottises, et ils sont tous en tôle ». À ce moment-là, le public commença à quitter l'auditorium et à se

rassembler dans le hall. Il y avait encore des applaudissements, mais quelques invités se regroupaient en se demandant ce qui se passait. Quelques-uns suggéraient que l'âge avait eu raison de Cosby. Les gens étaient en état de choc.

Après ce qui est resté connu comme le « discours du *Pound Cake* » (avec sa page dans Wikipédia), Cosby fut attaqué par différents membres de *l'establishment* noir. Le dramaturge August Wilson fit ce commentaire : « C'est un milliardaire qui attaque les pauvres parce qu'ils sont pauvres. Bill Cosby est un clown. À quoi vous attendiez-vous ? » Parmi les invités à l'évènement, Ted Shaw, directeur exécutif du Legal Defense and Educational Fund de la NAACP, a défini les commentaires de Cosby comme « une violente attaque visant en particulier les pauvres de la communauté noire ». Traitant Cosby d'« Afristocrate en hiver », le professeur de l'Université de Georgetown, Michael Eric Dyson, publia un livre : *Is Bill Cosby Right ? Or Has Black Middle Class Lost Its Mind ?* (Bill Cosby a-t-il raison ou la classe moyenne noire a-t-elle perdu la raison ?), qui s'inscrivait en faux contre l'évaluation négative de Cosby sur les progrès accomplis par les Noirs et qui dénigrait la transformation de « l'humoriste café au lait » en critique social et en arbitre moral. « Si Cosby a pu pleinement profiter de la lutte pour les droits civiques », affirmait Dyson, « il l'a catégoriquement reniée dans sa vie d'artiste. »

Mais la rhétorique de Cosby passait bien dans les salons de coiffure noirs, dans les églises et dans les barbecues, où un conservatisme bien particulier est encore très répandu. Ceux qui ne faisaient pas partie de la communauté noire pouvaient certainement déceler la tendance moralisatrice des propos et du ton de Cosby. Mais de nombreux Noirs américains y ont vu au contraire, la possibilité de transformer leur communauté sans avoir à compter ni sur la prise de conscience ni sur l'action d'hommes politiques qui pouvaient être indifférents à leurs intérêts. Peu de temps après que Cosby a commencé à propager le message de son discours du *Pound Cake*, j'ai écrit un article dénonçant son élitisme. Lorsque mon père, un ancien Black Panther, le lut, il me réprimanda pour avoir attaqué ce qu'il considérait comme un message

en faveur de l'émancipation noire. C'est précisément pour cette raison que l'argumentation de Cosby trouva un large écho au sein de la majorité noire.

La rupture entre Cosby et des critiques comme Dyson, reflète non seulement celle, plus large, entre conservateurs et libéraux, mais également le clivage intellectuel historique qui existe au sein de la communauté noire américaine. Le prédécesseur le plus direct de Cosby est Booker T. Washington^[19]. Au tournant du 20^e siècle, Washington entreprit à la fois de défendre la communauté blanche du Sud et de soutenir la communauté noire dans sa quête d'autonomie. Il devint le leader noir le plus en vue de son temps. Il soutint qu'il fallait donner aux Blancs du Sud le temps de s'adapter à l'émancipation ; entre temps, les Noirs devaient s'affranchir, non pas en votant et en se présentant aux élections, mais en travaillant et en faisant l'acquisition de terres en dernière instance.

W.E.B. Du Bois, l'équivalent intégrationniste des Dyson de notre époque, considérait Booker T. Washington comme un apologiste du racisme blanc, et pensait que sa volonté de sacrifier le vote noir était une hérésie. Toute une partie de l'argumentation de Washington a été discréditée par l'Histoire. Son célèbre Compromis d'Atlanta, par lequel il soutenait la ségrégation comme moyen temporaire de faire la paix avec les gens du Sud, suscita lynchages, vols de terres ainsi qu'un terrorisme racial généralisé. Mais l'appel de Washington à l'auto-suffisance des Noirs perdura.

Après la mort de Washington, en 1915, le conservatisme noir qu'il avait conçu trouva une assise permanente et naturelle dans l'idéologie naissante du nationalisme noir. Marcus Garvey^[20], saint patron de cette idéologie, a inversé la logique du Compromis d'Atlanta en soutenant la ségrégation de manière implicite, non comme une main tendue aux Blancs, mais comme l'affirmation de la suprématie noire. Les nationalistes noirs méprisaient les intégrationnistes partisans de Du Bois, les considérant comme des laquais et des traîtres, heureux de quémander l'aide de ceux qui les haïssaient.

Garvey soutenait que les Noirs s'étaient rendus eux-mêmes indignes du respect des Blancs. « Le principal obstacle au progrès de la race a toujours sa racine dans la race elle-même », écrivait Garvey. « Le chaos qui enraye la marche vers le progrès des Noirs, ne provient pas principalement de l'extérieur mais de notre camp, de ceux qui devraient être les premiers à huiler les rouages au lieu de chercher à les bloquer. » Des décennies plus tard, Malcom X ^[21] se fit l'écho de ce sentiment, accusant les Noirs de ne pas prendre en main leur propre destinée. « L'homme blanc est trop intelligent pour laisser quelqu'un d'autre prendre le contrôle de l'économie de sa communauté », affirmait Malcom. « Mais vous, vous laisseriez n'importe qui venir et prendre le contrôle de l'économie de votre communauté, le contrôle du logement, le contrôle de l'éducation, le contrôle de l'emploi, le contrôle des affaires, sous prétexte que vous voulez vous intégrer. Non, vous avez perdu la raison. »

Les conservateurs noirs comme Malcolm X et Louis Farrakhan ^[22], leaders de la Nation of Islam, se sont parfois associés aux Noirs libéraux. Mais en général, ils en sont restés à la conception de Garvey datant de près d'un siècle : un profond scepticisme concernant la capacité du gouvernement (blanc) à trouver une solution au « problème noir », une confiance profonde dans la volonté propre des Noirs, et un attachement déterminé à un passé noir prétendument glorieux.

On retrouve cette conception dans *Come On People*, le manifeste que Cosby et Poussaint ont publié l'automne dernier. Bien qu'il ne s'oppose pas totalement à l'intervention de l'État, le livre défend pour l'essentiel des solutions venant de la communauté noire elle-même, comme par exemple la nécessité de remédier à l'état de santé et à la qualité de vie des Noirs, dont les statistiques montrent qu'il est très mauvais. « Une fois que nous aurons défini nos positions », écrivent-ils, « nous pourrons avancer, comme nous l'avons toujours fait, sur le chemin qui nous mène de notre condition actuelle de victimes à celle de vainqueurs. » *Come On People* insiste beaucoup sur la fierté noire (« aucun autre groupe d'individus n'a eu autant d'impact sur la culture

du monde entier que celui des Afro-Américains, et la plupart de cet impact a été positif ») et encore plus sur la théorie de la Grande Chute (*Great Fall*), selon laquelle les Noirs dans l'ère post-Jim Crow se sont éloignés des traditions culturelles qui leur avaient permis de résister à des siècles d'oppression.

« En dépit de tous les maux qu'elle a provoqués, la ségrégation a eu certains effets positifs », écrivent Cosby et Poussaint. « Elle nous a appris en premier lieu, à nous prendre en main. Comme les restaurants, les laveries, les hôtels, les théâtres, les épiceries et les magasins de vêtements étaient soumis à la ségrégation, les Noirs ont monté et géré leurs propres commerces. Les compagnies d'assurance-vie et les banques tenues par des Noirs se sont multipliées, de même que les entreprises funéraires. Ces réussites ont fourni des emplois et ont consolidé le bien-être économique des Noirs. Elles ont aussi donné au peuple noir le sentiment gratifiant d'être une communauté interdépendante. » Bien que les auteurs fassent des efforts pour marquer leur différence avec la Nation of Islam, ils citent volontiers l'un de ses prêcheurs qui, dans une réunion d'Appel d'urgence à Compton, en Californie, avait déclaré : « Je suis allé à Koreatown aujourd'hui et j'ai rencontré des commerçants coréens. Je les adore. Vous savez pourquoi ? Vous savez comment s'appelle leur quartier ? Koreatown. Lorsque je les ai quittés, je suis allé à Chinatown. Comment s'appelle leur quartier ? Chinatown. Et vous, où est votre quartier ? »

La notion de Grande Chute, et la théorie qui l'accompagne, selon laquelle la ségrégation a eu certains effets « positifs » constituent le fonds de commerce de ce que Christopher Alan Bracey, professeur de droit à l'Université de Washington, appelle (dans son livre, *Saviors or Sellouts*), le « conservatisme noir "organique" » : celui-ci privilégie le dur labeur et la réforme morale plutôt que les protestations et l'intervention du gouvernement. Mais leur penchant pour le nationalisme noir fait d'eux des ennemis irréductibles pour l'Heritage Foundation^[23], organisation blanche d'extrême droite, et pour l'animateur de radio conservateur, Rush Limbaugh. Lorsque des

stratégies politiques avancent l'argument selon lequel le Parti républicain perd une occasion immense de séduire la communauté noire, ils pensent à ce groupe constitué essentiellement d'hommes : le vieil homme chez le coiffeur, l'entraîneur de football grisonnant à la Pop Warner, le vétéran de la guerre du Vietnam, ou l'oncle qui boit trop dans les réunions de famille. Ces hommes votent Démocrate, non parce qu'ils sont en faveur du droit à l'avortement ou de la fiscalité progressive, mais parce qu'ils sentent – ou plutôt, ils savent – que le Parti républicain d'aujourd'hui repose essentiellement sur le soutien de ceux qui les haïssent. Tel est l'auditoire qui vient en masse aux conférences de Cosby : des Noirs américains culturellement conservateurs qui sont convaincus que l'intégration, et dans une certaine mesure le rêve libéral dans son ensemble, les ont dépouillés de leurs défenses naturelles.

« Il y a des choses que nous n'avons pas vu venir », m'a dit Cosby lors d'un déjeuner à Manhattan l'an dernier. « On pourrait y voir le Ku Klux Klan, mais parce que ces comportements n'étaient pas le fait d'hommes à cheval, parce qu'il n'y avait pas de cagoules blanches, et que les gens qui les faisaient n'étaient pas blancs, on a considéré qu'il s'agissait d'affaires de famille et que l'on devait pardonner... Nous n'avons pas fait attention au taux de décrochage scolaire. Nous n'avons pas fait attention aux pères, ni à l'estime de soi de nos garçons. »

Etant donné la situation des Noirs aux Etats-Unis, il est difficile de contester cette analyse. Les Noirs représentent 13 % de la population, mais les hommes noirs représentent 49 % des victimes d'assassinats et 41 % de la population carcérale. Le taux des maternités chez les adolescentes noires est de 63 pour mille, plus du double de celui des adolescentes blanches. En 2005, les familles noires avaient le revenu médian le plus bas de tous les groupes ethniques, selon le recensement celui-ci représentant 61 % seulement du revenu médian des familles blanches.

Plus troublant encore : une étude récente publiée par le Pew

Charitable Trusts ^[24] constate que 45 % des Noirs nés dans la classe moyenne au cours des années 1960 sont retombés dans la pauvreté ou la quasi-pauvreté, soit un taux trois fois supérieur à celui des Blancs ; ce qui incite à penser que même les progrès réalisés pour toute une partie de la population noire, celle qui a le mieux réussi, demeurent fragiles. Une autre enquête de Pew, publiée en novembre dernier, montre que les Noirs étaient « moins optimistes quant au progrès de leur communauté qu'à aucun autre moment depuis 1983 ».

La montée de la tradition conservatrice noire organique est aussi une réponse à l'abandon par l'Amérique d'une seconde tentative de Reconstruction. Les Noirs ont vu comment les tribunaux ont limité l'application de la discrimination positive, que l'on peut considérer comme le symbole le plus important de l'intégration organisée par l'État. Ils sont les témoins d'une guerre biaisée contre les drogues qui, si l'on tient compte des victimes, apparaît d'abord comme une guerre contre les Noirs. Ils ont été utilisés comme des pantins lors des campagnes présidentielles, celle de Ronald Reagan (avec sa référence, au Mississippi en 1980, aux « droits des États »), de George Bush (Willie Horton) ^[25], de Bill Clinton (Sister Souljah) ^[26] et de George W. Bush (le légendaire enfant de McCain). Ils ont constaté l'échec complet du « school busing » ^[27] et des mesures supposées mettre fin à la ségrégation du logement, ainsi que les horreurs de Katrina. Il en est résulté une méfiance générale à l'égard du gouvernement, qui constitue aujourd'hui l'instrument principal de progrès pour les Noirs.

En mai 2004, la veille du discours du *Pound Cake* de Cosby, un journaliste du *New York Times* s'est rendu à Louisville, dans l'État du Kentucky, l'une des villes autrefois intensément engagée dans la lutte pour l'intégration scolaire. Mais le journaliste constata que les choses avaient changé : les parents noirs étaient plus intéressés par le niveau d'éducation que par l'égalité raciale. « L'intégration ? À quoi a-t-elle servi ? » demande un parent. « Ils n'ont fait que préparer nos enfants à l'échec ».

En réponse à ces échecs patents, de nombreux militants dirigèrent

leurs efforts vers la communauté noire elle-même. L'ambitieux projet de la « Harlem Children Zone » de Geoffrey Canada, incite les étudiants noirs à changer leurs habitudes de travail et à améliorer leur qualité de vie domestique. Dans des villes comme Baltimore et New York, des groupes communautaires se fixent pour objectif de faire des hommes noirs des pères responsables. À Philadelphie, en octobre dernier, des milliers d'hommes noirs réunis dans le Liacouras Center^[28] ont décidé de patrouiller leurs quartiers pour aider à combattre la montée du taux de criminalité. Lorsque Cosby est venu à St. Paul Church à Détroit, un juge local l'a vivement incité, ainsi que d'autres célébrités noires, à donner davantage d'argent pour soutenir la cause. « Je ne suis pas venu ici pour signer un chèque » a répliqué Cosby. « Je n'ai pas fait de chèque à Houston, ni à Détroit, ni à Philadelphie. Oublions les vedettes. Tout ce que vous connaissez, c'est Oprah Winfrey et Michael Jackson. Laissez tomber les chèques. C'est comme ça que nous avons perdu face à l'homme blanc. 'Le juge a dit que Bill Cosby allait faire un chèque', mais attendons pour voir...' »

Au lieu d'espérer recevoir des dons ou de l'aide extérieure, Cosby soutient que les Noirs défavorisés devraient commencer par expurger leur propre culture d'éléments nocifs comme le *gangsta rap*^[29], souvent pris pour cible. « À quoi pensent les producteurs de disques lorsqu'ils produisent en chaîne ces *gangsta rap* avec des messages antisociaux et misogynes ? » s'interrogent Cosby et Poussaint dans leur livre. « Pensent-ils que les jeunes hommes noirs ne vont pas mettre en œuvre ce qu'ils ne cessent de répéter depuis qu'ils sont en âge d'écouter ? » Le discours de Cosby sur la culture reflète – et amplifie – une opinion de plus en plus répandue parmi les Noirs : en novembre dernier, une étude de Pew rapporte que 71 % des Noirs pensent que le rap a une mauvaise influence.

La branche du conservatisme noir, que Cosby représente, est aussi apparue dans la campagne présidentielle de Barack Obama. Au début de cette campagne, des commentateurs ont spéculé sur le fait que l'incitation d'Obama à la responsabilité personnelle – rappelant les propos de Cosby – pouvait lui faire perdre des voix parmi les Noirs.

Mais si ses avertissements adressés aux jeunes Noirs pour qu'ils éteignent leur PlayStation et aux pères noirs pour qu'ils fassent leur travail de pères lui ont été dommageables, cela ne s'est pas traduit dans les résultats électoraux. En fait, ce type de discours autorise une sorte de double jeu sur la question raciale, permettant à Obama et à Cosby d'abonder dans le sens des Noirs conservateurs et de satisfaire également les Blancs qui pensent que l'Amérique noire est un haut lieu de décadence. (Curieusement, Cosby est évasif, voire irritable lorsqu'il est question d'Obama. Quand le journaliste Larry King lui a demandé s'il soutenait Obama, il a répondu : « Posez-vous cette question à des Blancs ?... J'aimerais savoir pourquoi ce type est monté en épingle. Combien d'Américains dans les médias le prennent réellement au sérieux, ou au contraire, le considèrent comme un beau bébé noir qu'on expose à un concours ? » L'échange s'est terminé sur l'admiration de Cosby pour Dennis Kucinich ^[30]. Des mois plus tard, il refusa de répondre à mes questions lorsque je lui demandai son opinion sur la candidature d'Obama.)

Le déplacement du centre d'attention du racisme blanc à la culture noire n'est pas un phénomène aussi nouveau que le prétendent certains commentateurs sociaux. À l'église St. Paul, au cours de cette soirée de juillet, alors que j'écoutais Cosby, je me suis souvenu de la dernière fois qu'un tel climat s'était fait sentir. C'était à l'été 1994, après l'annonce par Louis Farrakhan de la *Million Man March* ^[31]. Farrakhan sillonnait le pays en tenant des meetings « réservés aux hommes » (mais le public était bien plus large). Je l'ai vu dans mon Baltimore natal, alors que, étudiant à l'université Howard, j'étais de retour chez moi pour les vacances. La manifestation était cathartique. Je marchais avec quatre ou cinq hommes noirs, et tout au long du chemin, des femmes noires se tenaient devant leurs portes ou dans la rue, applaudissant et nous acclamant. Pour nous, les opinions de Farrakhan sur les Juifs ne comptaient pas. Ce qui comptait, c'était la possibilité d'affirmer notre humanité et notre virilité, en défilant dans les rues du centre-ville et en ne nous comportant pas comme si nous venions juste de sortir de la prison de San Quentin. Nous vivions dans l'ombre de l'âge du crack des années 1980. Il y avait tant d'hommes

parmi nous qui avaient fait de la prison ou allaient en faire ! Tant d'hommes qui n'étaient que des pères biologiques ! Nous nous sentions déshonorés et nous nous accrochions à ce défilé comme pour dire publiquement : « Le temps de grandir est venu ».

Depuis le début du 20^e siècle, les conservateurs noirs ont puisé dans les réserves de l'honneur de la communauté noire, aujourd'hui perdu. D'un côté, les nationalistes noirs de la vieille école ressassent un âge d'or de l'Afrique noire, où prospéraient des empires puissants et où tout le monde était roi. Parallèlement, les populistes noirs conservateurs comme Cosby mettent l'accent sur l'Amérique noire d'avant 1968, comme un âge où les Noirs étaient unis dans la lutte. Les hommes étaient des hommes, et la fille qui tombait enceinte sans être mariée était expédiée à la ferme de Grand Papa.

Ce que ces deux visions ont en commun, c'est l'idée que la culture noire dans sa forme actuelle est abâtardie et pathologique. Elles sont également toutes les deux fondées sur un mythe. Les Noirs ne sont pas des descendants de rois. Nous sommes – et je le dis avec une grande fierté – les descendants d'esclaves. S'il y a quelque chose de grand dans notre lutte, cette grandeur ne se trouve pas dans les contes de fées, mais dans ces origines modestes et dans le long chemin parcouru depuis. Même chose pour le rêve d'un passé révolu mais noble. L'analyse conservatrice de Cosby et de nombreux Noirs américains banalise l'histoire de l'Amérique noire et efface les aspérités qui l'ont marquée dès ses débuts.

Il y a un siècle, en effet, les théoriciens noirs avançaient les mêmes arguments que ceux que Cosby avance aujourd'hui. Ils s'inquiétaient de ce que l'esclavage avait totalement détruit la famille noire et étaient obsédés par les mêmes problèmes : le crime, la sexualité débridée, et une turpitude morale généralisée, problèmes qui, selon Cosby, sont des phénomènes récents. « En dehors du programme politique, la première tentative de la classe moyenne noire, pour répondre à la ségrégation, était centrée sur un programme de réforme sociale », explique Khalil G. Muhammad, professeur d'histoire

américaine à l'Université de l'Indiana. « La National Association of Colored Women et Du Bois dans *The Philadelphia Negro*, étaient tous préoccupés par le fait que les Afro-Américains ne présentent pas au monde le meilleur d'eux-mêmes. Il y avait le sentiment qu'ils commettaient des crimes et qu'ils devaient contrôler leur sexualité ». Et un professeur d'histoire américaine à Spelman College, William Jelani Cobb, d'ajouter : « Ceux-là mêmes qui défendaient la nécessité d'une réforme sociale, dénigraient ceux qui ne savaient pas jouer du piano. Ils se voyaient eux-mêmes comme les mentors, à leur corps défendant, des Noirs moins éclairés. »

En particulier, l'argument de Cosby selon lequel ce qui hante les jeunes hommes noirs trouve sa source dans la culture noire post-ségrégationniste, ne cadre pas avec la réalité historique. Déjà dans les années 1930, les sociologues avaient constaté que l'évolution des hommes noirs prenait du retard par rapport à celle des femmes noires. Dans son étude classique, *The Negro Family in the United States*, publiée en 1939, E. Franklin Frazier soutenait que l'urbanisation affaiblissait l'aptitude des hommes à satisfaire les besoins de leur famille. En 1965, à l'apogée de la lutte pour les droits civiques, le rapport déterminant de Daniel Patrick Moynihan, *The Negro Family : The Case for a National Action* reprenait le même thème.

Parfois, Cosby semble ignorer délibérément le parallélisme entre ses arguments et ceux énoncés dans un passé prétendument glorieux. Prenons ses critiques du rap. Comment un fanatique avoué du jazz peut-il oublier le même type d'accusations visant la musique de sa jeunesse ? « Le docker fatigué, le porteur, la ménagère et le pauvre garçon liftier qui cherchent à se distraire et voient dans le jazz un stimulant pour leurs nerfs et leurs muscles fatigués », écrivait l'historien J. A. Rogers, « ont toutes les chances de rencontrer sur leur chemin le trafiquant d'alcool, le joueur, la demi-mondaine, qui se trouvent là, à la recherche de victimes ou pour échapper à la police. »

Au-delà de la notion apocryphe de la culture noire comme jadis source de vertu, il demeure que la culture continue d'être désignée comme le

cœur du problème. Mais cette conclusion ne tient pas la route. L'argument concernant le hip-hop, encore une fois, est particulièrement biaisé. Ronald Ferguson, spécialiste en sciences sociales à Harvard, a mis en lumière le fait que la montée de la popularité du hip-hop dans les années 1990 a coïncidé avec la diminution du temps consacré à la lecture chez les enfants noirs. Mais le *gangsta rap* peut aussi être corrélé avec d'autres phénomènes, dont beaucoup sont positifs. Durant les années 1990, alors que la mode du *gangsta rap* explosait, le nombre de grossesses chez les adolescentes noires et le taux de criminalité chez les hommes noirs étaient en déclin. Faut-il attribuer le ruban bleu^[32] de la citoyenneté au rappeur Dr. Dre ?

« Je ne sais pas comment mesurer la culture. Je ne sais pas comment tester ses effets, et je ne suis pas sûr que quelqu'un puisse le faire », déclare l'économiste de Georgetown Harry Holzer. « Il existe une théorie libérale selon laquelle, le peu d'opportunités et les barrières mènent à des problèmes de chômage et de casiers judiciaires ; mais alors il y a une autre théorie, qui fait référence aux normes sociales, aux comportements et à la culture d'opposition. On ne peut pas fournir des preuves statistiques à l'appui de cette dernière théorie, mais il se pourrait qu'elle soit vraie. » Holzer considère que les deux arguments ont leur part de vérité et qu'ils ne s'excluent pas mutuellement. C'est acceptable à condition de commencer par reconnaître que les preuves du rôle des inégalités structurelles sont irréfutables. En 2001, un chercheur du Milwaukee a choisi deux demandeurs d'emploi, l'un noir et l'autre blanc, en désignant l'un d'eux au hasard comme détenteur d'un casier judiciaire. L'expérience a conclu qu'un Blanc avec un casier judiciaire, avait à peu près autant de chances de trouver du travail qu'un Noir avec un casier judiciaire vierge. Trois ans plus tard, des chercheurs ont obtenu les mêmes résultats à New York, en menant l'étude dans des conditions plus rigoureuses.

Selon une idée reçue, ces études apportent un réconfort aux Noirs en leur permettant de se complaire dans la misère. En fait, c'est le

contraire qui est vrai : la conception libérale selon laquelle les Noirs sont encore, après un siècle de lutte, condamnés à être victimes de discrimination, les pousse à un désarroi collectif. Cela signifie que les Afro-Américains doivent, dans une certaine mesure, accepter que leurs enfants soient « moins bien que » jusqu'au moment où le racisme blanc disparaîtra miraculeusement. Ce n'est pas le genre de futur que chaque Noir attend avec impatience ou qui peut susciter des débats particulièrement motivants.

L'été dernier, j'écoutais Cosby faire un discours émouvant dans le Connecticut, devant des détenus qui venaient d'obtenir leur certificat d'études secondaires. Avant son discours, à huit heures du matin, Cosby avait interrogé des responsables de la prison sur les conditions et les caractéristiques des détenus. J'aurais aimé alors que mon fils de sept ans soit là pour voir Cosby, pour qu'il entende le message de base que j'essayais de lui transmettre tous les jours : qu'être un homme signifie plus que la virilité et la frime, que cela fait appel à la discipline et au sens des responsabilités. Qu'en dernière instance, le destin des Noirs est entre leurs propres mains, et non dans celles de leurs adversaires. Qu'en tant qu'Afro-Américain, il a un devoir à l'égard de sa famille, de sa communauté, et de ses ancêtres.

Si les « Appels d'urgence » de Cosby en restaient là – un crédo personnel et communautaire – il n'y aurait pas grand-chose à leur objecter. Mais Cosby oppose souvent la question de la responsabilité personnelle aux revendications légitimes des citoyens américains pour leurs droits. Il critique les militants qui réclament une réforme du système pénal, alors que des preuves irréfutables démontrent la nécessité d'une telle réforme. Son amnésie en matière historique, l'affirmation que nombre des problèmes qui pèsent sur l'Amérique noire sont récents est tout simplement erronée, de même que son affirmation que les jeunes Afro-Américains d'aujourd'hui sont en quelque sorte plus faibles, qu'ils ont jeté l'éponge. Et en dépit de son énergie positive, son discours d'élévation morale a ses limites. Après la *Million Man March*, les hommes noirs ont acquis une attitude pleine de promesse et d'espoir. Nous étions censés retourner à nos communautés

et à nos familles inspirés par un nouveau sentiment de responsabilité. Et pourtant, nous voici de nouveau presque quinze ans plus tard, avec un changement qui semble bien mince. J'aurais amené mon fils voir Bill Cosby écouter son message, profiter de ses promesses et de son optimisme. Mais après cela, nous aurions eu une très longue conversation tous les deux.

L'été dernier, le jour où j'ai rencontré Cosby pour déjeuner au West Village, il pleuvait, comme il avait plu toute la semaine, et à New York ce mois d'août battait des records de froid. Cosby revenait des obsèques de Max Roach^[33] et portait un costume trois pièces, très chic. En dépit du mauvais temps, des circonstances, et du restaurant étrangement vide, Cosby était plein d'énergie. La veille, il était allé à Philadelphie, où il avait parlé à un groupe porteur d'un projet de logements, rencontré des responsables de la santé publique, et participé à une manifestation communautaire contre la criminalité. Les militants noirs de base de sa ville natale soutenaient son appel. Il prévoyait de continuer ses Appels d'urgence l'année suivante, et de publier un album de hip-hop. (En soulignant cependant qu'il n'y aurait rien de blasphématoire dans cet album.)

Cosby semblait cordial et nostalgique. Il me demanda pourquoi je n'avais pas emmené mon fils, et j'ai immédiatement regretté de l'avoir déposé sur le lieu de travail de ma compagne pour quelques heures. Il me raconta qu'enfant il s'était cassé une épaule en jouant au football, après que son grand-père avait essayé de l'en dissuader. « Le grand-père Cosby avait pris le bus pour venir me voir dans notre appartement », s'est-il rappelé. « J'étais très mal à l'aise. J'étais allongé sur le canapé. Mon grand-père parlait à mes parents, et j'attendais le moment où il allait me dire : « Tu vois, je te l'avais dit, jeune homme ». Il est revenu, a fouillé dans sa poche, m'a donné 25 cents, et m'a dit : 'Va t'acheter une glace. Il y a du calcium dedans.' »

On a souvent eu recours à une psychologie sommaire pour expliquer la transformation de Cosby en un militant notoire de premier plan. Selon sa Némésis, Dyson^[34], au cours de ses dernières années Cosby

est en train de suivre la tradition peu honorable des couches supérieures des Afro-Américains qui dénoncent leurs frères moins favorisés. D'autres ont insinué que ses motivations étaient plus troubles : Cosby chercherait à dissimuler ses propres transgressions. (En 2006, Cosby avait réglé une plainte civile déposée par une femme qui prétendait avoir été victime d'agression sexuelle de sa part ; d'autres femmes ont porté des accusations similaires, qui n'ont donné lieu à aucun procès). Mais la profondeur de son engagement semblait contredire ces soupçons qui, en tout état de cause, ne semblent pas avoir affecté sa popularité auprès de son public. Dans l'enquête de Pew de novembre, 85 % des Afro-Américains interrogés ont répondu que selon eux, Cosby avait une « bonne influence » sur la communauté noire, ce qui le place au-dessus d'Obama (76 %) et en second, juste après Oprah Winfrey (87 %).

Ce qui est en partie à l'origine de l'activisme de Cosby, et qui renforce son message, est la colère qui habite chaque Afro-Américain, un sentiment collectif de honte à la limite de la haine de soi. Comme l'humoriste Chris Rock l'affirme dans un de ses numéros les plus critiqués : « Tout ce que les Blancs n'aiment pas chez les Noirs, les Noirs ne l'aiment pas vraiment non plus chez les Noirs... C'est comme une guerre civile sévissant entre les Noirs, avec deux camps, celui du peuple noir et celui des *niggas* ^[35]. Et les niggas doivent dégager... J'aurais voulu qu'on me laisse rejoindre le Ku Klux Klan. Merde ! Je ferais un malheur entre ici et Brooklyn ». (Rock s'est arrêté de faire ce numéro lorsqu'il s'est aperçu que ses fans blancs riaient un peu trop fort.) Le libéralisme, avec ses arguments habituels, mettant l'accent sur les iniquités structurelles, n'est pas un baume pour ce genre de douleur brute. Comme ceux à qui il s'adresse, Cosby est maintenant lassé de baisser la tête.

Cette inquiétude traverse les générations, mais elle est plus marquée parmi ceux qui ont vécu l'époque des droits civiques. « Je ne vois pas de terme plus approprié que celui d'*angoisse* », affirme Johnnetta Cole. « Je me refuse à classer tous les jeunes Afro-Américains dans une catégorie et sous une même appellation. Mais il y a les jeunes, et

quelques-uns d'entre nous qui ne sont pas des jeunes, qui doivent faire demi-tour et regarder où nous en sommes, parce que là où nous nous dirigeons, ce n'est pas beau ». Comme de nombreuses stars du mouvement des droits civiques, Cole a des capacités qui lui permettent d'aller au-delà du militantisme social. Elle est sortie du Sud ségrégationniste et est allée à l'université à 15 ans, a obtenu sa licence à Oberlin et un doctorat en anthropologie à Northwestern. Le même type de dynamisme existe aujourd'hui parmi de nombreux jeunes Noirs, mais ce qui perturbe les générations plus âgées, c'est que cette énergie semble employée à d'autres fins que le progrès social.

Cosby aime à dire que les sacrifices des années soixante n'ont pas été faits pour que les rappeurs et les jeunes puissent user et abuser du mot « nigger ». Or c'est précisément pour cela que ces sacrifices ont été faits. Après tout, le premier des droits accordés aux Américains est bien celui d'être médiocre, grossier et puéril, en d'autres termes, le droit d'être humain. Mais Cosby vise quelque chose de surhumain — deux fois mieux, comme disaient les aînés — et son homélie adressée à un passé noir brumeux, ressemble à un effort pour faire renaître autre chose que le présent.

Lorsque les gens entendent le message de Bill Cosby, nombreux sont ceux qui pensent qu'il est le produit du type de famille qu'il représente : deux parents attentifs, une vie de famille stable et un père actif. En fait, comme nombre de ceux qu'il condamne, Cosby est né dans un foyer perturbé. Il a été élevé par sa mère parce que son père s'était engagé dans la Marine, en abandonnant sa famille lorsque Cosby était enfant. En me parlant de sa jeunesse, Cosby me confia ceci : « Les gens me disaient que j'étais brillant, mais personne ne s'occupait de moi. Ma mère était trop occupée à essayer de nous nourrir et de nous vêtir. » Cosby était suffisamment intelligent pour être admis à la Central High School, une école de haut niveau à Philadelphie, mais après un transfert, il a finalement quitté l'école en troisième pour s'engager dans la Marine, comme son père l'avait fait.

Mais les tours et détours de la vie paraissent secondaires comparés au

monde plus ordonné, plus attractif que Cosby essaie de créer. Vers la fin du déjeuner, au milieu d'un long monologue décousu, Cosby m'a dit : « Si vous me regardiez et me disiez, 'Pour quoi faites-vous tout cela ? Pour quoi précisément maintenant ?' Vous pourriez probablement vous dire : 'Il fait une régression infantile.' De quoi aurais-je besoin si j'étais un enfant aujourd'hui ? J'aurais besoin de gens qui me guident. J'aurais besoin de pouvoir changer. J'aurais besoin que les gens arrêtent de dire que je ne peux pas m'en sortir par mes propres moyens. Ils disent que c'est un mythe. Mais ces gens-là possèdent bien leurs propres mythes, pourquoi ne pourrions-nous pas avoir les nôtres ? »

Notes du chapitre

[1] ↑ Célèbre marque américaine, notamment de polos.

[2] ↑ Style architectural aux Etats-Unis.

[3] ↑ Allusion à la phrase prononcée par Malcolm X dans son discours inaugural de l'*Organization of Afro-American Unity* le 28 juin 1964.

[4] ↑ Entreprise américaine surtout connue pour ses publicités télévisées dans les années 1970 et 1980 illustrées par l'expression « Quand EF Hutton parle, les gens écoutent ».

[5] ↑ Friandises glacées fabriquées à l'origine et commercialisées par Jell-O, lancées pour la première fois par Bill Cosby.

[6] ↑ Groupe de huit universités privées du Nord-Est des États-Unis parmi les plus anciennes et les plus prestigieuses du pays.

[7] ↑ Artiste peintre afro-américaine (1935 – 2014) dont le sujet de prédilection était la vie quotidienne des Afro-Américains.

[8] ↑ Acteur afro-américain de cinéma (1922- 2007) et metteur en scène de théâtre.

[9] ↑ Comédien né en 1929 et mort en 1993 ; l'un des membres fondateurs de la troupe newyorkaise Negro Ensemble Company, à la fin des années 1960.

[10] ↑ Université créée en 1867 en vue de fournir une éducation supérieure aux hommes de couleur qui, en raison des lois ségrégationnistes, ne pouvaient pas s'inscrire dans les universités destinées aux Blancs.

[11] ↑ Personnage de série télévisée américaine, incarnation du Blanc obtus et raciste.

[12] ↑ Université privée fondée en 1881 exclusivement destinée aux femmes noires, consacrée aux lettres et aux sciences sociales. Comme Morehouse, elle est située à Atlanta.

[13] ↑ Anthropologue et enseignante. Elle a été la première femme afro-américaine présidente de l'Université Spelman.

[14] ↑ Quotidien américain à diffusion nationale, fondé en 1982.

[15] ↑ Décision de la Cour suprême des États-Unis, rendu le 17 mai 1954 qui déclare la ségrégation raciale inconstitutionnelle dans les écoles publiques.

[16] ↑ Militante pour les droits civiques née en 1913, morte en 2004. En 1955, elle refuse de céder sa place à un Blanc dans un autobus. Cela a été à l'origine du mouvement contre la ségrégation dans les transports, dans lequel les militants des droits civiques ont eu gain de cause.

[17] ↑ Militante pour les droits civiques née en 1927 et morte en 2006. Elle était l'épouse de Martin Luther King.

[18] ↑ Film américain entièrement produit par des Afro-Américains, qui se déroule dans un salon de coiffure pour hommes. Dans l'une des scènes, des propos irrévérencieux sont tenus à l'égard des leaders du mouvement pour les droits civiques, Martin Luther King, Rosa Parks et Jesse Jackson.

[19] ↑ Enseignant et écrivain (1856-1915), fondateur en 1881 de l'Université Tuskegee, premier établissement d'enseignement supérieur destiné aux Noirs. Il se prononçait pour une acceptation temporaire de la ségrégation.

[20] ↑ Né en 1887, mort en 1940, d'origine jamaïcaine. Première grande figure du nationalisme noir aux États-Unis. Précurseur du panafricanisme.

[21] ↑ Militant afro-américain pour les droits de l'homme né en 1925. Il fut pendant un temps membre du mouvement Nation of Islam. Il est mort assassiné en 1965.

[22] ↑ Dirigeant de l'organisation politique et religieuse Nation of Islam, à partir de 1981.

[23] ↑ Lobby américain conservateur, basé à Washington, qui affirme avoir pour mission de « formuler et promouvoir des politiques publiques conservatrices » (libre entreprise, gouvernement minimal, liberté individuelle). Sa sphère d'influence dépasse les frontières des États-Unis et s'étend à l'Amérique latine.

[24] ↑ Organisation non gouvernementale fondée en 1948, ayant pour mission d'accompagner les services d'intérêt public.

[25] ↑ Criminel qui assassina une femme après l'avoir violée. Cette affaire fut exploitée par George Bush lors de sa campagne présidentielle de 1988, pour dénoncer le laxisme de son adversaire démocrate à l'égard de la criminalité, avec une connotation raciste.

[26] ↑ Rappeuse, activiste politique afro-américaine qui suscita une polémique après avoir déclaré, lors d'une émeute raciale en 1992, que les Noirs, au lieu de s'entretuer devraient consacrer une semaine à tuer des Blancs.

[27] ↑ Le transport scolaire. En 1954, la ségrégation est devenue anticonstitutionnelle, mais elle a continué à être pratiquée dans les États du Sud où la ségrégation du logement

empêchait l'utilisation commune du transport scolaire pour les enfants noirs et blancs.

[28] ↑ Salle omnisports située sur le campus de l'Université Temple à Philadelphie en Pennsylvanie.

[29] ↑ Variante du hip-hop née dans les années 1980.

[30] ↑ Candidat à la primaire démocrate aux présidentielles de 2008.

[31] ↑ Manifestation organisée le 16 octobre 1995 à Washington, D.C. à l'appel notamment de Louis Farrakhan et de la Nation of Islam.

[32] ↑ *Blue Ribbon* : décoration récompensant des actes d'excellence dans les pays anglo-saxons.

[33] ↑ L'un des pionniers du be-bop et l'un des batteurs les plus célèbres de l'histoire du jazz.

[34] ↑ Michael Eric Dyson : *Is Bill Cosby Right (or has the Black Middle Class Lost its Mind) ?*, 2005.

[35] ↑ Variante péjorative de « nigger » (négro).

II. Notes de la deuxième année

À l'été 2008, je pris part au Festival d'Aspen, une conférence d'une semaine qui se tient au cœur des Rocheuses, dans l'État du Colorado. Cette conférence réunit des intellectuels américains qui y présentent analyses, recommandations et réflexions à l'intention de l'élite de la société. Voilà qui pourrait susciter satire et sarcasmes. Mais la satire est un luxe que je ne pouvais pas me permettre à l'époque. N'est-elle pas un privilège qui prouve que l'on connaît sa cible ? Et il y avait alors tant de choses qui, pour moi, demeuraient incertaines.

J'avais trente-deux ans. Je n'avais pas de passeport. Je venais seulement de me rendre compte que je pourrais en avoir besoin. Deux ans auparavant, je m'étais moqué de Kenyatta quand elle avait reçu une invitation pour se rendre en France. Mais lorsqu'elle est rentrée, ses récits ont ravivé en moi d'anciens souvenirs. Je me suis souvenu qu'étant enfant, j'étais émerveillé par les projets scientifiques, les encyclopédies et les atlas routiers. J'avais laissé une grande partie de mon émerveillement là-bas à Baltimore. Maintenant j'avais le privilège de le retrouver, comme on retrouve un vieil ami longtemps perdu de vue, même si ces retrouvailles étaient marquées par la tristesse ; je pleurais toutes ces années perdues. Je continue d'en faire le deuil. Même aujourd'hui, quand je regarde sur une plage des enfants de six ans qui apprennent à surfer, ou quand j'écoute des étudiants de deuxième année passer de l'anglais à l'italien, ou lorsque dans les cafés je vois de jeunes poètes feuilleter *The Waste Land*, ou encore quand j'écoute à la radio des économistes présenter des sujets que j'aurais pu explorer au cours de ces années perdues, je poursuis ce travail de deuil. J'espère que tout cet émerveillement, cet ami longtemps perdu, et moi-même disposerons encore d'assez de temps, bien que je sache que nous sommes tous à court de temps et que pour certains d'entre nous, il file plus vite.

Kenyatta était venue à Aspen avec moi. Nous avons arpenté la ville ensemble et discuté avec des gens. À un dîner, nous avons rencontré un homme et une femme en couple depuis plusieurs dizaines d'années. Le mari était à la retraite. En riant, il disait regretter que sa femme n'y soit pas elle aussi. Il nous disait que le matin même, il s'était promené avec son chien et était allé jusqu'à la ligne continentale de partage des eaux, pour observer la nature. Je ne savais pas ce qu'était le partage des eaux, et je ne l'ai pas demandé. Plus tard, je l'ai regretté. À l'époque, je savais déjà que quand je faisais semblant de connaître quelque chose que j'ignorais, je perdais une occasion d'apprendre, je trahissais l'émerveillement qui était en moi, en préférant donner l'impression que je savais, plutôt que me donner le mal de découvrir.

Une énorme montagne surplombait Aspen et un télésiège montait de la ville jusqu'au sommet. Kenyatta insista pour le prendre. Moi, j'ai peur de l'altitude, mais un mélange de machisme et de curiosité me poussa à accepter. Je me souviens de la pente qui ondulait en-dessous de nous, du siège qui se balançait au gré du vent, de la ville qui s'éloignait, de la peur qui me raidissait les bras et les jambes, et me serrait la gorge, puis, des nuages au sommet, surplombant les crêtes de la montagne encore constellée de blanc en ce mois de juin. J'ai à la fois maudit et adoré l'expérience. La peur que j'ai ressentie à ce moment-là n'était pas seulement l'angoisse qui me prenait aux tripes, mais le prix à payer pour voir le monde avec un regard nouveau.

Cet été-là, Barack Obama est sorti vainqueur des primaires du Parti démocrate et est entré dans l'Histoire. À Harlem, on vendait des T-shirts avec son visage et des posters qui le plaçaient dans le Walhalla noir où Martin, Malcolm et Harriet ^[1] siégeaient déjà en majesté. Il est difficile de se souvenir aujourd'hui de l'enthousiasme de cette période, parce que je sais maintenant que le sentiment que nous avons cet été-là, d'approcher de la fin d'une ère, s'est avéré erroné. Non pas que, logiquement parlant, l'élection d'Obama inaugurerait une période post-raciste, mais il semblait maintenant possible que la suprématie blanche, ce fléau de l'histoire américaine, disparût de mon vivant. À l'époque, j'imaginais le racisme comme une tumeur qui pouvait être

isolée et retirée du corps de l'Amérique, et non comme un système envahissant, congénital et essentiel à ce corps. De ce point de vue, il semblait possible que le succès d'un seul homme pût réellement modifier l'histoire, et même en conclure un chapitre.

J'ai aussi compris que ceux qui avaient pour tâche d'analyser la portée de la couleur d'Obama, travaillaient pour l'essentiel à partir d'un vieux scénario. Obama était surnommé « le nouveau Tiger Woods de la politique américaine », un homme qui n'était pas « vraiment noir ». J'ai compris ce que cela voulait dire ; Obama n'était pas « noir » au sens où ces commentateurs comprenaient le mot « noir ». Non seulement parce que ce n'était pas un trafiquant de drogue, comme la plupart des Noirs dont il était question aux informations, mais aussi parce qu'il ne venait pas d'un quartier difficile, qu'il n'avait pas été nourri avec des tripes de porc, que sa mère n'avait pas lavé le plancher des Blancs. Mais tout cela ne visait qu'à minimiser la véritable étendue du racisme, fondée sur le besoin de cantonner la communauté noire dans un coin de l'univers, pour que les Blancs puissent être en sécurité partout ailleurs. Ainsi, pour rendre le parcours d'Obama intelligible, ces analystes avaient besoin de lui attribuer un pouvoir exceptionnel, seul capable d'expliquer comment cet homme, qui se définissait lui-même comme un Noir, avait pu échapper au coin de l'univers qui lui était assigné. Ce pouvoir ne pouvait que provenir de son ascendance mixte.

Les origines exactes d'un trafiquant de drogue ou d'un tueur de flic ne sont pas pertinentes. Le simple fait d'être noir permet de prévoir et d'expliquer leurs crimes. Ils renforcent les préjugés racistes. C'est seulement lorsqu'on s'interroge sur ces préjugés que l'on a recours à une analyse plus fine des origines. Frederick Douglass^[2] était un nègre ordinaire lorsqu'il travaillait dans les champs. Mais quand il est devenu un célèbre abolitionniste, on a souvent dit que son génie devait provenir de sa moitié blanche. L'ascendance n'est pas vraiment essentielle. Dès l'âge de six ans, Kenyatta fut la seule fille noire de sa classe d'élèves doués et talentueux dans le Tennessee. Elle pouvait danser et sauter à la corde avec les meilleurs. Ses camarades blancs

s'en fichaient. « Tu n'es pas vraiment noire », lui disaient-ils. Ils pensaient lui faire un compliment. Mais cela revenait à rabaisser les voisins et la famille de Kenyatta et à réorganiser le monde de façon à confirmer leur statut par rapport à la classe des maîtres. Mais si Obama, enraciné dans le monde des esclaves, a pu se hisser au-dessus des maîtres, sans cesser de se revendiquer d'une identité et d'une tradition d'esclave, y a-t-il vraiment du sens à être maître ?

Nier que Barack Obama était noir présentait un autre avantage : celui d'éviter de reconnaître qu'on s'était trompé. Pour ceux d'entre nous qui pensaient qu'il ne pourrait jamais y avoir un jour un président noir, la perspective soudaine qu'il puisse y en avoir un, représentait un défi. C'est facile maintenant de voir que cela fait sens. À chaque époque il y a eu des personnalités noires capables de remettre en cause l'asservissement à la suprématie blanche, quand bien même le système continuait à dominer la majorité d'entre nous. Pour parler de mon expérience, je dirai qu'avant le début de la campagne d'Obama, la présidence des États-Unis me semblait hors de portée. Elle existait si haut dans le firmament, elle semblait tellement représenter l'idée que le pays se faisait de lui-même, que je n'ai jamais vraiment pensé à la perspective qu'un président noir puisse un jour être élu. Mais à l'été 2008, il est devenu évident que je m'étais trompé. J'avais le choix entre deux réactions : soit accepter cette erreur et reconsidérer la nature du monde dans lequel je vivais soit, au contraire, refuser d'accepter mon erreur et adapter simplement mon raisonnement d'hier à cette nouvelle réalité. L'idée qu'Obama était « un Noir pas comme les autres » rendait possible la seconde option et permettait de me rassurer en pensant qu'après tout, je ne m'étais pas trompé. Mais certains d'entre nous ne tenaient pas à avoir raison. Et lorsque nous affirmions que l'Amérique « ne laisserait jamais un 'nègre' devenir président », nous ne le disions pas par bravade mais parce que notre intuition nous mettait en garde contre l'espoir. Mais cette intuition m'avait aussi fait dire qu'Obama ne pouvait pas l'emporter dans l'Iowa, et mon instinct s'était trompé. Et si nous avions mal jugé l'Amérique dans sa capacité à soutenir un Noir dans sa course à la Maison Blanche, peut-être avais-je mal jugé la nature de mon pays.

Peut-être, venions-nous juste de nous réveiller d'un horrible cauchemar, et si Barack Obama n'était pas à l'origine de ce réveil, il en était au moins le signe annonciateur. C'est ainsi que j'ai été entraîné par ce courant, parce que je le souhaitais désespérément, et en voyant ce qui se passait dans ma communauté, j'ai vu que je n'étais pas seul.

D'aucuns pensent que la communauté noire se réjouit du combat de Sisyphe qu'elle mène contre le racisme. En fait, la plupart d'entre nous vivons avec l'espoir qu'un jour, nous pourrions lutter contre autre chose. Mais ayant été cloués dans des ghettos, de manière à la fois métaphorique et réelle, par ce même racisme, nos objectifs de lutte sont déterminés avant même notre naissance. Nous luttons donc parce que nous avons peur pour nos enfants. Nous luttons parce que nous avons peur pour nous-mêmes. Nous luttons pour refouler nos sentiments, parce que si l'on considère tout ce qui nous a été pris, si l'on comprend que cela a été pris de façon systématique, que le fait de prendre constitue l'essence de l'Amérique et se répète à travers les âges, il y a de quoi devenir fou. Mais après l'Iowa il semblait qu'une autre voie pouvait s'ouvrir. Peut-être que nous, en tant qu'Américains, nous pourrions faire abstraction de cette terrible histoire, et de ce crime national. Peut-être était-il possible de régler les problèmes qui affectent la communauté noire, sans mettre l'accent sur la race. Peut-être était-il possible de voir les Noirs comme une communauté qui a d'immenses besoins, et qui mérite d'être aidée simplement parce qu'elle est constituée d'Américains dans le besoin. On pourrait alors construire de meilleures écoles, on pourrait avoir de meilleurs services de santé, de meilleurs emplois, non pas parce qu'il y a quelque chose de spécifique à la condition noire, mais justement parce que ce n'est pas le cas. En fermant les yeux un instant, en s'efforçant d'y croire, tout cela paraissait si logique. Et tout ce qu'il fallait à cette nouvelle théorie pour être mise en œuvre, c'était un champion éloquent, jeune, droit. Et peut-être ce champion était-il arrivé.

À Aspen deux événements majeurs se sont produits. L'éditeur de la revue pour laquelle travaillait Kenyatta l'a appelée le troisième jour de

notre séjour et lui a annoncé que la revue cessait de paraître. À première vue, cela semblait catastrophique, et paraissait signifier que ce voyage était la dernière embellie que connaîtraient nos vies cloisonnées. Mais en fait, Kenyatta avait depuis longtemps réfléchi à une voie de sortie. Nous étions unis par le désir que nos vies aient un sens, par l'envie de nous consacrer à quelque chose de plus grand que la simple survie, par l'envie de nous engager dans une lutte. J'avais pris pour axe la race ; elle, le genre. Elle vouait son temps libre au volontariat, en secourant des victimes de violences domestiques, en accompagnant des femmes qui voulaient avorter, en accueillant chez nous des femmes qui venaient d'ailleurs. Elle pensait à ce travail tout le temps, à cause de sa propre histoire : enfant d'une jeune mère, et jeune mère elle-même, elle avait failli mourir en menant à terme sa grossesse jusqu'à la naissance de notre fils. Cette voie de sortie avait aussi surgi à cause des rêves qu'elle n'avait pas pu réaliser. Elle avait voulu être médecin lorsqu'elle était adolescente, mais avait été détournée des mathématiques et des sciences, à l'instar de ce qui arrive souvent aux filles. Peut-être n'était-il pas trop tard. Kenyatta avait 31 ans ; elle était encore suffisamment jeune pour commencer une nouvelle vie, suffisamment jeune pour réaliser son rêve et sa mission. Comment y parvenir, nous ne le savions pas. Comme moi, Kenyatta avait abandonné l'université. Nous avions voulu procéder par étapes : un temps partiel à l'université et ensuite, l'école de médecine. Mais quand elle perdit son emploi, nous décidâmes de le prendre comme un signe du destin.

Un second événement se produisit : je reçus une nouvelle mission de *The Atlantic* et je pris cela comme la preuve que ce magazine m'appréciait et pourrait un jour m'apprécier suffisamment pour me donner un emploi stable ; je pourrais alors subvenir aux besoins de Kenyatta pour qu'elle puisse accomplir sa mission et réaliser ses rêves, comme elle le faisait pour moi depuis si longtemps. Ce n'était pas aussi altruiste qu'il y paraît. Toute ma vie j'avais vu des femmes sacrifier leurs rêves aux hommes, pour que ceux des hommes se réalisent, et plus tard se demander si cela en avait valu la peine. Je voulais accomplir mes rêves, mais pas de cette façon.

Il y avait donc de l'amour, et en particulier le désir de donner à quelqu'un qui m'avait tant donné. Mais il y avait aussi le besoin de me libérer des vieux schémas. Je ne voulais pas d'une femme dévouée mais larmoyante derrière moi ou à mes côtés.

La tâche que m'a confiée le magazine consistait à faire le portrait de Michelle Obama. J'étais décidé à faire quelque chose qui tranche avec les récits de campagne déjà devenus des clichés, comme la pâle comparaison avec les Huxtable. Dans le vol de retour, cette perspective m'avait donné le vertige. J'écrivais depuis un peu plus de dix ans et j'avais enfin la possibilité de réaliser l'un des grands portraits dont j'avais rêvé. Mais pour faire un portrait, l'artiste a besoin de voir son modèle, et la campagne présidentielle ne me facilitait pas la tâche. Le portrait que je composai était surtout réalisé de loin : avec des commentaires recueillis auprès d'amis, de proches, ou d'éléments réunis lors de ma propre incursion dans le quartier sud de Chicago. C'était loin d'être idéal, mais je n'en ai voulu à personne. Les journalistes n'ont pas droit à grand-chose, et encore moins à la coopération. D'ailleurs, je crains parfois que la coopération ne mène à un certain type d'allégeance qu'aucun journaliste ne devrait accepter. Dans l'ensemble, j'aime le titre de l'article – « American Girl (Une jeune Américaine) » – plus que l'article lui-même. Je voulais faire entendre une certaine voix dans cet essai, un certain rythme. Je parvenais à l'entendre, mais pas à le saisir. Maintenant je sais que cela ne vient qu'avec la pratique, et qu'à chaque nouvel effort, je me rapprocherais du moment où je pourrais faire entendre la musique qui est dans ma tête. « American Girl » n'a pas, selon moi, bien vieilli. Néanmoins, ce travail a marqué un changement et rendu possible de nouveaux efforts pour capter cette musique intérieure.

En janvier 2008, six mois avant mon voyage à Aspen, je m'étais connecté à Blog Spot et j'avais créé un compte. J'avais alors beaucoup d'idées, et nulle part où les exprimer. À cette époque, les possibilités étaient encore limitées, et le lancement d'un blog était souvent laborieux. Je postais quatre ou cinq commentaires par jour. Certaines tentatives ne menaient à rien ; d'autres parfois offraient une base pour

des projets plus prometteurs. Dans l'entête, j'avais inséré un couplet du rappeur MF Doom :

He wears the mask just to cover the raw flesh. (Il porte le masque pour cacher sa chair à vif.)

A rather ugly brother with flows that's gorgeous. (Un frère plutôt laid avec des rythmiques superbes.)

Au début, deux personnes seulement lurent le blog, mon père et moi. Nous avons eu cette idée ensemble. Il m'avait remis une petite somme d'argent, qui eut un grand impact. C'était de l'argent régulier, c'est-à-dire une bouée de sauvetage pour une famille qui avait fait sa devise de l'expression « être dans le pétrin ». Mieux, c'était un investissement : le temps passé sur le blog me permettait d'améliorer mon style sur une plateforme publique et de gagner assez d'argent pour faire les courses. Le blog accordait un espace illimité pour écrire et pour publier à volonté. Et lentement, avec quelques liens provenant d'autres bloggeurs qui croisaient mon chemin, j'eus de plus en plus de lecteurs jusqu'à ce que, cet été-là, je dispose d'un groupe stable de commentateurs, qui me lisaient et échangeaient des idées avec moi. Le blog attira aussi l'attention de *The Atlantic*, qui me proposa de le prendre en charge et de me verser un salaire régulier, plus élevé.

Il peut sembler étrange à ceux qui n'en ont jamais manqué, que j'accorde tant d'attention à l'argent. Et cela doit aussi sembler étrange à ceux qui, sans argent, pensent comme je le faisais auparavant, au monde de l'écriture comme un territoire sacré situé en deçà des difficultés terre à terre. C'est une erreur facile à commettre, étant donné qu'écrire pour gagner sa vie, même pour une petite somme, reste un privilège relatif. Il m'était difficile de le voir ce privilège, alors que notre lit était infesté de punaises, que ma voiture était bloquée dans la rue parce que garée dans un endroit interdit, et que pendant toute une année nous avions en permanence deux mois de retard sur le paiement du loyer. De plus, je ne me définissais pas comme un écrivain, mais comme quelqu'un qui avait abandonné l'université, ce qui signifiait que j'avais renoncé au seul filet de

sécurité que mes parents auraient tellement voulu que je préserve. Pour un Noir, « abandonner l'université » signifie autre chose. L'université est souvent conçue comme la ligne de démarcation entre la possibilité d'assurer sa subsistance et celle de sa famille, et la possibilité que quelqu'un règle le problème à votre place en vous envoyant en prison ou au cimetière. À cette période, je ne risquais pas de succomber à l'emprise de la rue. Mais la nuit, je me voyais tomber, non seulement dans la pauvreté, mais dans la honte. Samori souffrirait et la confiance que Kenyatta avait en moi serait trahie. Je n'avais pas besoin de grosses sommes d'argent, mais je craignais d'être une charge et de trahir ceux que j'aimais le plus. Je me souviens du moment où cette peur s'est dissipée, comment mon esprit est devenu plus clair, et comment il m'a été beaucoup plus facile de voir et de penser.

Aussi, ne puis-je évoquer la traversée de ces huit années sans aborder la question de l'argent, de son impact sur nos vies, quand il manquait, quand il arrivait de manière irrégulière ou au contraire en quantité suffisante. Nous étions arrivés à New York en 2001, nous avions une vingtaine d'années, nous étions parents d'un jeune garçon et avions été attirés par le mythique travail illimité pour les journalistes. Mais la bulle Internet explosa. Le 11 septembre survint. Il nous restait le travail de Kenyatta, qui gagnait 28 000 dollars par an, et la charge d'un enfant d'un an. Nous avons été à la peine pendant six ans ; or il semblait maintenant que la perspective d'avoir un président noir avait un impact non seulement sur le pays, mais également sur nous plus particulièrement.

Le phénomène Barack Obama et Michelle Obama changea nos vies. Leur simple existence nous ouvrit un marché. Il est important de le dire, si grossièrement et de manière si peu élégante. Il ne faut jamais oublier que le talent et le travail sérieux ne comptent pas face aux incertitudes et à l'inégalité des chances. J'en avais conscience même au moment où cela se produisit. Je sentais que je n'avais pas changé, mais que le monde autour de moi était en train de changer. C'était comme si j'avais passé ma vie à essayer d'introduire une clé dans la mauvaise serrure. La serrure avait changé. Les portes s'étaient

ouvertes, et nous ne savions pas comment faire.

À l'automne, nous fîmes un voyage en Californie. J'avais reçu une bourse d'un montant substantiel. La seule condition était que je passe une semaine avec mes hôtes et que je poursuive les travaux dans lesquels je m'étais engagé, quels qu'ils soient. La vie peut-elle être aussi simple ? Oui, même si cela n'a été le cas que pendant cette deuxième année. Nous avons vidé notre compte en banque pour acheter les billets et nous sommes partis en octobre. J'ai travaillé sur « American Girl » pendant le vol. Nos hôtes nous ont accueillis à bras ouverts et en plus, ils nous ont donné un chèque qui, comme la chance était de notre côté, était émis par notre propre banque. Nous l'avons donc encaissé tout de suite. C'était le début de la soirée. Nous avions du mal à y croire. La Californie était belle. Mais pas aussi belle que nous, jeunes et pleins aux as. Nous nous rendîmes en voiture dans un grill-room élégant, et commandâmes tous les mets, de l'apéritif au digestif. C'était un moment magique où nous étions encore barbares, encore un peu voyous, encore sauvages et fiers de l'être, et où nous étions encore capables de nous regarder en trinquant, ivres et ridicules, comme pour dire simplement : « *Nigga*, on a gagné ». C'est comme cela que les choses étaient à l'automne 2008. C'est comme cela que nous ressentions le fait d'être noirs et que, pour la première fois dans notre vie, nous étions fiers de notre pays. Tout était radieux. Tout semblait aller vers le haut. Tout était comme dans un rêve.

Notes du chapitre

[1] ↑ Harriet Tubman, militante antiesclavagiste, née en 1820, morte en 1913, qui organisa l'évasion de nombreux esclaves, ce qui lui valut le surnom de Moïse noire, Grand-mère Moïse.

[2] ↑ Abolitionniste, né esclave vers 1817, qui réussit à fuir et à s'instruire. Organisateur de la Société anti-esclavagiste du Massachussets. Il est mort en 1895.

Une jeune Américaine

La première fois que j'ai vu Michelle Obama en chair et en os, j'ai failli la prendre pour une Blanche. C'était à la fin du mois de juillet. Les experts faisaient discrètement des paris sur le sort des femmes qui avaient soutenu Hillary Clinton. Autant pour réduire les fractures à l'intérieur du parti que pour lever des fonds, Michelle Obama présidait un déjeuner de femmes du Parti démocrate. C'était un groupe multiracial de femmes riches, majoritairement d'âge moyen, vêtues de tailleurs-pantalons et de robes bon chic bon genre. Patti Solis Doyle, une assistante de Michelle Obama qui avait auparavant fait campagne pour Hillary Clinton, salua depuis le parterre lorsqu'elle fut présentée. Une des femmes qui avait été longtemps en faveur de Clinton, appela à l'unité. Quelques semaines auparavant, Michelle Obama était apparue dans *The View*^[1], dans une magnifique robe noire et blanche, à motif floral. Ce jour-là, dans la salle, certaines femmes portaient leur meilleure version de ce modèle de robe. Michelle Obama s'adressa à l'auditoire avec l'humour percutant qui est sa marque de fabrique, ses longs bras fendant l'air pour faire valoir son point de vue.

J'avais atterri à Midway le matin même, et j'avais roulé sur le Lake Shore Drive, accompagné en toile de fond, par la voix de William DeVaughn chantant « Be thankful for what you got » (Sois reconnaissant pour ce que tu as reçu). Mais tout en admirant l'imposante beauté de la Michigan Avenue, l'image de Michelle Obama tournait dans ma tête. Je pensais à l'appel téléphonique euphorique de ma sœur Kelley : « Il faut lui demander comment elle s'y prend ! » Je pensais à mes tantes d'Atlanta, partisans de la rose et verte Alpha Kappa Alpha^[2], et si fières que Michelle Obama ait accepté leur invitation à devenir membre honoraire de leur organisation : « Dis-lui qu'elle a fait le bon choix. » Je pensais à mon copain de Chicago, qui m'avait dressé un rapide portrait d'elle :

« Michelle est une femme noire qui mesure 1,80 m et qui dit ce qu'elle pense. »

Puis, je pensai à l'image de Michelle Obama, en février dernier, le visage fermé et vêtue d'un pull gris, étiquetée « femme noire en colère ». « Pour la première fois de ma vie adulte » avait-elle dit lors d'un rassemblement dans le Milwaukee, « je suis fière de mon pays, parce qu'il semble que l'espoir soit enfin de retour. » Lorsque j'ai vu pour la première fois cette vidéo, j'aurais presque pu entendre le piège se refermer sur elle. À cet instant, Michelle Obama est devenue le symbole de l'altérité de son mari. Et durant le reste de la campagne, les médias furent obsédés par l'amour – ou par le manque d'amour – qu'elle portait à son pays.

À présent, en attendant dans cette grande salle de bal du Hilton du centre-ville, je ne m'attendais certes pas à rencontrer Ida Wells, militante des droits civiques, ou Stokely Carmichael^[3]. Je ne m'attendais pas à voir Michelle Obama le poing levé, ou en train de distribuer des quiches aux haricots, ou de vendre à la criée *The Final Call*^[4]. Je n'étais pourtant pas préparé à ce à quoi j'assistais : Michelle Obama évoquant sa vie comme un vieux docker qui regrettait son quartier d'autrefois.

« Je suis toujours étonnée de voir comment les choses ont changé pour les femmes qui travaillent et pour leurs familles, depuis mon enfance », dit Michelle Obama à son auditoire. « Les choses ont changé en très peu de temps. Lorsque j'étais enfant, mon père – un ouvrier, comme vous le savez – pouvait travailler et gagner suffisamment d'argent pour subvenir aux besoins d'une famille de quatre personnes, tandis que ma mère restait à la maison, avec mon frère et moi. Aujourd'hui, vivre avec un seul revenu, comme nous l'avons fait, est tout juste impossible. Les gens n'y arrivent pas, en particulier si le salaire est celui d'un ouvrier, comme c'était le cas de mon père ».

Durant toutes les années où j'avais eu l'occasion de rencontrer des personnalités noires, je n'avais jamais entendu évoquer une jeunesse aussi idyllique. Bill Cosby avait dit un jour : « Les Afro-américains sont

les seuls à n'avoir pas eu de 'bon vieux temps' ». Et pendant des années, il fut de règle que toutes nos biographies traitent de rêves inaboutis, de logements sociaux dégradés et de mères frottant le plancher chez des femmes blanches. Michelle Obama, elle, disait adieu à Richard Wright. Le blues qu'elle chantait était une ballade dédiée à la femme moderne.

« Je suis une femme qui travaille. Je suis une fille. Je suis une sœur. Je suis une meilleure amie. Mais le rôle qui me tient le plus à cœur, et je voudrais que vous le sachiez, c'est celui de maman », dit-elle au public. « Pendant la campagne électorale, lors d'une collecte de fonds, assise à l'arrière d'une camionnette, je me demande comment vont mes filles, je pense à leur bien-être, à leur équilibre. »

Nous étions face à une femme noire qui avait choisi comme second sujet d'études^[5], la culture afro-américaine, une femme dont le quartier avait été marqué par la guerre des Blackstone Rangers et les Gangster Disciples^[6], présentant son histoire non comme un essai sur la nature illusoire du rêve américain, mais comme une réflexion sur la décadence du modèle de son enfance, où chaque famille avait sa Chevrolet et sa poule au pot, et où la mère s'occupait de ses enfants. Je m'attendais à l'entendre parler d'esclavage et d'oppression. J'escomptais un discours sur la justice et les difficultés rencontrées par les pauvres. Au lieu de cela, j'entendis une homélie sur la place sanctifiée des femmes dans la société américaine. Sa mère était dans le public, Michelle la salua, puis plaisanta avec elle. J'ai quitté la salle de bal en pensant – comme toujours – au voile de Du Bois^[7], à ce filtre obscur à travers lequel les Afro-Américains voient leurs concitoyens, et en m'interrogeant sur les points de vue contradictoires de Michelle Obama. En dépit de son évocation d'une Amérique qui ressemblait à une histoire d'Horatio Alger^[8], faisant des Noirs américains un groupe ethnique en progression parmi d'autres, Michelle Obama pour de nombreux Américains est restée avant tout marquée par la faible et tardive déclaration de sa fierté d'être américaine.

On a beaucoup parlé de Barack Obama comme réponse à la césure

raciale, en tant qu'homme noir biracial, qui avait des racines à Hawaï et au Kenya, possédait le pedigree de l'Ivy league, tout en étant marqué du sceau du South Side. Mais il n'est pas le seul occupant de la Maison Blanche à avoir vu les deux côtés, et à saisir intuitivement le récit fondateur américain, basé sur l'éthique du travail et sur la famille, et la façon dont ce récit a tout au long de l'histoire exclu le peuple noir. Il n'est pas le seul à connaître les deux mondes. En effet, si vous cherchez un passeur, si vous recherchez quelqu'un qui mette en rapport le cœur de l'Amérique noire avec celui de toute l'Amérique, pour nous permettre, à nous tous, de voir le rêve américain de la même façon, si vous cherchez un terrain commun, alors, il faut parler d'Obama. Mais il faut être sûr que nous parlons du bon.

Le caractère profondément américain de Michelle Obama est enraciné dans son lieu d'origine, le South Side de Chicago. Ce que je savais au départ du South Side venait de mes années à l'Université Howard. C'était au milieu des années 1990 et, dans une certaine mesure, nous manifestions tous notre fierté noire, qu'elle fût de nature afro-centrique ou ghetto-centrique. Souvent, c'était un mélange des deux. Mais les gamins du South Side ne cherchaient pas à se vanter de leur réputation ni à savoir s'il y avait plus de durs dans leur quartier qu'ailleurs. Ils ne la ramenaient pas comme les gars de New York. Ils préféraient passer « Resurrection », une chanson de Common, un rappeur du South Side, jusqu'à ce que le CD tombe en miettes. Ils marchaient dans le campus avec un air hautain, comme s'ils savaient des choses que nous ignorions. Les filles de Chicago étaient attirantes ; peut-être était-ce l'accent de leur quartier qui leur collait aux lèvres ou leur goût pour Sam Cooke et Al Green. Dix ans auparavant, j'avais choisi ma compagne dans ce groupe. Bien qu'elle rejetât sa ville, et en particulier le South Side qui lui apparaissait comme le berceau de nègres prétentieux, ses liens avec cette cité magique m'y attiraient toujours.

Quelques semaines après avoir vu Michelle Obama à Chicago, je retournai dans le South Side, dans une voiture blanche de location, parcourant les rues moins passantes du quartier. Mon guide était

Timuel Black, un nonagénaire qui avait participé à la Seconde Guerre mondiale et aidé Martin Luther King lorsqu'il vint à Chicago. Il consacrait ses dernières années à compiler l'histoire orale de la Grande Migration ^[9]. C'était un homme mince et énergique, avec une moustache grise. Il monta dans la voiture, portant la casquette bleue Obama/Biden 2008. Pendant trois heures, nous suivîmes la carte de ses souvenirs dans le South Side, à Cottage Grove, à travers Hyde Park Boulevard, dans l'ancien quartier de Michelle, le South Shore. Black avait sept ans lorsqu'il avait vu Charles Lindbergh défilé le long du Grand Boulevard, plus tard baptisé Martin Luther King Jr Drive. Il me signala la maison du boxeur Joe Louis, le vieux quartier commercial noir de Chicago, le Stroll, où il avait assisté à tous les concerts de jazz.

Je fus frappé par l'étendue du South Side, et par son caractère changeant. Les bungalows laissaient place à des maisons luxueuses qui à leur tour étaient remplacées par des lotissements dévastés, et à chaque station-service des mendiants faisaient la manche. Je demandai à Black si lui ou ses frères considéraient le South Side comme un ghetto. Il secoua la tête, en faisant remarquer que le quartier avait toujours été habité par des personnes comme lui et ses parents, des gens qui travaillaient. Comme ses équivalents à New York, Harlem à Manhattan, Jamaica à Queens et Bedford Stuyvesant à Brooklyn, le South Side est une zone noire dans une ville majoritairement blanche. Mais si le South Side était une île, ce serait une île immense. À la différence d'Harlem, le South Side n'est pas un quartier, mais un ensemble de petits quartiers occupant 60 % de la ville. L'expansion du South Side en fait, sans doute, l'enclave noire la plus étendue de l'Amérique.

Nous nous sommes arrêtés pour déjeuner à Pearl's Place, un restaurant simple et accueillant sur la South Michigan Avenue. Nous avons mangé du poulet, et Black a expliqué avec une grande fierté la place du South Side dans la tradition noire américaine. « Nous avons toujours été des entrepreneurs », a-t-il expliqué. « Nous ne pouvions pas appeler un taxi, car il n'aurait pas pénétré dans le quartier noir. Alors, nous avons créé nos propres sociétés de taxis. Le concept du

jitney^[10], a été créé à Chicago. Vous ne pouviez pas vous permettre de mourir, car les maisons funéraires blanches ne vous auraient pas enterré. Nous avons fondé les nôtres. Nous avons créé des endroits comme celui-ci, où se restaurer. Un homme seul qui arrivait du Sud pouvait y trouver un bon repas comme à la maison et de la compagnie. »

Les souvenirs de Black sur les gros travailleurs de Chicago provenaient d'une source profonde où se mêlaient faits et légendes. La lutte pour le Black Power à Chicago date littéralement de la fondation de la ville au dix-huitième siècle par Jean-Baptiste Point Du Sable qui, comme Obama, était un noir biracial. Le South Side a été le lieu d'origine des plus grandes compagnies d'assurance noires du Nord, comme la Supreme Liberty Life et la Chicago Metropolitan Insurance. Il en est de même pour les banques noires, comme Seaway National et Independence. La moitié des quatorze premiers cabinets comptables noirs ont été fondés à Chicago. Les périodiques par lesquels les Noirs américains se sont affirmés – *The Chicago Defender*, *Ebony* et *Jet* -, sont également nés à Chicago.

Le premier Membre du Congrès noir au vingtième siècle, Oscar De Priest^[11], et son successeur, Arthur Mitchell^[12], étaient originaires du South Side. Pendant des années, ils ont été les seuls membres du Congrès noirs. Les deux seuls candidats afro-américains aux primaires des élections présidentielles – Jesse Jackson et Barack Obama – venaient du South Side. Barack Obama, Louis Farrakhan et Jesse Jackson vivaient à dix minutes de voiture les uns des autres.

Le Chicago des débuts du vingtième siècle était raciste et ségrégationniste mais, à la différence du Sud, où la pire violence était employée pour empêcher les électeurs noirs de voter, dans le Nord, ils étaient encouragés à le faire, pour faire tourner l'infâme machine politique de Chicago. En outre, l'industrie de Chicago était en pleine expansion, et le journal *The Defender* présentait aux Noirs du Sud la ville comme une ville d'immigration exemplaire : avec des rues pavées en or, et des emplois pour tous ceux qui en cherchaient. Pendant des

années, des gens comme Timuel Black, ont paraphrasé le refrain de Frank Sinatra – « Si vous ne réussissez pas à Chicago »... « Vous ne réussirez nulle part ailleurs ».

C'est cette promesse de vie meilleure qui poussa les grands-parents de Michelle Obama à quitter le Sud et à s'installer à Chicago. Dans la ceinture noire de Chicago – un ensemble de quartiers ségrégués par les clauses restrictives en matière de logement – régnait cette sorte de pauvreté oppressante qui engendra des expressions comme « the underclass » (la sous-classe). Et pourtant, côtoyant cette pauvreté, il y avait une classe moyenne en formation qui maintenait la cohésion de la communauté. La mère de Michelle Obama, Marian Robinson, en faisait partie.

« La plupart des gens avaient des emplois dans les services publics, comme la poste. Mon père était peintre en bâtiment. Il y avait quelqu'un dans le voisinage qui était propriétaire d'une épicerie », rappelait Mme Robinson. « Il devait aller à sa ferme pour prendre ses marchandises. C'était dur. Il y avait de nombreuses raisons qui expliquaient pourquoi les gens ne s'en sortaient pas. Ceux qui n'avaient pas les moyens de louer un appartement entier, le partageaient avec quelqu'un d'autre. »

Mais les difficultés ont forgé chez Mme Robinson des valeurs qu'elle a transmises à ses enfants. « C'est là que nous avons compris que ce serait dur, mais qu'il fallait faire tout ce qu'il fallait », dit-elle. « Nous allions tous à l'église. J'étais égliseuse. Nous prenions tous des leçons de piano. Nous avions des cours de théâtre. On nous emmenait au musée, à l'Art Institute ^[13]. On faisait tout cela, mais je ne sais pas comment. J'ai grandi avec ma grand-mère et ma tante. Ma tante faisait des choses que ma mère n'aurait pas voulu ou pu faire. »

En 1948, le système de ségrégation des logements – les clauses restrictives – a été annulé par une décision de justice, ce qui a déclenché la fuite des Blancs. Le South Side en a pâti, mais à la différence des quartiers d'autres villes, la classe moyenne noire de Chicago n'a pas suivi les Blancs dans les banlieues. Il en résulte que

même si la pauvreté de la ville se trouve concentrée de manière colossale dans le South Side, on y trouve aussi plusieurs quartiers habités par des populations allant du milieu ouvrier à la classe moyenne.

Le South Shore, où vivait Michelle Obama par exemple, a maintenu sa structure économique de base. « Quand nous avons emménagé, le quartier était en train de changer », dit Mme Robinson. « Il y avait de bonnes écoles, c'est pourquoi les gens y emménageaient, et c'est la raison pour laquelle nous aussi nous y sommes installés. J'aimais vivre là-bas. Cela me plaisait de voir le quartier changer. Certaines personnes pensaient que le programme des écoles était trop orienté vers la culture blanche. Les gens étaient très conscients et voulaient que des artistes noirs viennent dans les écoles. Pour moi, il était juste question d'apprendre ce qu'il fallait. »

Mme Robinson et son mari bénéficiaient également de quelques avantages de Chicago que l'on a tendance à négliger. Le South Side était presque un monde noir en lui-même, marqué par la complexité économique et culturelle de la ville elle-même. Il y avait des bals de débutantes et des soirées avec cotillons, mais aussi des gangs et des drogués. Il y avait majoritairement des hommes comme Fraser Robinson, des Noirs qui avaient un emploi et qui essayaient de s'en sortir. La diversité et la démographie permettaient aux Robinson de protéger leurs enfants de la rue, et aussi du racisme sous ses formes les plus directes. Et il y avait aussi une vie de famille. Les week-ends, les Robinson jouaient à des jeux de société. Michelle adorait *The Brady Bunch* ^[14].

« Nous avons eu une enfance très heureuse » dit le frère de Michelle Obama, Craig Robinson. « Il y avait beaucoup de bons moments. Nous étions une famille comme les autres. Nous avons de l'amour et de la discipline. Nous avons des parents attentifs... Et ce n'était pas du tout inhabituel. Même si tout le monde n'avait pas ses deux parents à la maison, ce n'était pas comme aujourd'hui, où l'on trouve des familles monoparentales partout. Les gens allaient travailler, les enfants étaient

impatients d'avoir de bonnes notes... Les gens se seraient étonnés s'ils trouvaient que vous aviez des problèmes. Les mères étaient à la maison. Si quelqu'un cassait une vitre, on n'avait pas de mal à en trouver le responsable. On disposait d'une seconde ligne de défense.

Ce cocon qui entourait Michelle Obama durant ses années de formation aide à comprendre certaines de ses déclarations et de ses actions qui ont suscité la controverse au cours de la campagne. La thèse qu'elle a soutenue à Princeton, « *Princeton Educated Blacks and their Black Community* » par exemple, a été interprétée comme un appel à en revenir aux positions de Garvey. La pièce à conviction que l'on brandit à ce sujet est sa banale citation de Stokely Carmichael définissant le séparatisme noir et sa remarque selon laquelle Princeton l'a « rendue plus consciente que jamais de sa situation de Noire. »

L'interprétation malveillante de ces propos repose sur une incompréhension de la complexité de la ségrégation. En fait, pour de très nombreux Noirs qui ont grandi comme Michelle Obama dans un monde afro-américain autonome fonctionnant normalement, la conscience d'une identité raciale tend à s'estomper. Vous savez que vous êtes Noir, mais de la même façon que les Blancs savent qu'ils sont Blancs. Comme tout le monde autour de vous est comme vous, vous considérez cela comme la norme, comme la référence, comme l'ordinaire. Objectivement, vous savez que vous êtes dans la minorité, mais ce statut vous touche seulement lorsque vous quittez votre monde pour entrer dans un monde plus vaste et que dans ce dernier, vous réalisez que vous êtes vraiment différent.

Pour ma part, j'ai grandi dans le quartier ouest de Baltimore, marqué par la ségrégation. Pour moi, le terme noir renvoyait à une culture – à Etta James^[15], Jumping the broom^[16], ou the Electric Slide^[17]. Je comprenais l'histoire et la politique, les effets débilissants du racisme. Mais je ne ressentais pas le fait d'être noir comme l'appartenance à une minorité, jusqu'à ce que je sois « le seul », jusqu'à ce que je sois un jeune homme noir se déplaçant dans des lieux peuplés de gens qui ne me ressemblaient pas. À bien des égards, la ségrégation m'a

protégé : à ce jour, je n'ai jamais été traité de nègre par un Blanc, et bien que je sache que le racisme est, en partie, la raison pour laquelle je me définis moi-même comme Noir, ce n'est pas ainsi que je le *ressens*, pas plus que je ne sens que deux océans me définissent comme un Américain. D'un autre côté, la ségrégation ne m'a pas préparé à découvrir que mon monde n'était pas *le monde*. Dans son livre, *Michelle : A Biography*, Liza Mundy^[18] cite un autre habitant du South Side, expliquant cette situation problématique :

« Quand vous grandissez dans une communauté noire entouré d'une famille noire chaleureuse, vous êtes conscient d'être noir, mais vous ne le ressentez pas... Jusqu'à un certain point, vous croyez que vous êtes en quelque sorte dans votre propre monde, et vous vous sentez très à l'aise dans ce monde. Au point que jusqu'aujourd'hui, il existe des Afro-Américains qui se sentent très mal à l'aise lorsqu'ils doivent le quitter... C'est une société qui ne vous laisse jamais oublier que vous êtes noir. »

Dans sa thèse, Michelle Obama se débat avec son sentiment naissant que la race est un facteur de séparation, et avec l'idée que le monde de son enfance était très différent de celui dans lequel elle est entrée en devenant étudiante. Vus sous cet angle, ses propos dans le Wisconsin doivent être interprétés autrement. Il est facile d'être fière de l'Amérique quand on est une enfant noire, avec une mère et un père, dans une communauté unie, et sans exposition directe au racisme. Mais sa déclaration concernait sa vie d'*adulte*. La ségrégation postérieure aux années 1960 a protégé nombre d'entre nous de la sensation d'être différents, mais elle ne pouvait pas nous éviter de ressentir une sensation bizarre lorsque des Blancs touchaient nos cheveux, de ressentir de l'embarras de ne pas savoir si Led Zeppelin était un homme ou un groupe, plus profondément encore, la ségrégation ne pouvait pas nous épargner la douleur d'être témoin des événements touchant Willie Horton, Sister Souljah et Rodney King^[19].

À cette tribune dans le Milwaukee, Michelle Obama était un brin nostalgique. Cela ne signifie pas qu'elle avait tort. Elle exprimait

seulement l'espoir que le monde pourrait être comme il était dans le South Shore, où les gens se lèvent le matin, élèvent leurs enfants et vont travailler sans jamais avoir à penser qu'ils sont « l'autre ».

Chez la plupart des Noirs, il y a un South Side, un sens du foyer, qui ne les quitte jamais, et qu'il nous faut pourtant quitter pour nous faire une place dans le monde. Alors nous apprenons à changer de codes et à devenir bilingues. Nous réservons nos Timberland pour le week-end, et nos plaisanteries pour nous et nos amis. Certains d'entre nous renoncent complètement à être eux-mêmes et ne sont plus que des masques, tandis que d'autres surcompensent et font de tout incident l'équivalent du boycott des bus de Montgomery.

Mais de plus en plus, à mesure que nous, Noirs, rejoignons le courant dominant, nous empruntons une troisième voie : celle d'être nous-mêmes. Dans la notion de changement de code, résident implicitement, à la fois la croyance dans l'illégitimité des Noirs en tant qu'Américains, et le doute de la capacité de nos congénères blancs à nous comprendre. Mais si vous considérez l'identité noire de la même façon que celle du Sud, ou que l'identité irlandaise, ou italienne – non comme un tronc séparé mais comme une branche de l'arbre américain, avec des racines plongeant dans une expérience plus large – alors vous comprenez que les spécificités de la culture noire sont inséparables de celles des États-Unis.

La culture pop a jeté les bases de cette reconnaissance. La coalition de Barack Obama – les jeunes, les Noirs, les urbains, les hipsters – a été réunie à l'origine par le hip-hop. Les rappeurs Jay-Z et Nas peuvent sembler des ambassadeurs problématiques, mais leur style explique pourquoi ceux qui prétendaient que Barack et Michelle s'étaient donné un « *terrorist fist jab* »^[20], ont été ridiculisés. La ségrégation physique existe toujours, mais les changements dans les médias ont permis que le langage noir fasse partie de l'expression d'ensemble de l'Amérique.

En 2002, le rappeur Ice Cube a été le producteur et la vedette de *Barbershop*. Le film a eu un succès surprenant, un avantage inattendu donnant lieu à une suite, et à une série télévisée de courte durée. Son

succès a frappé les observateurs, parce qu'il se déroulait exclusivement dans la communauté noire et se concentrait apparemment sur des « questions noires ». Mais des personnages similaires pouvaient se retrouver dans n'importe quel autre groupe ethnique. Pensez au sens aigu de l'humour de Michelle Obama et à son insistance à considérer son mari comme un mortel, et comment ces deux traits de caractère ont été stigmatisés au cours de la campagne, comme indignes d'une Première dame, alimentant la caricature d'une Michelle Obama « femme noire en colère ». En réalité, le résumé qu'elle a fait de son mari – un « homme doué, mais en définitive... juste un homme » – aurait pu sortir de la bouche de n'importe quelle épouse dans une série télévisée.

Lorsque j'ai vu Michelle Obama à Chicago et que je l'ai prise pour une Blanche, ce n'était pas à cause de sa manière de parler, ou de son style vestimentaire, mais à cause de la position radicale qu'elle mettait en avant, celle d'une communauté noire pleinement investie dans tout le pays, sans le voile de Du Bois. Un de mes copains a fait remarquer que Michelle « rend Barack noir ». Mais c'est là une sous-estimation. Elle ne fait pas que rendre Barack noir ; elle en fait aussi un Américain.

« Je le répète : Michelle, Barack et mon fils ne sont pas des phénomènes hors norme », dit Marian Robinson. « Toute ma famille, tous mes amis, tous leurs amis et leurs parents, presque tous ont la même histoire. C'est juste que leurs familles ne sont pas engagées dans la course à la présidence. Cela me gêne que les gens les voient [Michelle et Barack] comme deux êtres exceptionnels, alors qu'il y en a tellement comme eux dans le quartier noir. Ils ont fréquenté les mêmes écoles que nous. Ils sont passés par les mêmes luttes ».

La dernière fois que j'ai rencontré Michelle Obama en personne, dans un petit salon de l'hôtel Westin Tabor Center à Denver, j'ai été convaincu qu'on ne pouvait pas la prendre autrement que pour une Noire. J'avais passé les dernières semaines à la suivre, alors qu'elle accomplissait ses obligations les unes après les autres : Michelle Obama parle aux épouses de militaires en Virginie, Michelle Obama et

sa famille préparent des colis pour les soldats, Michelle Obama s'adresse au caucus hispanique à la Convention nationale du Parti démocrate. Mais rien de ce que j'ai vu à l'occasion de ces diverses prestations, ne m'a autant aidé à me forger une idée de son caractère, que ce que j'ai ressenti lors de ma visite des larges rues du South Side, l'un des rares endroits du pays où les Afro-Américains pouvaient répéter le slogan « Noir et fier » sans le moindre soupçon d'ironie.

Sa journée se terminait, et elle était fatiguée. J'étais le dernier à l'interviewer. Elle m'a pourtant souri, m'a serré la main et dit, en prenant un vase avec des fleurs en plastique : « C'est pour vous. Quoi, vous ne croyez pas que nous avons acheté ces fleurs pour vous ? » J'ai ri, je me suis assis et je l'ai interrogée sur son enfance.

« Ma mère et peut-être deux autres mamans étaient les seules qui pouvaient rester à la maison », m'expliqua-t-elle. « Les parents d'un bon nombre de mes amis travaillaient, mais nous ne les appelions pas des « enfants à clé ^[21] », c'étaient seulement des enfants dont les parents travaillaient... Nous allions à l'école publique qui était au bout de la rue et nous pouvions déjeuner à la maison, nous avions des récréations et à l'époque les préaux n'étaient pas fermés... Nos copains apportaient leur gamelle, ils s'asseyaient dans la cuisine et parlaient avec ma mère. Il y avait une autre mère avec qui nous pouvions faire la même chose ».

Ce qui s'exprimait là, c'était la nostalgie et la fierté de son vieux quartier, partie intégrante du grand patchwork américain. Les souvenirs de Michelle Obama ne disaient rien de la terrible pauvreté qui a toujours hanté le Chicago noir. Ce n'était pas son monde, et ce n'est pas son histoire. Depuis l'époque de Frederick Douglass – un autre Noir biracial – les leaders noirs se sont présentés comme la conscience sociale du pays. Si louable que cela soit, bien que parfois opportuniste, cette façon de faire a aussi marginalisé ceux-là mêmes qu'elle essayait d'aider. Le récit politique noir habituel qui utilise un modeste départ dans la vie pour rendre le pays plus vrai pour lui-même, va à l'encontre de l'image dominante de l'Amérique comme

« pays sympa ». C'est aussi un récit qui est plus adapté au militant et à l'agitateur professionnel qu'à tous les Noirs. Si Barack et Michelle Obama réussissent véritablement à dépasser le clivage racial, cela ne se fera pas avec des récits sur la justice, mais au moyen de la mythologie de la « Grande Cause (commune) ».

La nuit de sa victoire, Barack Obama a parlé d'Ann Nixon Cooper une femme noire qui, à 106 ans, avait voté pour lui. Mais son histoire, Obama la présenta non seulement comme quelqu'un qui était né une génération après l'esclavage et avait subi la ségrégation, mais aussi comme quelqu'un qui avait connu le mouvement des suffragettes, les débuts de l'aviation et de l'automobile, la Dépression, le Bassin de poussière ^[22] et Pearl Harbor. Il a présenté Nixon Cooper comme une Afro-Américaine qui n'avait pas une double conscience, mais une conscience. C'est cela la troisième voie que l'Amérique noire emprunte maintenant. Ce n'est pas une pure coïncidence si ce sont des Noirs du South Side qui nous ouvrent cette voie. Si vous recherchez les pionniers d'une Amérique « post-raciale », pour autant que cette formule soit plus qu'une fioriture vide de sens, alors regardez celles et ceux qui, comme Michelle Obama, confiants en ce qu'ils sont, Noirs ou Blancs, pensent qu'être Noir est plus qu'appartenir à la communauté des perdants du racisme.

Ces messagers offrent une compréhension plus profonde de la vie des Afro-Américains, une meilleure appréciation de la banalité bourgeoise de leur expérience. « Les gens n'ont jamais rencontré une Michelle Obama » dit à la fin de notre interview, celle qui allait être bientôt la Première Dame. « Mais ce qu'ils vont apprendre, c'est qu'il y a des milliers et des milliers de Michelle et de Barack Obama dans toute l'Amérique. Simplement, vous n'êtes pas leur voisin, et il n'y pas d'émission de télévision qui parle d'eux.

Maintenant il y en a.

Notes du chapitre

- [1] ↑ Sorte de talk-show diffusé sur la chaîne de télévision ABC.
- [2] ↑ Fondation pour l'amélioration de l'éducation des femmes noires, créée à l'Université Howard.
- [3] ↑ Né en 1941 à Trinité et Tobago, membre du Comité des étudiants non-violents. Il milita aux côtés de Martin Luther King, puis rejoignit les Black Panthers. Il vécut les dernières années de sa vie en Guinée où il mourut en 1998.
- [4] ↑ Journal officiel de *The Nation of Islam*, fondé en 1979 à Chicago par Louis Farrakhan.
- [5] ↑ Aux États-Unis, le programme de licence comprend deux sujets différents. Le plus important, (major) implique un nombre d'heures de cours plus important que l'autre, (minor). Ce principe est appliqué avec des variantes selon les universités.
- [6] ↑ Il s'agit de deux bandes d'adolescents noirs rivales qui, dans les années 1960, sévissaient dans le South Side de Chicago.
- [7] ↑ L'un des concepts les plus importants de Du Bois. C'est la manifestation psychologique de la « ligne de couleur ». Si celle-ci est la barrière qui empêche les Noirs d'accéder à des opportunités dont jouissent les Blancs, le voile est la représentation dans l'esprit des Blancs qui les empêche de voir les Noirs comme des Américains et de les traiter comme des êtres humains à part entière. Pour les Noirs, le voile les empêche de se voir autrement que par les côtés négatifs induits par le racisme, et non comme ils sont vraiment. Les Noirs vivant dans une communauté ségréguée perçoivent moins intensément l'emprise du voile.
- [8] ↑ Romancier américain né en 1832, mort en 1899. Un de ses ouvrages le plus célèbres, *Ragged Dick*, est l'histoire d'un garçon cireur de chaussures qui se hisse jusqu'à la classe aisée.
- [9] ↑ Au début du 20^e siècle, six millions de Noirs migrèrent du Sud vers les États du Nord et du Middle West.
- [10] ↑ Véhicule à itinéraire fixe et à prix modique.
- [11] ↑ Homme politique américain, né en 1871, mort en 1951. Membre du Parti républicain, défenseur des droits civiques. Membre de la Chambre des représentants, pour l'Illinois, de 1929 à 1935. Premier Afro-Américain, ne venant pas des États du Sud, élu au Congrès.
- [12] ↑ Né en 1883, premier Afro-Américain représentant du Parti démocrate au Congrès. Il est mort en 1968.
- [13] ↑ À Chicago, le plus important musée des États-Unis, après le Metropolitan Museum de New York.
- [14] ↑ Série télévisée sur la famille américaine de classe moyenne blanche, diffusée dans la première moitié des années 1970.
- [15] ↑ (1938 – 2012) chanteuse américaine de jazz, soul et rythm and blues.
- [16] ↑ Danse pratiquée dans les mariages afro-américains, qui consiste notamment à sauter sur un balai.
- [17] ↑ Danse afro-américaine se dansant en groupe.

[18] ↑ Publié en français sous le titre : *Michelle Obama - First Lady*, Éditions Plon, 2009.

[19] ↑ Afro-américain né le 2 avril 1965 et mort le 17 juin 2012 qui fut victime en 1991 de violences policières à l'origine des émeutes à Los Angeles en 1992.

[20] ↑ Le *Fist jab* est un salut afro-américain qui consiste à entrechoquer mutuellement les poings fermés. Praticué par les époux Obama, il avait été considéré comme « terroriste » par une présentatrice de télévision, ce qui lui coûta son poste.

[21] ↑ (*latchkey kids*) : enfants livrés à eux-mêmes après l'école, du fait que leur mère, travaillant à l'extérieur, ne peut les accueillir à la maison à la sortie de l'école.

[22] ↑ (*Dust Bowl*) : catastrophe naturelle survenue dans les années 1930 due à la sécheresse et à une série de tempêtes de poussière provoquée en partie par défrichage excessif des plaines du Midwest des États-Unis.

III. Notes de la troisième année

Je me suis souvent demandé pourquoi je n'avais pas vu venir la tragédie qui se préparait. Non pas que j'aurais dû prévoir que les Américains éliraient Donald Trump. Simplement, je n'aurais pas dû nous en croire à l'abri. Il est vrai qu'il était alors difficile de ne pas perdre pied dans le tourbillon des événements politiques et des cérémonials qui se succédaient. Toute ma vie je m'étais vu, ainsi que ma communauté, relégué dans un coin. M'étais-je trompé ? En voyant les foules acclamer Michelle Obama dans les manifestations locales ou en parcourant les reportages photos enchanteurs sur la séduisante équipe gouvernementale qui se mettait en place, on aurait pu penser que je m'étais en effet trompé. Il était difficile de ne pas se poser des questions à propos des certitudes d'hier, en voyant par exemple John Patterson soutenir Obama, lui qui, pour devenir gouverneur de l'Alabama en 1959, avait surpassé George Wallace ^[1] dans le racisme « anti-nègre ». Il était difficile de ne pas croire que l'on s'était trompé sur son pays quand ceux qui avaient affronté Patterson et Wallace semblaient admettre eux-aussi que quelque chose avait changé. « Nous sommes en pleine évolution », déclarait Bob Moses, ancien dirigeant du Comité de coordination non-violent des étudiants (SNCC) ^[2], à un journaliste. « Le pays cherche à se saisir de la meilleure part de lui-même. » Et c'était plus que symbolique. La victoire d'Obama signifiait non seulement qu'un Noir devenait président, mais aussi que le Parti démocrate, soutenu par la plupart des Noirs, était majoritaire dans les deux chambres du Congrès. D'éminents intellectuels prédisaient que le conservatisme moderne – un mouvement fondé sur le ressentiment des Blancs – était sur le déclin et qu'une vague démographique d'Asiatiques, de Latinos et de Noirs allait envoyer le Parti républicain par le fond.

C'était une manière d'envisager les choses. Il y en avait d'autres.

« Mon fils, me disait mon père en parlant d'Obama, tu sais, il faut que le pays soit sens dessus dessous pour que les gens lui donnent ce boulot. » L'économie était au bord de l'abîme. Nos mains étaient rouges du sang d'innombrables Irakiens. Katrina avait couvert de honte la société américaine. Vue sous cet angle, la nouvelle ère post- raciale et les bons sentiments ne résultaient pas d'une conscience morale plus élevée, mais plutôt d'une sorte de désespérance. Aujourd'hui, tout est devenu clair. Le faste, les statistiques, les magazines, les essais claironnaient la fin du vieux pays et de ses divisions. Nous avons oublié qu'il y avait des Américains qui tenaient à ce vieux pays, qui ne déploraient pas ses divisions, mais qui, au contraire, y puisaient leur pouvoir.

Et c'est ainsi que nous avons pu voir circuler des cartes postales où les pelouses de la Maison Blanche étaient parsemées de pastèques. Nous avons vu des caricatures simiesques de la famille présidentielle ; nous avons vu le Président se faire traiter de « président des coupons alimentaires », porteur d'un programme anticolonialiste et islamiste. C'étaient là les fétiches qui rassemblaient la tribu des suprémacistes blancs sous son drapeau d'un autre âge. Mon erreur, la raison pour laquelle je n'ai pas vu la tragédie approcher et n'ai même pas pris en compte son éventualité, c'est de ne pas avoir vraiment pris la mesure de la redoutable puissance de ce drapeau.

Ce n'est que par hasard que j'en pris conscience. Le 150^e anniversaire de la guerre de Sécession – la principale crise existentielle de l'Amérique – se situait dans la période des huit années de la présidence de Barack Obama. En 1861, croyant faire face à une guerre de courte durée, les dirigeants de l'Union pensaient que la suprématie blanche pouvait encore être préservée. De sorte que, même dans le Nord, l'action des abolitionnistes fut dénoncée, et les Noirs interdits d'intégrer l'armée. Mais la guerre s'éternisa et, le nombre de morts ne cessant d'augmenter, maintenir dans tous ses aspects la suprématie blanche comme si rien n'avait changé, équivalait à organiser de somptueux banquets par temps de famine. C'est pourquoi l'émancipation fut mise à l'ordre du jour. L'armée s'ouvrit aux Noirs,

qui furent envoyés au combat. Ensuite, ils furent affranchis et envoyés dans les institutions gouvernementales, à l'échelle nationale et à travers tous les États. Mais, en 1876, une fois la fureur de la guerre passée, et passé le besoin de soldats noirs, le pays revint à ses racines suprémacistes. « Une révolution a été accomplie par la force des armes et l'on a privé une race de ses droits », écrivit Adelbert Ames, gouverneur du Mississippi, pendant la période de « Reconstruction », ajoutant :

« Ils doivent être renvoyés à leur condition servile, pour une seconde période d'esclavage. La nation aurait dû réagir, mais elle était "fatiguée par les flambées de violence qui surgissaient tous les ans en automne dans le Sud"... La mort politique du nègre débarrassera à jamais la nation de la lassitude provoquée par ces "débordements politiques". Vous pouvez penser que j'exagère. Vous verrez avec le temps à quel point mes déclarations sont exactes. »

Ainsi n'y avait-il rien de nouveau dans l'esprit soudainement « transracial » qui soufflait sur le pays en 2008, révélant la « meilleure part de lui-même ». Cela s'était déjà produit ; mais ensuite, le pays s'était rapidement retranché dans la « plus mauvaise part de lui-même ». Pour comprendre cette relation, pour concevoir l'élection d'Obama comme la phase d'un cycle récurrent, il faut comprendre à quel point l'empreinte de la suprématie blanche est primordiale en Amérique. Je ne l'avais pas compris. Je me souvenais que, dans mon enfance, les nationalistes noirs affirmaient que le pays avait été construit par les esclaves. Mais cette affirmation était rarement démontrée, et elle m'était le plus souvent apparue comme une formule de rhétorique prononcée pour provoquer des applaudissements. Je comprenais certes que l'esclavage était condamnable et j'avais vaguement le sentiment qu'à un moment donné, il avait été essentiel pour le pays ; je comprenais aussi que le désaccord à son sujet avait en quelque sorte, contribué à la guerre de Sécession. Mais même cette compréhension partielle contredisait la façon dont la guerre de Sécession était présentée dans la culture populaire, c'est-à-dire comme

un malentendu violent, un duel honorable entre deux frères égarés, et non pour ce qu'elle était, un épisode spectaculaire dans une longue guerre qui fut déclarée quand les premiers Africains furent amenés enchaînés, sur les côtes américaines.

Lorsqu'il s'agit de la guerre de Sécession, tout notre savoir populaire, notre histoire et notre culture communes, nos grands films, ce qui peut se lire en filigrane dans les récits qui s'y rapportent, tout cela contredit directement la douloureuse vérité de cette histoire. Ce n'est pas par hasard qu'*Autant en emporte le vent* est l'une des œuvres littéraires américaines les plus lues, et que *Naissance d'une nation* est la pierre de touche la plus vénérée de tout le cinéma américain. Ces deux œuvres sont nées du besoin de palliatifs et de tranquillisants, d'une échappatoire face à la réalité de ces cinq courtes années pendant lesquelles 750 000 soldats américains furent tués, – plus que tous les soldats américains tués dans toutes les autres guerres que l'Amérique a menées –, et cela au cours d'une guerre déclarée dans le but d'amplifier « l'esclavage des Africains ». Cette guerre n'a pas été déclenchée à contrecœur mais au contraire avec ardeur, par des hommes qui étaient convaincus que la clé de voûte de la civilisation résidait dans le droit de s'appropriier des êtres humains, que c'était une loi divine. C'est pourquoi ils offraient leurs propres enfants à la voracité de leur Dieu. Et une fois la guerre terminée, bien que ce Dieu ait subi une défaite, il continua de se nourrir des sacrifices humains perpétrés au moyen de lynchages et de pogroms racistes. L'histoire fracassait le mythe, alors on ignora l'histoire et l'on introduisit dans l'art et dans la politique, des fictions qui transformèrent les bourreaux en martyrs et les actes de banditisme en prouesses chevaleresques. D'ailleurs ces fictions sont si puissantes que leur emblème, le drapeau de la Confédération, assombrit jusqu'à nos jours des façades à travers le pays et le bâtiment du Capitole.

Les enjeux de la véritable histoire de notre pays affectent l'existence de notre grand mythe national et l'enveniment. Comprendre que cette guerre, la plus coûteuse de toute notre histoire, a été déclenchée en opposition directe à tout ce dont ce pays s'enorgueillit, comprendre

qu'elle a été le produit direct de siècles d'esclavage, – ce qui permet de constater qu'elle a été bien plus longue et plus totale qu'on ne l'admet généralement –, c'est remettre en question l'idée communément admise selon laquelle l'Amérique est un havre de liberté. Comment faire face à cette vérité et forger à partir d'elle une identité nationale ?

Pour le moment, le pays s'en tient à l'idée établie qui prétend que l'émancipation et les droits civiques ont constitué une rédemption, une réponse encore incomplète, et lourde de tensions face à l'hypocrisie d'une nation, fondée par des propriétaires d'esclaves prônant un évangile de liberté. Cette théorie courante domine largement la rhétorique américaine, à gauche comme à droite. Opportunément, elle permet d'aboutir à une solution parfaite à condition que des individus sensés veuillent bien s'employer à finir d'assurer la liberté de tous, et alors peut-être sera-t-il possible d'échapper aux fantômes de l'histoire. C'est une théorie courante, portant la promesse d'une histoire américaine progressiste, où le pays lui-même s'améliore constamment et inexorablement. C'est elle qui a permis l'ascension politique d'Obama. Mais c'est précisément cette ascension qui m'a permis de comprendre que cette théorie n'était qu'une illusion.

Ma prise de conscience s'est forgée par à-coups, par hasard, presque à l'aveugle. Mon blog, à l'époque de *The Atlantic*, était mon outil, et mes éditeurs ne m'imposaient aucune contrainte quant à la longueur, au style, ou au sujet de mes textes. Au début, j'écrivais sur tout ce que j'aimais – Biggie Smalls^[3], Jim Shooter^[4], Robert Hayden^[5], E. L. Doctorow^[6], et sur tout ce que je cherchais à comprendre. Mais le désir de comprendre l'a finalement emporté sur le désir d'être un fan ou un évangéliste. Ce blog était un espace largement ouvert, mais pas totalement. J'invitais les contributeurs à la modération et j'en écartais certains. J'y étais obligé. Je cherchais à réunir un maximum de blogueurs susceptibles de m'apprendre quelque chose, et pour cela je devais constituer un groupe échappant au cynisme grossier qui tend à envahir tout espace non réglementé. Entre les nombreuses publications sur Rakim^[7] et Spider-Man, j'écrivais sur mes tentatives d'assimiler le *Léviathan* de Hobbes ou sur ma réappréciation de

l'*Histoire populaire* de Howard Zinn et les blogueurs proposaient des réponses. Nous nous engageons dans le débat, nous confrontions parfois, et j'apprenais. Des étudiants diplômés entraient en lice, sous des pseudonymes, et fournissaient des éléments de contexte, des objections et des éclaircissements. Une sorte de séminaire s'était ainsi créé, dans lequel des intellectuels morts et vivants – Beryl Satter, Rebecca Scott, Primo Levi, John Locke – devinrent mes professeurs virtuels. Le processus commença à s'autoalimenter ; les blogueurs recommandaient d'autres livres, je les lisais, et nous reprenions le débat. Le grand Ishmael Reed dit que l'écriture est une lutte, et je le croyais. Le blog était mon gymnase, et mes blogueurs, mes entraîneurs. Et les livres étaient comme des séquences de film qui apportaient de nouveaux angles, de nouveaux plans et finalement, de nouvelles possibilités. Mais ce n'était pas parfait. Je pense que j'aurais parfois dû être plus tolérant. Je pense que, de temps à autre, je voyais des intentions malveillantes derrière des objections recevables. Mais, maintenant que le blog est clos, que mon ancienne communauté est dissoute, que mon gymnase a fermé boutique, je sens constamment le risque – même en écrivant ces lignes – de céder à mon impétuosité, à la rapidité de ma main, et de déraiser.

Mais immergé dans mes lectures et dans mon impressionnant séminaire, il m'est apparu clairement que la théorie couramment acceptée d'un progrès providentiel, d'une inévitable réconciliation entre le péché de l'esclavage et l'idéal démocratique, était un mythe. Déterminer le moment où les choses s'éclairent est aussi difficile que de déterminer le moment où l'on tombe amoureux. Si j'y étais obligé, je dirais que j'ai renoncé à mes illusions grâce à la sombre vision de l'historien Edmund Morgan, dans son ouvrage *American Slavery, American Freedom*. Certes, Morgan reconnaît que l'esclavage est contraire aux préceptes démocratiques dont se réclame l'Amérique. Mais, dans les faits, c'est l'esclavage qui, avant tout, a permis l'existence de la démocratie américaine. C'est l'esclavage qui a offert à une bonne partie du Sud, le bénéfice d'une classe ouvrière privée de toute protection sociale, qui pouvait être dirigée, battue et échangée, de génération en génération. Les profits tirés de ces travailleurs, la

répression des tensions habituellement liées au travail, et le droit d'exploiter cette force de travail sur une terre abondante volée aux autochtones américains, ont constitué la base de l'égalité démocratique pour un peuple qui en vint à voir la couleur de la peau et la texture des cheveux comme des critères déterminants. Morgan ^[8] a décrit le processus à travers la législation, en montrant que des droits ont été progressivement accordés aux masses européennes pauvres et opprimées au moment même où les Africains victimes de l'esclavage et leurs descendants étaient dépouillés de ces mêmes droits.

Il n'y avait pas qu'Edmund Morgan. Il y avait aussi des historiens tels que James McPherson et Barbara Fields. Il y avait David Blight. Il y avait mes blogueurs. Ensemble, ils m'ont guidé à travers l'histoire de l'esclavage et sa fin cataclysmique. J'étais devenu obsédé et insupportable. Des podcasts sur la guerre de Sécession résonnaient partout dans la maison. J'avais entraîné Kenyatta et Samori sur les champs de bataille – Gettysburg, Petersburg, Wilderness –, en écoutant des livres-audio pendant tout le trajet. Je suis allé dans le Tennessee. J'ai vu Shiloh. J'ai vu Fort Donelson. J'ai vu Island Number Ten. À chaque étape, j'étais saisi par l'émotion. Les récits des souffrances, de membres amputés, d'hommes brûlés vifs, les actes de bravoure et l'héroïsme, tout cela remontait littéralement du sol et m'enveloppait entièrement. Mais quelque chose d'autre accompagnait cette sensation de bénédiction : je sentais que cette histoire, telle qu'elle était racontée sur ces sites, telle qu'elle était interprétée par les visiteurs – blancs, pour la plupart – était incomplète. Et ce qui manquait, à dessein, était essentiel. Alors qu'un débat sur les tactiques utilisées pendant la guerre était toujours possible, en revanche, les causes à l'origine de ces tactiques étaient toujours passées sous silence, à de rares exceptions près.

À ce stade, j'avais compris. Les livres d'histoire disaient ce que les brochures touristiques ne pouvaient pas dire. Les quatre millions d'esclaves recensés au début de la guerre de Sécession représentaient une valeur financière considérable – 75 milliards de dollars

d'aujourd'hui – et le coton qui passait entre leurs mains constituait 60 % des exportations du pays. En 1860, la plus large concentration de multimillionnaires se trouvait dans la vallée du Mississippi, où abondaient les propriétés des grands planteurs.

La dépendance des Blancs à l'égard de l'esclavage s'étendait de la sphère économique à la sphère sociale, et les droits des Blancs étaient en grande partie considérés comme dépendants de la dégradation de la situation des Noirs. « Les hommes blancs », écrivait Jefferson Davis, sénateur du Mississippi devenu plus tard président de la Confédération, « sont égaux entre eux parce qu'il existe une caste inférieure, et cette égalité ne saurait exister là où des Blancs devraient occuper la position tenue ici par la race servile. » Le gouverneur de la Géorgie d'avant la guerre de Sécession, Joseph E. Brown, tenait des propos similaires :

« Chez nous, le travailleur blanc pauvre est considéré comme un égal. Sa famille est traitée avec égards, considération et respect. Il n'appartient pas à la classe subalterne. En aucun sens du terme, le nègre n'est son égal. Le travailleur blanc ressent cela et il le sait. Il appartient à la seule véritable aristocratie, à la race des hommes *blancs*. Il ne cire pas les bottes des maîtres, et il ne s'agenouille que devant Dieu seul. Il perçoit pour son labeur un salaire plus élevé que n'importe quel autre travailleur dans le monde, et il élève ses enfants en sachant qu'ils n'appartiennent pas à une caste inférieure, et que les membres les plus haut placés de la société dans laquelle il vit, si leur comportement est correct, les respecteront et les traiteront comme leurs égaux.

L'esclavage n'a pas seulement été la base de la prospérité économique des Blancs, il fut aussi celle de l'égalité sociale entre les Blancs, constituant de ce fait le fondement de la démocratie américaine. Mais cela se passait il y a 150 ans. Et, après tout, le Sud esclavagiste a perdu la guerre. N'était-ce pas l'Amérique de Frederick Douglass qui l'avait emporté et la Confédération de Jefferson Davis qui avait été bannie ? N'étions-nous pas un pays nouveau qu'exaltait le rêve de

Martin Luther King Jr ? Je ne m'étais jamais laissé emporter aussi loin. Mais je m'étais trompé sur l'avènement possible de Barack Obama. Donc, il était juste de considérer que je pouvais me tromper sur de nombreuses autres questions.

Mais la même année où je commençai à étudier la guerre de Sécession, l'été où j'achevai la lecture d'*American Slavery, American Freedom*, le professeur de Harvard Henry Louis Gates fut arrêté. Gates rentrait d'un long voyage. Comme il avait quelques problèmes avec la serrure de la porte d'entrée de sa maison, il essaya de rentrer en forçant la porte. Quelqu'un le vit et appela la police. Elle arriva et, après un bref échange, le policier Michael Crowley arrêta Gates, l'accusa de troubler l'ordre public et le plaça en détention. Cela n'alla pas sans provoquer une certaine indignation. Commentant cette arrestation, Obama déclara que n'importe qui, après avoir subi le sort de Gates, arrêté dans sa propre maison, aurait été « très en colère ». Et il ajouta que « la police de Cambridge avait agi de façon stupide ». Il évoqua ensuite la « longue histoire » des « Afro-Américains et des Latinos victimes d'une interprétation abusive de la loi lors de leur interpellation ». Je ne sais pas pourquoi, mais j'espérais que tout cela aurait des suites favorables. Je ne sais pas pourquoi, je pensais que cette critique mesurée, venant d'un nouveau président, prenant la défense d'un des universitaires les plus respectés exerçant dans l'université la plus célèbre du pays, victime d'une injustice flagrante, même si le sang n'avait pas coulé, aurait un écho plus large dans le pays et que, même si l'on était en désaccord, le problème aurait au moins fait l'objet de confrontations.

En fait, il n'y eut aucune confrontation sur le fond : Obama fut dénoncé pour avoir attaqué la police, et la fureur atteignit un tel degré que, momentanément, elle menaça la poursuite de son programme politique. Le Président dut précipitamment battre en retraite. Il présenta ses excuses à l'officier de police, et l'invita à boire une bière avec Gates à la Maison Blanche. C'était absurde. C'était une farce. Mais c'était cohérent avec la théorie courante, cela convoquait l'esprit de rédemption ; cela amenait l'horreur d'être arrêté par un officier

de l'État armé, cela réduisait l'histoire de cette horreur, à quelque chose qui pouvait se régler en partageant une bière.

À présent, les mensonges de la guerre de Sécession et les mensonges de ces années post-raciales commençaient à se répondre, et je pouvais alors voir l'histoire, affreuse et toujours vivante, ressurgir de son tombeau. L'Amérique avait une histoire et, dans cette histoire, l'enchaînement les Noirs – qu'ils soient esclaves ou libres – occupait un rôle de premier plan. Je ne pouvais encore établir aucune corrélation précise entre ces mensonges, mais cela viendrait. Ce que je voyais, c'était un pays qui essayait d'échapper au remboursement d'une dette, d'éluder un terrible règlement de comptes. Je n'avais pas encore pleinement mesuré la teneur de cette dette ni son poids. Je n'avais pas encore non plus réalisé ce qui était incroyable, l'action radicale qu'il faudrait mettre en œuvre pour régler ces comptes.

Notes du chapitre

[1] ↑ Ségrégationniste acharné, il fut gouverneur de l'Alabama pendant quatre mandats, soutenu par le Ku Klux Klan. En 1968, il fut candidat à la présidence.

[2] ↑ « Comité de coordination non-violent des étudiants » (SNCC, acronyme anglais), fondé en 1960 dans une université de Caroline du Nord. Il a occupé une place centrale dans le mouvement pour les droits civiques.

[3] ↑ Rappeur afro-américain, mort assassiné.

[4] ↑ Editeur et scénariste de bandes dessinées américain.

[5] ↑ Poète et essayiste afro-américain.

[6] ↑ Romancier américain.

[7] ↑ Rappeur et producteur de musique afro-américain.

[8] ↑ Historien américain, spécialiste de l'histoire coloniale des États-Unis.

Pourquoi est-ce que si peu de Noirs étudient la guerre de Sécession ?

Lorsque j'étais en cinquième, mon école avait organisé un voyage en autocar depuis notre Baltimore natale jusqu'à Gettysburg, en Pennsylvanie, l'épicentre vénéré de la tragédie américaine. C'était au milieu des années 1980, une époque où les enseignants dans les centres-villes, confrontés aux ravages du crack, aux affrontements armés du samedi soir, aux grossesses précoces des adolescentes, appelaient tout le monde à l'aide, même les morts.

Les réflexions grotesques abondaient. Les Noirs parlaient ouvertement de conspirations secrètes attestées par la montée en flèche du taux d'assassinats et le fléau du sida. Des personnes sérieuses ne tardèrent pas à trouver, dans le nombre impressionnant d'enfants assassinés pour une paire de baskets Air Jordan, quelque chose d'encore plus sombre : l'influence de sorciers cherchant à anéantir tout espoir pour notre race. On disait que le stratagème de ces forces de l'ombre était l'amnésie : elles faisaient en sorte que nous ne voyions aucune grandeur passée dans notre histoire, ni par conséquent, de futur glorieux. Aussi pensait-on que le rappel de notre véritable histoire, peuplée d'aristocrates en zibeline et ponctuée de « premières » réalisées par des Noirs, aurait un effet curatif sur la jeunesse noire en mal d'ambition.

L'initiative n'était pas sans mérite. Elle pénétrait tous les domaines, depuis les arts (Phillis Wheatley^[1]) jusqu'aux sciences (Charles Drew^[2]). Tous les mois de février – appelés, depuis 1976, le « Black History Month » –, des concours récompensaient ceux qui se souvenaient des inventions de Garrett A. Morgan,^[3] –, des phrases de

Sojourner Truth ^[4], ou des mains magiques du chirurgien Daniel Hale Williams ^[5]. Dans mon collège, les classes étaient regroupées en équipes, chacune portant le nom d'un héros (ou d'un *shero*, dans le jargon de mon époque) de notre race magnifique qui avait enduré de si longues souffrances. J'étais dans l'équipe (Thurgood) Marshall ^[6]. Même nos sorties éducatives étaient significatives : la destination privilégiée était le National Great Blacks in Wax Museum de Baltimore ^[7], où notre panthéon reprenait vie grâce aux disciples de Marie Tussaud.

Étant donné ce respect quasi-totémique pour l'histoire du peuple noir, mon voyage à Gettysburg – site de la bataille décisive d'une guerre engagée pour défendre et amplifier l'esclavage – aurait dû trancher comme la lumière d'un phare sur les flots de ma mémoire. Mais lorsque je me retourne vers ces années où l'histoire des Noirs était présentée de manière si tangible, comme un antidote contre les troubles urbains, et que je repense à ma première visite sur le sol vénéré des origines de l'Amérique, tout s'embrouille.

Je me souviens d'avoir voyagé dans un car magnifique, tout le contraire des ignobles bus scolaires jaunes. Je me souviens d'une pause déjeuner chez Hardee's, et d'avoir savouré un repas qui me changeait de la nourriture végétarienne de mon père, composée de haricots rouges et de tofu. Je me souviens des canons et d'une exposition d'armes à feu. Mais pour ce qui est d'une relation quelconque avec la véritable histoire dans laquelle j'avais été officiellement baptisé, il n'y avait rien. En fait, lorsque je me remémore mes tentatives pour inculquer à mes camarades quelque chose de l'héritage et de l'histoire, le trou béant de Gettysburg s'ouvre sur l'abîme de la guerre de Sécession.

Naturellement, nous connaissions Frederick Douglass et Harriet Tubman. Mais, pour nous, la guerre était une terrible tragédie qui avait eu, nous ne savions pas comment, l'effet magique de nous rendre libres. Son héritage appartenait non pas à nous, mais à ceux qui paraissaient avec les costumes et les armes d'une époque où nous

n'étions encore qu'une marchandise.

Notre servitude n'a pas disparu avec l'indépendance des États-Unis ; elle n'est pas non plus le fruit d'un accident ; elle résulte du dessein de l'Amérique. La conviction que la guerre de Sécession n'était pas notre affaire, résultait de la longue élaboration d'un récit national susceptible de réconcilier les Blancs entre eux, en évitant de révéler ce que les historiens professionnels ont maintenant bien établi : une partie des Américains a essayé de construire un pays entièrement fondé sur la possession de Nègres, et qu'une autre partie, dont faisaient partie de nombreux Nègres, les en a empêché. Dans la mémoire collective, cette vérité démontrable a été éludée en faveur d'une version de la tragédie plus réconfortante, faite d'un compromis manqué, et d'actes de bravoure individuels. Pour la défense de ce récit plus noble, comme pour bien des aspects de l'histoire américaine, l'existence des Noirs pose problème.

En avril 1865, les États-Unis furent confrontés à une réalité déconcertante : 2 % de leur population avaient été anéantis parce qu'une portion de ses citoyens était prête à tout pour défendre et développer le droit d'asservir d'autres êtres humains. La saignée massive choqua les esprits. Au début de la guerre, le sénateur James Chesnut Jr, de Caroline du Sud, qui pensait que les pertes seraient minimales, déclara qu'il boirait tout le sang répandu dans les troubles qui s'annonçaient. Cinq ans plus tard, 750 000 Américains étaient morts. Mais le fait que ce carnage ait été provoqué par ce qu'Ulysses S. Grant appelait « l'une des pires causes pour laquelle un peuple ait jamais combattu, et pour laquelle il y a le moins d'excuses », méritait la condamnation de l'histoire. Dans une défaite militaire, l'honneur peut être sauf. Lors d'une défaite idéologique, c'est une autre affaire, surtout quand elle est aussi méritée que celle de la défense de l'esclavage dans un pays fondé sur un idéal de liberté.

Les chroniqueurs de la Confédération vaincue ont saisi ce défi et, immédiatement après la guerre, ils ont commencé à effacer la preuve du crime – c'est-à-dire le peuple noir – de l'histoire écrite. Dans son

recueil d'essais historiques, *This Mighty Scourge* (« Ce fléau puissant »), James McPherson signale qu'avant la guerre, Jefferson Davis justifiait la sécession en l'opposant au prétendu radicalisme de Lincoln. Davis affirmait que Lincoln avait comme projet de limiter l'esclavage, ce qui aurait rendu « la propriété d'esclaves si peu sûre qu'elle en serait devenue comparativement sans intérêt... en réduisant à néant les possessions estimées à des milliards de dollars ». Alexander Stephens, vice-président des États confédérés, abandonna l'idée que tous les hommes naissent égaux, faisant valoir que la Confédération était « fondée sur l'idée exactement contraire ... sur la grande vérité qui fait que le nègre n'est pas l'égal de l'homme blanc ; que l'esclavage, la subordination à la race supérieure, est sa condition normale et naturelle ». Il qualifiait cette idéologie de « grande vérité physique, philosophique et morale ».

Mais, après la guerre, chacun changea son interprétation. Davis affirma que « l'existence de la servitude des Africains » n'avait été qu'un « simple prétexte », et non la cause de la guerre. Stephens déclara :

« L'esclavage, comme on l'a appelé, n'a fait que constituer le point sur lequel deux principes ...antagonistes, celui de la Fédération d'une part et celui du Centralisme... de l'autre... entrèrent finalement en... collision. »

Davis écrivit plus tard :

« Jamais une dépendance réciproque aussi harmonieuse entre le travail et le capital n'avait existé. Le tentateur arriva, comme le serpent de l'Éden, et les piégea avec le mot magique de « liberté » ... Il mit des armes dans leurs mains et, utilisant leur nature humble mais émotive, les poussa à la violence et à l'effusion de sang, et les envoya détruire leurs bienfaiteurs. »

C'est dans cette révision de l'histoire que s'enracine la notion de Noble Cause Perdue : la conviction que le Sud n'a pas vraiment perdu, mais qu'il a été seulement écrasé par la supériorité numérique de ses

ennemis ; que le général Robert E. Lee était le roi Arthur de cette époque, que l'esclavage, qui n'était en définitive qu'une œuvre de charité, n'a jamais été au centre de la véritable raison d'être du Sud. Nonobstant la falsification historique, la notion de Cause perdue offrait un compromis acceptable pour le Nord. Ayant préservé l'Union et sauvé les travailleurs blancs de la concurrence du travail des esclaves, le Nord a pu accepter avec magnanimité cette Confédération de pacotille et sa conséquence, l'insignifiance des Noirs de ce pays. Cette interprétation convenait aussi au Nord parce qu'elle lui permettait d'éluder les questions gênantes sur les profits qu'il tirait du coton du Sud, et celles qui pouvaient se poser sur sa longue stratégie d'apaisement et de compromis, allant du *Fugitive Slave Act* ^[8] jusqu'à la Constitution elle-même.

Au moment de la commémoration du cent-cinquantième anniversaire de Gettysburg, cette nouvelle et rassurante version de l'histoire dominait sans partage. Lors des cérémonies commémoratives, les orateurs évitaient ostensiblement toute référence aux causes de la guerre, dans l'espoir de maintenir ce que l'historien David Blight a appelé « un deuil apolitique ». Woodrow Wilson, en s'adressant à la foule, ne mentionna pas l'esclavage, mais affirma que le sens de la guerre apparaissait dans « le courage, le dévouement viril des hommes qui s'étaient alors affrontés, et qui aujourd'hui se serrent la main et se sourient en se regardant dans les yeux ». Au même moment, Wilson, né dans la Confédération, premier président d'après la guerre de Sécession originaire du Sud, expulsait les Noirs des emplois fédéraux et les forçait à utiliser des toilettes séparées de celles des Blancs. Wilson se livrait ainsi à une performance d'acteur connue : il conseillait vivement aux citoyens blancs de se détourner de leur histoire, tout en continuant d'agir conformément à l'esprit des pages les plus sombres de cette histoire. Les idées de Wilson ne relevaient pas d'une simple propagande ; elles s'inspiraient de quelques-uns des historiens les plus célèbres. James McPherson note que des titans de l'histoire américaine, tels Charles Beard, Avery Craven et James G. Randall, ont minimisé le rôle de l'esclavage dans la guerre ; certains ont considéré que l'origine de la violence découlait des différends

économiques entre un Sud pastoral et romantique et un Nord industriel et capitaliste, d'autres l'ont attribué à la rhétorique radicale des abolitionnistes.

Fortement enraciné dans la mémoire collective et dans l'histoire académique, ce récit rassurant a trouvé son expression la plus influente dans les médias. Des films comme *The Birth of a Nation* (Naissance d'une nation) et *Gone with the Wind* (Autant en emporte le vent) ont révélé que l'« establishment » préférait s'intéresser aux prétendues exactions commises à l'encontre des Confédérés plutôt qu'aux crimes ô combien réels, perpétrés en son sein contre le peuple esclave. C'est toujours le cas. Dans *The Conspirator* (2010), le film réalisé par Robert Redford, Mary Surratt est la victime emblématique de la persécution politique ; et peu importe tous ceux dont la vie entière n'était que persécution. La nouvelle série télévisée de la chaîne de télévision AMC *Hell on Wheels* met en avant la figure irréfutable de l'épouse d'un Confédéré kidnappée et tuée par des partisans de l'Union, comme si le massacre de Fort Pillow^[9] n'avait jamais eu lieu.

Ce récit rassurant domine même les principales présentations populaires de la guerre de Sécession. Le documentaire épique de Ken Burns sur la guerre de Sécession, affirme à tort que le propriétaire d'esclaves Robert E. Lee était personnellement contre l'esclavage. Il est exact que Lee écrivit dans une lettre « que l'esclavage est un mal, d'un point de vue tant moral que politique ». Mais, dans cette même lettre, il prétendait que s'insurger contre cette institution particulière n'avait pas de sens, et que sa disparition devait être abandonnée à « la raisonnable et miséricordieuse Providence ». Dans le même temps, Lee continuait tranquillement, selon l'expression de Lincoln, à « gagner son pain à la sueur du front d'autres hommes ».

Burns choisit aussi comme référence l'historien Shelby Foote, qui présenta un jour le Lieutenant-Général Nathan Bedford Forrest, trafiquant d'esclaves membre du Ku Klux Klan, comme « l'un des hommes les plus attachants qui ait jamais traversé l'histoire », et qui définit la guerre de Sécession comme une sorte de grand et tragique

malentendu. « C'est parce que nous n'avons pas réussi à faire ce pour quoi nous sommes le plus doués, c'est-à-dire un compromis », dit Foote, en omettant de rappeler que le Compromis du Missouri ^[10], le *Fugitive Slave Act*, la Loi Kansas-Nebraska ^[11], et en fait tout autre compromis du même type, s'appuyaient sur la perpétuation de l'esclavage du peuple noir.

Pour cette communauté particulière, ma communauté, le message est clair depuis longtemps : l'histoire de la guerre de Sécession est une histoire pour les Blancs, – écrite par les Blancs, dans des termes choisis par les Blancs –, et dans laquelle les Noirs n'apparaissent que comme des figurants et des éléments du décor. Nous sommes invités à écouter, mais jamais à intervenir véritablement, sauf pour parler comme un esclave, pour dire que la guerre de Sécession est pour nous comme pour la plupart des Américains, aussi positive que la guerre d'Indépendance ; ce qui nous oblige à rompre avec l'histoire. Nous avons été invités, mais l'invitation était assortie de telles conditions que nous avons choisi – comme l'aurait fait toute personne saine d'esprit – de la décliner.

Dans mes recherches sur l'histoire des Afro-Américains, j'ai constaté que la guerre de Sécession occupait toujours une place mineure. À l'écart de la scène centrale, son écho pouvait être confusément entendu à l'arrière-plan des récits de Booker T. Washington, d'Ida B. Wells et de Martin Luther King Jr, mais ce n'était qu'une ombre au tableau. Il y a trois ans, j'ai repris le livre de James McPherson *Battle Cry of Freedom* et j'ai compris que la guerre de Sécession n'était pas une ombre, mais le Big Bang qui avait porté les idées de l'Occident moderne à maturité. Nos exaltantes notions de démocratie, d'égalité et de liberté individuelle avaient été formulées par les Pères Fondateurs, mais elles avaient été mises en œuvre grâce aux milliers d'esclaves qui s'étaient réfugiés derrière les lignes de l'Union. Certains d'entre eux durent par la suite retourner sur la terre où ils étaient nés, comme infirmiers ou comme soldats. La première génération de leaders politiques noirs de la période qui suivit la guerre de Sécession, était issue de ce groupe.

Fasciné par le rôle central de la guerre dans la concrétisation de la démocratie, je suis devenu un passionné de la guerre de Sécession, ce genre d'amateur absorbé par les livres qui décrivent les batailles, et qui ensuite parcourt les sites où ces batailles ont été livrées, se rend dans les villages d'où les soldats sont partis sous les acclamations pour, ce qui fut le cas pour nombre d'entre eux, ne jamais revenir.

Ce périple, à Paris dans le Tennessee, à Petersburg en Virginie, à Fort Donelson, dans le Wilderness, a été l'un des plus importants de ma vie, bien qu'à chaque étape je me sois senti mal à l'aise, comme si je portais les vêtements de quelqu'un d'autre. Ce qui émane de presque tous les sites où la guerre a eu lieu, c'est une profonde sensation de tragédie. À Petersburg, le film projeté dans le centre d'accueil déplore la chute de la ville et le désastre imminent de Richmond. Dans le Wilderness, le conférencier du site évoque dans le détail les morts effroyables. L'éminent historien de la guerre de Sécession, Bruce Catton, résume mieux ce sentiment lorsqu'il dépeint la guerre comme « une tragédie tellement coûteuse qu'il faudra attendre des générations avant que quelqu'un se demande si ce qui a été obtenu valait le prix payé ».

Tous ces « gens » sont blancs.

Pour les Afro-Américains, la guerre n'a pas commencé en 1861, mais en 1661, lorsque la colonie de Virginie a édicté les premiers Codes noirs, actes constitutifs d'une société esclavagiste, faisant des Noirs une classe servile permanente et des Blancs une aristocratie de masse. Ces Codes étaient aussi une déclaration de guerre.

Au cours des deux siècles suivants, le travail de la grande majorité des Noirs de ce pays leur a été volé, et ils ont été soumis à une oppression constante et arbitraire. Ils ont été violés et fouettés selon le bon plaisir de leurs propriétaires. Leurs familles vivaient sous la menace d'une violence permanente. En quatre décennies seulement, dans la période précédant la guerre de Sécession, plus de deux millions d'Afro-Américains ont été achetés et vendus. L'esclavage ne signifiait pas seulement travail forcé, agressions sexuelles et tortures ; il impliquait

aussi la menace constante qu'une partie ou que la totalité de votre famille soit vendue ailleurs et qu'elle disparaisse. À tout point de vue, l'esclavage était une guerre contre la famille noire.

Les Afro-Américains savaient qu'ils étaient en guerre, et ils réagirent en conséquence : en s'échappant, en se rebellant violemment, en fuyant chez les Britanniques, en exécutant les chasseurs d'esclaves et, ce qui était moins spectaculaire mais plus révélateur, en refusant de travailler, en cassant les outils, en soumettant le Dieu des chrétiens à leur propre interprétation, en récupérant les fruits du travail qui leur avaient été volés et, clandestinement, en commettant l'acte illégal d'apprendre à lire. Les Blancs du Sud comprirent eux-aussi qu'ils étaient en état de guerre et, en conséquence, ils transformèrent le Sud d'avant la guerre de Sécession en État policier. En 1860, la majorité des habitants de Caroline du Sud et du Mississippi, et une importante minorité des habitants du Sud dans son ensemble, avaient besoin d'un laissez-passer pour emprunter les routes, et ils étaient régulièrement en butte à l'intervention des patrouilles de chasseurs d'esclaves.

Il est donc compréhensible que, lorsqu'on considère ce qu'en pensaient les Noirs à cette époque, la guerre de Sécession apparaisse sous un jour bien différent. Dans ses souvenirs, l'abolitionniste Mary Livermore évoque sa vie avant la guerre avec sa tante Aggy, une esclave employée comme domestique. Un jour, Mary Livermore vit le maître de maison brutaliser la fille métisse d'Aggy. À un moment où elles étaient seules, Aggy annonça à sa nièce qu'elle « entendait le roulement des chariots » et que le jour approchait où « le sang des Blancs coulerait comme une rivière ».

Une fois la guerre déclenchée, Mary Livermore retrouva sa tante Aggy, qui lui rappela sa prophétie. Pour elle, la guerre de Sécession n'était pas une tragédie, mais l'expression de la justice divine. « J'ai toujours su que cela viendrait », assura-t-elle à Livermore.

« J'ai toujours entendu le grincement des roues. Je me suis toujours attendue à voir s'entasser les cadavres des Blancs. Le Seigneur a tenu Sa promesse, Il a vengé Son peuple, exactement

comme je savais qu'Il le ferait.

Pour les Noirs, il ne s'agissait pas vraiment de trouver une signification à la guerre en général, ce qui comptait, c'était d'abord l'exercice concret de la violence, les actions des Noirs eux-mêmes, qui étaient tués et qui tuaient. Le caporal Thomas Long, du 33^e bataillon des *United States Colored Troops*, dit à ses camarades soldats noirs :

« Si nous n'étions pas devenus des soldats, tout serait redevenu comme avant... Mais maintenant, les choses ne seront plus jamais comme avant, parce que nous avons montré notre énergie, notre courage et notre humanité. »

Dans une réflexion sur les jours ayant mené à la guerre de Sécession, Frederick Douglass écrivit :

« Je confesse avoir un sentiment de satisfaction devant la perspective d'un conflit entre le Nord et le Sud. En marge de l'humanité américaine, privé de citoyenneté, incapable d'appeler la terre où je suis né "mon pays", condamné par la Cour suprême des États-Unis à ne pas jouir de droits que les Blancs seraient tenus de respecter, et désirant ardemment la fin de l'esclavage de mon peuple, j'étais prêt à tout bouleversement politique qui pût apporter un changement aux conditions existantes. »

Il continuait en affirmant que la guerre de Sécession était un événement plus important que la guerre d'Indépendance :

« C'était certes une grande chose de réaliser l'indépendance américaine alors que le pays comptait trois millions d'individus. Mais il est encore plus grandiose de sauver ce pays du démembrement et de la ruine maintenant qu'il en compte trente millions. »

Le XX^e siècle, avec ses luttes pour l'égalité des droits, avec le triomphe de la démocratie en tant qu'idéal de la pensée occidentale, a donné raison à Douglass. La guerre de Sécession est le premier grand chapitre de la défense de la démocratie et de l'Occident moderne. Son

héritage va du droit de vote des femmes jusqu'aux révolutions qui balaient aujourd'hui le Moyen-Orient. C'est pendant la guerre de Sécession que les principes des Lumières ont été pour la première fois, et le plus spectaculairement, mis à l'épreuve.

De nos jours, exprimer le point de vue des esclaves, en disant que la guerre de Sécession était une bataille importante à l'intérieur de la longue guerre contre la servitude et pour un gouvernement par le peuple, c'est compromettre le récit convenu. C'est se rappeler que, dans le passé, certains de nos propres aïeux ont explicitement renié la République à laquelle ils avaient prêté serment, en imaginant un autre pays dans lequel l'esclavage ne serait pas seulement une déviation, mais la base même de son existence. C'est constater qu'aujourd'hui encore les totems de l'empire esclavagiste – et par-dessus tout son drapeau – jouissent toujours d'une place d'honneur sur les façades et les édifices publics, et sont défendus par des patriotes auto-déclarés et de prétendus partisans de la « liberté ». C'est comprendre ce que signifie vivre dans un pays qui ne demandera jamais pardon pour l'esclavage, mais qui ne cessera jamais de présenter ses excuses pour la guerre de Sécession.

En août, je suis retourné à Gettysburg. La visite des champs de bataille me perturbe toujours. À plusieurs reprises, j'y ai entraîné ma famille, ce qu'à l'arrivée, je regrette en général. Nulle part, en tant que Noir, je ne me sens plus mal à l'aise que dans ces lieux, ne serait-ce qu'à cause de ce que j'entends autour de moi. Mais, de tous les champs de bataille de la guerre de Sécession que j'ai visités, Gettysburg me semble celui où la présentation des faits est la plus honnête et la plus complète. Le film projeté dans le centre d'accueil commence par l'esclavage, qu'il place au cœur du conflit. Et, au cours de ces dernières années, le National Park Service a fait un effort pour souligner un élément de l'histoire de la ville jusque-là sous-estimé : l'existence dans cette ville d'une communauté de Noirs libres.

L'Armée confédérée, pendant sa marche à travers la Pennsylvanie, capturait régulièrement des Noirs pour les vendre au Sud. Au moment

où les troupes de Lee atteignirent Gettysburg, pratiquement tous les Noirs libres de la ville étaient cachés ou en fuite. Dans la matinée du 3 juillet, la division du général George Pickett se prépara à sa charge légendaire. À proximité du lieu où les forces de l'Union étaient rassemblées, vivait Abraham Brian, un fermier noir libre qui louait à Mag Palmer et à sa famille une maison située sur ses terres. Un soir avant la guerre, deux chasseurs d'esclaves se jetèrent sur Mag Palmer alors qu'elle rentrait chez elle. (Après l'adoption du *Fugitive Slave Act*, des chasseurs d'esclaves sillonnaient le Nord, faisant peu de distinction entre les Noirs nés libres et les fugitifs.) Ils lui attachèrent les mains mais, avec l'aide d'un passant, elle les repoussa, arrachant à l'un des chasseurs un doigt avec ses dents.

Les lignes que Faulkner a consacrées à l'assaut mené par Pickett sont restées célèbres :

« Pour tout garçon du Sud âgé de quatorze ans, non pas une fois mais à chaque fois qu'il le désire, il y a l'instant où il n'est toujours pas tout à fait deux heures, cet après-midi de juillet 1863... et tout est en suspens, ce n'est pas encore arrivé, cela n'a même pas encore commencé. Ce moment n'a même pas besoin d'un gamin de quatorze ans pour penser *Cette fois-ci*. »

Ces « garçons du Sud », comme le « peuple » de Catton, sont tous blancs. Mais moi, me tenant sur la terre qui avait appartenu à Brian, et où Mag Palmer avait vécu, je voyais à travers l'histoire les soldats de Pickett charger sauvagement pour préserver leur étrange droit acquis de naissance, celui de frapper et d'enchaîner une femme dans la nuit. C'est cela qui était « en suspens » : le contenu indicible et corrompu d'un moment de nostalgie.

Pour la partie du pays qui continue d'honorer – ou qui appartient à leur descendance – les hommes qui ouvrirent le feu contre le Fort Sumter, déclenchant ainsi la guerre, la véritable histoire de la guerre de Sécession est celle d'une défaite largement méritée, et dont les buts sont maintenant condamnés. Pour le Nord, proclamé irrécusable, elle fait resurgir l'échec de la tentative d'apaiser les esclavagistes,

l'abject désir de marchander un compromis sur le dos du peuple noir, le refus, lors de la Reconstruction, de mener à son terme ce que la guerre avait commencé.

Pour les réalistes, la véritable histoire de la guerre de Sécession éclaire les difficultés d'un compromis apparemment raisonnable avec un mal diabolique, puissant et intraitable. Pour les radicaux, la vague de terrorisme blanc qui suivit la guerre de Sécession laisse apparaître le prix qu'il faut payer pour un bouleversement révolutionnaire. Les Américains blancs trouvent un réconfort facile dans la non-violence et l'amour fraternel prêché par le mouvement des droits civiques. Mais ils doivent tenir compte du fait dérangeant que les Noirs de ce pays n'ont obtenu leurs libertés les plus élémentaires qu'en tuant des Blancs.

Pour les Noirs, existe le fardeau de devoir s'approprier la guerre de Sécession comme Notre Guerre. Au cours de mes visites sur les champs de bataille, j'ai été frappé par la presque totale absence de visiteurs afro-américains. Ayant pris conscience que la guerre de Sécession est la genèse de l'Amérique moderne en général, et de l'Amérique noire moderne en particulier, nous ne pouvons pas nous contenter d'implorer le National Park Service et les gardiens officiels de l'histoire d'en faire plus. Il nous faut devenir nous-mêmes les dépositaires de cette histoire.

La notion de Cause perdue fut répandue par des universitaires et des producteurs d'Hollywood, mais aussi par les descendants des soldats confédérés. Aujourd'hui, les champs de bataille sont marqués du sceau de leurs infatigables efforts. Mais, nous aussi, nous avons nos histoires, de celles qui ne sont pas fondées sur l'élimination des autres et ne se soucient pas non plus de les discréditer. Pour que la guerre de Sécession devienne notre guerre, il ne suffira pas d'organiser une fois de plus, une riposte à la nouvelle levée du drapeau confédéré. La plus exigeante des tâches que nous impose la guerre de Sécession, c'est de passer de la protestation à l'affirmation, de convoquer nos propres disparus, afin qu'eux aussi marquent à jamais l'histoire de leur

empreinte.

Notes du chapitre

[1] ↑ Première poétesse afro-américaine dont l'œuvre ait été reconnue.

[2] ↑ Chirurgien et chercheur afro-américain. Il se consacra au problème de la transfusion sanguine.

[3] ↑ Garrett A. Morgan est l'inventeur du masque à gaz.

[4] ↑ Esclave, elle s'évade et devient une militante abolitionniste qui se bat pour les droits des femmes. « *Ain't I a Woman ?* », son discours à la Convention pour les droits des femmes qui s'est tenue en 1851 en Ohio, est resté célèbre.

[5] ↑ Premier chirurgien cardiologue afro-américain. Il a effectué la première opération à cœur ouvert réussie aux États-Unis.

[6] ↑ Juriste et avocat américain. Il fut le premier Noir à avoir siégé, de 1967 à 1991, à la Cour suprême des États-Unis, où il réussit à faire annuler des règles et des jugements arbitraires à l'encontre des Noirs.

[7] ↑ Créé en 1983, le Musée de cire de Baltimore présente des personnages historiques afro-américains.

[8] ↑ Loi sur les esclaves fugitifs en vertu de laquelle les esclaves évadés et réfugiés dans les États du Nord qui n'étaient pas esclavagistes, pouvaient être appréhendés et renvoyés à leur maître. Elle datait de 1850.

[9] ↑ Bataille qui s'est terminée par un massacre de soldats de l'Union prisonniers, majoritairement noirs et considérés par les Sudistes comme des esclaves évadés.

[10] ↑ Adopté par le Sénat américain en 1820, autorise l'esclavage dans les nouveaux territoires conquis, devenus des États, à savoir la Louisiane, le Mississippi et l'Alabama.

[11] ↑ Adoptée par le Congrès en 1854, elle délimite et organise le centre des Grandes Plaines : deux territoires sont créés, le Kansas, entre le 37^e et le 40^e parallèle, et le Nebraska, au nord du 40^e parallèle. Contrairement au compromis du Missouri (1820), qui fixait la limite nord de l'esclavage dans l'ancienne Louisiane française, à 36°30', la loi de 1854 laisse les pionniers libres de décider s'ils introduiront l'esclavage dans le Kansas et le Nebraska, ce qui avait pour but de satisfaire le Sud sans porter atteinte au Nord. Cette loi contribua à creuser le fossé entre le Nord et le Sud ; en ce sens, elle annonçait la guerre de Sécession.

IV. Notes de la quatrième année

À considérer objectivement toute l'étendue et la profondeur de l'esclavage, on risque la folie. D'abord en saisissant la monstruosité du crime, - la destruction d'êtres humains génération après génération – et tout ce qui l'accompagne ou en découle : la terreur quotidienne, la « poll tax ^[1] », l'incarcération de masse. Puis en essayant de s'imaginer en tant qu'individu né au milieu de ce qui subsiste de ce crime, parmi ceux auxquels on a fait du tort, ceux qui ont été spoliés ; en ressentant toute l'immensité de ce crime dans les regards furtifs de ceux qui l'ont perpétré, en entendant leurs murmures, en constatant, au mieux, leur impuissance à y faire face, au pire, leur déni de ce crime, bien que leur vie entière repose sur un vol si considérable qu'il est inscrit jusque dans nos propres noms. Ce n'est pas là un exercice mental. L'Amérique est pratiquement inconcevable sans le travail volé enchaîné à une terre elle-même volée, sans le principe central de la suprématie blanche comme fondement de la citoyenneté, sans la culture produite par ceux qui ont été spoliés, sans que cette culture soit elle-même spoliée.

Prendre tout cela en compte, ressentir une élémentaire empathie à l'égard des victimes des lynchages et des viols et voir tous ceux qui en sont les bénéficiaires poursuivre leur vie insouciant, peut provoquer la rage la plus intense. C'est ce que je ressens moi-même lorsque je marche dans les rues de Washington, ou de Brooklyn, que la gentrification a balayées avec la force d'un ouragan. Non seulement parce que les Noirs ont été évincés de ces quartiers, mais parce que je sais que le terme « gentrification » n'est qu'une manière plus acceptable de dire « suprématie blanche », qu'elle signifie participation à l'esclavage, participation aux lois Jim Crow, au maintien de la ségrégation immobilière qui s'est accumulée au fil des années ; tandis que ces nouveaux citadins vivent grâce à ce système,

tirant une jouissance du crime. Prononcer le mot « gentrification », c'est aussitôt mentir. Et je sais, alors même que j'écris ces lignes, et malgré ma colère, que je ne suis pas meilleur. Les Blancs sont piégés dans le plus profond de leur être. Il a fallu des générations pour qu'ils deviennent blancs, et il leur en faudra encore plus pour cesser de l'être. Et, instinctivement, ma part d'humanité saisit à quel point c'est difficile. À quel endroit du monde, et à quel moment, ceux qui détiennent le pouvoir y ont-ils renoncé au nom d'une obligation morale ? Comment pourrais-je affirmer que – je – nous sommes différents ?

J'ai compris le désir de ne pas être confronté à tout cela. Une partie importante de mon être aurait préféré ne pas connaître le coût de l'histoire, le prix de ce grand crime. Mais, aussi sûrement que les Blancs avaient été bien préparés pour ne pas le connaître, j'avais été préparé à connaître ce coût, par les circonstances, par Baltimore, Park Heights, Woodbrook Avenue, Tioga Parkway^[2] –, aux alentours de 1986, un coin de l'espace-temps où les lois de la violence étaient tatouées sur le corps des jeunes. Tandis qu'une image de rêve de l'enfance nous était inculquée par la télévision, ce moyen de diffusion des aspirations de l'Amérique, cette vie-là – de grandes pelouses, de grands garages, une adolescence sans contraintes – nous était tout à fait étrangère. L'écran de télévision était une fenêtre ouverte sur une fête à laquelle nous n'étions pas conviés. En fait, notre exclusion en était le fondement même.

Mais, nous aussi, nous avions nos fêtes – enracinées dans la dureté de la vie que nous connaissions : des bœufs plus dynamiques, plus impressionnants, plus vivants que ceux qui s'affichaient dans cette lucarne américaine. C'est là qu'a commencé ma vie d'écrivain : dans l'univers du hip-hop. C'est la première musique que j'aie vraiment connue, et donc ma première expérience littéraire, la première fois qu'il m'est consciemment apparu que les mots, liés les uns aux autres, pouvaient – et devaient réellement – créer de la beauté. En 1985, j'ai déplié un siège métallique près de la chaîne stéréo de mes parents, j'y ai glissé une cassette, puis j'ai sorti un bloc-notes et un stylo. Pendant

l'heure qui a suivi, j'ai écouté en boucle le premier couplet de *I Can't Live Without My Radio* (« Je ne peux pas vivre sans ma radio ») du rappeur LL Cool J, en recopiant chacun des mots sur mon cahier. J'étais convaincu qu'il y avait là quelque chose qui méritait d'être découvert dans les paroles, quelque chose d'extraordinaire et de mystérieux. Je devais le saisir. Je devais le fixer sur le papier, l'assimiler, le faire mien :

My radio, believe me, I like it loud / Ma radio, croyez-moi, je l'aime
quand elle sonne fort

I'm the man with the box that can rock the crowd / Je suis celui qui
peut faire danser la foule

Cela allait au-delà de la musique et de la poésie. C'était une incantation. J'avais dix ans et toute l'ignorance et l'angoisse d'un enfant de cet âge. Il y avait tant de choses que je ne savais pas, et que je ne pouvais pas comprendre. Pourquoi vivais-je ainsi ? Pourquoi mon père nous obligeait-il à jeûner pour Thanksgiving ? Pourquoi ne pouvais-je jamais être attentif dans la classe de Madame Boone ? Et quel était ce sentiment qui venait du plus profond de moi-même, m'entraînant vers certaines filles à la peau brune, tout comme j'étais attiré par le sirop de sucre de canne et les biscuits à la mélasse ? Je me sentais faible et ignorant de tout, esclave de ma condition. C'est alors que j'entendis la voix de ce MC, venant de quelque part là-bas, d'une terre lointaine appelée Queens ; il ne vivait pas parmi les illusions télévisuelles, mais, comme moi, dans les aires de jeu et les allées en béton où régnaient les *Saturday night specials* ^[3], ici, dans le monde réel. Peut-être, naguère, avait-il été comme moi, un esclave. Et puis un jour il saisit le micro comme un gourdin et le brandit vers le ciel, la foudre frappa, le gourdin devint marteau, et l'esclave se transfigura en un dieu dont la voix pouvait faire trembler la Terre. Telle est l'histoire que me racontait alors le hip-hop. Et pour quiconque se sentant, comme ce fut si souvent mon cas, ignorant, faible, asservi à sa condition, c'était un mythe et c'était une saga aussi impressionnante que l'Énéide, l'Iliade ou l'Odyssée.

Avec le hip-hop, j'ai compris pour la première fois ce que devait signifier l'écriture. La grammaire n'était jamais ce qui importait le plus. La grammaire était pour les érudits et leurs rêves télévisuels. Ici, dans le monde concret et réel, les phrases devaient avoir quelque chose de surnaturel, les mots devaient se lier de manière à obliger l'auditeur à les répéter jusqu'à des heures déraisonnables, bien après l'extinction de la ligne de basse. Et ces phrases ou mesures, associées en couplets, devaient créer une tonalité et une ambiance évoquant leurs origines dans l'esclavage et la lutte. La phrase pouvait être magique, mais la magie ne devait pas verser dans la sentimentalité. Elle naissait du désir de l'esclave pour tout ce qui lui était inaccessible et de l'exploration de ce qui séparait ce désir de sa réalisation.

C'était ce que je ressentis durant l'été 1993. Je passai toute la saison à étudier *One Love*, de Nas, dans l'espoir de comprendre sa technique. La chanson est une histoire dont voici l'argument : Nas et un trafiquant de drogue de douze ans sont assis sur un banc et fument de la marijuana :

I sat back like The Mack, my army suit was black, / Je m'asseyais,
comme le Boss, ma tenue militaire était noire,

We was chillin' on these benches where he pumped his loose cracks. /

Nous nous gelions sur ces bancs où il pompait son crack en vrac.

Nas tente de conseiller ce jeune dealer, qui porte systématiquement une arme, et de lui expliquer comment affronter la violence des cités. Et ses conseils sont pertinents, car ils se fondent sur l'histoire concrète de l'esclavage. C'est comme cela que je voulais écrire, avec force et clarté, sans hypocrisie et sans faire de sermons. Je n'aurais même pas su expliquer pourquoi. Je suppose que si j'y avais été forcé, j'aurais bredouillé quelque chose sur la « vérité ». Ce que je sais, c'est qu'alors j'avais assimilé le message essentiel, une esthétique, celle de Nas et du hip-hop de cette époque. L'art n'était pas une activité parascolaire particulière. L'art n'était pas un prêche pour une quelconque finalité. L'art n'était pas sentimental. Il n'était pas tenu d'offrir de l'espoir, d'être optimiste, ou de permettre à quiconque de se sentir mieux dans

le monde. L'art doit refléter le monde dans toute sa brutalité et toute sa beauté, non dans l'espoir de le changer, mais dans le désir égoïste et limité de ne pas se laisser embrigader par ses mensonges, de ne pas se laisser prendre par les illusions télévisuelles, de ne pas ignorer les grands crimes qui nous entourent.

Durant les années Obama, et alors que mon travail me permettait de me poser et d'étudier, j'ai trouvé une concordance naturelle entre l'esthétique mélancolique du hip-hop et l'histoire dans laquelle je me plongeais.

Je voulais écrire de façon aussi fluide que les rappeurs Nas, Raekwon ou Jay. Les premières années de collaboration à *The Atlantic* me permirent d'acquérir de l'expérience, grâce au blog. Même dans des articles qui semblaient improvisés, écrits avec désinvolture, j'étais toujours à la recherche du mot juste, cherchant à échapper aux clichés qui planaient sur chaque phrase et aux truismes qui menaçaient de me ramener vers le rêve sentimental. J'essayais toujours d'aiguiser mon langage pour devenir « l'incendiaire qui brûle avec sa plume indépendante », comme l'a dit Ghostface ^[4].

C'était la voix qui chantait dans ma tête et que j'essayais constamment de débloquent, de libérer, et de restituer dans l'écriture. Je voulais produire des écrits qui n'aient pas seulement une valeur intrinsèque, mais qui, par leur forme et leur enchaînement, touchent émotionnellement ceux à qui ils étaient adressés, des écrits qui aiguisent tant la sensation que la compréhension. Je pouvais entendre dans ma tête le son de cette voix. C'était un blues avec un rythme plus détraqué que tout ce que j'avais entendu au monde. Je ne savais pas alors que l'on ne pouvait pas s'emparer de la musique, ne serait-ce que parce qu'elle est imaginée et irréal, qu'elle est son propre rêve, et que la musique – celle qui est dans nos têtes – change sans cesse.

Cette musique allait au-delà du hip-hop. Je pouvais l'entendre dans tout ce que je lisais ; aujourd'hui encore les phrases me reviennent, me hantent autant que celles de n'importe quel MC. Je pense à Ulysses S. Grant parlant des pauvres Blancs du Sud : « Eux aussi avaient besoin

d'émancipation » ; à Edith Wharton soupirant devant la naïveté de son héros : « Oh Très cher, où est ce pays ? » ; à E. L. Doctorow exprimant les motivations professionnelles de l'un de ses personnages : « J'informe, c'est ma profession, j'informe comme une détonation témoigne de la présence d'une arme à feu » ; à George Eliot, sur la mission du scénariste : « Toute la lumière doit se concentrer sur ce point particulier » ; à la façon dont C. V. Wedgwood esquisse le portrait du mercenaire Ernst von Mansfeld : « Le monde était une huître, et son épée, le meilleur outil pour l'ouvrir. »

La première fois que j'ai senti que j'avais su traduire par l'écriture quelque chose approchant cette musique, c'était dans la critique que j'avais faite d'une biographie de Malcolm X ; ce qui en un sens se comprend. La vie de Malcolm était un sujet que je connaissais bien et son analyse de l'Amérique jaillissait des mêmes rues que le hip-hop, et elle était tout aussi pessimiste. C'est à peu près à cette époque que j'ai entrepris des recherches plus approfondies. Je pensais souvent au profond scepticisme de Malcolm à l'égard du pays où il était né mais qu'il ne revendiquait jamais comme le sien. J'avais besoin de revenir à lui, parce que, même à ce moment-là, alors même que je me plongeais dans les œuvres d'Edmund Morgan, même si les voix bien connues du hip-hop, de la rue, m'orientaient à croire en la probabilité d'une tragédie, je voulais encore croire que cela finirait autrement. Rien n'est jamais entier en moi, ni en personne me semble-t-il. Un écrivain essaie de transmettre toutes ses humeurs changeantes, ses émotions, ce qui le bouleverse, mais tout comme la musique, la complexité de sa pensée dépasse ce que l'écrit peut fixer. Tout ce que je sais, c'est que, même maintenant, malgré toutes ces atrocités quotidiennes, malgré cet affichage permanent du désir suicidaire de blancheur, malgré cette incitation à réduire le pays en cendres s'il ne peut pas se rêver lui-même comme blanc, je continue à espérer que je me trompe, à penser que je suis exagérément pessimiste.

Mais c'est au cours de cette quatrième année que la tragédie en cours commença à m'apparaître dans toute sa dimension, avec la campagne visant à désigner Barack Obama comme un étranger. Donner un

nouveau nom à ce mouvement, l'appeler « birtherism » – un terme que le premier président blanc du pays adopta avec enthousiasme –, ce n'est, encore une fois, qu'ajouter au mensonge, au jeu euphémique, qui dissimule toute l'histoire en confortant l'accusation. Il n'y avait rien de nouveau dans ce « birtherism », dans cette volonté de refuser aux Afro-Américains les droits accordés aux autres citoyens américains, et il n'y avait rien de nouveau dans la volonté d'ignorer qu'un tel mouvement puisse se doter d'une base électorale. Une grande partie du Parti républicain croyait qu'Obama était kényan ou musulman, autrement dit, un étranger. À des degrés divers, leurs responsables politiques flirtaient avec cette idée, l'endossaient, et s'y ralliaient. Obama en fut stupéfait. Il se présenta devant les caméras de télévision et toute la presse de Washington en montrant une copie de son certificat de naissance, en rit, puis fit valoir que le pays devait se pencher sur des questions plus importantes. Il ne croyait pas que cette théorie de l'illégitimité représentait une véritable menace pour lui, ni pour son programme, ni pour son héritage. Je ne partageais pas son optimisme. La menace faisait resurgir mon scepticisme naturel sur la possibilité d'en finir avec le racisme dans le pays et la conviction, que je partageais avec Malcolm X, que ce pays, en réalité, n'y arriverait pas.

Dans l'article que j'ai fini par écrire, la musique est meilleure que le contenu. C'est-à-dire qu'on y entend le rythme et la voix que j'avais cherché à saisir. Mais le parallèle entre Obama et Malcolm X est forcé, et l'éloge du livre qui faisait l'objet de ma critique, la biographie de Manning Marable, *Malcolm X : A Life of Reinvention* n'a pas résisté à l'épreuve du temps. C'étaient mes doutes persistants sur l'espoir de changement qui m'avaient renvoyé à Malcolm X, celui qui, au XX^e siècle, fut le plus grand sceptique de la démocratie américaine, même si j'essayais encore de toutes mes forces d'adhérer à la vision d'Obama. On le voit dans mon approche, dans cet article, dans ma tentative de réconcilier l'apport de deux personnalités parmi les plus importantes de la vie politique noire. Je pense maintenant que j'essayais de résoudre une contradiction qui existait en moi : entre d'une part, le doute remontant à mon enfance, à Malcolm, lors de mes

premières approches de l'art, et d'autre part, l'espoir que les conclusions logiques de ce doute, aussi pertinentes soient-elles, pourraient être finalement évitées. La réponse avait toujours été là. L'histoire me l'avait donnée. La rue me l'avait donnée. Et La musique aussi me l'avait donnée. J'avais entendu la mélodie. Bientôt j'écouterai les paroles.

Notes du chapitre

[1] ↑ Taxe de vote : Jusqu'en 1965, les États pouvaient exiger le paiement d'une taxe pour exercer le droit de vote. En 1965, une loi fédérale l'interdit.

[2] ↑ Park Heights, Woodbrook Avenue, Tioga Parkway : des quartiers aisés de Baltimore.

[3] ↑ Pistolets bas de gamme.

[4] ↑ Ghostface Killah : rappeur américain.

L'héritage de Malcolm X

Pourquoi sa vision de l'Amérique survit à travers Barack Obama

Lorsque ma mère avait douze ans, elle marcha depuis les barres d'immeubles où elle habitait, à West Baltimore, jusqu'au salon de beauté situé au croisement de North Avenue et Druid Hill et, pour la première fois de sa vie, elle se fit défriser les cheveux. C'était en 1962. Noire, binoclarde, maigrichonne et les dents en avant, Maman avait aussi la réputation d'avoir les cheveux les plus difficiles à coiffer dans sa famille. Les histoires qu'elle raconte sur les soins capillaires pratiqués à la maison sont surréalistes. Il y est question de fer à friser chaud, de fourneau, de ma grand-mère, de brûlures répétées, parfois de tressaillements nerveux et de cris et de croutes.

Dans sa quête sans répit pour obtenir des boucles à la Lena Horne, un défrisant chimique semblait être le système idéal. Le résultat durait plus longtemps que celui obtenu par les fers chauds et grâce à ce système plus agressif, pratiquement chaque mèche pouvait être maîtrisée et tenir ainsi plusieurs semaines. Le recours au produit chimique plutôt que la torsion et la chaleur semblait plus moderne, plus civilisé et plus raffiné.

Ce jour-là, la coiffeuse enfila des gants en caoutchouc et, après avoir appliqué de la vaseline pour protéger le cuir chevelu de Maman, elle appliqua une couche de soude caustique en lui disant de résister le plus longtemps possible. Maman dut subir ce rituel toutes les trois à quatre semaines, pendant toute son adolescence. Parfois, l'esthéticienne n'appliquait pas assez de vaseline, et le cuir chevelu de ma mère portait pendant des jours des traces de brûlures. Mais, sur le long chemin du retour à la maison, des garçons noirs se retournaient

en souriant, bouche bée, tellement les cheveux de ma mère étaient beaux.

Maman entra à l'université, en quittant la maison de ma grand-mère, qui avait été un temps domestique à l'Eastern Shore du Maryland et qui, après avoir suivi des cours du soir pour être infirmière, avait réussi à devenir propriétaire de sa maison. C'était en 1969. Martin Luther King Jr était déjà mort. Baltimore était secoué par des émeutes. Maman accrocha une affiche du cofondateur des Black Panthers Huey Newton dans son dortoir. Elle fit don de vêtements à la permanence des Black Panthers de Baltimore. C'est là qu'elle rencontra mon père, un dissident aux idées bien arrêtées, d'origine modeste et ayant mauvaise réputation. Aux yeux de ma grand-mère, leur liaison était une hérésie, un refus de l'éthique de bourreau de travail que partageaient les gens de couleur, grâce à laquelle ma grand-mère avait pu réaliser ses projets et envoyer ses enfants à l'université. Ma mère aggrava son cas en commettant un acte parfaitement inconcevable dix ans plus tôt : à vingt ans, elle renonça au produit défrisant et se coiffa avec ses propres cheveux crépus au naturel.

Mon entourage, dans ma jeunesse, était peuplé de femmes du même acabit. Elles portaient leurs cheveux de différentes manières : dreadlocks et vanilles, afros grosses comme des planètes ou applaties et coniques au niveau des tempes. Elles les nattaient, y accrochaient des perles et du fil, amassaient tous leurs cheveux en arrière pour former une couronne, ou les enveloppaient dans des mètres de tissu africain. Mais, dans un rejet qui visait quelque chose de plus important que les follicules et les racines, toutes refusaient les produits défrisants.

Ces femmes appartenaient, comme moi, à une tribu particulière de l'Amérique, celle qui soutenait que nous, le peuple noir, étions nés dans un pays qui nous détestait et qui complotait en permanence en vue de notre perte. Une nation construite par des immigrants et un prétendu éclectisme éclairé, mais qui manifestait clairement ce qu'elle pensait de nous en ne nous voyant qu'au travers de blackface ^[1], Little

Sambo et de Tarzan-seigneur-de-la-jungle. Ses historiens soutenaient que l'Afrique était un continent de cannibales. Ses sages prétendaient que nous devions être reconnaissants de notre esclavage. Leurs hommes de main en uniforme nous frappaient à Selma^[2] et nous tiraient dessus dans les rues du Nord. Cette haine était si forte qu'elle nous poussait, nous les méprisés, à nous haïr nous-mêmes. C'est pourquoi nous blanchissions notre peau, retravaillions notre nez, et défrisions nos cheveux.

Pour combattre la haine, pour prendre conscience de la laideur environnante, et percevoir la beauté intrinsèque, pour être informés, « conscients » comme nous le disions alors avec duplicité, il fallait rejeter les agents de la duperie : leur religion, leur culture, leurs noms. Être conscients signifiait honorer notre façon d'être, considérer le fait d'être noir sous toutes ses formes comme une bénédiction. Les cheveux crépus et les lèvres charnues constituaient le sommet de la beauté. Ceux qui en étaient dotés étaient de la lignée, non des esclaves, mais des rois kidnappés d'Afrique, le berceau de toute l'humanité. D'anciennes coutumes furent retrouvées, de nouvelles apparurent comme tombées du ciel. *Kwanzaa* pour « Noël », *Kojo* pour « Pierre (Peter) » et *jambo* pour « bonjour ». Des sectes de la conscience sont apparues. Certaines louaient le dieu Damballah, créateur du ciel, d'autres proférant des mots en hébreu et d'autres encore parlant en akan^[3]. Cette prise de conscience était mal définie et peu orthodoxe ; elle a fait de mon père un végétarien, mais ne l'a pas jamais poussé à porter des dreadlocks ou à adopter un nom africain. Ce qui nous unissait tous était l'espoir d'une renaissance, d'un sérum qui nous guérirait de la honte infligée depuis des générations. Ce qui nous unissait, c'était notre champion, qui nous avait délivrés de la haine de nous-mêmes, qui avait délivré ma mère de la soude caustique et de ses brûlures, et qui avait été abattu sur les hauteurs de Harlem parce qu'il voulait que les gens de couleur puissent vivre leur couleur à leur façon.

Au cours de sa vie, Malcolm X a occupé une telle place qu'aujourd'hui, quarante-six ans après son assassinat, de vastes secteurs du pays – bien

au-delà des défenseurs de la conscience de ma jeunesse – marchent encore dans ses pas. Comment faire valoir un homme qui est passé de l'état de criminel impulsif à celui de militant ascétique ; de raciste indigné à celui d'humaniste révolté ; qui pouvait être par moment, un religieux fanatique, et l'instant d'après, quelqu'un d'ouvert et large d'esprit ; un homme qui, dans les dernières années de sa vie, adhérerait à la fois au capitalisme et au socialisme, laissant les conservateurs et les communistes se disputer son héritage.

Des mythes fascinants et contradictoires lui collent à la peau. Selon certains, Malcolm était un bigot rempli de haine qui avait, à travers la religion, découvert la fraternité universelle. Selon d'autres, il était son propre rédempteur, un proxénète de bas étage devenu un chevalier noir exemplaire. Et selon d'autres encore, il était un avatar de la revanche collective, un gangster dont la plus grande habileté avait été de changer d'objectifs et non de moyens. Ses différentes facettes, ses contradictions, la profusion des déclarations publiques de Malcolm X, ont apparemment fait de lui, une source d'inspiration pour tous les artistes et intellectuels noirs contemporains, de Kanye ^[4] à Cornel West ^[5].

Pendant pratiquement toute ma vie consciente, j'ai porté un talisman de Malcolm : un porte-clés, une cassette audio ou un T-shirt. J'ai grandi non seulement parmi les Noirs conscients, mais également au sein de la génération hip-hop qui fut témoin du « retour » de Malcolm X, à la fin des années 1980 et au début de la décennie suivante. Cette génération fut marquée par la réappropriation, par le rappeur KRS-One, de la fameuse pose de Malcolm contre une fenêtre et par le biopic tentaculaire de Spike Lee. A ceux qui avaient grandi dans des centres-villes misérables, Malcolm X offrait une promesse de dépassement. Pour ceux qui avaient été les seuls enfants noirs de leur classe, les relations précoces et mouvementées de Malcolm X avec ses camarades blancs étaient un réconfort. Pour moi, il incarnait le prototype d'un individu qui s'est reconstruit en s'engageant davantage auprès de la communauté noire. Lorsque j'ai vécu seul pour la première fois, à vingt ans, j'ai acheté une affiche géante de Malcolm

en noir et blanc, sur le haut de laquelle figurait la phrase *NO SELL OUT* ? (Ne pas capituler).

Mais ma vie ne s'est pas déroulée en conformité avec des mots d'ordre. Elevé dans une ségrégation de fait, j'ai été amené par mon travail à évoluer principalement dans le monde des Blancs, puis à commettre le péché d'avoir des amis blancs et de hurler de la musique blanche. En 2004, j'ai emménagé à Harlem, le quartier que Malcolm avait adopté, et même si, parfois, je m'émerveillais devant la vieille mosquée de Malcolm, au coin de la 116^e rue et de Lenox, ou devant la YMCA où il avait sa chambre en tant qu'aspirant arnaqueur de Harlem, ces années passèrent sans événement marquant. Je ne voulus pas accrocher mon affiche géante de Malcolm X dans mes nouvelles pénates ; je le remisai au placard lui et tout mon passé conscient.

J'ai passé la soirée électorale de 2008 avec ma compagne et notre fils, chez un couple d'amis proches avec leur jeune fils. Le fait qu'ils forment un couple interracial est à la fois secondaire et important. À l'époque, mes amis avaient des teintes tellement variées, et les couples qu'ils formaient reflétaient une si grande diversité, que j'avais cessé de penser d'une façon qui naguère allait de soi. J'assistai au spectacle de l'Amérique – un pays qui avait inscrit l'esclavage des Africains dans sa Constitution – confiant son étendard à un homme noir qui avait peu d'expérience mais qui était doté d'une assurance fantastique.

Et le lendemain, je vis des Noirs sourire. Et un peu de la partie consciente de moi-même disparut avec leurs sourires. Je repensai aux débats du passé, de Martin Delany avec Frederick Douglass en passant par Martin Luther King et Malcolm X, et je sus que nous étions parvenus à un verdict final. Qui pouvait sérieusement penser, en voyant une famille noire gagner les suffrages, sinon les cœurs, de la Virginie, du Colorado et de la Caroline du Nord, saluer son pays en se rendant à la Maison Blanche, que les Noirs n'étaient pas américains, comme l'avait affirmé un jour Malcolm X ?

Certains n'ont pas laissé passer l'occasion de crier victoire. Trois semaines après l'élection, dans le *Daily News* de New York, Stanley

Crouch, le journaliste polémiste controversé, qui avait précédemment prétendu qu'Obama n'était pas noir, déclara que la thèse de Malcolm X niant la possibilité de transformation de l'Amérique, avait été définitivement discréditée le 4 novembre par la victoire d'Obama. L'an dernier, publiant sur le site Web de *The New Republic* une liste des personnes dont il aurait aimé effacer l'impact sur la communauté noire, le linguiste John McWhorter plaçait Malcolm X en tête.

Mais de l'ombre, il surgit encore. Le monde du politicien ségrégationniste de Bull Connor s'est écroulé avec l'ascension de Barack Obama. Toutefois, jusqu'en novembre 2008, cet effondrement n'était pas assuré. Aujourd'hui je constate l'étonnante transformation qui s'est opérée : la conquête du cinéma par Will Smith, son fils devenant le nouveau « Karaté Kid », les déclarations violentes de Michael Steele ^[6], l'attente chez les jeunes du retour mythique de la chanteuse Lauryn Hill. Aussi sûrement que 2008 n'a été possible que grâce à la longue lutte des Noirs pour devenir officiellement des Américains, cette victoire n'aurait pas existé sans la longue lutte de ces mêmes Américains pour être officiellement noirs. Ce dernier combat est notamment celui d'un homme qui est aussi celui à qui l'on doit de voir la famille présidentielle porter un nom africain. Barack Obama est le président. Mais c'est toujours l'Amérique de Malcolm X.

Au printemps 1950, un journal du Massachussetts, *le Springfield Union*, titrait : « Des détenus se réclamant de la foi musulmane, se laissent pousser la barbe, refusent de manger du porc, demandent des cellules orientées vers l'est pour faciliter leur 'prières à Allah'. » Le meneur de la protestation était Malcolm X, un prisonnier converti de fraîche date. Ayant gagné à sa foi plusieurs autres prisonniers, il revendiquait auprès des gardiens, des cellules et de la nourriture adaptées aux croyances religieuses de son groupe. Il menaça d'écrire au consulat d'Égypte en signe de protestation. Les cuisiniers de la prison ripostèrent en servant à Malcolm sa nourriture avec des ustensiles qu'ils avaient utilisés pour cuisiner du porc. Malcolm leur tint tête et passa ses deux dernières années d'emprisonnement en ne mangeant que du pain et du fromage.

L'incident, tel qu'il est raconté dans la nouvelle biographie de Manning Marable, *Malcolm X : A Life of Reinvention*, fixa le cadre de la carrière politique de Malcolm, de sa rupture avec la Nation of Islam et, en définitive, la ligne de conduite qui le mena à la mort. Sa réclamation en prison devait le guider vers le type de réforme intérieure qui était alors prônée par la Nation of Islam, organisation que Malcolm avait tout d'abord rejointe, entraînant derrière lui des milliers d'autres adeptes. Mais Malcolm préconisait la protestation et l'agitation, méthodes que la Nation of Islam rejetait.

À la différence de la biographie de Bruce Perry publiée en 1991, – *Malcolm* – présentant un portrait le plus exhaustif possible à travers les anecdotes les plus extravagantes, la biographie de Marable filtre judicieusement les faits en les séparant du mythe. Selon Marable, Malcolm s'était retrouvé piégé dans un mariage malheureux, cocufié par sa femme avec l'un de ses lieutenants. Son indignation face au comportement donjuanesque d'Elijah Muhammad ^[7] est attisée par sa morale et par son ressentiment : l'une de ces femmes est une ancienne conquête. Malcolm X pouvait également être impatient et capricieux. Et son comportement, dans la dernière partie de sa vie, jette une ombre sur sa réputation d'ascète. Il pouvait être parfois antisémite, sexiste et, privé de la structure de la Nation, inefficace.

Cependant, les grands traits de la vie de Malcolm, sa famille en butte à la terreur des suprémacistes blancs, son père assassiné, sa trajectoire de criminel devenu militant au service de sa race, sont fidèlement relatés, et le livre de Marable excelle lorsqu'il analyse le caractère changeant de ses orientations politiques. Marable révèle que Malcolm, à maints égards, entretenait des relations ambiguës avec la Nation of Islam. La Nation telle que la concevait Elijah Muhammad combinait le séparatisme noir de Marcus Garvey, avec le rejet des actions de protestation, prôné par Booker T. Washington. Dans les faits, ses membres étaient conservateurs, mettaient l'accent sur la réforme morale, sur l'élévation individuelle et sur l'esprit d'entreprise. Malcolm était lui aussi partisan de la réforme, mais il croyait qu'en dernière instance, toute véritable réforme avait des implications

radicales.

En sortant de prison, Malcolm avait été frappé par la faiblesse numérique de la Nation, dont seuls les membres de Chicago et de Detroit étaient véritablement actifs. Il en devint rapidement le recruteur le plus efficace, tout en organisant et redonnant vie aux mosquées de Philadelphie, Boston, Atlanta et New York. Ce dynamisme ne se limitait pas à renforcer la Nation ; il visait à en faire une force agissante dans le cadre du mouvement des droits civiques.

Grâce à sa grande énergie, il noua un grand nombre de relations, allant des plus amicales (Louis Farrakhan), aux plus cyniques (George Lincoln Rockwell). Il s'allia avec le syndicaliste A. Philip Randolph et Fannie Lou Hamer, fit la cour à la famille royale saoudienne, et se transforma en ambassadeur de l'Amérique noire dans les pays en développement.

Il est tentant de dire que la politique de Malcolm n'a pas particulièrement bien vieilli. Même après avoir rejeté la suprématie noire, Malcolm restait profondément sceptique au sujet de l'Amérique blanche dont les intentions, selon lui, pouvaient mieux se deviner à partir des actions de ses zéloteurs. Malcolm avait peu de patience à l'égard des politiciens modérés et préférait les choix clairs. Sa vision manichéenne du monde, allait de l'époque où il dénonçait les Blancs comme des diables, jusqu'à ses discours plus nuancés, comme *The Ballot or the Bullet* (« Le bulletin de vote ou la balle de revolver »).

Mais Marable rend compliquée toute tentative de fixer une fois pour toutes l'idéologie de Malcolm, en racontant comment, alors qu'il commençait à s'éloigner du dogme de la Nation of Islam, la secte mena des efforts concertés pour garder Malcolm dans ses rangs. Les responsables demandèrent à Malcolm et à d'autres prêcheurs d'enregistrer leurs conférences et de les leur soumettre pour approbation, dans le but de s'assurer qu'ils mettaient en avant l'idéologie de la Nation, et ne lançaient pas des appels politiques en faveur d'une Amérique noire plus ouverte. Ils le réprimandaient régulièrement lorsqu'il s'éloignait du texte préparé, y compris, vers la

fin, lorsqu'il sembla se réjouir de l'assassinat de John F. Kennedy. La réponse qu'Elijah Muhammad fit à Malcolm lors de sa suspension, est révélatrice des buts et de la politique du groupe : « Le président du pays est aussi notre président. »

Il faut accorder à Marable le mérite de ne pas avoir jugé de l'influence de Malcolm d'après son incapacité apparente à forger une philosophie cohérente. Lorsque Malcolm voyageait en Afrique et au Moyen-Orient, lorsqu'il participait à des débats à Oxford ou à Harvard, il découvrait une multitude d'idées nouvelles, de nouveaux modes de pensée qui le déstabilisaient profondément. Il ne renonça jamais entièrement à sa perception cynique des Blancs américains, mais il élargit réellement ses perspectives, en acceptant le mariage interracial et en regrettant la froideur personnelle qu'il avait manifestée à l'égard des Blancs. Toutefois, la vision politique de Malcolm n'a jamais été aussi entière que celle de Martin Luther King, qui s'est toujours fidèlement conformé à son principe central – celui pour lequel on le connaît aujourd'hui –, son engagement en faveur de la non-violence.

Malgré son intelligence prodigieuse, Malcolm a davantage exprimé le cœur de l'Amérique noire que sa pensée. Malcolm était la voix d'une Amérique noire dont les parents avaient connu l'affront d'être traités comme des citoyens de seconde zone, avaient vu les protestataires battus par la police et mordus par des chiens, des enfants tués par des bombes dans des églises et qui se retrouvaient contraints de rester à ronger leur frein. Il a préféré mettre le projecteur sur le froid calcul d'opprimer un peuple en le forçant à renoncer à son droit à l'autodéfense, un droit inscrit dans les lois de l'Occident et dans sa morale, attribut essentiel de la citoyenneté américaine, en échange de droits civiques qui leur avaient été promis un siècle auparavant. Le recours à la non-violence et sa pertinence sont sans doute indiscutables ; le mouvement des droits civiques a profondément transformé le pays. Mais ce mouvement a demandé aux Afro-Américains une aptitude à pardonner proprement surhumaine. Dick Gregory a bien résumé le dilemme, Cité par Marable il a déclaré : « Je me suis engagé dans le mouvement de la non-violence, mais cela me

rend plutôt mal à l'aise. »

Toutefois, l'intérêt persistant du message de Malcolm, la partie de ce message qui résonne encore depuis l'Audubon Ballroom où il fut assassiné jusqu'au South Lawn [la pelouse de la Maison Blanche], c'est l'affirmation du droit d'un peuple à se protéger et à améliorer sa condition par ses propres moyens. À l'époque de Malcolm, ce message signifiait le refus de renoncer au droit de protéger son propre corps. Mais il condamnait aussi les criminels noirs qui s'en prenaient à des Noirs innocents. Et ce qui est sans doute le plus significatif, Malcolm rejetait les normes de beauté imposées par d'autres et en définissait de nouvelles. Lors d'un rassemblement en 1962, Malcolm déclara :

« Qui vous a appris à détester la texture de vos cheveux ? Qui vous a appris à détester la couleur de votre peau ? Qui vous a appris à détester la forme de votre nez et la forme de vos lèvres ? Qui vous a appris à vous détester du sommet de votre tête à la plante de vos pieds ? Qui vous a appris à détester votre propre nature ? »

L'attaque ne visait pas une personne blanche en particulier, mais une force systémique poussant les Noirs vers le dégoût d'eux-mêmes. Ce que Malcolm disait à ma mère, une pauvre fille noire, c'était : « Tout va bien. Et tu es une fille bien. S'engager au côté de Malcolm X, c'était être bien, c'était être débarrassé de la malédiction mythique de Cham et renaître comme être humain à part entière.

Pratiquement toute l'Amérique noire a été, d'une façon ou d'une autre, touchée par cette renaissance. Avant Malcolm X, notre identifiant même auquel nous adhérons maintenant – *black* – était une insulte. Nous étions des gens de couleur, ou des Nègres, et traiter quelqu'un de *noir*, c'était chercher la bagarre. Mais Malcolm a transformé la menace inhérente à ce mot en quelque chose de mystique : *Black Power, Black is beautiful ; It's a black thing, you wouldn't understand* ^[8] .

Le hip-hop, en mettant l'accent sur l'affirmation de soi, sur la liberté d'être ce que l'on est, et sur l'esprit d'entreprise, est indéniablement un

enfant de la conscience noire. C'est l'un des styles musicaux les plus en vogue actuellement et c'est également le premier genre de musique populaire qui porte vraiment la marque de l'Amérique post-années soixante, avec une base de supporters jeunes et intégrés. De fait, la jeunesse qui a aidé Barack Obama à se présenter à la course à la présidence, a été dans un premier temps organisée par des directeurs de sociétés de production d'enregistrements de musique hip-hop. Et les vedettes de cette musique choisissent leurs coupes de cheveux comme bon leur semble.

De toutes les diatribes de Malcolm, la notion la plus séduisante était celle d'autocréation collective (*collective self-creation*) c'est à dire l'idée que le peuple noir pouvait, à force de volonté, se reconstruire lui-même. Dans la dernière partie de son livre, Marable raconte l'histoire de Gerry Fulcher, un officier de police blanc qui, presque contre sa volonté, était tombé sous l'emprise de Malcolm. Chargé de mettre le téléphone de Malcolm sur écoute, Fulcher croyait que Malcolm était « l'un de ces voyous » qui cherchaient à tuer des flics et à renverser le gouvernement. Mais il changea d'avis. « Ce que j'ai entendu n'était pas du tout ce à quoi je m'attendais », dit Fulcher. « Je me souviens de m'être dit : "Voyons voir : là il a raison... Il veut que [les Noirs] aient un emploi. Il veut qu'ils reçoivent une éducation. Il veut qu'ils rentrent dans le système. Qu'y a-t-il de mal à ça ?" » Pour les Noirs qui n'ont jamais eu l'opportunité de donner d'eux une autre image que celle généralement répandue de tire-au-flanc ou de nounous, cette vision avait un attrait incontestable.

Ce qui lui donnait une valeur ajoutée, c'était le parcours personnel de Malcolm, son étincelante transformation de vagabond amoral en zélateur hyper-moral. « Il avait un esprit brillant. Il était discipliné », disait Louis Farrakhan dans un discours en 1990, ajoutant :

« Je n'ai jamais vu Malcolm fumer. Je n'ai jamais vu Malcolm boire un verre... Il ne prenait qu'un seul repas par jour. Il se levait à 5 heures du matin pour faire ses prières... Je n'ai jamais entendu Malcolm jurer. Je n'ai jamais vu Malcolm faire de l'œil à

une femme. Malcolm était comme une horloge. »

En écho à cette appréciation de Farrakhan, un informateur du FBI, l'un des nombreux informateurs qui, à la fin des années 1950, avaient infiltré la Nation of Islam au plus haut niveau, déclarait :

« Le frère Malcolm... est un organisateur expérimenté et un travailleur infatigable... Il n'a pas peur et ne peut pas être intimidé... Il connaît presque toutes les réponses sur le bout des doigts et doit être traité avec précaution. Il est peu probable qu'il viole aucune loi ni aucun arrêté. Il ne fume ni ne boit, et est doté d'un caractère hautement moral. »

En fait, Marable donne des détails qui suggèrent que Malcolm, à la fin de sa vie, s'éloignait peut-être de ce modèle de personnage hyper-moral. Il boit du rhum-Coca et s'autorise un second repas dans la journée. Marable le suspecte d'une ou deux liaisons, dont l'une avec une jeune convertie à la Nation, âgée de dix-huit ans. Mais, dans l'opinion publique, Malcolm s'est réincarné en modèle de droiture, et même dans les récits de Marable, il est obsédé par la poursuite de son auto-reconstruction. Cette quête ne prit fin que lorsque Malcolm fut tué par les musulmans mêmes desquels il avait jadis demandé allégeance.

Mais ce qui demeure de Malcolm, c'est homme à la discipline de fer qui s'est construit lui-même. Au cours des quarante dernières années, l'Amérique noire a été représentée à travers le prisme déformant du crack, du crime, du chômage et de la montée en flèche du taux d'incarcération. Quelques-unes de ses figures les plus célèbres – Michael Jackson, Mike Tyson, Al Sharpton, Jesse Jackson, O. J. Simpson – se sont toutes révélées, à des degrés divers, trop humaines. Malcolm se distingue sur cette toile de fond. Grand, ascétique et séduisant, clair et direct, Malcolm était tel que vous auriez aimé que soit votre fils. Malcolm était *clean*, comme aurait dit Joe Biden, et il s'était tacitement et solennellement engagé à ne jamais vous mettre mal à l'aise.

L'autorité morale de Malcolm a toujours de l'influence dans les milieux conservateurs noirs. C'est son plaidoyer constant en faveur de la couleur noire, non comme cause d'échec, mais comme source d'engagement pour le progrès d'abord individuel puis collectif, qui le rend convaincant. Derrière les condamnations du racisme blanc de Malcolm, se cache toujours une notion plus subtile, plus riche d'inspiration : « Vous êtes meilleur que vous croyez », semblait-il nous dire. « Alors, agissez en conséquence. »

Dans un éloge de Malcolm X resté célèbre, Ossie Davis le présentait comme incarnant « notre humanité noire vivante » et comme « notre brillant prince noir ». Un seul homme pourrait recevoir aujourd'hui ce double hommage : Barack Obama. Les progressistes, qui ont toujours pris plus de plaisir à entendre les dénonciations fracassantes de Malcolm, plutôt que ses appels à la morale, ne sont pas impressionnés par ce message. Mais, parmi les Noirs, les appels d'Obama à la morale sont chaleureusement reçus, non pas parce que ceux qui l'écoutent croient que le racisme a été vaincu, mais parce que le fait pour les Noirs d'arrêter la PlayStation de leur fils, touche une partie profonde et américaine de leur être, la croyance que par eux-mêmes, ils peuvent s'améliorer et se renouveler.

Comme Malcolm, Obama avait été un vagabond qui s'est finalement trouvé un but dans l'action politique au sein de la communauté noire, et qui avait d'abord intégré une église nationaliste dont il s'est ensuite éloigné. Comme pour Malcolm, ses discours aux publics noirs sont pleins d'exhortations à l'autocréation, et sont profondément inspirés de son expérience personnelle. Dans ses mémoires, Barack Obama évoque l'influence de Malcolm sur sa propre vie :

« Ses actes répétés d'autocréation me parlaient ; la pure poésie de ses mots, sa franche insistance sur le respect, promettaient un ordre nouveau et sans compromis, martial dans sa discipline, forgée par la seule force de la volonté. Tout le reste, les propos sur des diables aux yeux bleus et sur l'apocalypse, était pour moi secondaire ; je décidai que c'était un bagage religieux que

Malcolm semble lui-même avoir sagement abandonné à la fin de sa vie. »

L'été dernier, j'ai quitté Harlem pour Morningside Heights, un quartier proche de Columbia. C'était la première fois que je m'installais dans un quartier qui n'était pas à majorité noire, et l'un de mes rares domiciles qui ne soit pas situé dans ce qu'on appelle un quartier difficile. On y trouve des bars et des restaurants à chaque coin de rue, deux magasins bio et un supermarché ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre qui fournissent constamment des légumes frais. Le quartier correspond à ma nouvelle vie, parfaitement cosmopolite.

J'ai passé mes deux dernières années à lire assidument les études sur la Guerre de Sécession. À plusieurs reprises, je me suis trouvé confronté à un type de Blanc américain – Abraham Lincoln, Ulysses Grant, Adelbert Ames – que la Conscience noire, non sans raison, aurait rejeté. Et pourtant je me suis rendu compte que j'admirais Lincoln, en dépit de ses diatribes contre l'égalité des Nègres ; que je respectais Grant, même s'il avait à un moment possédé un esclave et défendu l'idée d'expulser du pays les Afro-Américains. Si j'avais pu voir la complexité de Grant et de Lincoln, que pouvais-je voir en Malcolm X ?

Alors j'ai pensé aux avantages dont les Noirs en général, moi y compris, disposent aujourd'hui. Dans son *Autobiographie*, Malcolm revient sur ses années de collège : il était l'un des premiers de sa classe, et fit un jour l'erreur de dire à son professeur qu'il voulait devenir avocat. « Ce n'est pas réaliste pour un Nègre », lui avait répondu l'enseignant. En repensant à cela, Malcolm déclare :

« Mon plus grand regret a été, je crois, de ne pas avoir eu le type de formation académique que j'aurais aimé avoir... Je crois vraiment que j'aurais pu être un bon avocat. »

Ce qui alimentait la rage de Malcolm, c'est qu'en dépit de toute son intelligence, de ses aptitudes et de sa capacité à se réinventer, ses ambitions se heurtaient à un obstacle infranchissable parce qu'il était

noir. À l'époque, les possibilités d'autocréation avaient encore des limites. Ce n'est plus le cas maintenant. Obama est devenu avocat, et il s'est construit lui-même en tant que président, bien qu'il vienne d'une famille monoparentale et qu'il ait fait usage de drogues.

Et cela vaut pour les plus modestes d'entre nous. Je suis toujours, au fond de moi, cet enfant qui a été renvoyé du collège, et par deux fois chassé de l'université. Né en dehors du mariage, j'ai eu, moi aussi, un fils en dehors du mariage. Mais mes parents ne m'ont jamais considéré comme un mécréant, et ma mère est la première image de la beauté que j'aie connue. Aujourd'hui, personne ne met en cause le droit de ma compagne de coiffer ses cheveux comme elle le veut. Personne n'interpelle notre droit à l'autocréation. Il faudrait être bien arrogant pour ne pas honorer tout cela, et s'en tenir au contraire à quelques préjugés pour caractériser la personnalité de Malcolm X ; alors que, lorsqu'il était enfant, il a vu à l'œuvre la violence terroriste des suprémacistes blancs, que ses ambitions ont été ruinées par des racistes et qu'on l'appelait sans cesse « *nigger* », à tel point qu'il pensait que c'était son nom.

Lorsque j'ai emménagé dans mon nouvel appartement, j'ai immédiatement opéré un changement. J'ai sorti la vieille affiche de Malcolm X de son papier bulles, et je l'ai fixée sur le mur ouest de mon salon.

Notes du chapitre

[1] ↑ Dans des spectacles américains, grimage en noir de comédiens blancs pour incarner une caricature stéréotypée de personne noire.

[2] ↑ Le 7 mars 1965, Martin Luther King organisa une marche depuis Selma, en direction de Montgomery, la capitale de l'État d'Alabama, pour exiger les droits civiques. La manifestation fut stoppée sur le pont Edmund-Pettus et réprimée dans le sang. Dix-sept personnes furent blessées. Ce jour est surnommé le « Dimanche sanglant ».

[3] ↑ Langue parlée principalement au Ghana et en Côte d'Ivoire.

[4] ↑ Kanye Omari West : rappeur, auteur-compositeur-interprète, producteur, réalisateur et

designer américain, originaire de Chicago.

[5] ↑ Philosophe afro-américain, spécialiste des religions. Il a étudié et enseigné à Harvard et ensuite à Princeton. Il a mené sa vie durant un combat pour la justice et l'égalité. Ses critiques n'ont pas épargné Obama.

[6] ↑ Homme politique afro-américain, élu en 2009 président du Comité national républicain, et qui assure la direction de ce parti. C'est la première fois qu'un Afro-Américain occupait ce poste.

[7] ↑ Fondateur de la Nation of Islam. Fils d'esclaves émancipés. En 1923, il est ouvrier chez Chevrolet, à Detroit. En 1947, il s'installe à Chicago, où il prend la direction de la Nation of Islam.

[8] ↑ Pouvoir noir. Le noir est beau. C'est un truc de Noirs : vous ne pouvez pas comprendre.

V. Notes de la cinquième année

Il fut un temps où je croyais qu'il existait une justice immanente, que les bonnes actions finiraient par être récompensées, même si ce n'était pas de mon vivant, et les mauvaises punies. J'avais acquis cette croyance en une justice immanente à un moment assez flou de mon enfance, où je commençais à développer, bien que de façon rudimentaire, un sens du bien et du mal. La tragédie ne me convient pas. Je suis plus à l'aise avec les histoires que l'on raconte le soir au coucher : contes de fées et intrigues romanesques. J'aimerais croire en Dieu. Mais je n'y arrive pas. Ce penchant est le résultat d'expériences bien concrètes. À l'âge de neuf ans, je fus tabassé par un gamin qui voulait s'amuser. Quand en larmes, je suis allé trouver mon père à la maison, il m'a répondu : « *Ou tu te bats avec ce garçon, ou tu te bats avec moi.* » Sa réponse ne laissait de place à aucun dieu ; elle signifiait qu'il n'y avait pas de justice en ce monde, hormis celle que nous forgeons de nos propres mains. Plus tard, j'avais alors douze ans, six garçons sortirent d'un bus de la ligne 28 qui allait à Mondawmin Mall, me jetèrent à terre et me piétinèrent la tête. Mais ce qui me choqua le plus cet après-midi-là, ce n'était pas ces garçons ; c'était les adultes sans foi, païens, qui passèrent sans s'arrêter. Gisant par terre, recevant littéralement des coups de pieds sur la tête, je compris que personne, ni mon père, ni les flics, et encore moins quelque Dieu que ce soit, ne viendrait à mon secours. Le monde était brutal et éluder cette brutalité en cédant à la douceur enfantine, équivalait à s'offrir en pâture. Le message était clair même si j'avais du mal à l'accepter : la force crée vraiment le droit, et celui qui cogne le premier cogne le mieux, et si cela ne suffit pas, il faut jouer du couteau ou appuyer sur la gâchette, faire quelque chose pour que ce monde barbare comprenne que vous n'êtes pas une victime.

J'ai d'abord pensé qu'il y avait là quelque chose de noir, quelque

chose qui venait de la rue. Puis j'appris que les nations aussi étaient sans préoccupations religieuses, autrement dit, qu'elles puisaient leur force non dans l'existence d'un Dieu, mais dans leurs armes. La rue et le monde partageaient le même code. Le calibre 38 était l'équivalent d'une ogive nucléaire : il donnait une fausse sécurité, minait notre humanité et menaçait toute civilisation.

Dans les archives de l'histoire de l'humanité, rien ne plaide en faveur d'une justice divine ; en revanche, bien des éléments vont dans le sens contraire. Ce que l'on sait, c'est que les bons peuvent endurer d'horribles souffrances, alors que les responsables d'horreurs profitent du meilleur de la vie. Rien ne prouve qu'il y aura réparation, ni dans cette vie, ni dans une autre. Le barbare Andrew Jackson ^[1], se régalaient des assassinats de masse, se réjouissait de l'esclavage et mourut en héros national. Pendant trois décennies, J. Edgar Hoover ^[2] incita à l'assassinat et usa du chantage à l'encontre de citoyens qui ne souhaitaient qu'un peu plus d'égalité, de liberté et de bonheur. Aujourd'hui, son nom est associé à un édifice dont on nous dit qu'il a été érigé pour rendre la justice. Hitler a poussé tout un peuple au bord de l'extinction, il a échappé à la justice humaine et trouve encore aujourd'hui des disciples dans certains des pays qu'il a occupés. Les chefs de guerre de notre histoire nous donnent encore des coups de pied à la tête, et personne, ni nos pères, ni nos dieux ne nous portent secours.

La justice immanente, l'espoir collectif et la rédemption nationale sont des notions qui ne signifiaient rien pour moi. La vérité se trouvait du côté de l'athéisme, dès lors que l'amoralité de l'univers est considérée non comme un problème, mais comme un état de fait. Par conséquent, je devins libre de considérer que ma propre moralité n'avait rien à voir avec l'universel ni avec l'abstrait. La vie est courte et la mort invincible. Alors j'ai aimé intensément puisque je ne pouvais pas aimer longtemps. Alors j'ai aimé et je me suis attaché à des réalités tangibles – ma femme, mon fils, ma famille, la santé, le travail, les amis.

J'ai trouvé dans cet amour concret et sans dieu, quelque chose qui touchait néanmoins à l'universel et au spirituel. Les éléments concrets donnaient un sens à ma vie : j'étais un homme noir qui voulait avancer et voir sa famille noire avancer. Cette histoire simple me rattachait à une communauté, vivante et morte. Mes ancêtres, dans leur grand majorité, n'avaient pas vécu en des temps où l'espoir était permis. La plupart d'entre eux n'étaient ni des Harriet Tubman ni des Martin Luther King, vivant dans le maelstrom de grands bouleversements ; c'étaient des combattants qui se sont frayé un chemin à travers les ténèbres de l'avant, de l'après et de l'entre-deux. Ils n'ont pas changé l'histoire. Parmi eux, il y a Celia, une esclave, pendue en 1855 pour avoir tué son maître, mais qui, pendant un court moment, son bâton à la main, devant le corps sans vie, connut la liberté, pour avoir empêché ce maître de « la forcer ». Il y a Margaret Garner, qui avait tué son propre enfant plutôt que de le livrer à la mort lente de l'esclavage et qui, avant d'expirer, dit à son mari : « Ne te remarie jamais sous le joug de l'esclavage. » Il y a Ida B. Wells, qui se dressa contre la grande vague de lynchages, même lorsque ceux qui en étaient victimes ne le faisaient pas, et même lorsque le pays se détourna d'elle. Aucun de ces héros ne réussit à influencer ni à contraindre les maîtres de l'Amérique. Leur aspiration à un monde meilleur s'était soldée par un échec. C'était l'histoire de mes ancêtres, l'histoire à laquelle je m'attendais pour moi-même. C'étaient des histoires sans espoir mais étaient-elles sans signification ? Si Celia, Margaret et Ida n'étaient pas parvenues à transformer le pays, ni à modifier ses principes, elles avaient réussi à agir selon leurs propres principes. C'est tout ce qu'elles pouvaient maîtriser. Dans le cadre étroit et limité de leur vie, tout ce qu'elles avaient était leur propre conscience, leur propre histoire. Dans les leçons qu'elles nous ont transmises, il n'était pas question d'espoir chimérique, ni de rêve impossible à réaliser. Il était question de pouvoir et de nécessité de résister immédiatement.

C'est sur ce terrain que je les rejoignis. Je compris que l'esclavage noir en Amérique avait un double aspect. D'abord, il y avait le problème de l'esclavage en lui-même et tout ce qui s'en est suivi, de la

Reconstruction à Jim Crow et à l'incarcération massive. Ensuite, il y avait l'histoire fabriquée, colportée pour ennoblir et poétiser l'esclavage. C'est face à elle que ces héros avaient toute leur place. Célia irait à la mort au lieu d'accepter le récit du don de son corps. Margaret se transformerait en tueuse d'enfant au lieu de se faire complice. Ida choisirait de crier, dans le tumulte des vagues, plutôt que d'accepter le récit fabriqué par les maîtres de l'Amérique. J'étais un écrivain comme Ida. Et j'ai senti, un siècle plus tard, que moi aussi, je voulais rassembler mes mots et crier dans le tumulte des vagues. Car crier, c'était refuser cette histoire et ce déni avait un sens, même si les vagues continuaient de déferler, peut-être pour toujours. Les maîtres pouvaient se mentir à eux-mêmes, mentir au monde entier, mais ils ne pourraient jamais me contraindre à me mentir à moi-même. Je n'oublierais jamais que ce sont des menteurs, qu'ils ont justifié le viol, l'esclavage des enfants et les lynchages, en se disant à eux-mêmes, à nous et au monde, qu'il y a quelque chose d'arriéré en nous, une tare dans nos gènes, quelque chose de malencontreux dans la forme de notre nez, dans l'épaisseur de nos lèvres, dans notre façon de parler ou dans nos goûts artistiques, quelque chose de disgracieux chez nos femmes ou de brutal chez nos hommes, quelque chose de mauvais en nous au-delà de la malchance d'avoir été violentés, réduits en esclavage et lynchés.

Si la liberté a jamais signifié quelque chose pour moi, c'est bien la résistance. Je me souviens de la première fois où j'ai entendu *Fight the Power* (« Combats le pouvoir »), en particulier le vers où Chuck D ^[3] accuse Elvis et John Wayne de racisme. Il est vrai qu'Elvis Presley n'était pas raciste, tandis que John Wayne l'était. Mais là n'est pas l'essentiel. Ce qui compte, c'est que ce vers témoignait d'un manque total de respect et d'une piètre estime à l'égard des héros consacrés de l'Amérique, et insistait pour que la culture pop des pilleurs soit traitée comme la pillarde qu'elle est. Chuck persistait à traiter les prétentions de nos maîtres avec tout le mépris qu'elles méritaient. Lorsque j'ai entendu ce vers, je me suis senti libre. J'avais envie de crier. Je me suis inspiré de cette liberté pour écrire. Le monde pouvait tomber dans un gouffre, je n'avais pas à me trouver parmi ceux qui le poussaient.

Mieux, je n'avais pas à acquiescer alors que des imbéciles insistaient pour contester les lois de la gravitation. Cette défiance était ma base inébranlable, aussi réelle que ma femme, mon fils, ma famille, mes amis, ma communauté. Cette défiance ne sauverait ni rien ni personne, moi encore moins que les autres. Mais c'était ma façon de cogner, de poignarder, de tirer, de faire ce qu'il fallait pour demeurer libre, pour qu'ils sachent que je n'étais pas leur victime.

L'athéisme noir et l'incrédulité à l'égard des rêves et de la morale avaient des avantages incontestables. Ils nous épargnaient la charge de penser que les « Blancs » dans leur majorité nous écoutaient avec intérêt. Les « Blancs », dans leur majorité, ne le font pas. Comme tout un chacun, ils s'intéressent surtout à eux-mêmes, raison pour laquelle les appels publics à la conscience, en dehors de quelques appels convaincants, ou de menaces existentielles, débouchent généralement sur une désillusion. Mais j'étais armé contre la désillusion parce que, dans ma défiance, je n'avais aucune attente du tout de la part des Blancs.

Cette absence d'illusion correspondait à ce que j'écrivais, parce que les écrivains, eux aussi, doivent apprendre à renoncer à tout recours et à toute attente. Pour eux, l'échec est monnaie courante : licenciements et mises à pied, refus de sujets, manuscrits jetés à la poubelle, mauvaises critiques, éditeurs indifférents, médiocrité de leurs propres ébauches, tout cela forme comme un chœur qui vous conseille d'abandonner tant qu'il vous reste encore de la dignité. Si vous devez écrire, vous devez apprendre à travailler au mépris de ce chœur, au mépris des refus d'édition, en dépit des livres qui n'ont pas trouvé leur lectorat et, par-dessus tout, au mépris de l'angoisse de la page blanche. C'est ainsi qu'en écrivant j'ai découvert que l'athéisme noir et la défiance produisaient une conception générale de la vie. Personne ne viendrait me sauver, et personne n'allait me lire. Je devais avoir mes propres raisons d'écrire, dénuées de toute attente. Il n'y aurait pas de récompense.

Sauf qu'il y en eut une.

C'était vers la fin du premier mandat de Barack Obama. J'étais devenu « l'écrivain noir » de *The Atlantic*, ce qui rendait compte à la fois de mon identité et de mes centres d'intérêt. Selon une idée reçue, les journalistes afro-américains devaient éviter d'être catalogués comme « noirs » de peur qu'ils ne soient « enfermés » dans cette catégorie et dans l'incapacité d'aborder des sujets plus « universels » comme l'économie ou la politique internationale. Mais plus j'écrivais, plus je voyais que je n'étais pas enfermé, tandis que ceux qui avaient refusé le domaine que j'avais choisi, l'étaient. L'idée selon laquelle la question raciale, c'est-à-dire la force de la suprématie blanche, est un sujet marginal et provincial, fait en soi partie de la suprématie blanche. Elle s'appuie sur le concept selon lequel les crimes fondamentaux à l'origine de ce pays, n'ont qu'une importance secondaire dans la manière dont il s'est structuré.

Je savais alors que je ferais des reportages et des articles non à partir d'un angle de la société américaine, mais à partir du cœur même de cette société, à partir du pillage qui lui était indispensable et de la culture qui l'animait. Si l'on voulait vraiment comprendre ce pays, cette entreprise, vieille de deux siècles, d'édification d'une société basée soi-disant sur les valeurs des Lumières, je ne pouvais imaginer meilleur moyen pour étudier, que celui consistant à partir du point de vue de ceux que cette société a exclus et pillés pour mettre ces valeurs en œuvre. Je ne me suis pas senti enfermé dans mon rôle. Je me suis senti avantagé.

À présent, il était temps de tirer parti de tout cet avantage et de dresser un bilan de la première présidence noire. J'avais rassemblé des récits qui se présentaient comme les fils d'une théorie, même si je ne savais pas exactement comment ces fils pourraient être tissés ensemble. Une histoire me paraissait particulièrement frappante : celle du renvoi de Shirley Sherrod au début du mandat du Président. Sherrod avait été nommée à un poste dans l'administration Obama. En 2009, Andrew Breitbart^[4], un provocateur de droite, publia des extraits d'un discours qu'elle avait prononcé devant une section locale de la NAACP. Les extraits montraient Sherrod se réjouissant de

pouvoir se venger sur un fermier blanc de toutes les insultes et abus racistes qu'elle avait subis. Sherrod fut immédiatement licenciée sans le moindre égard. Plus tard, des courriels révélant que des représentants de l'administration se congratulaient réciproquement pour avoir géré rapidement la situation et évité une crise, furent rendus publics. Sherrod était connue parmi les militants des droits civiques. Son cousin avait été lynché en 1943. Son père avait été assassiné par un fermier blanc à la suite d'un litige foncier. Elle avait été membre du SNCC et fait partie des responsables du Mouvement d'Albany. Dans ce cadre, elle s'était battue pour les fermiers noirs dans le sud-ouest de l'État de Géorgie où elle était née. Les propos qu'on lui avait attribués ne cadraient pas avec la vie qu'elle menait en tant qu'intégrationniste non violente, ce qui fut rendu manifeste lorsque son discours fut publié dans sa totalité le lendemain. Sherrod ne savourait pas sa vengeance ; elle expliquait au contraire comment elle avait surmonté cette impulsion.

Cet épisode mit l'administration Obama dans l'embarras, mais il mit aussi en relief la grande puissance de la notion d'innocence blanche, le besoin de croire que quoi qu'il puisse arriver au pays, l'Amérique blanche est toujours irréprochable. La possibilité que Shirley Sherrod ait pu se mettre en colère ou qu'elle ait voulu se venger – même si c'était faux – devait être effacée avant qu'il soit permis de poser des questions gênantes sur l'innocence blanche. De même, lorsque Obama déclara que l'officier de police de Cambridge avait « agi de façon stupide », cette déclaration, qui laissait supposer que le policier portait une certaine responsabilité pour avoir arrêté un citoyen respectable à son propre domicile, fut accueillie par une vague de protestations. En revanche, dans son premier discours sur la race, le portrait sympathique qu'Obama présenta de Blancs contraints de se calfeutrer dans leurs maisons des centres-ville – une défense de l'innocence blanche – fut accueilli comme un coup de maître politique. (Ce ne fut pas le cas de son évocation des remarques racistes de sa grand-mère ; on l'accusa de la dénigrer).

Comment Obama aurait-il dû s'attaquer au puissant impact de cette

innocence ? Aurait-il dû évoquer plus ouvertement des vérités douloureuses ? S'il avait énoncé ces vérités, à quel résultat aurait-on pu s'attendre ? Les propos et les actions d'Obama étaient bel et bien dictés par la crainte d'offenser l'innocence blanche. Obama était le premier président noir d'un pays à majorité blanche : *il aurait dû craindre l'innocence blanche*. Sans aucun doute, les Noirs ayant voté pour Obama l'ont fait parce qu'ils pensaient qu'il mènerait une politique qui améliorerait leur condition. Mais on conçoit difficilement que le fait de dire la vérité aurait rendu cette tâche plus facile.

Le premier mandat d'Obama tirait à sa fin, et les limites de son pouvoir étaient désormais visibles : c'était un président noir dont le pouvoir se heurtait aux mêmes forces qui pesaient partout sur la vie des Noirs. Il représentait nos aspirations et nos espoirs, mais il ne pourrait jamais ouvertement désigner l'origine de notre malheur. S'il essayait de le faire (« Le policier a agi de façon stupide » ; « Si j'avais un fils, il ressemblerait à Trayvon »), l'innocence blanche était aux aguets, menaçant de le forcer à abandonner son programme et de le détruire. Il y avait un autre prix à payer pour le pouvoir de Barack Obama, qui devenait clair : les crimes de l'État américain contre son propre peuple, de même que les bombardements au Yémen, en Afghanistan et en Irak étaient maintenant commis avec l'imprimatur d'un homme noir. Nous étions à la fois la communauté la plus ségréguée et la plus défavorisée du pays, et à présent, nous nous rendions en quelque sorte encore plus complices de tous ses péchés. D'une part, une retenue paralysante nous était imposée ; de l'autre, il nous faisait assumer la présomption de responsabilité de tout le poids des crimes commis par l'Amérique. Tel était notre président noir. Cela en valait-il la peine ?

Oui, aurais-je répondu au moment où j'écrivais cet article. Maintenant, même si je n'en suis plus sûr, je répondrais encore positivement. Obama représentait la réalisation des aspirations de générations d'Afro-Américains, d'une ambition noire aussi vieille que le pays. Quand George Washington est devenu président, il y eut sans doute, quelque part dans sa grande plantation en Virginie, un Noir qui savait

qu'un Noir aurait pu être à la place de Washington, meilleur que Washington, s'il en avait eu la possibilité. A présent, je me trouvais à un moment où, un homme noir au sommet du pouvoir, sa femme noire et ses filles noires saluaient le monde entier depuis la pelouse de la Maison-Blanche. Ce n'était peut-être qu'une demi-victoire, mais n'était-ce pas le cas de toutes les victoires que nous avons remportées dans ce pays ? L'émancipation n'avait-elle pas été suivie par un nouvel esclavage dans tout le Sud ? L'intégration n'avait-elle pas été effective seulement pour quelques privilégiés ? N'était-ce pas ce à quoi ressemblaient toutes nos victoires ?

Le prix à payer pour avoir un président noir me captivait et devint la question centrale de mon essai « Fear of A Black President » (La peur d'un président noir). Ce dont je me souviens le plus à propos de cet essai, c'est que, pour la première fois, après plus de quinze ans de pratique, je sentais que j'en contrôlais la forme. Au cours de toutes ces années, j'avais tenté de combiner mes influences – la poésie, le hip-hop, l'histoire, les essais biographiques, les reportages – pour aboutir à une œuvre originale et belle. C'était la première fois que j'avais l'impression d'y être parvenu et, plus encore, je comprenais le pourquoi et le comment de cette réussite. Cela ne me rendait pas la tâche plus facile, mais cette compréhension me procurait une grande joie.

Des événements extérieurs s'ensuivirent. Je remportai le National Magazine Award ^[5] pour cet essai. À trente-six ans, père d'un fils âgé maintenant de onze ans, je ressentis, pour la première fois de ma vie, une impression de stabilité financière. Kenyatta avait repris ses études et était devenue une scientifique. Elle travaillait encore à temps partiel, mais c'était moins indispensable. Bientôt, cela ne serait plus nécessaire du tout. J'étais fier de la voir avancer. C'est elle qui m'avait ouvert de nouveaux horizons – Paris, les films d'Hollywood d'avant la censure stricte du code Hays, E.L. Doctorow. Et maintenant, elle ajoutait à son répertoire, le mystère des cellules et des systèmes biologiques. Je n'avais pas été préparé au bonheur tout simple de voir quelqu'un qu'on aime grandir. Je ne m'y attendais pas, sans doute

parce que cela n'arrive que rarement et parce que, lorsque cela arrive, les personnes concernées prennent généralement des chemins différents. Tout ce que je peux dire, c'est que le fait de voir Kenyatta passer de spécialiste en arts libéraux à étudiante en médecine, a été l'une des grandes satisfactions de ma vie. C'était un acte de résistance ; nous n'étions pas obligés d'être ce qu'ils disaient que nous devions être. De plus, il m'arrivait quelque chose qui jusque-là avait manqué à ma vie : être utile à d'autres.

Cette même année, j'ai accepté qu'on fasse mon portrait dans un journal qui me qualifia de « meilleur écrivain américain sur la question raciale ». L'expression me donna un haut-le-cœur.

J'avais souvent présent à l'esprit le travail d'Adolph Reed. Je me suis souvenu de son essai *What are the Drums Saying, Booker ?*, où il condamne les intellectuels noirs qui, dans les années 1990, prétendaient se faire les interprètes « pour les Blancs, des ténèbres opaques du cœur noir ». Au moment où j'ai découvert ce texte, j'étais à l'université, précisément agacé par ce type d'intellectuels que Reed condamnait. Lorsque j'ai commencé sérieusement à écrire, un an après la publication de l'essai de Reed, j'étais décidé à ne jamais être un de ces interprètes. Il ne m'était pas apparu alors qu'écrire était toujours une sorte d'interprétation, une sorte de traduction de la spécificité de ses racines, de son savoir ou même de son propre état d'esprit, dans un langage susceptible d'être saisi et assimilé par un auditoire plus large. Presque tout écrivain noir qui publie dans la presse grand public, sera nécessairement lu par des Blancs. Reed n'était pas une exception. Il n'écrivait pas pour *The Chicago Defender*, mais pour *The Village Voice*, en interprétant la pensée d'intellectuels noirs pour ce public, en majorité blanc.

Mais tous les interprètes n'ont pas la même autorité auprès du grand public, et cette autorité ne découle pas uniquement de leurs mérites. J'en ai fait l'expérience directe. Des courriels arrivaient de la part d'organismes de spectacles, de documentaristes, de producteurs et d'éditeurs de revues, me demandant d'interpréter des aspects de la vie

des Noirs qui dépassaient mes compétences. Si le sujet était considéré comme « noir », je devais avoir quelque chose à en dire. Et c'est ainsi qu'il m'a été proposé d'expliquer l'histoire du jazz, la lutte des Mau-Mau, ou de diriger une vidéo de hip-hop. Je refusai presque toutes ces propositions. J'aurais dû en refuser davantage. Une question, posée par d'autres écrivains noirs et par des lecteurs, et par une voix intérieure, a commencé à me tarauder : *Pourquoi les Blancs aiment-ils ce que j'écris ?* La question allait finalement peser sur mon travail, du moins c'était l'impression que j'avais. Quoi qu'il en soit, il y avait une leçon à tirer : Dieu ne me sauverait pas, mais la défiance non plus. Comment défier un pouvoir qui vous réclame avec insistance ? Qu'importe l'histoire que vous racontez, si le monde est déterminé à en entendre une autre ?

Notes du chapitre

[1] ↑ Président des États-Unis de 1829 à 1837. Il fut l'un des fondateurs du Parti démocrate. Partisan d'accorder une plus grande autonomie aux États, il se prononça pour l'esclavage. Il conduisit des campagnes militaires pour arracher leurs terres aux Indiens.

[2] ↑ Premier directeur du Federal Bureau of Investigation (FBI) de 1924 à sa mort en 1972.

[3] ↑ De son vrai nom Carlton Douglas Ridenhour, né le 1^{er} août 1960 à Roosevelt, New York, est un rappeur, producteur de musique et éditeur américain. Il est l'un des cofondateurs du groupe Public Enemy avec Flavor Flav. Chuck D est l'une des figures les plus importantes de l'histoire du hip-hop, au même titre que Grandmaster Flash ou Afrika Bambaataa.

[4] ↑ Andrew Breitbart (1969-2012) : journaliste conservateur, auteur, présentateur de programmes d'actualités à la télévision.

[5] ↑ Le Prix des magazines nationaux récompense depuis 1966 « l'excellence éditoriale des magazines ». Il est accordé par la « Société américaine des rédacteurs de magazines » (ASME). Ce prix est considéré comme l'équivalent du prix Pulitzer pour les périodiques.

La peur d'un président noir

L'ironie de la situation dans laquelle se trouve le président Barack Obama ne saurait être mieux saisie qu'au travers de ses remarques sur la mort de Trayvon Martin, et de la levée de boucliers qui s'en est suivie. Obama a entamé sa présidence sous le signe de la modération. Il pimente ses discours d'idées défendues à l'origine par des conservateurs. Il cite régulièrement Ronald Reagan. Il fait des éloges appuyés de l'endurance du peuple américain qui s'exprimait à travers l'opinion publique. En dépit de ses appels en faveur du changement et du progrès, Obama est un révolutionnaire conservateur, et c'est dans le domaine même où il tient une place particulièrement importante, - la question raciale -, que ce côté conservateur se révèle le plus clairement.

Ce conservatisme dans ce qui touche aux problèmes raciaux s'est manifesté en partie dans sa retenue. Pendant presque tout son mandat, Obama a refusé de s'exprimer sur la manière dont la question raciale complique le présent de l'Amérique et, tout particulièrement, sa propre présidence. Mais en février dernier, dans la ville de Sanford, en Floride, George Zimmerman, un agent d'une compagnie d'assurances de vingt-huit ans, a tiré sur un adolescent noir, Trayvon Martin, et l'a tué. Zimmerman, armé d'un pistolet de 9 mm, croyait suivre un délinquant. Le prétendu délinquant se révéla être un garçon vêtu d'un sweat à capuche, qui ne tenait dans ses mains qu'un paquet de bonbons et une canette de thé glacé. Les autorités locales ont d'abord refusé d'arrêter Zimmerman, qui avait invoqué la légitime défense. Cela souleva l'indignation nationale. Les Skittles et le thé glacé Arizona acquirent une valeur symbolique. Des personnalités connues, comme l'acteur Jamie Foxx, l'ancien gouverneur du Michigan Jennifer Granholm, des membres de l'équipe de basket-ball Heat de Miami, se firent photographier avec une capuche. Lorsque l' élu Bobby Rush de

Chicago prit la parole à la Chambre des représentants pour dénoncer le caractère raciste du drame, il fut expulsé de la Chambre après avoir mis une capuche sur la tête au milieu de son discours.

Dans un premier temps, tous les partis réagirent face à la tragédie. Les conservateurs ne s'exprimèrent pas, ou soutinrent du bout des lèvres l'idée d'une enquête exhaustive. De fait, ce fut Rick Scott, le gouverneur républicain de Floride, qui nomma un procureur spécial : celui-ci inculpa Zimmerman pour homicide involontaire. Quand les militants des droits civiques convergèrent vers la Floride, la *National Review*, une publication qui s'était naguère opposée à l'intégration, publia un article proclamant : « Al Sharpton a raison ». L'idée qu'un jeune homme devait pouvoir se rendre dans un magasin et acheter des Skittles et du thé glacé sans être tué par un vigile du quartier semblait incontestable.

Lorsque des journalistes commencèrent à demander un commentaire de la Maison-Blanche, le Président avait déjà probablement réfléchi longuement à cette affaire. Obama n'est pas simplement le premier président noir de l'Amérique, il est aussi le premier président capable de donner des cours universitaires sur la question noire. Il a une connaissance approfondie de l'œuvre de Richard Wright et de James Baldwin, de Frederick Douglass et de Malcolm X. Les deux autobiographies d'Obama sont profondément concernées par la question raciale et, face à un auditoire noir, il est capable de faire référence à des personnalités politiques importantes, mais mal connues, comme George Henry White, qui fut de 1897 à 1901 le dernier Afro-américain élu membre du Congrès dans le Sud avant 1970. Mais, à très peu d'exceptions près, le Président a, pendant les trois premières années de son mandat, soigneusement évité de parler de race. Pourtant, après la mort de Trayvon Martin, Obama déclara :

Lorsque je pense à ce garçon, je pense à mes propres enfants et je pense que tout parent en Amérique devrait être capable de comprendre pourquoi il est impératif de faire une enquête sur tous les aspects de ce drame, et que tout le monde – au niveau

fédéral, à celui des États et localement – aide à comprendre exactement comment une telle tragédie a pu arriver...

Mais mon message va en premier lieu aux parents de Trayvon Martin. Si j'avais eu un fils, il ressemblerait à Trayvon. Je pense qu'ils ont le droit d'attendre que nous tous, en tant qu'Américains, nous prenions cette affaire avec le sérieux qu'elle mérite, et que nous allions jusqu'au bout pour savoir ce qui s'est passé exactement.

À partir de là, le cas de Trayvon Martin ne releva plus du deuil national et tomba dans quelque chose de plus sordide et de plus familier : l'utilisation politicienne du racisme. L'illusion du consensus s'effondra. Rush Limbaugh dénonça Obama pour avoir fait appel à l'empathie. *The Daily Caller*, un site Web conservateur, publia tous les tweets de Martin, dont les plus grossiers révélaient qu'il avait commis le péché impardonnable de parler comme un ado de dix-sept ans. Un site suprémaciste blanc, Stormfront, reproduisit une photo de Martin avec son pantalon tombant, faisant un geste inélégant avec son doigt. *Business Insider* publia la photographie, et la retira sans excuses lorsqu'elle se révéla être truquée.

Newt Gingrich, député Républicain conservateur, réagit de façon immédiate aux propos d'Obama : « Le président suggère-t-il que si un Blanc avait été tué, cela n'aurait pas posé de problème parce qu'il ne lui aurait pas ressemblé ? » En revenant aux questions de forme, la *National Review* déclara que le vrai problème était que l'on ne s'intéressait à la mort de jeunes Noirs que lorsque c'étaient des non-Noirs qui leur tiraient dessus. John Derbyshire publia dans *Taki's Magazine*, une revue iconoclaste et libertarienne, un article en forme de conseil raciste pour ses enfants, inspiré du cas Martin. (Parmi les conseils de Derbyshire : ne jamais aider un Noir quel que soit son problème ; éviter les rassemblements importants à majorité noire ; se faire quelques amis noirs pour se protéger des accusations de racisme.)

L'idée que la vraie victime pouvait être Zimmerman lui-même commença à se répandre dans le pays, propagée par sa famille et ses

avocats, autant que par des actions maladroites : Spike Lee publia un tweet avec l'adresse de Zimmerman, un acte d'autant plus déplacé que c'était l'adresse d'un autre Zimmerman ; la NBC publia à tort l'enregistrement d'une conversation téléphonique de Zimmerman avec un policier où il semblait faire un portrait raciste de Martin. En avril, lorsque Zimmerman lança un site Web pour collecter de l'argent pour sa défense, il rassembla plus de 200 000 dollars en deux semaines, avant que son avocat ne lui demande de le fermer, et ouvrit un autre site, géré par un fonds indépendant de défense juridique. Bien que la date du procès ne fût pas encore fixée, le fonds recueillait, en juillet, jusqu'à 1 000 dollars par jour.

Mais ce serait une erreur d'expliquer le soutien à Zimmerman par les maladroites de Spike Lee ou de la NBC. Avant que le Président Obama ne parle, la mort de Trayvon Martin était généralement considérée comme une tragédie nationale. Après le discours du Président, Martin fut utilisé comme produit publicitaire sur le site Internet d'un vendeur de cibles en papier pour entraînement au tir ; le produit imitait son blouson à capuche et son paquet de bonbons (le stock fut épuisé en une semaine). Avant que le Président n'en parle, George Zimmerman était sans doute l'homme le plus détesté d'Amérique. Après le discours du Président, Zimmerman devint l'icône de ceux qui croient que l'histoire véritable du racisme commence avec Tawana Brawley^[1] et finit avec l'équipe de joueurs de lacrosse de l'Université Duke.

Le paradoxe de Barack Obama est le suivant : il est l'homme politique noir qui a connu le plus grand succès de l'histoire américaine, en évitant les questions raciales du passé, en étant « clean », comme le qualifia un jour Joe Biden ; et pourtant, sa couleur noire indélébile irradie tout ce qu'il touche. Ce paradoxe s'enracine dans les paradoxes encore plus grands du pays qu'il dirige. Durant presque toute l'histoire des Etats-Unis, notre système politique fut fondé sur deux faits contradictoires : l'un étant l'attachement à la démocratie si souvent affirmé ; l'autre, une suprématie blanche, antidémocratique, inscrite à tous les niveaux de l'État. En s'attaquant à ce paradoxe, les Afro-américains ont été historiquement réduits à un espace de contestation

et d'agitation. Mais lorsque le président Barack Obama s'est engagé à « aller au bout de ce qui s'est réellement passé », il ne parlait pas comme un militant contestataire ni comme un agitateur. Il ne faisait pas appel au pouvoir fédéral ; il l'exerçait. Le pouvoir était noir et, dans certains cercles, il fut perçu comme tel.

Aucun exercice de modération ne pouvait changer ce fait. Que le Président s'adresse à « chaque parent en Amérique » n'avait pas d'importance. Son insistance pour que « tout le monde [agisse] ensemble » ne tirait pas à conséquence. Le fait qu'il refuse de mettre en cause les autorités menant l'enquête, ou de spéculer sur les événements, n'avait aucune importance. Même le fait qu'Obama exprime sa compassion à la mort de Martin de la façon la plus sereine que l'on puisse imaginer – « Si j'avais un fils, il ressemblerait à Trayvon » – n'a pas compté pour ses opposants. Après tout, qu'un manifestant porte une pancarte marquée « je suis Trayvon Martin » est une chose ; c'en est une autre d'entendre la même phrase prononcée par le Commandant en chef de la plus grande machine militaire de l'histoire humaine.

De par ses antécédents, en étant le fils d'un homme noir et d'une femme blanche, ayant grandi dans des communautés multiethniques en différentes parties du monde, Obama a bénéficié d'une position avantageuse pour aborder la question des relations raciales en Amérique. En outre, il a toujours fait preuve d'une dextérité enviable pour naviguer entre l'Amérique noire et l'Amérique blanche, et pour trouver le langage convenant à une grande fraction de chaque communautés s'est fait connaître au plan national, à la Convention nationale du Parti démocrate de 2004, par un discours annonçant l'avènement d'une nation débarrassée de ses vieux préjugés et d'une histoire honteuse. Il n'y était pas question des effets du racisme. En revanche, Obama soulignait l'importance du rôle des parents et condamnait ceux qui disaient d'un enfant noir avec un livre dans la main qu'il « jouait au Blanc ». Il se décrivait comme le fils d'un père venant du Kenya et d'une mère du Kansas et affirmait : « Dans aucun autre pays au monde, mon histoire n'aurait été possible. » Lorsque,

alors qu'il était sénateur, on lui demanda si la réponse à l'ouragan Katrina relevait du racisme, Obama répondit que l'ineptie de la réponse n'était ni noire ni blanche.

Le racisme n'est pas qu'une haine primaire, il s'affirme souvent par une grande sympathie à l'égard de certains et une profonde méfiance à l'égard d'autres. Depuis toujours, l'Amérique noire est l'objet d'une telle méfiance. D'où la vieille recommandation d'être « deux fois meilleur ». D'où le besoin d'un « discours » spécial asséné aux garçons noirs sur la manière d'être particulièrement prudents dans leurs rapports avec la police. D'où l'insistance de Barack Obama sur l'absence de composante raciale dans les répercussions de Katrina ; sur le fait que les injures entre enfants ont d'une manière ou d'une autre, la même importance que l'un des plus vieux principes guidant la politique américaine : la suprématie blanche. L'élection d'un Afro-Américain à la plus haute fonction politique devait être une démonstration du triomphe de l'intégration. Mais lorsque le président Obama s'exprima sur la tragédie de Trayvon Martin, il fit la démonstration des grandes limites de cette intégration ; il démontra que l'acceptation dépendait du fait d'être non seulement deux fois meilleur, mais également à moitié noir. Et même dans ce cas, l'acceptation totale est-elle encore refusée. Ce refus a limité le pouvoir d'Obama dans des domaines impactés de façon marginale – voire pas du tout – par la question raciale. Pendant ce temps-là, à travers le pays, la communauté à laquelle appartient Obama qui ressent ce type d'égalité comme une escroquerie, bouillonne de colère en silence.

Le premier mandat d'Obama a coïncidé avec une stratégie de résistance massive de la part de l'opposition Républicaine à la Chambre des représentants, et un nombre record de tentatives d'obstruction au Sénat. Ceci serait acceptable s'il s'était agi d'une réaction à la politique ou aux mesures stratégiques d'Obama, si cette résistance était simplement, comme elle est généralement décrite, un signe de plus de la « polarisation » croissante du pays. Mais le plus grand défi à sa stature nationale est demeuré pour toujours le fait existentiel que, s'il avait eu un fils, il aurait ressemblé à Trayvon

Martin. En tant que candidat, Barack Obama comprenait parfaitement le problème.

« Le fait est qu'un *homme noir* ne peut pas être président des Etats-Unis, étant donné l'antagonisme racial et une histoire toujours présente », dit Cornell Belcher, un enquêteur travaillant pour Barack Obama au journaliste Gwen Ifill après l'élection de 2008. « Toutefois, ajouta-t-il, un jeune homme talentueux, extraordinairement doué, qui de surcroît est noir, peut être président. »

La formulation de Belcher reconnaît la force du racisme anti-noir et propose de le vaincre en ne le prenant pas en compte. Sa formulation est une parfaite définition de l'ère Obama, une période marquée par une révolution qui ne doit jamais se présenter comme telle, par une démocratie qui ne doit jamais reconnaître le poids de la question raciale, même si cette question l'a façonnée. Barack Obama gouverne une nation suffisamment éclairée pour envoyer un Afro-Américain à la Maison-Blanche, mais insuffisamment éclairée pour accepter qu'un homme noir soit son président.

Avant Barack Obama, l'idée d'un « président noir » existait dans l'imagination des Afro-Américains comme une sorte de blague cosmique, comme le fantôme de tout ce qui ne pourrait jamais exister. Les Blancs, quoi qu'ils disent sur l'affranchissement et la liberté, ne permettraient pas l'avènement d'un président noir. Ils n'avaient pas toléré le regard enfantin d'Emmett^[2]. Le Dr King avait tendu l'autre joue, et ils l'avaient fait exploser. Les Blancs assassinèrent Lincoln parce qu'il s'était prononcé pour « l'égalité en droit des nègres », chassèrent Ida Wells de Memphis, expulsèrent les Freedom Riders^[3] des bus, assassinèrent Medgar^[4], dans son allée comme un chien. L'humoriste Dave Chappelle dit, en plaisantant, que le premier président noir aurait besoin d'un vice-président latino, car la seule façon de protéger sa vie à la Maison blanche, était la perspective d'avoir comme remplaçant, un président hispanique. Un président noir qui promulguerait un projet de loi pourrait aussi bien signer son propre acte de décès.

Et même si les Blancs pouvaient modérer leur propre penchant pour la violence, nous ne pourrions pas modérer le nôtre. Une longue vie de souffrance du mauvais côté de la ligne couleur avait privé les Noirs de la délicatesse nécessaire pour diriger le monde libre. En 1977, l'humoriste Richard Pryor, jouant le rôle d'un président noir dans un sketch de son show télévisé, reconnaissait qu'il « courtisait un nombre incroyable de femmes blanches » ; il tint une conférence de presse qui se termina par une émeute après qu'un reporter demande que la mère du président s'occupe du ménage dans sa maison. Plus récemment, l'humoriste Cedric the Entertainer a plaisanté en disant qu'un président noir n'aurait jamais pu faire une conférence de presse sur le *Monicagate* sans qu'elle se transforme en une bataille rangée. Lorsque Chappelle a essayé d'imaginer comment un George W. Bush noir aurait justifié une guerre contre Saddam Hussein, son personnage (« Black Bush ») hurlait simplement : « Le nègre a essayé de tuer mon père ! »

Dans ces plaisanteries faciles s'exprimaient les paradoxes et les problèmes posés par l'hypothèse improbable d'une présidence noire. Le racisme ne permettrait pas un président noir, pas plus que ne l'autoriserait, le statut de Noir, fabriqué par le double langage de l'Amérique démocratique, qui était trop ghettoisé et rustre pour le raffinement du Bureau Oval. Derrière l'humour, une douleur lancinante se cachait ; c'étaient les blessures de l'histoire, un doute amer enraciné dans la conviction qu'« ils » ne nous accepteraient jamais. Ainsi, dans nos Harlem et nos Paradise Valley ^[5], la probabilité d'un président noir était aussi faible que celle qu'aurait un meneur de jeu d'un mètre cinquante de réussir un *dunk* dans un match de basket-ball. C'était l'expression d'une injustice profonde et immuable, lourde de signification et hors de portée.

Et pourtant, Spud Webb ^[6], existe bel et bien.

Lorsque le candidat à la présidence Barack Obama s'est présenté à la communauté noire, il n'a pas convaincu. Il fallait beaucoup d'optimisme pour imaginer qu'un homme avec une coupe de cheveux

rigoureusement semblable à celle de Jay-Z, un homme qui jouait au basket, qui avait épousé une femme des quartiers sud de Chicago à la peau foncée, pourrait rallier suffisamment d'électeurs blancs. La proportion de couleur noire d'Obama a été souvent sujette à caution. (Il en a plaisanté lui-même devant l'Association nationale des journalistes noirs, en 2007. « Je voudrais vous prier d'excuser mon retard, mais vous, les gars, vous demandez toujours si je suis assez noir. ») Mais, en dépit de la réticence que manifestait Obama après son élection à parler de la question raciale, il a toujours démontré une affinité évidente avec la culture noire, en même temps qu'une aptitude notable à résister aux pires idées que les Noirs américains se font d'eux-mêmes.

Selon un mythe communautaire familial au sujet des hommes noirs, nous ne sommes pas disponibles pour les femmes noires : nous sommes soit en prison, décédés, gays, ou mariés à une femme blanche. Un autre mythe établit une corrélation directe et négative entre le succès et la culture noire. Avant d'avoir effectivement un président noir, nous ne pouvions en imaginer un qui aime être noir. Dans *The Audacity of Hope* (L'Audace d'espérer), Obama écrit que le premier baiser qu'il a donné à la femme qui deviendrait son épouse avait un goût « de chocolat ». On croirait lire un article d' *Essence Magazine* ^[7]. Tout est là.

Ces messages culturels sont devenus importants durant la campagne présidentielle d'Obama et au-delà. Non seulement Obama manifeste son statut de Noir, mais il s'en sert pour s'adresser aux Afro-Américains et les séduire, en communiquant dans un dialecte de leur création – fredonnant du Al Green au Théâtre Apollo, nommant Young Jeezy ^[8] lors du Dîner des Correspondants à la Maison Blanche, apparaissant régulièrement sur la couverture des magazines noirs, comparant les mérites de Jay-Z avec ceux de Kanye West, se faisant photgraphier à la Maison-Blanche avec un petit garçon noir touchant ses cheveux. Il y a souvent quelque chose de mièvre dans ces messages ; cela fait penser à un homme politique de Virginie forçant son accent du Sud lorsqu'il parle devant certains auditoires. Comme

toutes les occasions sont saisies pour que la communauté noire fasse l'objet de remarques politiques négatives (comme cela a été le cas au sujet de Sister Souljah ou de Willie Horton), ces marques d'affinités culturelles sont efficaces. Elles sont d'autant plus efficaces qu'Obama a réussi. Des zones entières de l'Amérique que nous avons supposées allergiques aux Noirs l'ont soutenu en 2008. Quels qu'aient été les autres succès d'Obama, on peut penser que sa plus grande réussite a été de permettre à l'imaginaire noir de comprendre qu'un homme puisse être culturellement noir et autre chose encore : biracial, diplômé d'une université de l'Ivy League, intellectuel cosmopolite, de tempérament conservateur et présidentiable.

On dit souvent que la présidence d'Obama a donné aux Noirs le droit de dire avec conviction à leurs enfants qu'ils peuvent tout faire. Ceci est dû non seulement au fait qu'Obama a été élu à la Maison Blanche, mais aussi à l'aisance avec laquelle sa présidence envoie au monde entier un signal positif, presque mystique du Noir. La famille Obama incarne la vision idéale que nous avons de nous-mêmes, une vision qui n'apparaît que rarement sur la scène nationale.

Ce que les Noirs expérimentent en ce moment c'est une sorte de privilège jusque-là refusé : le fait de voir leurs pratiques culturelles les plus sacrées et leur manière de s'exprimer reconnues par le pouvoir le plus important du monde. Dans toute l'histoire de l'Amérique, cette puissance culturelle a toujours été exercée de façon omniprésente par les Blancs. Le fait qu'elle ne soit plus leur monopole représente un grand pas en avant pour l'Amérique noire. En revanche, pour ceux qui ont toujours attaché une si grande valeur au monopole blanc, la présidence de Barack Obama est déroutante, et peut même effrayer. La photographie ayant valeur d'icône, du petit garçon noir touchant les cheveux frisés du Président, envoie un message à l'Amérique noire, mais elle en envoie un autre à ceux qui ont bénéficié du pouvoir de la couleur blanche.

En Amérique, il a toujours été entendu que le droit de détenir des biens, de participer à un jury, de voter, d'occuper un poste public, de

devenir président était réservé à des personnes faisant preuve d'une certaine intégrité. La citoyenneté était un contrat social selon lequel des personnes d'un certain niveau de moralité devenaient des partenaires qui juraient de défendre l'État contre les menaces intérieures et extérieures. Il y a encore un siècle et demi, la révolte des esclaves figurait, dans l'imaginaire américain exalté, comme l'une des principales menaces nécessitant la mise en place d'une défense intérieure.

Lors des premières années de la République, lorsque la démocratie n'avait pas encore fait ses preuves, les Pères fondateurs n'étaient même pas certains que l'on puisse confier à tous les Blancs le soin de participer à ce partenariat fragile ; ils l'étaient encore moins s'agissant des brutes venues d'Afrique. Ainsi, en 1790, le Congrès fit la déclaration suivante :

Toute personne blanche libre qui a migré aux États-Unis, ou qui le fera, et qui donnera des preuves satisfaisantes devant un magistrat de son intention de résider dans le pays, qui jurera allégeance et qui aura résidé aux États-Unis une année complète, aura droit à la citoyenneté.

Ainsi dès le départ, en Amérique, le lien entre la citoyenneté et la couleur blanche fut clairement établi. Au XIX^e siècle, comme l'indique Matthew Jacobson, professeur d'histoire et d'études américaines à Yale, « le fait d'être blanc comme condition préalable à la naturalisation en tant que citoyen américain était incontestable. » Dans un débat avec Abraham Lincoln, pendant la campagne pour les élections sénatoriales dans l'Illinois en 1858, Stephen Douglas affirma que « ce gouvernement avait été constitué sur la base de la couleur blanche » et que les auteurs de la Constitution américaine n'avaient « fait de référence ni au Nègre, ni aux Indiens sauvages, aux Fidjis, aux Malais, ni à aucune autre race inférieure ou dégénérée lorsqu'ils avaient parlé d'égalité entre les hommes ».

Après la guerre de Sécession, Andrew Johnson, successeur de Lincoln à la présidence et unioniste, voyait dans l'affranchissement des Noirs

un sujet de dérision :

Les qualités particulières qui devraient caractériser tout peuple apte à assurer la gestion des affaires publiques d'un grand Etat sont rarement réunies. C'est la gloire des hommes blancs de savoir qu'ils possèdent ces qualités qui leur ont permis de construire sur ce continent une structure politique importante et d'en avoir préservé la stabilité pendant plus de quatre-vingt-dix ans, tandis que, dans le reste du monde, des expériences similaires échouaient. Mais si tout peut reposer sur des faits établis, et si l'on ne renonce pas à une argumentation fondée sur des preuves, il faut reconnaître que dans le progrès des nations, les Nègres ont démontré qu'ils avaient moins de capacité à gouverner que toute autre race humaine. Aucun gouvernement indépendant sous quelque forme que ce soit n'a jamais été dirigé par eux avec succès. Au contraire, quel que soit l'endroit où on les a laissés faire, ils ont montré une tendance constante à retomber dans la barbarie.

L'idée que les Noirs étaient particulièrement inaptes à bénéficier de l'égalité des droits politiques était encore vivace en plein XX^e siècle. Lorsque la Nation commença à envisager l'intégration des Noirs dans l'armée, un jeune homme originaire de Virginie-Occidentale écrivit à un sénateur en 1944 :

Je suis un Américain typique, du Sud, et j'ai vingt-sept ans [...] Je suis loyal à mon pays et je n'ai que révérence pour son drapeau, MAIS je n'accepterai jamais de combattre sous ce drapeau avec un nègre à mes côtés. Plutôt mourir mille fois et voir Old Glory^[9] piétiné dans la boue pour ne jamais se relever plutôt que de voir notre terre bien aimée dégradée par cette race abâtardie, rejetée dans la sauvagerie la plus extrême.

L'auteur de ces lignes, qui n'a jamais rejoint l'armée, mais le Ku Klux Klan, était Robert Byrd, mort en 2010, après avoir servi le plus long mandat de l'histoire américaine en tant que sénateur. Le refus de l'égalité politique exprimé par Byrd a trouvé un écho en 1957 dans les

propos de William F. Buckley Jr, qui au sujet de l'opprobre déclenché par la ségrégation, approuvait la privation du droit de vote en fonction de la couleur de la peau :

La question principale qui est posée n'est pas de nature parlementaire, et il n'est pas possible d'y répondre en consultant simplement un catalogue des droits des citoyens américains, nés égaux. Il s'agit de savoir si la communauté blanche du Sud a le droit de prendre les mesures nécessaires pour garantir sa domination politique et culturelle dans les zones où elle ne prédomine pas numériquement. La réponse, qui certes mérite réflexion, est positive : la communauté blanche a ce droit parce que pour le moment, c'est la race la plus évoluée.

Et Buckley, le fondateur de la *National Review*, de poursuivre : « La grande majorité des Nègres du Sud, qui ne vote pas, ne manifeste pas d'intérêt pour le vote et ne saurait pas pour quoi voter si elle le pouvait. »

L'idée que les Noirs n'avaient pas à jouer un rôle significatif dans le développement de la vie politique des États-Unis a touché toutes les couches de la société, en laissant aux Blancs le monopole de toutes les opportunités offertes par l'Amérique. Des Blancs comme Byrd et Buckley ont été éduqués à une époque où il leur était garanti par la loi qu'ils n'auraient jamais à subir la concurrence des Noirs dans quelque domaine que ce soit. Les Noirs fréquentaient des piscines de qualité inférieure, des toilettes de qualité inférieure et fréquentaient des écoles de qualité inférieure. Les bons restaurants leur refusaient l'entrée. Dans de vastes étendues du pays, les Noirs payaient des impôts, mais ils ne pouvaient pas fréquenter les meilleures universités, ni exercer le droit de vote. Les meilleurs emplois, les quartiers les plus riches étaient réservés aux Blancs : une discrimination positive universelle sans aucune obligation de compensation.

L'esclavage, Jim Crow, la ségrégation : c'est cet ensemble qui avait donné aux Blancs le statut d'une large aristocratie unie par le fait déterminant qu'ils n'étaient pas noirs. Pour Byrd, l'intégration des

Noirs dans l'armée signifiait l'effondrement de l'idéal blanc et, en conséquence, celui de toute la société construite sur cet idéal. Quelle que soit la pieuse rhétorique non violente utilisée pour la proclamer, l'intégration raciale constituait une attaque brutale contre l'idéal blanc. La présidence américaine, un domaine réservé aux hommes non noirs, était, jusqu'en 2008, le plus grand symbole de cet ordre ancien.

Voyant, durant la nuit électorale de 2008, Obama l'emporter dans des États comme la Virginie, le Nouveau-Mexique, l'Ohio et la Caroline du Nord, il était tentant de conclure que le racisme, en tant que force nationale, avait subi une défaite. On ne pouvait rejeter facilement cette conclusion. La victoire d'Obama souligne l'incroyable chemin parcouru par ce pays. (En effet, William F. Buckley révisa ses positions sur la race ; Robert Byrd passa des décennies au Congrès à expier ses propos.) Le fait qu'un pays qui avait pris la race blanche comme fondement de la citoyenneté élise un président noir constituait indéniablement une victoire. Mais la considérer comme une défaite du racisme, c'est oublier les conditions précises dans lesquelles elle fut assurée, c'est ignorer à quel point la terre tremblait sous les pieds d'Obama.

Lors des primaires de 2008, George Packer, du *New Yorker*, parcourut le Kentucky. Il fut frappé par les déclarations effrontées des défenseurs de la supériorité blanche. « Je pense qu'il pourrait nommer trop de représentants des minorités à des postes plus élevés que ceux accordés aux Blancs », lui dit un électeur à propos d'Obama. « C'est mon opinion ». Cet électeur était loin d'être un cas isolé. En 2010, Michael Tesler, politologue à l'Université Brown, et David Sears, professeur de psychologie et de sciences politiques à l'UCLA, ont pu établir l'impact de la question raciale dans les primaires de 2008. Ils ont comparé les données de deux études sur la campagne et l'élection de 2008 avec des enquêtes faites avant l'élection sur la place du facteur racial dans le choix des électeurs. Comme ils l'expliquèrent dans leur livre : *Obama's Race : The 2008 Election and the Dream of a Post-Racial America* :

L'attitude à l'égard des Afro-Américains a été le facteur déterminant de division au sein de l'électorat démocrate lors des primaires. L'impact de la question raciale sur le vote semble avoir été plus fort que lors de la campagne de Jesse Jackson aux primaires de 1988, campagne qui pourtant était plus marquée par la question raciale.

Seth Stephens-Davidowitz, un doctorant en économie à Harvard, a étudié l'impact de la question raciale sur le vote en faveur d'Obama en 2008. D'abord, Stephens-Davidowitz a classé les régions du pays selon la fréquence avec laquelle les internautes ont tapé dans Google des critères de recherche racistes. (Les régions ayant à cet égard les taux les plus élevés de recherches à connotation raciale étaient la Virginie-Occidentale, la Pennsylvanie-Occidentale, l'est de l'Ohio, le nord de l'État de New York, et le sud du Mississippi). Ensuite, il compara les résultats du vote en faveur d'Obama avec ceux de John Kerry, quatre ans plus tôt. Ainsi, en 2004, Kerry obtint 50 % des voix dans le marché des médias de Denver et de Wheeling (à la frontière entre l'Ohio et la Virginie-Occidentale). Étant donné la lame de fond de 2008, Obama aurait dû recevoir environ 57 % des suffrages dans les deux régions. Mais ce ne fut pas le cas. Dans la région de Denver qui avait l'un des taux les plus faibles de recherches racistes dans Google, Obama reçut, comme prévu, 57 % des voix. Mais à Wheeling, qui avait un taux élevé de recherches Google à connotation raciale, Obama n'obtint que 48 % des suffrages. Bien sûr, Obama a aussi obtenu des voix parce qu'il est noir. Mais en agrégeant ces résultats au niveau national, Stephens-Davidowitz est arrivé à la conclusion qu'Obama avait perdu entre 3 % et 5 % de voix pour cause de racisme.

Après la victoire d'Obama, l'ère postraciale tant attendue n'a pas eu lieu ; au contraire, le racisme s'est intensifié. Aux premiers rassemblements du Tea Party, certains brandissaient des pancartes indiquant par exemple qu'Obama envisageait d'instaurer l'esclavage des Blancs. Steve King, un membre du Congrès représentant l'Iowa et partisan du Tea Party, se plaignit de ce qu'Obama « favorisait les

Noirs ». En 2009, Rush Limbaugh, barde du déclin blanc, qualifia la présidence d'Obama de période où « les enfants blancs sont battus pendant que les enfants noirs se réjouissent en criant : “Bien fait, frappe encore, frappe encore.” Et naturellement tout le monde de dire que les enfants blancs l'ont bien mérité : ils sont nés racistes, ils sont blancs ». Dans l'émission *Fox & Friends*, le polémiste conservateur Glenn Beck affirma qu'Obama s'était présenté comme quelqu'un « qui a une haine profonde des Blancs et de la culture blanche... Ce gars-là, je crois que c'est un raciste ». Beck devait reconnaître plus tard qu'il s'était trompé en traitant Obama de raciste. La même semaine, il a aussi qualifié le système de santé proposé par le Président comme relevant d'un système « de réparations ».

En guise de réplique à ce modèle de paranoïa raciale, on peut rappeler les années Clinton, durant lesquelles un délire idéologique conduisit l'aile droite au bord de la folie, appelant à la formation de milices, reprenant des accusations selon lesquelles le Président avait conspiré pour assassiner son propre avocat, Vince Foster. On pourrait en tirer la conclusion en apparence logique qu'Obama ne faisait que se heurter, à son tour, à une polarisation politique traditionnelle dans laquelle la question raciale n'existait que comme une question subordonnée à d'autres, par exemple celle de l'appartenance au parti. Cet argument repose sur l'hypothèse que l'appartenance au parti elle-même est indépendante de la race. Selon cet argument, Toni Morrison aurait dû être la seule à remarquer l'attraction particulière qu'exerçait Clinton auprès des électeurs noirs. Il ne tient pas compte du fait que Clinton s'est senti obligé d'attaquer Sister Souljah, ni du fait que, quels que soient les termes ignominieux utilisés par la droite contre le plan de santé de Clinton, ils ne faisaient pas référence aux « réparations ».

Michael Tesler, poursuivant ses recherches avec David Sears sur la place de la question raciale dans la campagne de 2008, a publié récemment une étude qui évalue l'impact de cette question sur l'attitude à l'égard du programme de réforme du système de santé. Les résultats sont convaincants. L'élection d'Obama a eu pour effet de rendre l'opinion des Blancs américains, notamment sur le système de

santé, plus impactée qu'auparavant par la question raciale. Comme l'écrit Tesler dans un article publié en juillet dans *l'American Journal of Political Science*, « les attitudes raciales ont eu un impact significativement plus important sur l'opinion à propos du système de santé, dans le cas du plan d'Obama, qu'elles n'en ont eu lorsque ces mêmes politiques étaient initiées par le président Clinton en 1993 ».

Alors que Beck et Limbaugh avaient choisi une attaque frontale, d'autres ont préféré nier simplement l'existence d'un président noir. Un Américain sur quatre (et plus de la moitié des électeurs républicains) est convaincu qu'Obama n'est pas né dans ce pays, et qu'il est de ce fait un président illégitime. Dans plus d'une douzaine d'États, le corps législatif a introduit des projets de loi sur le lieu de naissance (*birther bills*), demandant des preuves de la citoyenneté américaine d'Obama comme condition pour qu'il puisse participer à l'élection de 2012. Dix-huit pour cent des Républicains pensent qu'Obama est musulman. L'objectif de tout cela est de rendre la présidence d'Obama illégitime. Si Obama n'est pas vraiment américain, alors l'Amérique n'a encore jamais eu de président noir.

L'indignation blanche n'est pas retombée au fur et à mesure du déroulement du mandat présidentiel d'Obama. En effet, lors des primaires du Parti républicain, des candidats se sont présentés affirmant que la famille noire s'en sortait mieux sous le régime de l'esclavage (Michele Bachmann, députée du Minnesota, Rick Santorum, ancien sénateur de Pennsylvanie), prétendant qu'Obama, en tant qu'homme noir, devait condamner l'avortement (Santorum, à nouveau) ou dénonçant Obama comme le président des « coupons alimentaires » (Newt Gingrich).

Cette vague ne se limite pas aux Républicains. Au début de l'année, dans les primaires du Parti démocrate, la Virginie-Occidentale donna 41 % des voix à Keith Judd, un délinquant blanc incarcéré. (Judd l'emporta en fait sur Obama dans dix comtés). Joe Manchin, un sénateur de Virginie-Occidentale, et Earl Ray Tomblin, son gouverneur, refusèrent de participer à la Convention démocrate et

n'appelèrent pas à voter pour Obama.

On affirme souvent que l'impopularité d'Obama en Virginie-Occidentale, État dont l'économie dépend du charbon, est due à sa politique environnementale. Mais rappelons que l'étude de Seth Stephens-Davidowitz classe cet État comme étant le plus raciste des États-Unis. En outre, Obama était impopulaire en Virginie-Occidentale avant de devenir président. Lors des primaires démocrates de 2008, Hillary Clinton y remporta une victoire retentissante face à Obama, le dépassant de 41 points. Un cinquième des Démocrates de cet État déclarèrent ouvertement que la race avait joué un rôle dans leur vote.

Ce que nous constatons actuellement n'est pas une nouvelle expression complexe du racisme blanc ; il s'agit plutôt du racisme traditionnel pour lequel tout ce qu'il y avait de meilleur en Amérique, n'était accessible qu'à ceux qui n'étaient pas noirs. Face à la réaction profondément raciste provoquée par l'élection d'Obama, une personne étrangère à la politique américaine pourrait conclure qu'Obama a provoqué cette réaction, en promouvant sans relâche un programme de réforme raciale radicale. C'est loin d'être le cas. Daniel Gillion, politologue à l'Université de Pennsylvanie, qui étudie les relations entre race et politique, a examiné les *Public Papers of the Presidents*, une compilation de presque toutes les déclarations publiques des présidents – proclamations, commentaires de conférences de presse, décrets présidentiels – ; il a noté qu'au cours des deux premières années de sa présidence, Obama a moins parlé de race qu'aucun autre président démocrate depuis 1961. La stratégie d'Obama sur ce point a été tout sauf radicale ; il a refusé d'utiliser sa position pour parler du racisme, l'utilisant au contraire pour s'engager, dans la plus pure tradition moralisatrice noire, et dénoncer ce qu'il percevait comme des défauts de la culture noire.

Sa méthode n'est pas nouvelle. C'est celle de Booker T. Washington, qui, au milieu d'une vague de terrorisme blanc, en pleine période Jim Crow, accepta la ségrégation et proclama que le Sud était une terre d'opportunités pour les Noirs. C'est l'approche de L. Douglas Wilder,

qui, en 1986, juste avant de devenir le premier gouverneur noir de Virginie, prit ses distances avec Jesse Jackson et dit à un public de la NAACP : « Oui, cher Brutus, la faute n'est pas dans nos étoiles, mais dans nous-mêmes... Certains Noirs n'apprécient pas particulièrement que je dise ces choses, que je parle de valeurs... Pourtant quelqu'un doit le faire. Nous avons été trop indulgents. » C'était même, à certains moments, l'approche de Jesse Jackson lui-même qui fulminait contre « l'utilisation croissante de drogues, contre les bébés qui font des bébés et contre la violence... réduisant les opportunités qui se présentent ».

Cette stratégie peut fonctionner. L'Université Tuskegee ^[10] de Booker existe toujours. Wilder devint le premier gouverneur noir d'Amérique depuis la Reconstruction. La campagne de Jackson a modifié la procédure de désignation du candidat présidentiel dans le Parti démocrate, instaurant un système d'élection proportionnelle des délégués, un changement qu'Obama a exploité. En effet, s'il l'a emporté dans les primaires démocrates de 2008, c'est parce qu'il a pu gagner des délégués dans les grands États, même s'il n'y était pas majoritaire, tout en gagnant des voix (et des délégués) avec une large marge dans les plus petits États.

Et pourtant, que faut-il penser d'une intégration fondée sur l'idée que toute la communauté noire devrait imiter les Huxtable ? Une égalité qui exige des Noirs qu'ils « soient deux fois meilleurs » n'est pas l'égalité, c'est le recours au système de « deux poids, deux mesures », un système qui a pesé sur la présidence d'Obama, l'éloignant d'une attitude franche vis-à-vis de la marque de naissance immorale de l'Amérique.

Une autre tradition politique de l'Amérique noire, qui s'oppose à celle adoptée publiquement par Obama et Booker T. Washington, exprime du scepticisme non seulement à l'égard de la culture noire, mais également vis-à-vis du projet américain dans son ensemble. Cette tradition vient de loin, de Frederick Douglass, qui, en 1852, dit de son pays natal : « Il n'y a pas de nation sur terre coupable d'agissements

plus choquants et sanglants que ceux pratiqués par le peuple des États-Unis actuellement. » Elle se poursuit avec Martin Delany, W.E.B. Du Bois, l'ennemi juré de Booker T. Washington et Malcolm X. Martin Luther King Jr fait aussi partie de cette tradition, lui qui, à l'apogée de la guerre du Vietnam, désigna l'Amérique comme « le plus grand pourvoyeur de violence du monde actuel ». Elle inclut aussi l'ancien pasteur d'Obama, Jeremiah Wright^[11], qui prononça le fameux sermon « Dieu maudisse l'Amérique ».

Le professeur de droit de Harvard, Randall Kennedy, dans son livre publié en 2011, *The Persistence of the Color Line : Racial Politics and the Obama Presidency* examine cette tradition, à la lumière du cas de son propre père et de celui du révérend Wright, dans le contexte du patriotisme de l'Amérique noire. Comme Wright, le père de Kennedy était un ancien combattant de l'armée américaine, un homme marqué et radicalisé par le racisme américain, devenu à jamais un critique véhément de son pays natal. Dans presque tout conflit de l'Amérique avec un autre pays, le père de Kennedy prenait parti pour le pays étranger.

Ce profond scepticisme à propos du projet américain, que le père de Kennedy et le révérend Wright manifestaient, est une vieille tradition de l'Amérique noire. Avant que Frederick Douglass n'œuvre, pendant la guerre de Sécession, en faveur de la préservation de l'Union, il appelait à la destruction de son pays. « Je n'ai aucun amour pour l'Amérique », déclara-t-il dans une conférence devant la Société anti-esclavagiste en 1847. « Je ne suis pas patriote... Je désire voir [ce gouvernement] renversé le plus rapidement possible et sa Constitution déchirée en mille morceaux. »

Kennedy note que les dénonciations de Douglass sont celles d'un homme qui non seulement avait subi l'esclavage, mais qui vivait dans un pays où les Blancs choisissaient particulièrement le 4 juillet, le jour de la fête nationale, pour déclencher des pogroms contre les Noirs :

Le 4 juillet 1805, des Blancs à Philadelphie ont expulsé les Noirs de la place qui faisait face à l'Independence Hall, le bâtiment où

fut déclarée l'indépendance des États-Unis. Depuis, pendant des années, c'est à leurs risques et périls que les Noirs assistent aux festivités du 4 juillet dans cette ville. Le 4 juillet 1834 à New York, un gang de Blancs mit le feu à Broadway Tabernacle, parce que le clergé de cette église était opposé à l'esclavage et au racisme. Les pompiers, en signe de sympathie avec les pyromanes, refusèrent d'éteindre le feu. Le 4 juillet 1835, une bande de Blancs à Canaan, New Hampshire, détruisirent une école dirigée par un abolitionniste qui acceptait des enfants noirs. Les années qui ont précédé la guerre de Sécession ont été marquées par de nombreux épisodes de ce type.

Jeremiah Wright est né dans une Amérique ségrégationniste, où la ségrégation était manifeste dans le Sud, et voilée dans le Nord, mais partout présente. Wright s'engagea dans les *Marines* pour servir son pays à un moment où, dans certains États, il n'aurait pu exercer son droit de vote. Il devint pasteur dans une communauté marquée par des décennies de discrimination dans le logement et dans l'emploi, meurtrie par le trafic de drogue, la violence des armes et les familles éclatées. Le monde de Wright est celui des Afro-Américains dont il a été le pasteur, des gens élevés dans la tradition du refus de citoyenneté aux Noirs. *Poll taxes*, restriction des règles d'identification des électeurs : c'est le monde de Stephen Douglas, Andrew Johnson et William F. Buckley. Leur message était : « Vous n'êtes pas des Américains. » D'où la vieille riposte – Maudite soit l'Amérique – qui ne surprend que ceux qui ignorent les conditions politiques de la vie des Noirs aux États-Unis, ce qui est, hélas, le cas dans une grande partie du pays.

Quel que soit son contexte, le discours de Wright de 2008 était des plus gênants non seulement pour la campagne d'Obama, mais aussi pour une grande partie de l'Amérique noire elle-même. On dit souvent que les Noirs veulent toujours en revenir à la question raciale et sont enclins à donner des leçons aux Blancs sur leurs erreurs et sur le prix à payer pour leurs péchés du passé et du présent. Mais l'une des raisons de la montée rapide de la popularité d'Obama est que les Afro-

Américains étaient fatigués de cette guerre. Non seulement tout le pays en avait assez des débats soulevés par les vieux baby-boomers, mais les Noirs aussi étaient fatigués de parler de la discrimination positive et du transport scolaire. Le sentiment que l'intégration était un échec était largement répandu parmi nous, et la déception à l'égard de nos porte-parole augmentait. Les victoires d'Obama dans les primaires des États où les Blancs étaient majoritaires, firent naître l'espoir d'une nouvelle paix, à laquelle les Noirs avaient hâte de parvenir.

Et même ceux parmi les Noirs américains qui se réclament de la tradition du « Que Dieu maudisse l'Amérique », le font non dans la jubilation, mais au prix d'une profonde douleur et dans l'angoisse. Le père de Kennedy et Wright étaient tous deux militaires. Mon propre père est allé au Vietnam en rêvant de John Wayne, mais il en est revenu en citant Malcolm X. La poétesse Lucille Clifton a résumé tout cela en quelques vers :

Ils agissent comme s'ils n'aimaient pas leur pays.

Non

la réalité

C'est qu'ils ont découvert

Que leur pays ne les aimait pas.

En 2008, lorsque la victoire d'Obama a paru vraisemblable, il semblait en effet que notre pays était enfin parvenu à nous aimer. Nous n'avions plus besoin de nos Jeremiah Wright, de nos Jesse Jackson, de notre extrémisme des années soixante qui devenaient des obstacles sur notre chemin. D'ailleurs, le fait qu'Obama prenne ses distances avec Wright, n'a pratiquement pas affecté le soutien que lui apportaient les Noirs.

Obama offrait à l'Amérique noire un récit qui pouvait s'harmoniser avec l'histoire plus large du pays. Ce récit avait commencé avec Crispus Attucks^[12], le héros noir du début de la révolution américaine, non avec les esclaves noirs qui ont fui les plantations et qui ont combattu aux côtés des Britanniques ; le récit se poursuivait

avec le 54^e régiment du Massachusetts^[13], mais sans Nat Turner^[14] ; avec la stoïque et sacro-sainte Rosa Parks, sans la jeune Claudette Colvin^[15], enceinte ; avec Martin Luther King à l'image du Christ, mais sans un Malcolm X vengeur. Le discours de Jeremiah Wright introduisait une note discordante dans ce récit confortable, car il exprimait ce qui rend l'intégration impossible, la colère noire.

De la diatribe sur « l'incompétence du mâle noir », prononcée par Harriet Christian, soutien d'Hillary Clinton en 2008, à l'attaque de Rick Santelli, en 2009 sur CNBC, contre les subventions « aux hypothèques des perdants », au « Vous mentez ! » lancé par le député Républicain Joe Wilson durant l'allocution d'Obama au Congrès en septembre 2009, à John Boehner hurlant « Pas question ! » à la Chambre des représentants, à propos de l'Obamacare en 2010, l'opposition à Obama a constamment été marquée par une rage politique. Mais selon les règles de notre politique raciale, Obama ne devait jamais répondre sur le même ton. La perspective que la colère noire puisse faire valoir sa force effraie tellement, que lorsque Obama était jeune sénateur, on lui demanda, sur une chaîne de télévision nationale, de condamner la colère d'Harry Belafonte. Cette frayeur s'est encore exprimée lorsqu'on lui demanda de prendre ses distances avec Louis Farrakhan. Elle culmina avec le sermon du révérend Wright et une présidence tenue de ne jamais laisser apparaître le moindre signe de colère envers ses opposants blancs.

Ainsi, le mythe du « deux fois meilleur », qui a permis à Barack Obama de devenir président, s'impose aussi à lui comme une contrainte. Il exige des Afro-Américains – réduits en esclavage, torturés, violés, discriminés et soumis au terrorisme domestique le plus meurtrier de l'histoire américaine – de ne pas ressentir de colère envers leurs tortionnaires. Bien entendu, dans notre histoire, il y a peu d'exemples où ceux qui ont l'audace de dire la vérité sur la question raciale sont récompensés. Mais c'est Obama lui-même qui, comme candidat à la présidence en 2008, réclama que de telles vérités soient dites : « la race est une question que la nation je crois ne peut plus se permettre d'ignorer maintenant », dit-il dans le discours « More

Perfect Union », qu'il prononça après la colère provoquée par les remarques du révérend Wright (« Dieu maudisse l'Amérique »). Pourtant, depuis qu'il est au pouvoir, Obama ignore pratiquement cette question.

Quelle que soit la justification tactique d'une telle politique, elle a d'importantes et profondes conséquences. Son résultat le plus évident est qu'elle empêche Obama d'aborder directement l'histoire raciale de l'Amérique, ou de s'exprimer de manière significative sur des questions actuelles où la race a une incidence, comme l'incarcération massive ou la guerre contre la drogue. Obama a été invité à prendre une position plus souple sur la légalisation de la marijuana au niveau national, ou même à défendre lui-même sa légalisation. En effet, il est plutôt incohérent que notre président noir ignore ou maintienne une législation dure sur les drogues qui compromet l'avenir de la jeunesse noire, alors que cette législation aurait pu lui barrer la route s'il avait appartenu à une autre classe sociale et avait été incarcéré pour avoir fumé de la marijuana, ce dont il ne se cache pas. Mais cet argument rationnel se heurte à un autre : si le fait d'avoir un président noir suffit à donner une coloration raciale au monde laborieux de la réforme du système de santé, quels ravages une intervention d'Obama sur la politique de la drogue, déjà racialisée, n'aurait-elle pas provoqués ?

Les conséquences politiques de la question raciale dépassent la politique intérieure. Comme de nombreux libéraux, je suis horrifié qu'Obama adopte la politique secrète d'utilisation des drones et particulièrement qu'il donne une autorisation sans réserve à l'exécution de citoyens américains. Un président conscient que la citoyenneté des Noirs américains ne tient qu'à un fil, conscient que le gouvernement américain a parfois secrètement conspiré contre ceux qui agissaient pour l'amélioration de la condition des Noirs, un président noir ayant une conception ouverte du monde, aurait dû être mieux inspiré. Mais il ne faut pas oublier qu'un président noir avec le passé d'Obama, est la cible idéale pour des attaques de la droite qui dénonce sa faiblesse face au terrorisme. L'incapacité du Président à s'exprimer avec franchise sur la question de la race, ne peut pas être

séparée de son incapacité à s'exprimer clairement sur quoi que ce soit. La question raciale n'est pas seulement une partie de l'histoire d'Obama. C'est le prisme à travers lequel bien des Américains voient la totalité de sa politique.

Mais quelle que soit la politique en cause, une soumission totale à ce type de pression est contraire aux intérêts du pays lui-même. Nul ne le sait mieux qu'Obama lui-même, qui un jour a décrit le patriotisme comme ne se réduisant pas à des cérémonies pompeuses. « Lorsque nos lois, nos dirigeants, nos gouvernements ne correspondent plus à nos idéaux, alors la manifestation par de simples citoyens de leurs désaccords peut constituer l'une des expressions les plus authentiques du patriotisme », avait-il dit dans un discours à Independence (Missouri), en juin 2008. L'amour du pays, comme toutes les autres formes d'amour, requiert que vous disiez à ceux que vous aimez, non seulement ce qu'ils veulent entendre, mais aussi ce qu'ils ont besoin d'entendre.

Mais à l'ère de la présidence d'Obama, il semble préférable que ce type de patriotisme s'exprime paisiblement, poliment et avec beaucoup de respect.

Ce printemps, je me suis rendu en avion à Albany, une ville de l'État de Géorgie, pour passer la journée avec Shirley Sherrod, une militante de longue date pour les droits civiques, l'image même du type de patriotisme dont parlait Obama. Albany se trouve dans le comté de Dougherty, où le taux de pauvreté tourne autour de 30 %, le double de ce qu'il est dans le reste de la Géorgie. Le long de la route de l'aéroport, des vendeurs – prêteurs sur salaire, prêteurs sur titres, et vendeurs de voitures sans contrôle de solvabilité -, donnaient raison à ces statistiques.

Lorsque j'ai rencontré Sherrod dans son bureau, elle était en train d'écrire une carte d'anniversaire à Roger Spooner, qu'elle avait naguère sauvé de la faillite. En juillet 2010, le journaliste conservateur Andrew Breitbart avait posté sur son site Internet des vidéos d'un discours que Sherrod avait prononcé à la NAACP en mars de la même

année. La vidéo était montée de telle façon que Sherrod, occupant alors un poste important au ministère de l'Agriculture (USDA), semblait se vanter d'avoir usé de discrimination à l'égard d'un fermier blanc, se livrant ainsi à un acte de vengeance raciale. L'objectif était de lier Obama à ce type de colère noire que ses ennemis les plus farouches lui attribuent souvent. Craignant précisément cela, les supérieurs de Sherrod à l'USDA l'appelèrent alors qu'elle effectuait un long trajet en voiture et l'obligèrent à démissionner via son Blackberry, en lui disant : « Il sera question de vous dans l'émission de *Glenn Beck* ce soir. »

Glenn Beck évoqua en effet le cas de Sherrod, mais en condamnant le gouvernement pour l'avoir forcée à démissionner. Une fois révélés dans leur totalité, les propos de Sherrod montraient qu'elle *refusait* de se laisser conduire par un désir de vengeance. Le fermier dont il était question, intervint à son tour aux côtés de sa femme pour expliquer que Sherrod avait travaillé sans relâche pour aider sa famille. Ce fermier n'était autre que Roger Spooner.

La carrière de Sherrod, d'abord en tant que militante des droits civiques et plus tard, dans le milieu des petits fermiers comme Roger Spooner, ne fut pas tant choisie qu'imposée par les circonstances. Son cousin avait été lynché en 1943. Son père avait été tué par un voisin blanc, à la suite d'une dispute à propos de quelques vaches. Il y avait trois témoins mais, dans son comté de Baker natal, le grand jury décida la relaxe du suspect. Sherrod devint une militante du Comité de coordination des étudiants non violents (SNCC) ; elle aidait à inscrire les habitants de son quartier sur les listes électorales. Son mari, Charles Sherrod, jouait un rôle déterminant en tant que leader de l'Albany Movement, qui avait aidé à faire venir Martin Luther King dans sa ville. Mais lorsque Stokely Carmichael émergea comme dirigeant du SNCC et y imprima une orientation favorable au nationalisme noir, les époux Sherrod, qui étaient partisans de la non-violence et de l'intégration, se trouvèrent face à un choix difficile. Carmichael lui-même s'était prononcé pour la non-violence, jusqu'à ce que les assassinats et les violences dirigées contre lui comme militant

des droits civiques le fassent changer d'avis. Shirley Sherrod, dont le passé était hanté par la violence raciste, aurait pu adhérer à la ligne nationaliste. Mais elle s'y refusa, ainsi que son mari, et ils abandonnèrent le SNCC pour continuer à agir dans la tradition non violente de Martin Luther King.

À partir de cet engagement, elle connut des succès remarquables. Elle aida à lancer le mouvement des fermes coopératives en Amérique, et devint l'une des fondatrices de New Communities, une exploitation collective de près de 2 500 hectares, qui menait diverses activités, depuis les cultures céréalières jusqu'au conditionnement du sucre et du sorgho. New Communities mit fin à ses activités en 1985 en grande partie parce que, sous la présidence de Ronald Reagan, l'USDA refusa de lui accorder un prêt, alors qu'il le faisait pour des fermes plus petites mais tenues par des Blancs. Sherrod continua à travailler pour Farm Aid. Elle se lia d'amitié avec le chanteur de musique country Willie Nelson ; elle fut associée à la Kellogg Foundation ^[16] et présélectionnée pour un emploi à l'USDA sous la présidence de Clinton. Elle est demeurée relativement peu connue, sauf de ceux qui étudient l'histoire du mouvement des droits civiques et des militants engagés dans la défense des droits des petits fermiers. Elle le serait restée si elle n'avait pas été forcée par l'administration du premier président noir du pays à renoncer publiquement à son poste.

Tout au long de son activité militante dans le milieu agricole, Sherrod avait constaté que l'USDA exerçait son autorité au détriment des fermiers noirs. Ce qui nuisait le plus à ces derniers était la discrimination pratiquée à leur encontre par des fonctionnaires locaux chargés d'octroyer des prêts. Pendant des années, elle s'est battue contre cette situation. Puis, après l'élection de Barack Obama, Sherrod fut recrutée à l'USDA, d'où elle devait superviser ceux-là mêmes qu'elle avait eu l'occasion de combattre. Désormais, elle avait la possibilité d'assurer des pratiques loyales et non discriminatoires dans l'octroi de prêts. Sa nomination représentait le type de changements souvent inaperçus mais significatifs qu'avait apporté l'élection d'Obama.

Mais l'administration, intimidée par le regain d'une droite jouant sur le ressentiment racial, obligea Sherrod à démissionner à cause de la vidéo truquée. Lorsque l'enregistrement fut connu dans sa totalité, l'administration se couvrit de ridicule.

Avec lâcheté. Une série de courriels firent surface quelque temps plus tard, dans lesquels la Maison Blanche félicitait l'équipe du secrétaire à l'Agriculture, Tom Vilsack, pour sa gestion de la crise. Personne n'avait encore vu la vidéo dans sa totalité. Que l'administration Obama ait plié si facilement donne la mesure du degré de panique qui la saisissait face à la menace d'un conflit prolongé autour d'un sujet touchant à la question raciale, tout particulièrement lorsqu'il impliquait une manifestation de la colère noire. Ses ennemis l'ont compris et lorsque aucune colère noire ne se manifestait, ils l'inventaient. Et l'administration paniquée, cédait.

La violence perpétrée par des Blancs a privé Shirley Sherrod d'un cousin et d'un père. La colère blanche a marqué la manière dont elle a conduit sa vie : ne pas se quereller avec des Blancs. Ne pas les regarder dans les yeux. Éviter la route 91 à la nuit tombée. Le racisme des Blancs a détruit les New Communities, un fait confirmé par les 13 millions de dollars que l'organisation a touchés plus tard à la suite d'une action en justice, accusant de discrimination raciale les fonctionnaires locaux qui décidaient de l'octroi des prêts. (Ce qui signifie que sa démission forcée, imposée par Vilsack, était le second coup porté directement à Sherrod par l'USDA). Et pourtant, malgré tout cela, Sherrod est restée fidèle à la règle du « deux fois meilleur ». Elle a prêché la non-violence et l'intégration. La vidéo même qui a provoqué son éviction était un appel destiné aux Noirs pour les prévenir des dangers de céder à la colère.

En conduisant sur une route de campagne peu fréquentée, nous avons atteint un sentier herbeux et avons marché jusqu'à l'endroit où son père fut abattu en 1965. Ensuite, nous sommes allés quelques kilomètres plus loin, à Newton, et nous nous sommes arrêtés devant un bâtiment en briques, où Sherrod avait essayé de s'inscrire sur les

listes électorales, quelques mois après la mort de son père. Elle avait été violemment repoussée par le shérif. C'est à Newton qu'une année après, sa mère avait intenté un procès contre l'assassin de son père, qu'elle a perdu. Après ce procès, des terroristes blancs se présentaient régulièrement au domicile de sa mère. Ces tentatives d'intimidation cessèrent lorsque, enceinte de son mari mort, elle apparut devant sa porte, avec un fusil, et commença à crier les noms des hommes de la bande.

Lorsque nous sommes retournés à la voiture, j'ai demandé à Sherrod pourquoi elle n'avait pas cédé à la colère contre les assassins de son père, et pris le parti de Stokely Carmichael. « Ce fut simple à faire pour moi », dit-elle. « Je voulais vraiment travailler. Je voulais gagner. »

J'ai demandé à Sherrod si elle pensait que le Président avait une connaissance de l'histoire spécifique de la région, des luttes menées et des sacrifices consentis pour rendre possible son parcours politique. « Je ne le pense pas », répondit-elle. « Lorsqu'il m'a appelée (peu après l'incident), il a répété qu'il comprenait notre lutte et tout ce pour quoi nous nous étions battus. Il m'a dit : "Lisez mon livre et vous verrez." Mais *j'avais* lu son livre. »

En 2009, le sergent James Crowley arrêta Henry Louis Gates, l'éminent professeur d'études afro-américaines de Harvard, devant la porte de son domicile à Cambridge, parce qu'il s'était montré insolent à son égard. Lorsque le président Obama dénonça publiquement la stupidité de l'acte de Crowley, il fut en butte à de telles attaques que la controverse menaça de faire échouer ce qu'il ambitionnait de revendiquer comme son succès personnel : sa réforme du système de santé. Obama, homme afro-américain qui s'était hissé jusque dans les rangs de l'élite américaine, était certainement sensible aux actes arbitraires de la police. Mais ses propos avaient provoqué une telle colère de l'aile droite qu'il fut forcé de renoncer au type d'affirmation de la vérité dont il avait fait, jadis, l'éloge. « Je ne sais si vous l'avez remarqué », dit Obama à l'époque, « mais personne ne prête beaucoup

d'attention à la couverture médicale. »

Shirley avait travaillé toute sa vie pour bâtir un monde dans lequel l'élection d'un président noir, né d'un mariage biracial, serait à la fois concevable et légale. Elle avait vécu l'assassinat des membres de sa famille, vu la ruine d'entreprises dans lesquelles elle s'était engagée, subi la diffamation. Crowley, pour ses actes, avait reçu les hommages du pouvoir, et avait été invité à « boire une bière » avec l'homme qu'il avait arrêté et le leader du monde libre. Shirley Sherrod, injustement licenciée et diffamée, n'a bénéficié que d'un bref coup de fil de l'homme qui, en un sens, devait sa carrière aux luttes qu'elle avait menées. Sur ce sujet, Sherrod n'était pas insensible. Elle m'a raconté avoir pleuré avec son mari en regardant Obama à la télévision prononcer son discours après la proclamation du résultat de l'élection. Dans son nouveau livre de souvenirs, *The Courage to Hope* (Le courage d'espérer), elle évoque d'autres larmes : quand elle a parlé de son licenciement avec sa mère, celle-ci, qui avait passé toute sa vie à défier le racisme sous sa forme la plus meurtrière, a simplement pleuré. Sherrod a pleuré elle aussi en disant à son mari : « Que vont dire les petites ? » Et, pensant à ses quatre petites-filles, elle dit : « Comment puis-je leur expliquer que j'ai été licenciée par le premier président noir ? »

En 2000, un policier en civil poursuivit un jeune homme nommé Prince Jones depuis une banlieue du Maryland, à travers tout Washington D.C., jusqu'en Virginie du Nord, et l'abattit près du domicile de sa compagne et de sa fille de onze mois. Jones était un étudiant de l'Université Howard. Sa mère était médecin radiologue. Prince Jones était aussi mon ami. Le policier qui l'avait suivi était sur la piste d'un trafiquant de drogue. Mais le trafiquant qu'il recherchait était de petite taille et portait des dreadlocks ; Prince était grand et ses cheveux étaient coupés court. Le policier était noir. Il portait des dreadlocks et un T-shirt pour se faire passer pour un trafiquant de drogue. La ruse a dû réussir. Il a expliqué qu'après que Prince était descendu de sa voiture et lui avait fait face, il avait brandi son arme et dit « Police ». Prince serait retourné dans sa voiture et aurait percuté

plusieurs fois la voiture banalisée du policier avec son véhicule. Ce scénario sonnait faux, par rapport à ce que je connaissais de ce jeune homme. Mais même si cette version était avérée, il n'y a rien d'étonnant à être effrayé par une voiture inconnue qui vous suit sur des kilomètres, et à réagir vivement lorsqu'un homme en civil brandit une arme en prétendant être un flic. (Le policier ne montra jamais son badge.)

Aucune charge criminelle ne fut retenue contre Carlton Jones, le policier qui tua mon ami et qui fit d'une petite fille une orpheline. C'était comme si la société avait simplement fermé les yeux. Quelques mois plus tard, j'ai déménagé à New York. Après les attentats du 11 septembre, je ne voulut rien faire de patriotique, ni en rapport avec la grande cérémonie de deuil. Je ne ressentais aucune sympathie pour les pompiers, et j'éprouvais quelque chose qui confinait à la haine pour les policiers qui avaient été tués. Je vivais dans un pays où mon ami – deux fois meilleur – avait été abattu à quelques pas du domicile de sa famille par un agent de l'État. Dieu maudisse l'Amérique, en effet.

J'ai grandi. Je suis devenu new-yorkais. J'ai réussi à comprendre les limites de la colère. Voyant Barack Obama parcourir le pays, acclamé par des foules blanches enthousiastes, puis être élu président, je me suis persuadé que le pays avait vraiment changé, que le temps et les événements avaient profondément modifié la nation, et que le progrès avait atteint des espaces que je n'aurais jamais pensé qu'il atteindrait.. Lorsque Oussama Ben Laden a été tué, j'ai crié de joie comme tout le monde. Dieu maudisse Al-Qaïda.

Lorsque le deuil de Trayvon Martin fut partagé par tous les partis, ma conviction que le monde avait changé depuis la mort de Prince Jones se trouva renforcée. Comme Prince, c'est d'abord à cause de la couleur de sa peau que Trayvon était soupçonné d'être un criminel. Comme dans le cas de Prince, le tueur de Trayvon alléguait la légitime défense. Encore une fois, je n'ai pas eu de mal à me mettre dans la peau de la victime. Mais cette fois, la réponse de la société semblait tellement

différente, tellement plus réconfortante.

Puis, le premier président noir parla, et il y eut une floraison de réactions sur Internet. Des jeunes ont commencé à faire du « Trayvoning », se moquant de la mort d'un garçon noir en montrant des photographies d'eux-mêmes posant comme s'ils étaient morts, vêtus de sweats à capuche, tenant des Skittles et du thé glacé.

Dans une démocratie, comme dit le proverbe, le peuple a le gouvernement qu'il mérite. Un aspect du génie d'Obama est sa remarquable habileté à apaiser les craintes raciales des Blancs. N'importe quel Noir ayant l'expérience du monde du travail connaît bien ce procédé. Mais il n'a jamais été pratiqué à un tel degré et, en même temps, jamais ses limites ne sont apparues aussi clairement. Ce besoin de toujours parler d'un ton suave, de ne jamais se mettre en colère quelle que soit l'offense témoigne assurément d'une étrange intégration, réalisée grâce à un compromis, révélant un pays si infantile qu'il n'accepte les Noirs que s'ils se comportent comme l'acteur Al Roker.

Pourtant, c'est là le fondement incertain de la victoire historique d'Obama, une victoire pour laquelle j'éprouve, comme ma communauté, le plus profond respect. Qui oserait refuser la possibilité qu'un Noir soit président avec tout le pouvoir et le symbole qui vont avec ? Qui oserait voler à ce petit garçon noir le droit de se sentir reconnu parce qu'il touche les cheveux frisés de son président ?

Je repense à la première fois que j'ai écrit à Shirley Sherrod, pour lui demander une interview. C'était une femme noire qui avait toutes les raisons du monde d'en vouloir à Barack Obama. Mais elle n'a accepté de me rencontrer qu'avec réticence. Elle a dit qu'elle « ne voulait pas faire quoi que ce soit qui nuise au Président.

Notes du chapitre

- [1] ↑ Afro-américaine qui en 1987-1988, avait accusé à tort quatre hommes blancs de viol.
- [2] ↑ Emmett Till était un adolescent noir originaire de Chicago. En 1955, lors d'un séjour chez un oncle, dans le Mississippi, il participe à la récolte de coton. Après une journée de travail, il rentre dans une épicerie. Il est accusé par l'épicière, blanche, de lui avoir manqué de respect, à la suite de quoi il est séquestré, torturé et tué. L'épicière a avoué, cinquante ans plus tard, avoir menti.
- [3] ↑ Les « voyageurs de la liberté » étaient une initiative de jeunes membres du mouvement des droits civiques qui bravaient les lois ségrégationnistes des États du Sud. Cette initiative fut violemment réprimée par les autorités racistes.
- [4] ↑ Medgar Wiley Evers (1925-1963) : militant noir américain, défenseur des droits de l'homme et membre de la NAACP, assassiné par un membre du Ku Klux Klan. Il a fallu trois procès pour que l'assassin soit reconnu coupable.
- [5] ↑ Paradise Valley : quartier de Detroit où abondaient les clubs de jazz, les bars et les théâtres afro-américains entre 1920 et 1950.
- [6] ↑ Spud Webb : ancien joueur de basket-ball célèbre pour ses *dunks* (smashes), alors qu'il ne mesure que un mètre soixante-dix.
- [7] ↑ Magazine féminin afro-américain.
- [8] ↑ Rappeur africain-américain, connu comme pionnier du trap.
- [9] ↑ Autre nom du drapeau américain
- [10] ↑ L'Institut Tuskegee, dans l'Alabama, fondé en 1881, était à l'origine une école normale destinée à former des enseignants noirs. En 1985, l'Institut est devenu une université. Elle est réputée pour la qualité de son enseignement.
- [11] ↑ Pasteur afro-américain, prédicateur à l'Église unie du Christ de Chicago, où il a acquis une large audience dans la communauté noire. Obama prend ses distances avec lui lors de sa campagne présidentielle de 2008.
- [12] ↑ Esclave afro-américain, né vers 1723, qui s'évada en 1750 et devint marin et docker. Il meurt en 1770 durant le massacre de Boston, devenant le premier des cinq martyrs de la révolution américaine.
- [13] ↑ Le 54^e régiment du Massachusetts est l'un des premiers régiments afro-américains de l'armée unioniste durant la guerre de Sécession.
- [14] ↑ Esclave originaire de Virginie né en 1800. Il fomenta l'une des plus violentes révoltes d'esclaves du XIX^e siècle et a été pendu. Cette révolte donna lieu à de nouvelles lois, plus restrictives encore, dans les États du Sud. Il mourut en 1831.
- [15] ↑ Originaire de Montgomery (Alabama). Agée de quinze ans, un jour, au retour de l'école, elle refusa de laisser son siège à un Blanc dans l'autobus. Quelques mois plus tard, Rosa Parks, une militante des droits de l'homme de la même ville, fit de même. Ce fut le début d'une lutte à la suite de laquelle la ségrégation dans les bus de Montgomery fut déclarée anticonstitutionnelle.
- [16] ↑ Kellogg Foundation : fondation créée en 1930. Elle a pour but d'aider les enfants

vulnérables en ciblant l'éducation, la santé, les soins et la nourriture des enfants, et l'aide aux familles pauvres.

VI. Notes de la sixième année

Tandis que j'entamais la sixième année, il se passait quelque chose que je ne percevais que confusément, quelque chose à quoi j'étais mal préparé. Il peut sembler insensé de le dire de cette façon, mais c'est un fait : je ne m'étais tout simplement jamais préparé à vivre une journée totalement à l'opposé de celle où je me rendis en traînant les pieds dans ce bureau d'aide à l'emploi de Harlem ; je ne m'étais simplement jamais préparé à ce qu'un jour, un si grand nombre de personnes s'intéressent, un tant soit peu à ce que j'avais écrit. Rien de ce que j'avais vécu ne me l'avait laissé pressentir, et certainement, ni ma carrière de journaliste, qui s'était déroulée jusque-là en faisant le siège d'éditeurs ennuyés et incrédules, ni non plus, antérieurement, ma vie d'étudiant. Et je pense que ce dernier point est encore plus crucial.

J'ai été élevé dans un monde où l'école décidait du destin de chacun. Les résultats scolaires n'étaient pas seulement une série de notes, ils indiquaient clairement à chacun ce que la vie pourrait lui réserver. C'était encore plus vrai quand on était noir, car tous les récits sur les génies qui avaient été des élèves médiocres ou des exclus du système scolaire, ne trouvaient pas réellement d'illustration dans notre monde. J'écrivais non parce que je pensais que cela m'apporterait un jour la célébrité, mais parce que j'aimais foncièrement écrire et qu'il me semblait, du moins dans ma jeunesse, que c'était la seule chose de bien que je sache vraiment faire.

Mais il y a plus grave que la mésestimation de ses chances de succès. Si je m'attarde sur l'effet de surprise, et sur les difficultés qui en découlent, c'est parce que cette surprise et ces difficultés démontrent quelque chose d'immuable dans la vie : la constance de la lutte. Cela peut sembler évident. Mais l'une des conséquences fâcheuses de grandir dans une société où l'argent est placé au-dessus de tout, alors

qu'on en possède peu soi-même, est une véritable mythification de l'argent et du succès financier. Il suffit de voir les images d'opulence – yachts, grosses voitures, vastes demeures – visibles dans toutes les vidéos hip-hop depuis ces trente dernières années, pour se faire une idée de ce mythe. Or tandis que je n'avais pas encore basculé dans ce type d'opulence, je connus en cette sixième année, une réussite que je n'aurais jamais pensé avoir le privilège d'imaginer.

Cela m'obligea alors à m'engager dans des luttes que je n'avais pas choisies. Mais pas immédiatement. Je continuai d'abord, à choisir les luttes que je voulais mener. Pour la première fois de ma vie, j'étais dans une situation où je pouvais regarder en arrière et penser à ce qui m'avait manqué. En tant qu'écrivain, rien n'a plus de valeur que de maîtriser une langue étrangère. La monnaie de l'écrivain, ce sont les mots. Son métier consiste à les manipuler, et à les combiner diversement de la façon la plus inattendue, tout en les rendant le plus intelligibles possible. Il semblait donc absurde de ne parler qu'une seule langue. Mais une des conséquences de n'avoir jamais été un étudiant très brillant, c'est de n'avoir jamais été suffisamment intéressé par une langue étrangère. Disposant maintenant du luxe d'avoir du temps, je compris que je pouvais revenir en arrière et réparer mon erreur.

Voilà comment j'ai commencé à étudier le français. Pendant un an, j'ai suivi des cours. J'ai visité Paris. J'ai rapidement compris, au cours de cette visite, qu'il était impossible d'apprendre une langue en se contentant de prendre des cours. J'ai engagé un professeur particulier. Et j'ai fini par atterrir au Middlebury College, la célèbre école de langues, où, pendant six semaines, je me suis entièrement immergé dans la langue française. Ces six semaines ont constitué l'un des épisodes les plus importants de cette partie de ma vie. Non pas pour avoir fait des progrès en français, ce qui fut pourtant le cas, mais parce que – et c'était encore plus important – en étant amené à apprendre de nouvelles choses, j'avais l'opportunité de poser de plus en plus de questions.

Si ce livre contient un message, c'est ma conviction que l'écrivain est un étudiant et non un prophète. À mon avis, le métier d'écrivain consiste à poser les questions graves et complexes qui lui brûlent les lèvres. L'aspect le plus exaltant de ce métier a toujours été pour moi, la découverte et l'apprentissage, et non la posture et la transmission. Pendant six semaines, j'étais vraiment redevenu un étudiant, et je l'étais par choix, non parce que j'avais un revolver sur la tempe. Le fantôme de Middlebury m'a poursuivi pendant les quatre ans qui se sont écoulés depuis, parce que je me demande souvent quand et comment, une autre période de ma vie pourra être comparable à celle-là.

Comme un Français

J'ai passé presque tout l'été à apprendre le français à l'École française du Middlebury College. Je n'étais jamais allé dans le Vermont ni dans bien d'autres endroits d'ailleurs. Je n'ai pas eu de passeport avant l'âge de 37 ans. Parfois, je le regrette. Parfois pas : apprendre à voyager quand on est un adulte rajeunit, et permet de retrouver l'émerveillement de l'enfance qui bien souvent s'émousse avec le temps. L'an dernier, j'ai visité plus de lieux que jamais auparavant, et j'ai été envahi par ce sentiment juvénile un nombre incalculable de fois ; dans une gare de Strasbourg, dans une vieille librairie parisienne, en parcourant une large avenue de Lawndale. Il en était de même dans le Vermont, où se dessinaient les vertes montagnes aux allures de géants. Je contemplais ces montagnes à travers la fenêtre du fond de la bibliothèque Davis Family. Je contemplais les nuages qui, avant la pluie, enrobaient les montagnes tels des abat-jour, et je me demandais ce qu'au juste, j'avais fait de ma vie.

J'étais là pour améliorer mon français. Mon programme comprenait quatre heures de cours et quatre heures de devoirs à la maison. Il m'était interdit de lire, d'écrire, de parler ou d'écouter en anglais. Je regardais des films en français, j'essayais de lire un article par jour dans *Le Monde*, j'écoutais RFI et, souvent, Barbara et Karim Ouellet ^[1]. Pendant les repas, je parlais français, et tout au long de ces sept semaines, je sentais que je perdais peu à peu contact avec le monde extérieur. Ce n'était pas un sentiment totalement désagréable. Lorsque je devais parler anglais (au téléphone avec ma femme, avec des gens en ville ou dans une librairie), ma voix me semblait étrange, et mon ouïe légèrement altérée.

Les dernières nouvelles du monde m'arrivaient comme « floutées » par

les médias français. J'avais la vague impression que King James ^[2] avait fait quelque chose d'exceptionnel, que la police avait tué des Noirs qui vendaient des cigarettes, qu'un avion de ligne avait été abattu en plein vol, et que les puissants de ce monde croyaient toujours que les problèmes importants pouvaient finir par se résoudre par la force des armes. En somme, j'apprenais que peu de choses avaient changé. Je l'apprenais même à travers ma frêle vision française qui transformait les nouvelles du monde à la façon d'un tableau impressionniste. Tout semblait déformé. Je comprenais qu'il se passait des choses à l'extérieur mais, la plupart du temps, leur dimension et leur portée m'échappaient.

L'acquisition d'une seconde langue est difficile. J'ai entendu dire que c'est plus facile pour les enfants, mais je ne suis pas sûr que ce soit pour des raisons biologiques ; c'est peut-être parce que les adultes ont tellement plus à apprendre. En tout cas, il est vrai que la plupart des étudiants de Middlebury étaient plus jeunes que moi, non seulement plus jeunes mais aussi plus forts. Mes camarades de classe, appartenaient pour la plupart, à cette catégorie d'étudiants brillants qui décident de consacrer pendant leurs vacances d'été, huit heures par jour au travail scolaire.

Il n'y avait aucune différence entre nous pour ce qui est de l'éthique de travail. Si je passais plus de temps que mes camarades à travailler, cela ne signifiait pas que je méritais plus de louange, cela traduisait au contraire un manque d'efficacité de ma part.

La plupart des personnes avec lesquelles j'étais en relation parlaient mieux, écrivaient mieux, lisaient mieux et comprenaient mieux que moi. Il n'y avait pas d'échappatoire à cette incompétence.

Ils avaient quelque chose de plus que moi, et ce quelque chose c'était une culture, c'est-à-dire un ensemble de pratiques enracinées au point de devenir des rituels. Les élèves performants savaient comment mémoriser rapidement un poème dans une langue qu'ils ne comprenaient pas. Ils savaient que recopier une brochure quelques jours avant l'examen les aiderait à retenir son contenu. Ils savaient

qu'il fallait apporter un crayon pour l'examen et non un stylo. Ils savaient qu'il était possible (avec l'autorisation du professeur) d'enregistrer des cours et de photographier le tableau noir.

Cette culture de la performance scolaire n'avait pas été acquise en un jour. Le même type de pratiques avaient permis à mes camarades de réussir au lycée, et avait probablement été renforcé par la présence d'autres bons élèves dans leur entourage. Je suis sûr que beaucoup d'entre eux avaient des parents qui furent aussi de bons élèves. C'est ainsi que le capital social se renforce lui-même et se constitue. Il ne s'agit pas simplement d'un enfant bon élève, mais d'un bataillon d'enfants bons élèves, chacun soutenu par des parents qui l'ont aussi été. J'ai discuté un jour avec une femme qui parlait allemand, anglais et français, et cela depuis son enfance. « Comment avez-vous fait ? », lui ai-je demandé. « Tout le monde dans mon milieu parlait plusieurs langues », m'expliqua-t-elle. « Et c'est tout ce qu'il y avait à faire. »

Les étudiants en français étaient classés en cinq niveaux. Le premier correspondait à ceux qui pouvaient à peine dire un mot, puis l'échelle montait jusqu'à ceux qui préparaient un master. J'étais dans le deuxième groupe ; autrement dit, je pouvais commander un café, raconter une histoire avec quelque difficulté, écrire une petite note (sans verbe ni accord de genre) et généralement comprendre un francophone à condition qu'il ou elle me parle vraiment lentement. Chaque matin, au réveil, quelqu'un me disait quelque chose que je ne comprenais pas. Chaque matin, au réveil, j'écorchais quelques mots de la charmante langue française. Pendant tout l'été, j'ai survécu avec deux mots : « Désolé, encore »^[3]

Par rapport à mes camarades de même niveau, mes notes étaient parmi les plus basses. Chaque semaine, au cours de littérature, nous devions réciter par cœur des poèmes en français (Baudelaire, Verlaine, Lamartine) et tous les jours nous devions réciter une strophe. Ce type d'exercice est peut-être familier aux lecteurs de *The Atlantic*, mais les habitudes requises pour le maîtriser étaient pour moi totalement nouvelles. Je n'avais jamais été un étudiant brillant. À dire vrai,

pendant mes presque quinze ans de scolarité, je fus un élève particulièrement médiocre.

Pendant des années j'avais échoué dans la plupart des cours que j'avais suivis. Ce n'était pas que j'étais meilleur en lettres qu'en sciences. À l'université, ma seconde option était l'anglais. J'ai échoué en littérature américaine, en littérature anglaise, en lettres et *voilà*^[4] en français. Les échecs se sont succédés jusqu'à ce que je quitte l'université pour devenir écrivain. Je ne trouve pas d'explication satisfaisante à ce bilan : je n'ai simplement jamais compris à quoi servait l'école. Pourtant, j'adorais les longs processus qui mènent à la compréhension. Mais, à l'école, j'avais souvent l'impression d'être en train de faire autre chose.

Comme pour de nombreux enfants noirs dans ce pays, il n'existait pas dans mon entourage, de culture de la performance scolaire. Très peu d'adultes autour de moi avaient été de bons élèves ensuite récompensés pour leur application au travail. L'expression « *Ivy League* » était quelque chose de totalement abstrait pour moi. Je considérais surtout l'école comme un lieu où l'on se rendait pour éviter de se faire tuer, de devenir drogué ou de se retrouver en prison. Ces observations ne peuvent être dissociées du pays que j'appelle ma patrie, ni du gouvernement auquel j'ai juré fidélité.

Pratiquement tout au long de son histoire, l'Amérique a mené une politique de pillage du capital accumulé par les Noirs, socialement ou autrement. Cela a commencé avec l'interdiction d'apprendre à lire ; ça s'est poursuivi avec des écoles séparées et de niveau inférieur, et ça continue jusqu'à aujourd'hui, avec notre acceptation tacite de la ségrégation. Connaître les « bonnes personnes » quand on crée du capital, aide. Historiquement, l'un des objectifs de la politique américaine a consisté à s'assurer que les « bonnes personnes » soient exceptionnellement des Noirs. La ségrégation garantit ensuite que ces exceptions représentent une couche très fine de la société, et que la plupart des Noirs n'aient pas accès à des « bonnes personnes » autres que ces rares exceptions.

Ainsi, une famille blanche issue de la classe moyenne inférieure peut espérer vivre près d'une masse critique de gens aisés ou mondains, et s'offrir ainsi d'autres horizons, apprendre d'autres pratiques et connaître d'autres cultures. Une famille noire disposant de revenus correspondant à ceux de la classe moyenne, peut s'attendre à vivre près d'une masse critique de gens pauvres, et à voir les mêmes réalités que celles dont elle s'acharne à s'éloigner, tout comme les gens pauvres qui l'entourent. Cela aussi se construit.

Aujourd'hui, en Amérique, les références à la culture visent la plupart du temps à conférer une certaine légitimité au pouvoir. Cela se manifeste dans les observations récentes du Président qui, en réponse à une question sur la préservation de la culture amérindienne, s'est lancé dans un cours magistral pour nous conseiller (à nous les Noirs et aux Amérindiens) de nous inspirer davantage des Juifs et des Asiatiques américains qui eux, s'abstiennent de reprocher aux intellectuels de leur milieu de « jouer au Blanc ». L'entière responsabilité revient aux sciences sociales approximatives et à l'occultation de l'histoire. Lorsque les Asiatiques américains et les Juifs américains auront subi de plein fouet – sur le sol américain – l'agression suprémaciste blanche, une comparaison sera peut-être opportune.

Mais peut-être pas. Parce que les frontières sont un paramètre essentiel des communautés humaines. Les gens qui surveillent ces frontières sont généralement hostiles à l'égard de ceux qu'ils découvrent en train de les violer. De ce point de vue, l'expression « s'élever au-dessus de sa condition » ne traduit rien d'autre qu'une classe ouvrière anxieuse patrouillant à la frontière sociale. Et l'expression « *white trash* » (« petit blanc ») ne traduit rien d'autre que la volonté inébranlable d'une classe dominante anxieuse de faire respecter les frontières. Je ne suis pas un expert de la culture des Juifs américains, ni de celle des Asiatiques-américains, mais je serais choqué si, dans cette histoire de frontières, eux aussi bénéficiaient aussi d'une immunité. Il y a quelques années, j'ai brossé le portrait du rappeur Jin. En tant que premier rappeur Asiatico-Américain à avoir

signé un contrat avec une grande maison de disques, il dut essuyer des plaisanteries racistes de la part de rappeurs noirs et, au sein de sa propre communauté, subir les piques des gardes-frontières. « Yo, qu'est-ce que c'est que ça ? Tu crois vraiment que tu es noir, Jin ? ». Et il se rappelait que ses parents lui disaient : « Tu n'es pas noir, Jin, point barre ».

Prétendre que les Noirs sont les seuls – ou les plus ardents – défenseurs de leurs frontières communautaires et, en conséquence, les plus sujets à l'esprit de chapelle et à l'anti-intellectualisme, sert à justifier le comportement du pouvoir américain. Le citoyen américain est libre de dire : « Regardez-les, ils se reprochent mutuellement *de lire* », et puis de retourner à ses affaires. En ce sens, c'est légèrement différent de la construction du mythe du « black on black crime » (« les Noirs s'entretuent ») lorsqu'on s'interroge sur les émeutes de Ferguson.

Je confesse avoir très peu d'expérience en tant que patrouilleur de frontières, et pour ainsi dire aucune quant à l'idée selon laquelle avoir un livre à la main, c'est « jouer au Blanc ». Le Baltimore de ma jeunesse était un endroit où les Blancs s'aventuraient rarement. Aucun d'entre nous n'aurait eu l'idée d'associer la lecture au comportement des Blancs, parce très peu d'entre nous en connaissaient. Et je lisais tout ce que je pouvais trouver : *A Wrinkle in Time*, *David Walker's Appeal*, *Dragon's of Autumn Twilight*, *Seize The Time*, *Deadly Bugs and Killer Insects*, *The Web of Spider-Man*. J'avais une collection complète de *Childcraft*. J'aimais le volume « *Make and Do* ». J'avais toute la collection de l'encyclopédie *World Book*. J'avais l'habitude de prendre l'édition complète, de l'ouvrir à une page au hasard et de lire pendant des heures. Alors que j'avais seulement six ans, ma mère m'amena à la bibliothèque gratuite Enoch-Pratt, sur Garrison Boulevard, et m'inscrivit à un concours qui consistait à élire l'enfant capable de lire le plus grand nombre de livres. J'en avais lu vingt-quatre cet été-là, et j'ai distancé largement mes concurrents. Ma mère était radieuse. Le bibliothécaire me donna un bonbon. J'étais très fier de moi.

Parce que j'avais toujours des livres sous le bras dans des quartiers noirs, dans des écoles noires, parmi des Noirs, on me donnait toutes sortes de qualificatifs : « l'intello », « le brillant », « le crétin », « Malcolm », « Farrakhan », « Mandela », « la flèche », « le futé », « le tête en l'air ». On me disait que « j'avais la tête dans les nuages ». On me disait « qu'un jour je ferais quelque chose ». Mais on ne m'a jamais traité de Blanc. Les gens qui me traitaient d'« intello » étaient noirs. Les gens qui m'ont dit « qu'un jour je ferais quelque chose », aussi, étaient noirs. Il n'y avait personne d'autre autour de moi, et personne d'autre en Amérique n'y faisait attention. Ce n'était pas seulement vrai dans mon cas, c'était vrai pour la plupart des enfants noirs de cette époque, qui formaient alors – et qui forment encore aujourd'hui – le groupe le plus discriminé de ce pays. La ségrégation signifiait que beaucoup d'entre nous devaient s'appuyer sur une tradition plus proche de chez eux. Et, chez moi, j'ai découvert une culture de réussite intellectuelle issue de la ségrégation. C'était la tradition de Carter G. Woodson^[5], de Frederick Douglass et de Malcolm X. Selon cette culture, l'éducation ne doit pas se réduire à l'acquisition de références et de diplômes, mais doit permettre l'accomplissement d'une profonde auto-libération. C'était la culture de mon enfance et elle m'a offert quelques-unes des grandes émotions de ma jeunesse.

J'étais un enfant hanté par des questions : pourquoi les lys se ferment-ils le soir ? Pourquoi mon père répète-t-il sans cesse : « Ça, je peux le comprendre » ? Et qu'est-ce qui a vraiment fait disparaître les dinosaures ? Et pourquoi ma vie est-elle si différente de tout ce que je vois à la télévision ? Ce sentiment – de ne pas savoir, du désir de savoir, d'une réponse en attente –, pour moi, c'est l'amour et la jeunesse. J'ai toujours préféré les bibliothèques aux salles de classe, parce que la bibliothèque grande ouverte est le lieu suprême où se joue ce spectacle. Cette culture a été consolidée par mes parents, et par d'autres qui, dans mon entourage, avaient acquis une conscience politique, et aussi par leurs enfants, eux-mêmes politisés. Cette culture était tellement solide qu'elle pouvait être considérée comme une sorte de capital social. Elle était si ancienne qu'elle pouvait aussi être considérée comme un héritage. Plus que tout autre chose, c'est cet

héritage qui a permis ma contribution à cette vénérable revue. Car, en définitive, un bon écrivain doit être un autodidacte et se méfier des références académiques. Ma culture n'a pas réussi à faire de moi un bon étudiant. Elle a réussi à faire de moi un écrivain.

Je n'ai jamais eu la moindre envie de m'en vanter. J'ai toujours su qu'en ne parvenant pas à être un étudiant brillant, je perdais l'occasion d'acquérir des connaissances. (L'article sur ma méconnaissance de saint Augustin « *My Heroes Your Stamps* ^[6] » me vient à l'esprit.) Mais ce que je ne comprenais pas, c'est que j'étais aussi privé d'une culture, c'est-à-dire d'une boîte à outils, d'un outillage de serrurier permettant le déverrouillage d'une langue que j'aime tellement à présent.

La réussite scolaire est parfois dévalorisée et considérée comme la mémorisation inutile de données diverses. Je soupçonne qu'elle permet de faire plus que cela. Si vous réveilliez ma professeure de littérature à deux heures du matin, elle aurait été capable de vous réciter la deuxième strophe du poème de Verlaine « Il pleure dans mon cœur ». Je pense que cette mémorisation, le fait de garder ce poème dans la tête, lui permettait de l'analyser et de le ressasser de différentes façons, ce que je ne pourrais pas faire sans avoir le texte sous les yeux. Plus clairement, il n'est certainement pas possible pour un adulte d'apprendre le français sans faire un tant soit peu appel à sa mémoire. Le français est une langue qui obéit à ses propres règles lorsqu'elle en a envie. Il n'y a pas de règle indéfectible qui vous indique quels noms sont masculins, ou quels verbes requièrent une préposition. La seule façon de le savoir, c'est d'apprendre par cœur.

À Middlebury, j'ai passé autant de temps que j'ai pu avec les étudiants en master, au risque de les harceler. En moyenne, j'ai compris 30 % de ce qui se disait. C'était bien là le but. Je voulais qu'on me rappelle qui j'étais. Je voulais rajeunir, ressentir à nouveau le frisson de l'ignorance. C'est le même sentiment que j'éprouvais étant enfant lorsque je me posais des questions sur les lys et les dinosaures, lorsque j'écoutais « *The Bridge Is Over* », lorsque je me demandais où le Queens

pouvait se situer dans le monde.

J'étais ignorant. Ce que je ressentais, c'était comme si quelqu'un m'avait enlevé pendant la nuit, m'avait jeté à la mer et m'avait laissé filer dans le courant, sur un radeau de survie. Et la nuit était magnifique parce qu'elle contenait toutes les choses que je ne saurais jamais, et c'est là que j'entrevis ce que serait ma mort : ce serait le moment où je ne pourrais plus rien apprendre de nouveau. Matin, midi et soir, je m'asseyais sur la terrasse et j'écoutais la conversation des jeunes étudiants en master. Ils se racontaient leurs expériences, plaisantaient ensemble ou partageaient leurs doléances. Ils venaient de partout : San Francisco, Atlanta, Seattle, Boulder, Hackensack, Philadelphie, Kiev. Et ils aimaient tout ce que je voulais tant aimer moi aussi, mais sans avoir su en prendre le temps : Baudelaire, Balzac, Rimbaud. J'écoutais et je sentais la nuit m'envelopper, et l'eau fraîche de la jeunesse coulait à nouveau en moi.

Un après-midi, je marchais après le déjeuner avec la sensation d'être vaincu par la langue. J'entamai une conversation avec une jeune enseignante en formation. Je lui dis que je traversais une période difficile. Elle prononça en français quelques paroles de réconfort d'un auteur célèbre. Je lui répondis que je n'avais pas compris. Elle les répéta. Je ne comprenais toujours pas. Elle répéta encore. Je secouai la tête, souris, et m'éloignai, légèrement frustré d'avoir compris chacun des mots, mais non la signification de la phrase. C'était comme si quelqu'un avait dit : « Il sa marche nage plus qu'hier la lutte. » (C'est ainsi que le français sonne souvent à mes oreilles.)

Le lendemain, au moment du déjeuner, je me suis assis à côté d'elle et d'une autre jeune femme. Je lui ai demandé de m'épeler la citation. J'écrivis la phrase. Je ne la comprenais pas. L'autre jeune femme expliqua la fonction des pronoms dans la phrase. Soudain je compris. Et pas seulement le sens de la phrase. Je compris quelque chose à propos de la fonction du langage, pourquoi il était important d'être capable de faire une analyse grammaticale, pourquoi il était important de connaître les articles partitifs et les noms collectifs.

Dans mon long voyage à travers la mer du langage, c'est la première fois qu'apparaissait la terre. Je sus alors combien j'étais ignorant. Le sentiment de découverte et de compréhension qui en découla était incroyable. Pour la première fois, je réalisai que je pouvais survivre à la traversée.

Mon cheminement personnel vers cette grande sensation, vers ces découvertes, vers Middlebury, n'a pas suivi la voie habituelle. J'ai grandi parmi des hommes qui se voulaient sceptiques à l'égard d'un idéal qui lui-même montra pendant si longtemps son scepticisme envers eux. J'avais besoin de prendre de la distance par rapport à moi-même, à ma culture et à ma tradition, avant de pouvoir considérer l'Occident avec discernement. Je ne voulais pas m'intéresser à Locke parce que je savais qu'il ne s'intéressait que très peu à moi. Je ne voyais aucune raison d'apprendre le français, puisque c'était la langue des pilliers d'Haïti.

Il m'a fallu d'abord être nationaliste avant de devenir humaniste. Je devais parvenir à comprendre que les Noirs n'étaient pas seulement les victimes de l'Occident, mais qu'ils furent aussi ses architectes. Les philosophes ont commencé la phrase, et Martin Luther King l'a terminée. Les plus grandes interprétations des plus grands hymnes de ce pays ont toutes été réalisées par des Noirs – Ray, Marvin, Whitney. Ce n'est ni une question de biologie ni une erreur. C'est le cosmopolitisme nécessaire à un peuple qui voit l'Amérique depuis le sous-sol et qui de ce fait est contraint de recevoir ses enseignements, lorsqu'il peut les recevoir, en les absorbant, en les réinterprétant, en les affinant, en les réinventant.

Mais il ne faut jamais en conclure qu'un fort élan vers le cosmopolitisme, vers une véritable éducation, empêchera que les gens ne vous frappent. L'inverse est plus probable. Au début du XIX^e siècle, les nouveaux Américains promirent à la Nation Cherokee que si ses membres adoptaient leurs manières « civilisées », ils seraient rapidement respectés comme leurs égaux. Cette promesse a été profondément intégrée dans la manière dont, au début du XIX^e siècle,

l'Amérique s'adressa à tous les peuples indigènes du continent.

« Nous ne commettrons jamais d'acte injuste à votre égard. Au contraire, nous désirons que vous viviez en paix, que vous augmentiez en nombre, que vous appreniez à travailler comme nous le faisons », déclara Thomas Jefferson. « Avec le temps, vous serez comme nous sommes ; vous formerez un seul et même peuple avec le nôtre ; votre sang se mêlera au nôtre ; et se répandra, avec le nôtre, sur cette grande Île. Tenez bon, mes Enfants, la Chaîne de l'amitié qui nous relie ; et rejoignez-nous pour la garder toujours étincelante et pour que jamais elle ne soit brisée. »

Les Cherokees –pour des raisons qui leur sont propres– fréquentèrent les écoles des missions. Quelques-uns se convertirent au Christianisme. D'autres se marièrent avec des Blancs. D'autres continuèrent à asservir des Noirs. Ils adoptèrent une Constitution écrite, créèrent une écriture pour leur langue et publièrent un journal, *The Cherokee Phoenix*, en anglais et en cherokee. Ainsi, les Amérindiens de l'époque se montrèrent capables d'intégrer des éléments de l'Occident à leur propre culture, comme les Asiatiques ou les Juifs d'Amérique. Mais le loup ne s'est jamais beaucoup soucié de savoir si les brebis étaient cultivées ou non.

« Le problème, du point de vue des Blancs », écrit l'historien Daniel Walker Howe, « était que le succès de ces tentatives pour “civiliser les Indiens” n'avait pas produit les dividendes attendus en matière de cession des terres. Bien au contraire, plus les Cherokees étaient alphabétisés, prospères et organisés politiquement, plus ils étaient résolus à conserver ce qui restait de leurs terres et à les enrichir pour leur propre avantage. »

Cosmopolitisme, ouverture à d'autres cultures, ouverture à l'éducation n'ont pas fait céder les Cherokees face à la puissance américaine ; ça leur a fourni des armes pour résister. L'ayant constaté, les États-Unis diluèrent le vernis de la « culture » et de la « civilisation » et eurent recours au « Déplacement des Indiens » et à la « Piste des larmes ». Le pillage fut célébré dans une chanson populaire :

Tout ce que je veux dans ce monde,
C'est une jolie petite femme et une grande plantation
Loin là-haut dans la nation Cherokee.

Les indigènes comprirent que le discours des Américains sur l'échange entre culture et droits était un prétexte. À l'époque actuelle, il est courant d'encourager les enfants noirs à s'instruire, pour qu'ils soient respectables ou impressionnent les « bonnes personnes ». Mais les « bonnes personnes » ne sont pas impressionnés pour autant, et les diplômés des Noirs, dans un pays où la suprématie blanche est si profondément enracinée, ne sont pas suffisants. Le pouvoir utilise la « respectabilité » et l'« éducation » pour ignorer ces faits déconcertants. Cela ne règle pas la question. Vous ne pourrez jamais tout savoir. Mais vous pouvez avancer dans la bonne direction.

Le citoyen est perdu dans le labyrinthe construit par son pays, alors que la porte de sortie se trouve droit devant lui, mais que la voie qui y conduit reste étroite. Lorsque je me suis rendu à Middlebury, je venais de publier un article en faveur des réparations^[7]. On me demandait souvent quels changements j'en attendais. Mais le changement était déjà là. Je suis allé plus loin sur le chemin infini de la connaissance, plus loin dans la nuit. J'ai rejeté l'esclavage mental. J'ai rejeté le mensonge.

Je suis allé à Middlebury en autodidacte, dans un esprit d'auto-libération, avec la volonté d'écrire, dans l'esprit de Douglass et de Malcolm X. J'y suis allé en ingénu, et j'ai découvert que j'étais plus ignorant que je ne le pensais. Et là-bas encore, j'étais à la bibliothèque, à feuilleter au hasard des histoires en français, bien plus à l'aise qu'en classe. Ce n'était pas assez. Ce ne sera pas suffisant. Parfois, vous avez besoin des outils du maître pour démanteler sa maison.

Notes du chapitre

[1] ↑ Musicien québécois d'origine sénégalaise.

[2] ↑ Joueur professionnel de basket.

[3] ↑ En français dans le texte

[4] ↑ En français dans le texte

[5] ↑ Historien afro-américain (1875-1950), appelé le Père de l'histoire des Noirs. Son ouvrage le plus célèbre s'intitule : *The Mis-Education of The Negro*, Trenton, New Jersey, Africa World Press, 1933.

[6] ↑ Article paru dans *The Atlantic* le 27 décembre 2012 <https://www.theatlantic.com/personal/archive/2012/12/my-heroes-your-stamps/266672/>

[7] ↑ « The Case for Reparations » : <https://www.theatlantic.com/projects/reparations/> La version française de cet article de Ta-Nehisi Coates, préfacée par Christiane Taubira s'intitule : *Le Procès de l'Amérique*, éditions Autrement, 2017.

VII. Notes de la septième année

Au cours de la septième année, j'ai eu le sentiment d'avoir réglé une question. *The Case for Reparations* que je venais d'écrire, apportait un terme à un conflit intérieur, la résolution finale d'un mystère existentiel. L'histoire américaine, qui était la mienne, n'était pas un récit triomphal, mais une monumentale tragédie. Les pèlerins et les révolutionnaires avaient fui l'oppression et rêvaient d'un monde où ils seraient libres. Pour que leurs rêves deviennent réalité, ils nous ont cassé les reins avec l'arme même de l'oppression qui les avait poussés à fuir. Et je sais maintenant que la ligne qui sépare l'Amérique noire de l'Amérique blanche n'est ni phénotypique, ni culturelle ni même génétique. En fait, il n'y a eu aucune ligne de démarcation, aucune division nécessaire, d'aucun type. Nous n'étions pas le côté face et le côté pile d'une même pièce de monnaie. Nous n'étions pas le négatif de la photographie de l'autre. Être noir en Amérique c'était être victime de pillage. Être blanc c'était tirer profit de ce pillage, et parfois, y prendre part directement. Ni dialogue national, ni appel à la morale, ni invocation de l'amour du prochain, ni plaidoyers pour la « sensibilité » et la « diversité », ni lamentations sur les « relations raciales », ne pourront remédier à ce problème. Le racisme c'était du banditisme pur et simple. Et le banditisme pour l'Amérique, n'était pas accidentel : il lui était indispensable.

C'est un peu ridicule de le dire ainsi, comme si je faisais une grande révélation, alors que c'est le sentiment qui hante chacun des Noirs que je connais, tout comme moi-même. Mais les Noirs en Amérique ne peuvent se permettre le luxe d'exprimer leurs « sentiments » comme des états de faits, du moins comme des sentiments qui ne cadrent pas avec le grand mythe américain des « relations inter-raciales » entre deux voisins pris dans un malheureux conflit de clôtures. Non seulement la théorie du banditisme n'accrédite pas ce mythe, mais en

plus, elle le bat en brèche. Ainsi, il ne suffisait pas de « ressentir » que le mythe était faux, de s'en sentir quelque peu dérangé. Il me fallait apporter la preuve de la faute avec rigueur dans les moindres détails.

Je ne l'ai pas fait dans l'espoir de convaincre les défenseurs (ou quelques-uns d'entre eux) de ce mythe grossier qu'ils étaient dans l'erreur. Je l'ai fait pour moi-même, pour me prouver que *je* n'étais pas fou, que ce que je ressentais dans ma chair, ce que je voyais au sein de mon peuple, était bien réel. Je l'ai fait pour d'autres, qui savent qu'ils ont été volés, même s'ils ne peuvent pas encore saisir dans toute son horreur, tout ce qui leur cause un tel sentiment. Je ne pouvais pas les protéger du banditisme. Mais tout autour de nous, il y avait un mécanisme destiné à perpétuer le mythe et à valider l'illusion de son existence. Quelques Noirs pouvaient en être victimes, mais à un moment donné, la plupart d'entre nous pouvions examiner cette illusion, sous un certain angle et sous un certain éclairage, et voir apparaître comme une révélation des chaines et des mirages, ne serait-ce qu'un instant. Ce que je voulais surtout, c'était projeter sur toute la scène, une lumière crue, dire à mon peuple, avec toute l'autorité dont j'étais capable, qu'il avait raison, qu'il n'était pas fou, qu'il s'agissait vraiment d'une falsification.

Une grande partie de la littérature noire – du moins de celle qui m'intéresse – vise le même objectif. Je ne pensais pas que mon objectif fût original ou qu'il ouvrît une voie nouvelle, mais j'avais envie qu'il s'inscrive dans un mouvement. J'aspirais à rejoindre le long cortège des briseurs de rêve. Si l'athéisme est important pour moi, mon sentiment d'appartenance à une lignée l'est tout autant. Cela me ramène aux années où j'étais un jeune nationaliste noir, aux libations versées sur des plantes d'aloë vera, aux moments où nous nous agenouillions par terre en marmonnant « Ashé », pendant que les hommes, enveloppés dans des Bogolan, et que les femmes, cachant leurs cheveux, acclamaient Malcolm X, Toussaint Louverture^[1], Harriet Tubman et Yaa Asantewaa^[2]. Plus tard, j'en suis venu à la conclusion que le nationalisme noir était, en fin de compte, une autre forme de rêve. C'est pourtant le nationalisme qui m'a fait concevoir

une politique distincte des caprices des Blancs. La faiblesse de la théorie de l'intégration, c'est qu'en dernière instance, elle reposait sur une masse critique de Blancs jouant le jeu, soit en faisant fi de leurs propres intérêts soit par obligation morale. L'histoire a donné quelques rares exemples du premier cas, et aucun du second, ce qui est compréhensible. S'il existe un exemple de pouvoir auquel ceux qui en bénéficient ont renoncé pour des raisons purement altruistes, je n'en ai jamais eu connaissance. Le nationalisme entretenait des idées fantasques : soit constituer un État séparé en dehors de l'Amérique, soit former une société isolée à l'intérieur du pays. Aucune des deux solutions n'était viable. Une société à l'extérieur des États-Unis aurait presque certainement reproduit les mêmes problèmes de domination que ceux déjà rencontrés. Les nègres reproduiraient d'autres nègres soit à partir d'eux-mêmes soit à partir des malheureuses populations parmi lesquelles ils s'installeraient. Quant à avoir une société distincte à l'intérieur des États-Unis, les ruines de Tulsa ^[3] et de Black Wall Street ont montré la faiblesse d'un tel projet. Et ces pogroms contre des enclaves noires indépendantes étaient juste les cas extrêmes. Une société séparée en Amérique dépendrait des mécanismes de création de richesse propres à l'Amérique, laquelle richesse n'a jamais été produite sans l'intervention de l'État, des banques prêtes à financer et d'un système judiciaire prêt à protéger. Ce nationalisme séparatiste s'est révélé aussi imparfait que l'intégration, puisqu'en définitive il dépendait aussi de la bonne volonté des Blancs.

Mais si le nationalisme n'offrait pas d'issue, son recours aux ancêtres et à la tradition était une source d'apaisement. Le nationalisme m'a appris que Nat Turner ne s'était pas battu tout seul, qu'il n'était pas mort seul, mais qu'il était partie prenante d'une résistance aussi vieille que le banditisme sur lequel s'est fondé l'Occident et qui persistera jusqu'à ce que l'Occident s'effondre et soit réduit en poussière. Le sentiment d'être le maillon d'une longue chaîne ne m'a pas donné d'espoir pour l'Amérique, ni pour le destin final du peuple noir, mais il m'a apporté du sens et de la finalité. L'Université Howard prêchait aussi le sens d'appartenance à une lignée et à une tradition, elle m'a appris que cela signifiait quelque chose de marcher dans les pas

d'Alain Locke^[4], de Zora Neale Hurston, de Toni Morrison^[5] et d'Amiri Baraka^[6]. Être un écrivain noir revenait à se mobiliser pour les questions essentielles sur la liberté et la démocratie. Certains écrivains noirs à la recherche de leur propre spécificité, ont refusé de se poser ces questions et ont rejeté cette tradition. D'autres, en quête de sens et de mission comme moi, s'y sont précipités.

Le besoin de donner un sens à sa vie, de se sentir membre d'une communauté, de s'investir dans une mission, est humain. Il est inhérent à une vision politique, qui ne se limite pas à se battre pour obtenir une couverture sociale, des crédits d'impôts ou des subventions pour les fermiers, mais qui cherche à donner un sens à nos vies. Cette recherche a pesé sur les huit ans au pouvoir d'Obama. On a fait grand cas du message que Barack Obama avait transmis à ses partisans pendant sa campagne de 2008, l'idée qu'une Amérique nouvelle était en train d'émerger de ses guerres illégitimes et de son histoire gangrénée, pour enfin remplir la promesse inscrite dans sa Constitution. Les vieux débats des baby-boomers et des Démocrates qui avaient pris le parti de Reagan n'étaient plus que cendres, et de ces cendres allait émerger l'Amérique de la génération du millénaire, qui inaugurerait un futur purifié sans conflits. Mais si cette vision avait un sens pour un groupe, elle minait la raison d'être de l'autre groupe, celui dont la vision était façonnée par des siècles de domination des mâles blancs purs et durs. Quoi que l'on puisse dire de cette domination, de sa propension au pillage, cette domination offrait un récit cohérent autour duquel on pouvait bâtir un dessein et une communauté. Les pancartes « Réservé aux BLANCS » n'étaient pas là pour le décor ; c'était un message adressé à une certaine tribu pour lui signifier que, quelle que soit la situation de ses membres, une partie du monde, en fait la meilleure, lui était destinée. La phrase la plus importante du discours de George Wallace « Ségrégation maintenant », n'est pas ce célèbre cri de guerre, mais la partie du discours qui explique au nom de qui ce cri est lancé. Il n'était pas seulement lancé au nom des Sudistes blancs ; il l'était aussi au nom du « plus grand peuple qui ait jamais marché sur cette terre ». Wallace n'est pas un cas isolé. La notion selon laquelle l'Amérique a des vertus si

exceptionnelles, que même ses invasions se transforment en acte libérateur, donne un sens à la vie politique de ses citoyens. À travers les guerres, la haine, la violence, les communautés se définissent et tracent leurs frontières.

Lorsque l'homophobe dit que le mariage entre deux personnes de même sexe va altérer la définition du mariage, il reste homophobe, mais il n'est pas menteur. Le droit d'exclusion fait partie de sa définition d'une institution qui est vitale pour lui et qui donne un sens à sa vie. Les gouverneurs qui cherchent à subordonner le remboursement des soins médicaux à des tests sur la prise de drogue et au fait d'avoir un emploi, ne font pas une politique de santé publique ; ils accordent un prix à la vertu et privilégient un groupe en stigmatisant l'autre. La suprématie blanche est un crime et un mensonge, mais c'est aussi un mécanisme qui fait sens. Ce privilège existentiel est à l'origine de son immense pouvoir, maintenu au fil des siècles.

J'espère que ma raison d'être, enracinée dans ma lignée, vaut mieux que cela. J'aime à penser que les histoires que nous racontons, n'impliquent pas de dégradation d'autrui. Ma lignée n'est pas dans mon sang, ce qui en soit, n'a pas grande importance selon moi. Ma lignée, c'est la tradition spécifique de la littérature noire qui m'a attiré, non en raison d'une affinité raciale, mais parce qu'elle m'a plongé directement au cœur des questions les plus essentielles de notre époque et de la mienne en particulier.

L'exemple le plus clair dans ma vie, du prix que nous, les Noirs, payons pour vivre assujettis aux objectifs des autres, comme des accessoires jetables dans la saga nationale des autres, c'est celui de mon ami Prince Jones, assassiné par un policier peu après mon départ d'Howard. Il n'existait pas de smartphones pour enregistrer l'événement. Aucune inculpation n'a été demandée contre quiconque. Le policier n'a pas été suspendu de ses fonctions. Prince était mort, et je sentais que le monde s'en fichait complètement. Ma colère rentrée à propos de cet assassinat a duré dix ans. Mais j'ai compris ensuite que

sa mort était directement liée au mécanisme du pillage. Qui plus est, j'ai considéré cette mort comme l'épisode d'une série remontant à la naissance de ce pays qui se déroulait jusqu'à Prince puis à Shem Walker^[7], Rekia Boyd^[8] et Tamir Rice^[9]. Il m'apparut alors que pour saisir pleinement le sens de cette histoire, il fallait retourner à ma propre tradition, celle de la littérature noire. C'est alors que je suis revenu à James Baldwin.

J'ai d'abord lu *The Fire Next Time*^[10] à dix-neuf ans lorsque j'étais étudiant à l'Université Howard. Je ne le compris pas vraiment. Mais si je ne l'avais pas compris, sa beauté m'avait bouleversé. J'ai lu d'autres livres de Baldwin et, en tant que jeune écrivain et journaliste, j'en suis venu non seulement à admirer sa clarté, faisant fi des émotions, mais également à ressentir chez lui, l'héritage de la vie des Noirs en Amérique, le réflexe consistant à se dépouiller de toute illusion, de s'affranchir de tout rêve. J'ai senti qu'écrire de cette façon-là, en poursuivant le même but, c'était s'ancrer dans un héritage et une tradition. La beauté de la prose de Baldwin, qui me touchait tant, ne jouait pas un rôle mineur dans la destruction du rêve ; elle y tenait une place centrale. Cette beauté ne procédait pas que du style, elle n'était pas que décorative, elle résultait de son aptitude inégalée à voir clairement la réalité et à la restituer aussi clairement.

Je pense à lui, lorsqu'il avait quatorze ans, et qu'il commençait à percevoir les dangers qui l'entouraient dans son Harlem natal :

Car le salaire du péché était constamment sous nos yeux, dans les taches de vin et les éclaboussures d'urine dans les entrées des immeubles, dans les carillons des cloches des ambulances, dans les cicatrices sur le visage des souteneurs et des filles, dans chaque innocent marmot venu au monde au milieu de ces dangers, dans chaque bagarre à coups de couteau ou à coups de revolver sur l'Avenue, dans l'annonce de chaque nouvelle tragédie : une cousine, mère de six enfants, soudain devenue folle, les enfants casés tant bien que mal ici et là ; une tante particulièrement coriace récompensée d'années de dur labeur par

une longue et douloureuse agonie dans une chambre ignoble et minuscule ; le fils, très doué, d'un ami, qui se brûlait la cervelle ; un autre qui, devenu voleur, était jeté en prison. Ce fut un été de spéculations et de découvertes inquiétantes, dont celles-ci ne furent pas les pires.

C'est beau, mais cela n'a rien de mystique. La beauté émerge de la description détaillée du Harlem de Baldwin, des vestibules froids et humides, de la tante affaiblie et mourante, et du choix des mots justes : les « enfants casés », « le fils brillant qui s'est brûlé la cervelle ». Elle est le produit d'une démarche délibérée d'assemblage de ces mots, jusqu'au niveau des syllabes, pour qu'ils sonnent comme un chœur. Sans ces détails, la vision ne prendrait pas forme dans l'esprit du lecteur, sans ce choix des mots, le dessin ne serait pas épuré, et sans le chœur, la vision ne hanterait pas le lecteur, comme elle m'a hanté durant vingt ans depuis que je l'ai lu pour la première fois. La beauté de Baldwin – comme toute beauté réelle – n'est pas un style qui serait détaché du contenu, c'est un tout indivisible. Ce n'est pas la cerise sur le gâteau ; c'est l'ensemble du gâteau avec tout ce qu'il contient.

Baldwin cuisinait toute sorte de plats. Il évoquait dans ses mémoires :

Mes amis étaient maintenant « en ville », occupés, « à voir à voir avec l'homme », pour parler comme eux. Très vite leur apparence, leurs vêtements, ce qu'ils faisaient, leur devint indifférent. Bientôt, je les rencontrais, par deux, trois ou quatre, dans des entrées d'immeubles, partageant une bouteille de vin ou une bouteille de whisky, discutant, jurant, se battant, pleurant parfois...

Il affirmait dans son analyse :

Les Blancs de notre pays ont déjà la tâche d'apprendre à s'accepter et à s'aimer eux-mêmes et les uns les autres, et lorsqu'ils auront accompli cela et ce jour n'est pas proche et n'arrivera—peut-être jamais—le problème noir n'existera plus parce

qu'il n'aura plus de raison d'être.

Il citait un reportage :

Ce qu'on voit avant tout sur le visage d'Elijah c'est la douleur, et son sourire en témoigne – une douleur si ancienne, si profonde et si noire qu'elle ne devient la sienne propre que lorsqu'il sourit. On se demande à quelle chanson cela ressemblerait s'il pouvait la chanter. Il m'est apparu avec ce sourire, et m'a dit quelque chose comme : « J'ai beaucoup de choses à vous dire, mais attendons d'être assis ». Et j'ai ri. Il m'a fait penser à mon père et à moi, tels que nous aurions pu être si nous avions été amis.

Lorsque j'ai relu *The Fire Next Time* au cours de cette septième année, il m'a semblé clair que personne n'écrivait comme lui. J'ai même pensé que personne n'essayait de le faire. J'ai pensé que la beauté avait été transmise aux poètes, aux romanciers, aux essayistes qui n'étaient jamais publiés. Je voulais la retrouver. J'ai téléphoné à mon agent, Gloria Loomis, pour lui dire ce que je ressentais. « Jimmy était unique en son genre », dit-elle. « Personne ne pourra jamais écrire comme lui. »

Je l'ai interrompue. « Gloria, je pense que je veux essayer. »

Un autre événement s'était produit : j'avais rencontré Barack Obama. J'admirais toujours l'homme, mais j'avais aussi écrit plusieurs blogs critiques à son égard, à propos de son insistance à promouvoir des politiques aveugles à la question raciale, et sur sa tendance à sermonner les Noirs sur leurs défauts présumés. Obama invitait régulièrement à la Maison Blanche des journalistes qui n'étaient pas d'accord avec lui, pour un échange verbal. De temps à autre, je faisais partie des journalistes invités, le plus souvent après la publication d'un article critique à son égard. La première fois, je fus si intimidé que je repartis avec le sentiment de n'avoir pas fait mon travail. La deuxième fois, j'essayai d'éviter l'embarras de la première fois. Je me suis souvenu du moment où, à Baltimore, j'affirmais : « je ne suis pas un voyou ». Avant mon départ pour Washington pour ce second rendez-

vous à la Maison Blanche, Kenyatta me regarda et me dit : « Qu'aurait fait Baldwin ? ». Hmmm. Je pense qu'il s'en serait sorti avec plus d'élégance que moi. Je suis arrivé en retard à la réunion. Je portais un jean. J'avais pris la pluie qui était tombée pendant tout le trajet. J'ai critiqué dans le détail le système de santé que défendait Obama. J'ai aussi parlé des habitants du Mississippi en difficulté. J'ai dit ce que je pensais, mais malgré tout j'étais en représentation. J'essayais de me prouver que je n'étais pas intimidé ni séduit par le pouvoir. C'était ridicule. Mais c'était aussi un échange avec le premier président noir dans l'histoire du pays le plus puissant au monde.

J'ai marché de la Maison Blanche jusqu'à Union Station pour prendre mon train. J'ai appelé mon éditeur, Chris Jackson. Je lui ai parlé de la réunion – « Yo. T'aurais dû voir ça, Chris. J'étais le seul autre négro dans la pièce et ces bouffons nous regardaient en ayant l'air de se dire : 'Ces nègres sont en train de se bagarrer !!!' » Mais j'ai reparlé de Baldwin et de la beauté de ce qu'il avait écrit dans *The Fire Next Time*. J'ai dit que j'avais lu le livre d'un trait et que je voulais relever le défi d'écrire moi aussi un essai original, qui pourrait être lu en quelques heures, mais qui resterait dans la tête du lecteur pendant des années. J'ai dit à Chris que nous traversions une période extraordinaire – celle d'un président noir et de « Black Lives Matter ^[11] » – de même que Baldwin avait écrit en plein milieu de la lutte contre la ségrégation. Il m'a mis en garde – « Plein de gens ont voulu s'inspirer de *The Fire Next Time*, et ils n'y sont pas parvenus. » Cependant, il m'a encouragé à essayer.

Invoker le nom de Baldwin aujourd'hui, revient à invoquer le nom d'un prophète et d'un Dieu à la fois. La personne de Baldwin, plus que ses œuvres, a été béatifiée. C'est pourquoi les jeunes écrivains visitent sa maison abandonnée depuis longtemps, comme des pèlerins qui se rendraient en Terre Sainte. C'est pourquoi ces écrivains ont créé un type d'essai pour décrire le *hadj*. La béatification est bien compréhensible. Baldwin doit son importance autant à son image qu'à ses écrits. Ils contiennent non seulement la beauté de ses paroles, mais aussi la force de sa présence. Je ne suis pas indifférent à tout cela.

Baldwin, la légende, était l'ancêtre que Kenyatta convoquait lorsqu'elle demandait « Que ferait Baldwin ? »

Toute la magie à laquelle j'aspirais était dans ces pages. Lorsque j'ai regardé de près, que j'ai commencé à étudier, je n'ai pas tant vu la magie, qu'un mécanisme d'une telle élégance, si merveilleux et imaginaire qu'il en paraissait surnaturel. A présent, je m'adresse aux jeunes écrivains : vos héros ne sont ni des mystiques, ni des sorciers, mais des êtres humains qui savent utiliser un clavier, réviser leurs textes et sont souvent tourmentés par leur travail. Je le sais parce que je me suis lancé dans cette quête avant vous. Je suis allé à la recherche de l'œuvre de Nas^[12], d'E. L. Doctorow, et de la conscience noire. De *Dust Tracks on a Road* jusqu'à *Jonah's Gourd vine*, je suis allé à la recherche de l'œuvre de Zora Neale Hurston. De « The Colonel » jusqu'à « The Museum of Stones », je suis allé à la recherche de l'œuvre de Carolyn Forché^[13]. J'ai couru après eux tous, dans l'espoir que quelque part, dans les phrases soulignées, dans les pages écornées, dans les conversations avec d'autres écrivains, partageant eux aussi cette recherche, je trouverais ma propre voie ; et dans l'espoir que le travail qui en sortirait, comblerait le lecteur de la même impression de magie, qui n'est pas de la magie et qui s'était emparé de moi ce jour-là, alors que j'étais assis à la Founders Library, fasciné par James Baldwin.

Aussi, lorsque j'ai commencé *Between the World and Me*^[14], je ne l'ai pas fait avec humilité, mais avec le désir de faire quelque chose qui marque. Je voudrais être plus modeste à ce sujet et mettre plus d'humour dans cette évocation. J'aimerais vous dire que je suis un homme aux intentions modestes et intimistes, que je n'écris pas pour le monde mais dans une indifférence flagrante pour ce monde. Cette vision des choses sous-estime le monde qui m'a formé, tant pour ce que j'en rejette que pour ce que j'en accepte. Peut-être suis-je né pour écrire. Plus probablement, je ne suis tout simplement pas né pour pas grand-chose d'autre. Je n'ai pas choisi cette voie comme un mariage arrangé qui se transforme en un foyer aimant. Ayant trouvé ce foyer aimant, j'ai vu que je pouvais me rapprocher de cette tradition

d'écrivains noirs, de briseurs de rêves. J'ai écrit *Between the World and Me*, en partie au moins, pour leur rendre hommage, pour honorer mes prédécesseurs. Je sais qu'il existe une autre tradition littéraire où l'on écrit, comme ils disent que Baldwin faisait, pour détruire les traditions, tuer les aînés et destituer les ancêtres. Mais j'ai été élevé dans le respect d'une tradition, et la croyance que je repose sur les épaules de mes aînés, sans m'y opposer. Plutôt que d'écrire quelque chose d'original et de nouveau, ce que je voulais c'était écrire quelque chose que le peuple noir puisse reconnaître comme original et ancien, quelque chose de classique et de radical à la fois.

Partout, dans la maison de mon enfance, il y avait des œuvres écrites par des Noirs. Quand j'étais encore tout petit, mon père me faisait écouter les Last Poets^[15] pour me calmer. Quand j'étais adolescent, j'écoutais le rappeur Rakim pour me calmer. Et lorsque j'étais à l'Université, je lisais Sonia Sanchez^[16] pour ne pas devenir fou. Ces différents apports de la littérature noire, chacun à sa façon, m'ont sauvé. Les épigraphes de Wright, Baraka et Sanchez à l'intérieur du livre en témoignent. L'approbation de Toni Morrison, pour *Between The World And Me*, était tout ce à quoi j'aspirais. Non pas seulement à cause de l'estime que je porte à son œuvre en elle-même, mais à cause de la cohérence avec laquelle elle incarne la tradition.

Cette compréhension de l'héritage est peut-être aussi une question de génération. Je pense au hip-hop, forgé à partir d'un alliage de funk et de soul d'une époque, et de paroles d'une autre époque. Je pense à la batterie, qui joue un rôle si central dans cette musique, et comment cette batterie s'étire comme une ligne à travers l'océan jusqu'à notre ancienne identité noire. Je pense à toutes les fois où j'ai entendu les chansons de Kendrick Lamar pendant que j'écrivais *Between the World and Me* et émerveillé par la fusion qu'il faisait entre les musiques ancienne et actuelle. Ma tradition est différente de celle de ces musiciens, bien qu'elle se situe sur le même plan. Pour la rejoindre, pour me relier à Baldwin, je devais essayer de créer quelque chose qui soit digne de cette tradition, qui ne se limite pas à « briller », comme disait Jay, mais « qui illumine toute la scène ».

Dès sa parution, *Between the World and Me* se retrouva dans le peloton de tête des best-sellers, gagna quelques prix et provoqua un grand nombre d'opinions moralisatrices, d'opinions réchauffées, de ruminations préfabriquées. Un rêve, qui n'était pas le mien, était devenu réalité. Je ne souhaitais pas être reconnu dans le métro. Mais je voulais être reconnu par la tradition. Et alors j'eus le plaisir, sans doute narcissique, d'apparaître en public aux côtés de Toni Morrison et de Sonia Sanchez, de retourner à l'Université Howard pour parler de *Between the World and Me*. J'eus l'honneur de présenter le livre à ceux pour qui le sort de Prince Jones n'était ni de la théorie, ni un artifice littéraire, ceux qui faisaient partie de ma famille comme personne d'autre au monde.

Between The World And Me avait fait de l'ombre à un autre de mes articles, qui, bien que non motivé par mon désir de marcher dans les pas de Baldwin, était important pour moi. *The Atlantic* était fier de s'attaquer aux grandes questions du moment, et l'incarcération de masse était, et reste peut-être le problème moral le plus important du pays. À l'époque, j'avais suffisamment gagné la confiance de mes éditeurs pour leur dire ce qui m'intéressait et m'en aller. En même temps que je finissais *Between The World And Me*, je me penchai sur un autre sujet, pour essayer de comprendre précisément comment l'incarcération de masse affectait les familles noires. Ce sujet me piquait au vif, parce que je constatais que la question de la « famille » était abandonnée aux donneurs de leçons dont le seul résultat était de faire honte au lieu d'apporter une aide efficace.

L'homme que les donneurs de leçons aimaient citer était Daniel Patrick Moynihan. Avant d'aborder l'incarcération de masse, j'avais lu son rapport écrit sous la présidence de Lyndon Johnson : *The Negro Family : A Case For Action* ^[17] ainsi que les nombreuses réactions qu'il avait suscitées. En lisant un peu plus sur Moynihan, sur l'expert libéral ayant fait volte-face sous Nixon, je pensais trouver de nombreux défauts et préjugés militant en faveur de l'incarcération de masse comme réponse adéquate aux problèmes sociaux des communautés noires. Ce qu'il écrivait n'était pas à mon avis aussi

simple que ce qu'en disent les racistes conservateurs. Bien des libéraux autoproclamés étaient partisans de solutions pour les Noirs, dont je suis convaincu qu'ils ne les auraient pas proposées pour les Blancs.

L'article qui en a résulté, *The Black Family in the Age of Mass Incarceration*, a eu la malchance d'arriver quelques mois après *Between the World and Me*. Sous de nombreux aspects, cet écrit marquait le point final de mes enquêtes. Un problème, celui de la « ligne de couleur » que je n'avais pas compris, était devenu clair pour moi. La réponse était le pillage. La réponse était exactement ce que les Noirs, au fond de leur cœur, croient qu'elle est. Mon exploration était presque finie. Et si le voyage ne m'avait pas donné d'espoir, il avait au moins, apporté de la clarté.

Notes du chapitre

[1] ↑ Descendant d'esclave, né vers 1743. Lors de la Révolution haïtienne (1791-1802), il joue un rôle prééminent dans le mouvement anticolonialiste, abolitionniste et d'émancipation des Noirs. Il est mort en France, en captivité, en 1803.

[2] ↑ La reine mère (v. 1840 – 17 octobre 1921) d'Ejisu dans l'Empire Ashanti (actuel Ghana), En 1900, elle conduit la rébellion Ashanti, connue comme la « Guerre du trône d'or », contre les colons de l'Empire britannique.

[3] ↑ Pendant deux jours, (31 mai, 1er juin 1921), un gang de Blancs attaqua les résidences et les commerces de la communauté afro-américaine du quartier de Greenwood, dans la ville de Tulsa (Oklahoma), quartier qui réunissait la plus riche communauté noire du pays.

[4] ↑ Intellectuel africain-américain (1885 – 1954), ayant participé activement au mouvement de renaissance culturelle afro-américain Renaissance de Harlem, au point qu'il est parfois surnommé le « Père de la Renaissance de Harlem ».

[5] ↑ Romancière et professeur de littérature afro-américaine, lauréate du prix Pulitzer en 1988, et du prix Nobel de littérature en 1993.

[6] ↑ Dramaturge afro-américain (1934 - 2014) à l'avant-garde d'une forme de théâtre engagé, il défend la cause de la révolte des Noirs américains.

[7] ↑ Ancien combattant de l'armée américaine, tué à Brooklyn en 2010 par un policier en civil qui avait cru avoir à faire à un trafiquant de drogue.

[8] ↑ Jeune afro-américaine tuée par balle en 2012, à Chicago, par un policier, à l'âge de 22 ans.

- [9] ↑ Jeune afro-américain âgé de 12 ans tué par la police alors qu'il jouait avec un pistolet factice.
- [10] ↑ Baldwin, James : *La prochaine fois, le feu*. Ed. Gallimard, Coll. Folio, Paris, 2018, pour la traduction française, utilisée dans le présent ouvrage.
- [11] ↑ En français « Les vies des Noirs comptent » : mouvement militant afro-américain né en 2013 à la suite de l'acquittement de George Zimmerman,, qui avait tué l'adolescent Trayvon Martin en Floride. Ce mouvement se mobilise contre le profilage racial, la brutalité policière ainsi que l'inégalité raciale dans le système de justice criminel des États-Unis.
- [12] ↑ Rappeur, compositeur et acteur américain.
- [13] ↑ Carolyn Forché (1950) : écrivain et militante des droits de l'homme américaine.
- [14] ↑ Version française : *Une colère noire, lettre à mon fils*, Éditions Autrement, Paris, 2015.
- [15] ↑ Last Poets : groupe musical new-yorkais, précurseurs du rap et du hip-hop.
- [16] ↑ Poétesse liée au mouvement artistique afro-américain des années 1960 et 1970, le *Black Arts Movement*
- [17] ↑ Daniel Patrick Moynihan, *The Negro Family : A Case For Action* U.S. Government Printing Office, Office of Policy Planning and Research, U.S. Department of Labor, 1965.

La famille noire à l'âge de l'incarcération de masse

Ne te remarie jamais en esclavage.

Margaret Garner, 1858

Là où se trouve la loi, on peut trouver le crime.

Alexandre Soljenitsyne, 1973

1 - « Le comportement des classes défavorisées dans nos villes est en train de les disloquer »

D'après ses propres dires, Daniel Patrick Moynihan, ambassadeur, sénateur, sociologue et intellectuel américain itinérant, était né dans un foyer brisé et une famille pathologiquement marquée ^[1].

Il naquit en 1927, à Tulsa, Oklahoma mais, grandit principalement à New York. Moynihan était âgé de dix ans, lorsque son père, John, quitta le foyer, laissant sa famille dans le dénuement. La mère de Moynihan, Margaret, se remaria, eut un second enfant, divorça, et emménagea dans l'Indiana, pour vivre avec des proches. Ensuite elle retourna à New York, où elle travailla comme infirmière. L'enfance de Moynihan, marquée par la pauvreté, le remariage de sa mère, les déménagements successifs et finalement un foyer monoparental, tranche nettement avec l'idyllique vie de famille américaine qu'il portera aux nues plus tard. « Mes relations avec mes parents ont été

marquées par l'hostilité qui existait entre eux », écrivait Moynihan dans un journal qu'il tenait dans les années 1950. « J'aimais beaucoup mon père, mais j'ai dû prendre le parti de ma mère. Dans ce journal, Moynihan se soumettait à une sorte d'analyse qu'il appliquera bientôt aux autres. Il notait : « Tous les deux, ma mère et mon père, m'ont laissé méchamment tomber... Au-fil des années j'ai éprouvé un grand attachement pour des pères de substitution ; le moindre rejet de leur part me causait des douleurs indicibles qui ont comme seule explication, le refoulement de mes sentiments à l'égard de mon père. »

Adolescent, Moynihan partageait son temps entre ses études et son travail aux docks à Manhattan, pour aider sa famille. En 1943, il se présenta à l'examen d'entrée du City College de New York (CCNY). Il entra dans la salle des examens avec un crochet de docker dans la poche arrière de son pantalon, pour « qu'on ne le prenne pas pour une gonzesse ». Après avoir passé un an au CCNY, il s'engagea dans la Marine, qui lui paya des études à l'Université Tufts, où il obtint une licence. Il y resta pour la maîtrise, et commença un doctorat qui le mena à la London School of Economics, où il se consacra à la recherche. En 1959, Moynihan commença à écrire pour la revue d'Irving Kristol, *The Reporter*, couvrant les événements les plus divers, depuis le crime organisé jusqu'aux problèmes de sécurité routière. L'élection de John F. Kennedy comme président, en 1960, lui donna l'occasion d'utiliser à des fins pratiques sa grande curiosité ; il fut embauché comme collaborateur au secrétariat d'État au Travail. Moynihan était alors un anticommuniste libéral qui avait une grande confiance dans la capacité du gouvernement à étudier et à résoudre les problèmes sociaux. C'était un jeune homme à la page. Sa peur d'être pris pour « une gonzesse » avait diminué. À Londres, il avait développé le goût du bon vin, des fromages raffinés, des costumes bien coupés et les manières recherchées d'un aristocrate anglais. Il mesurait 1,83 m. C'était un fonctionnaire cultivé et, bien que n'étant pas né dans le sérail, il avait de l'esprit, était brillant et loquace. Il évoluait avec aisance parmi les assistants parlementaires, les hommes politiques et les journalistes et charmait l'élite de Washington. Comme l'historien James Patterson l'écrit dans *Freedom is not Enough*, son livre

sur Moynihan, il était possédé par « l'optimisme de la jeunesse ». Il croyait à la collaboration étroite entre le gouvernement et les spécialistes en sciences sociales, pour formuler une politique. « Toutes les expériences en politique qui suivirent mirent à l'épreuve sa foi juvénile. »

Moynihan est resté au ministère du Travail durant l'administration de Lyndon B. Johnson, mais fut de plus en plus déçu par sa Guerre contre la Pauvreté (War on Poverty). Il pensait que le changement devait être amené par l'intermédiaire d'une institution sociale sûre : la famille patriarcale. Les pères devaient être aidés par une politique publique, sous forme d'emplois financés par le gouvernement. Moynihan croyait que le chômage, notamment celui des hommes, était le principal obstacle à la mobilité sociale des pauvres. C'était, pourrait-on dire, un radical conservateur qui dédaignait les programmes des services sociaux comme le Head Start^[2] et les programmes traditionnels comme l'Aide aux familles avec enfants dépendants^[3]. Il imaginait à la place, un vaste programme national subventionnant les familles, à travers des stratégies pour l'emploi à destination des hommes, et un revenu minimum garanti à destination de chaque famille.

Sous l'influence du mouvement des droits civiques, Moynihan centra son attention sur la famille noire. Il pensait que la législation sur les droits civiques, qui était en passe d'être approuvée, suscitait un optimisme exagéré qui occultait un problème urgent : le manque d'emplois pour les hommes noirs responsables. Pour lui, ce manque expliquait en bonne partie le niveau de pauvreté plus élevée des Afro-américains. Moynihan tenta d'abord d'influencer l'administration Johnson. « J'ai senti que je devais écrire un rapport sur la famille noire », rappela plus tard Moynihan, « pour expliquer à [ses] collègues qu'il fallait faire face à un problème plus difficile qu'ils ne le pensaient. » En mars 1965, Moynihan imprima une centaine d'exemplaires d'un rapport qu'il avait écrit en petit comité en quelques mois seulement.

Le rapport s'intitulait « The Black Family - A Case for National

Action » (La Famille noire : plaidoyer pour un plan d'action national). Non signé, c'était un document interne à l'administration. Au départ, un seul exemplaire circula et les quatre-vingt-dix-neuf autres furent déposés dans un coffre-fort. À l'opposé de la vague d'optimisme soulevée par les droits civiques, *The Negro Family* défendait l'idée que le gouvernement fédéral sous-estimait les dégâts causés aux familles noires par « trois siècles de mauvais traitements, parfois inimaginables », ainsi que par l'existence d'un « virus raciste dans le sang américain », qui continuerait à sévir dans le futur :

Le fait que les Noirs-Américains aient survécu est extraordinaire ; un peuple moins fort aurait simplement disparu, comme cela a été le cas pour d'autres peuples... Mais il ne faut pas en déduire que la communauté noire-américaine n'a pas payé un lourd tribut pour les incroyables mauvais traitements auxquels elle a été soumise au cours des trois siècles passés.

Le tribut que la famille noire avait payé était clair pour Moynihan. « Sans cesse en butte à la discrimination, harcelée par l'injustice et le déracinement, la famille noire est dans le plus profond désarroi », écrivit-il. « Tandis que de nombreux jeunes Noirs connaissent une réussite sociale sans précédent, plus nombreux sont ceux qui sont laissés loin derrière. » Les naissances hors mariage étaient en hausse et, avec elles, la dépendance à l'aide sociale, tandis que le taux de chômage des hommes noirs restait élevé. Moynihan pensait que ces problèmes avaient pour origine la mutation de la famille noire provoquée par l'oppression exercée par les Blancs.

Pour résumer, la communauté noire a dû adopter une structure matriarcale qui était contraire aux normes du reste de la société américaine ; cela constitue un frein au progrès du groupe dans son ensemble, pesant de façon écrasante sur l'homme noir et, en conséquence, également sur la majorité des femmes noires.

Moynihan croyait que la structure matriarcale de la famille frustrait les hommes noirs de leurs attributs masculins. « L'essence même de l'animal mâle - du coq de combat au général quatre étoiles - est de se

pavaner », écrivait-il. Le matriarcat déformait la famille noire et, en conséquence, la communauté noire. Dans ce qui allait devenir le plus célèbre passage du rapport, Moynihan assimilait la communauté noire à un malade :

En bref, la majorité des jeunes Noirs est en *danger* et risque d'être atteinte d'une pathologie qui affecte leur univers, et dans le piège de laquelle la majorité d'entre eux risque de basculer. Nombre de ceux qui y échappent ne le font que l'espace d'une génération. Les choses étant ce qu'elles sont, leurs enfants peuvent avoir à relever les mêmes défis qu'eux. Ce n'est pas là l'aspect le moins pervers du monde que l'Amérique blanche a organisé pour le Noir.

En dépit de ces prédictions alarmantes, *The Negro Family* se présentait comme un rapport gouvernemental insolite, en ce sens qu'il ne préconisait aucune mesure particulière pour faire face à la crise qu'il décrivait. C'était intentionnel. Moynihan ne manquait pas d'idées sur ce que le gouvernement pourrait faire : prévoir un revenu minimum garanti, établir des programmes d'emplois publics, enrôler davantage de Noirs dans l'armée, rendre plus accessible le contrôle des naissances, intégrer les banlieues. Mais aucune de ces propositions ne se trouvait dans le rapport. « Une série de recommandations avait été incluse dans une première version, puis retirée », évoqua-t-il plus tard. « Cela aurait détourné l'attention du message central, à savoir qu'une crise s'annonçait, et que la stabilité de la famille était le meilleur critère pour mesurer la réussite ou l'échec du traitement de cette crise.

Le président Johnson rendit public le rapport Moynihan, dans un discours écrit par Moynihan et par l'ancien premier assistant de Kennedy, Richard Goodwin, à l'Université Howard, en juin 1965. Dans ce discours Johnson mettait l'accent sur « l'éclatement de la structure de la famille noire ». Il ne laissait subsister aucun doute sur la façon dont cet éclatement s'était produit ^[4]. « La plupart d'entre nous, Blancs américains, devons en assumer la responsabilité », dit Johnson. L'éclatement de la famille « provient de siècles d'oppression et de persécution de l'homme noir. Il provient de longues années

d'humiliation et de discrimination, qui ont amoindri sa dignité et sa capacité à travailler pour entretenir sa famille. »

D'une manière générale, comme l'indiqua la journaliste Mary McGrory, la presse ne perçut pas ce discours comme une affirmation de la responsabilité des Blancs, mais plutôt comme une condamnation de « l'échec de la vie de famille noire ». Cette interprétation fut renforcée lorsque des commentaires indirects du rapport, qui n'avait pas été publié, commencèrent à circuler. Le 18 août, les chroniqueurs Rowland Evans et Robert Nowak écrivirent que le rapport de Moynihan soulignait « l'éclatement de la famille noire avec ses taux élevés de foyers détruits, d'enfants illégitimes, et de foyers où le chef de famille était une femme ». Ces remarques ne tombèrent pas dans l'oreille d'un sourd. Une semaine avant, l'arrestation d'un conducteur ivre, Marquette Frye, un Afro-Américain de Los Angeles, avait déclenché une émeute de six jours dans la ville, qui coûta la vie à trente-quatre personnes, fit plus d'un millier de blessés, causant des dizaines de millions de dollars de dégâts matériels. Durant la même période, le taux de criminalité avait commencé à augmenter. Des gens qui avaient lu les journaux mais qui n'avaient pu lire le rapport pouvaient conclure – et c'est ce qu'ils firent – que Lyndon Johnson acceptait l'idée qu'aucune action gouvernementale ne pouvait maîtriser « le chaos pathologique » qui, d'après Moynihan affligeait la famille noire. L'objectif de Moynihan en écrivant *The Negro Family* était de mobiliser des forces pour que le gouvernement s'attaque frontalement aux problèmes structurels empêchant la famille noire de progresser. (« La famille en tant que problème offrait la possibilité de rallier le soutien de groupes conservateurs à des programmes radicaux », écrira-t-il plus tard.) Au lieu de cela, son rapport était présenté comme un argument pour que la famille noire soit livrée à son propre sort.

Moynihan lui-même en était en partie responsable. À cause de son langage ampoulé, de son omission de mesures à appliquer, de la critique implicite selon laquelle les femmes noires seraient des obstacles à la prise en charge par les hommes noirs de leurs

responsabilités propres. A cause de ses manipulations inutiles, le Rapport Moynihan eut des effets contraires aux objectifs de son auteur. James Farmer, le militant pour les droits civiques et cofondateur du Congress of Racial Equality, attaqua le rapport du point de vue de la gauche, le qualifiant « de justification académique pour la bonne conscience blanche ». William Ryan, le psychologue qui fut le premier à identifier la tactique consistant à « désigner la victime comme étant le coupable », accusa le rapport Moynihan de faire précisément de même. Moynihan avait quitté l'administration Johnson pendant l'été, pour briguer la présidence du New York City Council. Sa candidature échoua, et les attaques des libéraux contre le rapport continuèrent à pleuvoir. « Maintenant je suis catalogué comme raciste dans tout le pays », écrivit-il dans une lettre au leader du mouvement pour les droits civiques, Roy Wilkins.

En réalité, la controverse transforma Moynihan en l'un des intellectuels les plus renommés de son temps. Au cours de l'été 1966, le *New York Times* lui consacra un reportage. À l'automne 1967, après l'explosion des émeutes à Detroit, la revue *Life* le désigna comme « le marchand d'idées dans le traitement de la crise raciale », et titra : « Une nation bouleversée se tourne vers Pat Moynihan ». Entre 1965 et 1979, le *New York Times Magazine* fit paraître cinq articles sur Moynihan. Ses propres écrits furent publiés dans *The Atlantic*, *The New Yorker*, *Commentary*, *The American Scholar*, *The Saturday Evening Post*, *The Public Interest*, et ailleurs. En dépit de cette couverture médiatique positive, Moynihan demeura « fortement déçu de n'exercer aucune influence sur qui que ce soit » à Washington, comme il l'exprima en 1968, dans une lettre à Harry McPherson, un collaborateur de Johnson.

Entre temps, le mouvement pour les droits civiques perdait de sa vigueur, et la Nouvelle Gauche radicale prenait de l'importance.

En septembre 1967, préoccupé par l'instabilité politique du pays, Moynihan donna une conférence, où il appelait libéraux et conservateurs à s'unir « pour préserver les institutions démocratiques

des forces autoritaires, de gauche comme de droite, qui les menaçaient ». Impressionné par ce discours, Richard Nixon lui offrit un poste à la Maison Blanche l'année suivante. Moynihan était alors amer, en raison des attaques lancées contre lui ^[5] ; il était aussi horrifié, à l'instar de Nixon, par les courants radicaux de la fin des années 1960.

Cependant Moynihan continuait d'avouer son inquiétude pour la famille, notamment pour la famille noire. Il commença à mettre en avant l'idée d'un revenu minimum pour toutes les familles américaines. Nixon défendit en public cette proposition – appelée Family Assistance Plan –, dans une déclaration à la télévision en août 1969, et la présenta officiellement au Congrès en octobre. C'était une victoire personnelle pour Moynihan, le triomphe d'une cause pour laquelle il s'était battu depuis le début de la campagne « Guerre contre la pauvreté », insistant sur le besoin d'aider les familles et non les personnes. « J'ai senti que j'étais enfin *débarrassé de ce problème*. Un sujet qui avait tout simplement... *gâché* ma vie », déclara-t-il au *New York Times* en novembre. « *Quatre – longues – années*, à être traité de tous les noms. Ceux dont vous souhaitiez recueillir l'admiration vous détestaient. J'étais l'objet d'anathèmes, j'étais stigmatisé. Et je me suis dit, 'Eh bien, le président l'a *fait* ; maintenant j'en suis débarrassé' ».

Mais il n'en était pas débarrassé. Le Family Assistance Plan n'a jamais vu le jour car il fut rejeté par le Sénat. Dans un essai publié en 1972 dans *The Public Interest*, Moynihan, qui à l'époque avait quitté la Maison Blanche, et enseignait à Harvard, invectiva « les professionnels de la pauvreté » qui n'avaient pas soutenu ses efforts et les menteurs des « classes aisées », qui n'avaient pas compris ses propositions. Il signalait que ses prévisions pessimistes devenaient maintenant réalité. La criminalité augmentait, de même que le nombre d'enfants pauvres et des femmes chefs de famille. Moynihan lançait un avertissement alarmant. « Le comportement des classes défavorisées de nos villes est en train de les disloquer. » Mais l'Amérique avait une réponse à cela.

Du milieu des années 1970 au milieu des années 1980, le taux

d'incarcération en Amérique doubla, passant de 150 prisonniers pour cent mille habitants à environ 300. Du milieu des années 1980 au milieu des années 1990, il doubla à nouveau. En 2007, il avait atteint un maximum historique de 767 prisonniers pour 100 000 habitants, avant d'enregistrer un léger déclin à 707 en 2012. En termes absolus, la population carcérale (jugée et en attente de jugement), avait été multipliée par sept depuis 1970, passant de 300 000 personnes à 2,2 millions. Les États-Unis comptent maintenant moins de 5 % des habitants de la planète et environ 25 % de la population carcérale mondiale. En 2000, un homme noir sur 10, entre 20 et 40 ans, a été incarcéré, soit 10 fois plus que les Blancs de la même classe d'âge. En 2010, un tiers des hommes noirs entre 20 et 39 ans ayant abandonné l'école secondaire, était en prison, contre 13 % pour les Blancs de la même classe d'âge.

Notre système carcéral bannit des citoyens américains dans le Royaume de l'oubli (Gray Wasteland), ce qui n'a rien à voir avec les promesses et la protection que le gouvernement offre aux autres citoyens. Le bannissement continue longtemps après que le détenu a purgé sa peine, car il rencontre de grandes difficultés pour trouver un logement et un emploi. Or le bannissement n'est pas simplement la réponse adaptée à la hausse de la criminalité. C'est la méthode choisie pour traiter le problème qui préoccupait Moynihan, problème résultant de « trois siècles de mauvais traitements parfois inimaginables. » Le coût de cette politique s'élève à 80 milliards de dollars par an. Les installations carcérales américaines sont un programme social qui fournit des soins de santé, de la nourriture et un logement à toute une catégorie de la population.

À mesure que le mouvement des droits civiques déclinait, Moynihan voyait une population noire chanceler sous les effets de 350 ans d'esclavage et de pillage. Il croyait que les conséquences pouvaient être traitées par l'action publique. Elles le furent par l'incarcération des millions de Noirs.

2 - « Nous emprisonnons trop peu de criminels »

Le Royaume de l'oubli – notre système carcéral, l'enfer tentaculaire des prisons – est une création relativement récente. Au milieu du vingtième siècle, l'emprisonnement en Amérique tournait aux alentours de 110 personnes sur 100 000 habitants. Actuellement, le taux d'incarcération total (condamnés et en attente de jugement) représente environ douze fois celui de la Suède, huit fois celui de l'Italie, sept fois le taux du Canada, cinq fois celui de l'Australie et quatre fois celui de la Pologne. Le pays dont le taux se rapproche le plus de l'Amérique est la Russie où l'autocrate Vladimir Poutine emprisonne 450 personnes sur 100 000 habitants, ce qui est encore loin de nos 700 et quelques détenus pour 100 000 habitants.

La population de la Chine représente environ quatre fois la population américaine, mais les geôles américaines comptent un demi-million de prisonniers en plus. « En bref », un rapport faisant autorité, publié l'an dernier par le National Research Council, conclut que « cette année, le taux d'incarcération aux États-Unis est sans précédent selon des critères historiques et comparatifs. »

Quelle en est la cause ? La criminalité apparaît comme la raison évidente. Entre 1963 et 1993 le taux d'assassinats a doublé, celui des vols a quadruplé, et le taux d'agressions à main armée a presque quintuplé. Mais la relation entre la criminalité et l'incarcération est moins évidente qu'il n'y paraît. Les taux d'emprisonnement sont tombés des années 1960 jusqu'au début des années 1970, même si les crimes violents avaient augmenté. Du milieu des années 1970 à la fin des années 1980, les taux d'emprisonnement et ceux du crime violent ont augmenté. Du début des années 1990 à maintenant, le taux de criminalité violente est tombé, tandis que celui des incarcérations augmentait.

Le taux d'incarcération a augmenté indépendamment de celui de la criminalité, comme conséquence de la politique pénale pratiquée par l'État ^[6].

Derek Neal, un économiste de l'Université de Chicago, a constaté qu'au début des années 2000, une série de lois visant à lutter contre la criminalité avait entraîné une augmentation du nombre de peines d'emprisonnement. En analysant des données d'une sélection d'États, Neal établit que, de 1985 à 2000, la probabilité d'une condamnation à une peine de prison de longue durée avait doublé dans le cas de possession de drogues ; elle avait triplé pour le trafic de drogues et quintuplé pour les voies de fait simples.

Si l'incarcération de masse entraînait le déclin de la criminalité, cette explosion des taux et de la durée de l'emprisonnement aurait pu trouver une justification pragmatique. C'était l'argument utilisé par des responsables politiques, auteurs du durcissement des lois sur la criminalité des années 1990. « Posez la question aux responsables politiques, journalistes et experts de la justice criminelle et ils vous répondront que le problème est que nous mettons trop de gens en prison », pouvait-on lire dans un rapport du secrétariat d'État à la Justice en 1992. « La vérité est, au contraire, que nous incarcérons trop *peu* de criminels, et c'est la population qui en souffre. »

L'histoire n'a pas confirmé cette conclusion. L'augmentation et la diminution de la criminalité à la fin du 20^e siècle étaient un phénomène international. Le taux de criminalité est monté et descendu aux États-Unis et au Canada pratiquement en même temps, mais au Canada le taux d'emprisonnement n'a pas varié. « Si des peines beaucoup plus sévères et des taux d'incarcération plus élevés ont conduit à la chute du taux de criminalité aux États-Unis après 1990 », s'interrogeaient les chercheurs Michael Tonry et David P. Farrington, alors « quelle est la cause de la chute des taux de criminalité au Canada ? » L'énigme ne concerne pas seulement l'Amérique du Nord. Au cours de la deuxième moitié du vingtième siècle, la criminalité a augmenté et ensuite diminué dans les pays

nordiques également. Pendant la période de hausse de la criminalité, les taux d'incarcération sont restés stables au Danemark, en Norvège et en Suède, mais ils ont baissé en Finlande. « Si la peine a une influence sur le crime, le taux de criminalité en Finlande aurait dû augmenter », écrivaient Tonry et Farrington, mais cela n'a pas été le cas. Après avoir étudié la loi californienne sévère « Three strikes and you are out » qui condamne automatiquement à vingt-cinq ans de prison une personne ayant commis pour la troisième fois un délit, tel que le meurtre ou le vol, des chercheurs de l'Université de Berkeley et de l'Université de Sydney en Australie ont établi, en 2001, que cette loi n'avait réduit le taux de criminalité grave que de 2 %. Bruce Western, sociologue à Harvard, et l'un des experts universitaires de premier plan dans ce domaine, a examiné l'augmentation de la population carcérale pendant ces dernières années, et conclu qu'une augmentation de 66 % de la population pénale entre 1993 et 2001, n'avait réduit le taux de criminalité que dans la proportion modeste de 2 % à 5 %, ce qui a coûté 53 milliards de dollars au contribuable.

Ce gonflement de la population carcérale n'a sans doute pas réduit la criminalité de beaucoup, mais il a, en revanche, augmenté les difficultés du groupe qui était la principale préoccupation de Moynihan. Parmi tous les hommes noirs nés depuis la fin des années 1970, un sur quatre a connu la prison avant d'atteindre l'âge de trente-cinq ans ; parmi ceux qui ont abandonné l'école secondaire, la proportion est de sept sur dix. « La prison n'est plus un cas rare ou extrême pour les groupes les plus marginalisés de notre pays », écrit Devah Pager, une sociologue de Harvard. « C'est plutôt devenu un marqueur normal dans la transition vers la vie adulte. »

L'explosion du système carcéral a eu des conséquences importantes sur la survie économique des familles noires. Les statistiques officielles concernant l'emploi et la pauvreté omettent traditionnellement les personnes incarcérées. Lorsque Western a recalculé les taux de chômage pour l'année 2000 de façon à inclure les jeunes Noirs en prison, il constata que le taux de chômage parmi tous les jeunes Noirs passait de 24 % à 32 % et, parmi ceux qui n'étaient jamais allés à

l'université, de 30 % à 42 %. Une croissance impressionnante. Même durant les florissantes années 1990, alors que pratiquement tous les groupes démographiques américains amélioraient leur situation économique, les hommes noirs étaient exclus de cette évolution. L'illusion de l'augmentation des salaires et de l'emploi parmi les hommes Afro-Américains n'était possible qu'en ne tenant pas compte, dans les statistiques officielles, des couches les plus vulnérables d'entre eux.

Ces conséquences pour les hommes noirs se sont répercutées sur leurs familles. En 2000, plus d'un million d'enfants afro-américains avait un père en prison et près de la moitié de ces pères vivaient au sein du même foyer que leurs enfants lorsqu'ils avaient été emprisonnés. L'incarcération du père entraîne des problèmes de comportement et de délinquance chez leurs enfants, notamment chez les garçons. « Plus de la moitié des pères emprisonnés déclarent être le principal soutien financier de leur famille », notait le rapport du Conseil national de la recherche. Si la famille essayait de rester unie pendant la période d'incarcération, ses revenus baissaient, car la mère devait payer les coups de fil, le coût des visites et les honoraires des avocats. Le fardeau demeure après le retour du père à la maison, car un casier judiciaire rend difficile les perspectives d'emploi^[7]. Les enfants pâtissent de tout cela.

De nombreux pères s'effondrent après leur sortie de prison. On estime qu'entre 30 % et 50 % des prisonniers ayant bénéficié d'une libération conditionnelle à Los Angeles et à San Francisco, n'ont pas de domicile. Dans ce contexte, où les perspectives d'emploi sont limitées, et où l'ancien détenu est séparé de ses enfants, sans domicile, il est facile de comprendre qu'il est pratiquement impossible d'éviter d'être à nouveau happé par l'incarcération omniprésente, même une fois hors de prison. Nombreux sont ceux qui ne peuvent pas l'éviter. En 1984, 70 % des détenus ayant bénéficié d'une libération conditionnelle sont arrivés au terme de leur période de probation sans être arrêtés et ont été libérés définitivement. En 1996, ce chiffre est tombé à 44 %. En 2013, il était de 33 % seulement.

Par sa taille comme par son rôle, le Royaume de l'oubli diffère du système pénal des périodes précédentes. Après que les Afro-Américains ont commencé à remplir les prisons dans les années 1970, les programmes de réinsertion ont été généralement abandonnés au profit du châtimement, l'idée étant que le rôle de la prison n'est pas de reformer le détenu, mais de le punir. Dans les années 1990 par exemple, la Caroline du Sud a réduit les moyens d'éducation dans les prisons, interdit l'air conditionné dans les cellules, supprimé la télévision, et les activités sportives *intramuros*. Pendant les dix années suivantes, le Congrès a discuté, à plusieurs reprises, de l'adoption d'une loi « No Frills Prison Act » (des prisons sans agrément), qui aurait accordé des fonds supplémentaires au système carcéral, « afin d'interdire des conditions luxueuses dans les prisons ». Comme l'a écrit un chercheur en justice pénale à l'époque, l'objectif de cette tendance à durcir les conditions d'incarcération, était de trouver des « stratégies créatives pour faire souffrir les délinquants ».

3 - « On ne prend pas de douche après neuf heures du soir »

L'hiver dernier, je suis allé à Detroit pour visiter notre Royaume de l'oubli. Avec un taux d'incarcération de 628 personnes pour 100 000 habitants, le Michigan se situe dans la moyenne nationale. Je me suis rendu dans l'East-Side pour rencontrer une femme que j'appellerai ici Tonya. Elle avait fait dix-huit ans de prison pour meurtre et port d'arme à feu et avait été relâchée cinq mois avant notre rencontre. Son sourire un peu crispé et une certaine tension dans la voix témoignaient de son long séjour derrière les barreaux. Pour elle, la violence n'avait pas commencé dans la rue, mais dans son foyer. « Chez ma grand-mère, j'étais maltraitée. À l'école, je l'ai raconté à ma maîtresse », m'explique-t-elle. J'avais une cicatrice sur le nez, parce qu'on avait écrasé une cigarette allumée dessus, et lorsque je l'ai dit à ma

maîtresse, elle m'a envoyée dans une famille d'accueil temporaire... Dans la famille d'accueil, j'ai aussi été maltraitée, alors je me suis sauvée et je suis restée dans la rue. »

Tonya se mit à consommer du crack. Un soir, elle est allée à une fête avec des amis. Ils ont fumé du crack. Ils ont fumé de la marijuana. Ils ont bu. À un moment donné, la maîtresse de maison a déclaré que quelqu'un lui avait volé de l'argent. Une femme a alors accusé Tonya. Il s'est ensuivi une bagarre. Tonya a tiré sur la femme qui l'avait accusée. Elle a été condamnée à vingt ans de prison pour meurtre et à deux ans pour port d'arme à feu. Ce n'est qu'après le jugement que la vérité a été connue. La maîtresse de maison avait caché l'argent, mais elle planait tellement qu'elle avait oublié qu'elle l'avait fait.

Lorsque finalement les portes se referment et que l'on se retrouve banni dans le monde carcéral – les longues années à venir, les murs, les règlements, les gardiens, les codétenus – les réactions varient. Certains ressentent un dégoût intense. D'autres, une envie irrésistible de dormir. Des idées de suicide. Une honte profonde. Une colère contre les gardiens et les codétenus. Une incrédulité totale de ce qui leur arrive. Les détenus font des tentatives pour maintenir des liens avec leur famille et leurs relations passées, par des appels téléphoniques et des visites. Au début, les amis et la famille font de leur mieux. Mais les appels téléphoniques à la prison coûtent cher, et de nombreuses prisons sont situées loin de l'endroit où résident les parents.

« D'abord, j'avais une visite tous les quatre mois », m'expliqua Tonya. « Et ensuite je n'en ai eu aucune pendant un an, peut-être. Vous savez, parce que c'était trop loin... Puis j'ai commencé à perdre des membres de ma famille. J'ai perdu ma mère, mes frères... Alors il était difficile d'avoir des visites. »

Lorsque les visites et les appels téléphoniques se font rares, le détenu commence à prendre réellement la mesure de son état de détenu. De nouveaux liens sociaux se tissent et de nouvelles règles doivent être intégrées. Une avalanche de sigles, de dictons, de jargon – PBF, CSC,

ERD, « des lettres et pas de chiffres », doivent être appris. Si le prisonnier a de la chance, quelqu'un, un camarade de cellule, un prisonnier de vieille date venu du même quartier, le prend sous son aile. C'est ce qui peut faire la différence entre la survie et la catastrophe. La première nuit que Richard Braceful passa au Central Michigan Correctionnal de Carson City, où il avait été envoyé à l'âge de 29 ans pour vol à main armée, il décida de prendre une douche. Il était 10 heures du soir. Le détenu qui partageait la cellule avec lui l'arrêta. « Où vas-tu ? » lui demanda-t-il. « Je vais prendre une douche », répondit Braceful. Le codétenu, qui était dans la prison depuis quatorze ans, lui barra le passage et lui dit, « Tu ne vas pas prendre de douche. » Braceful, sentit qu'une bagarre était imminente. « Calme-toi », dit son codétenu qui lui expliqua : « On ne prend pas de douche après neuf heures du soir. Dans les douches, il y a des prédateurs sexuels, des violeurs, qui n'attendent que toi. » Braceful et son codétenu s'assirent. Le vétéran l'observa. « C'est la première fois que tu es coffré, hein ? » dit-il. « Oui » répondit Braceful. Son codétenu lui dit : « Écoute, voilà ce que tu dois faire. Les deux premières semaines, reste simplement avec moi. Je suis ici depuis quatorze ans. Je prendrai soin de toi jusqu'à ce que tu apprennes à te déplacer sans avoir de pépins. »

Les prisons du Michigan affectent à chaque détenu un niveau correspondant au risque qu'il est supposé représenter pour la sécurité des autres. Lorsque le niveau de risque diminue, les privilèges – le temps de la promenade, par exemple – augmentent. Le niveau V est le niveau de risque maximal. Le niveau I est réservé aux prisonniers sur le point d'être libérés. Au niveau IV, on trouve de nombreux prisonniers condamnés à vie et peu de détenus condamnés à moins de cinq ans de prison. Un condamné à perpétuité qui a atteint le niveau II a généralement démontré qu'il n'est pas dangereux pour les autres. Mais ils sont rares, parce qu'il est très dur de rester à des niveaux de sévérité maximum sans avoir commis de fautes qui se soldent par des « amendes », des mauvais points pour avoir enfreint le règlement de la prison, ce qui implique souvent des bagarres. « Il est difficile de ne pas avoir fait une entorse à la discipline pendant dix ans, sans un coup de

couteau, sans s'être battu », m'expliqua Braceful aujourd'hui—sorti de prison quand je lui ai rendu visite à Detroit en décembre dernier.—Il ajouta : « Parce qu'il y a gens qui se disent en vous regardant 'ce petit gars, je vais lui faire sa fête'. »

Lorsque cela arrive, un prisonnier peut décider de se défendre ou de se faire enfermer, c'est à dire, d'expliquer aux gardiens qu'il craint pour sa sécurité. Les gardiens placent alors le prisonnier à l'isolement, pour le protéger. « Ce sont les deux seules possibilités, » expliqua Braceful. « Et si vous êtes à l'isolement, tout le monde le sait. A votre retour, votre problème sera encore plus grave. »

« Parce qu'ils vous considèrent comme une proie », dis-je.

« Exactement », répondit-il. « Alors, vous vous battez. Et si la bagarre s'envenime, vous devez trouver quelque chose pour frapper, vous devez trouver une arme, quelque chose. »

Le Michigan est un des États où la durée moyenne d'emprisonnement est la plus longue – 4,3 ans – bien que la plupart des prisonniers finissent par sortir. Le bonheur d'être libre, la joie de retrouver sa famille, sont vite tempérés par les obstacles qu'il faut surmonter pour rester en liberté. La transition est déstabilisante. « J'étais paniquée », me dit Tonya, lorsqu'elle me raconta comment elle se sentait une fois sortie de prison, après y être restée dix-huit ans. « J'étais habituée à ma cellule, c'est très différent d'avoir plusieurs pièces. Il y avait toujours quelqu'un avec moi dans la cellule, une codétenue ou un gardien, quelqu'un était toujours là. Passer de cette situation à mon logement actuel ? Je suis restée suspendue au téléphone. Je demandais aux gens de m'appeler. J'avais peur. Et je ressens encore cette peur aujourd'hui. Je trouve tout le monde suspect. Je me dis, 'Il prépare un mauvais coup.' Un ami m'a dit, 'Tu es partie longtemps, plus de dix ans, alors il va te falloir environ deux ans pour te réadapter.' »

Les difficultés pour trouver un logement et un emploi tourmentent de nombreux anciens détenus. « Il est très fréquent qu'ils n'aient pas de

domicile fixe », me dit Linda Vander Waal, la directrice associée pour la réinsertion des prisonniers d'une agence d'action communautaire au Michigan. En hiver, dit-elle, il est particulièrement difficile de trouver des places pour loger tous les anciens prisonniers. Ceux qui trouvent un endroit où vivre, ont souvent du mal à payer le loyer.

L'institution carcérale en effet fournit des références. De ce point de vue, elle est aussi importante que l'armée, l'école publique ou l'université, mais toutes ses références sont négatives. Dans son livre, *Marked : Race, Crime, and Finding Work in an Era of Mass Incarceration*, Devah Pager, sociologue à Harvard, note que la plupart des employeurs déclarent refuser d'embaucher quelqu'un qui a un casier judiciaire. « Les employeurs semblent moins intéressés par l'information spécifique concernant la condamnation et son incidence éventuelle sur le job en question », écrit Pager, « ils regardent plutôt cette référence comme un indicateur général d'aptitude à être embauché ou digne de confiance. »

Les anciens délinquants sont exclus d'une grande variété d'emplois, de celui de nettoyeur de fosses septiques, jusqu'à celui de coiffeur ou d'agent immobilier, et cela varie selon les États. Dans le choix limité offert aux anciens condamnés en recherche d'emploi, les Noirs et les Blancs ne sont pas placés sur un pied d'égalité. Pour sa recherche, Pager a sélectionné quatre personnes qui devaient se présenter comme candidates à un emploi à bas salaire. Un homme blanc et un homme noir se présenteraient avec un casier judiciaire vierge, et deux autres (un Blanc et un Noir également) sans antécédents judiciaires. La référence négative de la prison constitua un désavantage pour l'homme blanc comme pour l'homme noir, mais plus encore pour ce dernier. De façon surprenante, l'effet ne se limita pas à l'homme noir ayant des antécédents judiciaires. L'homme noir *sans* casier judiciaire eut de moins bons résultats que l'homme blanc *avec* des antécédents judiciaires. « Les niveaux élevés d'incarcération des Noirs font qu'ils sont tous considérés comme des criminels en puissance, même ceux qui n'ont pas commis de crime », écrit Pager. En effet, le marché du travail en Amérique considère les hommes noirs qui n'ont jamais

commis de crime, comme s'ils en avaient commis un ^[8] .

De même que les anciens criminels ont dû s'adapter à la prison, ils doivent apprendre à se réadapter à la vie en dehors. Mais les comportements aidant à survivre en prison sont pratiquement contraires à ceux que requiert la vie en liberté. Craig Haney, professeur à l'Université de Californie à Santa Cruz, qui étudie les effets cognitifs et psychologiques de l'incarcération, a observé que :

Une dure carapace qui les empêche de solliciter de l'aide pour des problèmes personnels, la méfiance généralisée provenant de la crainte d'être exploité, la tendance à réagir à la moindre provocation, peuvent être des attitudes adéquates dans le contexte de l'emprisonnement, mais partout ailleurs elles sont contreproductives ^[9] .

Linda VanderWaal m'a dit que la ré-acculturation est essentielle pour avoir une chance de réussir sur un marché du travail déjà hautement concurrentiel. « J'ai horreur de dire cela, mais c'est la réalité », dit-elle. « Le contact visuel, la façon de marcher... Nous aidons ceux dont nous avons la charge à établir le contact visuel, à penser à sourire, à serrer la main, et à faire attention à la façon de s'asseoir. »

En Amérique, les hommes et les femmes qui sont relégués dans les profondeurs du système carcéral, n'y tombent pas par hasard. Une série de facteurs de risque – maladie mentale, analphabétisme, addiction aux drogues, pauvreté – augmente les probabilités de finir en prison. « À l'heure actuelle, environ la moitié des prisonniers sont analphabètes », fait remarquer Robert Perkinson, professeur d'études américaines à l'Université de Hawaï, à Mānoa. « Quatre personnes accusées de crime sur cinq sont considérées comme indigentes par les tribunaux ^[10] . » En 2002, soixante-huit pour cent des prisonniers étaient toxicomanes ou victimes de mauvais traitements. On peut imaginer un monde différent où l'État chercherait à traiter ces maladies par l'éducation ou par des programmes de santé publique. Au lieu de cela, il a décidé de les considérer à travers le prisme de la justice criminelle. Alors que le nombre de lits dans les prisons a

augmenté dans ce pays, le nombre de lits dans les hôpitaux psychiatriques a diminué. Notre Royaume de l'oubli cherche ses sujets parmi les catégories socio-économiques les plus vulnérables, c'est pourquoi les Noirs sont pour lui une priorité.

4 - « La noirceur du Nègre marquée par le crime »

Il est impossible de comprendre notre Royaume de l'oubli sans commencer par concevoir qu'une large part de sa population, est plus que criminelle et moins qu'humaine. Ce sont les Noirs, les hors-la-loi emblématiques de l'imaginaire américain. La criminalité des Noirs est formellement inscrite dans la Constitution. La Fugitive Slave Clause, dans son article IV, déclare qu'une « personne détenue pour accomplir des tâches productives ou des services », évadée d'un État à un autre, peut être « restituée à la demande de celui à qui le travail est dû ». Depuis la fondation même de l'Amérique, le droit au travail, le droit de vivre sans être fouetté et sans que ses enfants soient vendus, a été dénié aux Noirs.

Le délit de fuite était considéré comme lié à d'autres tendances criminelles chez les Noirs. Les intellectuels partisans de l'esclavage cherchaient à défendre le système comme s'il s'agissait d'une « loi divine » « approuvée par le Christ ». En 1860, *The New York Herald* publia un article sur les faits et gestes des Noirs évadés établis au Canada. « Les procès-verbaux des tribunaux seraient vides de réquisitoires, s'il n'y avait pas des prisonniers nègres », affirmait cet article. Dépourvus des bienfaits de l'esclavage, les Noirs devenaient rapidement des criminels qui agissaient avec « la férocité propre au nègre vicieux ». Les Noirs, selon le rapport, étaient particulièrement enclins à commettre des viols : « Lorsque le désir sexuel s'empare d'eux, ils deviennent pires que la bête sauvage de la forêt ». Près d'un siècle et demi avant l'infamie de Willie Horton, les Noirs étaient déjà

décrits comme fortement enclins à la criminalité, et inaptes à la rééducation. Ainsi, l'infamie des Noirs justifiait leur domination par les Blancs ; celle-ci ne relevait pas de l'oppression, mais constituait « la pierre angulaire de notre édifice républicain ^[11] ».

Pour renforcer « l'édifice républicain », des actes considérés comme légaux lorsqu'ils étaient commis par des Blancs, devenaient des délits lorsque les Noirs les commettaient. En 1850, un homme originaire du Missouri, Robert Newson, acheta une jeune fille nommée Celia, âgée de quatorze ans environ. Pendant cinq ans, il la viola régulièrement. Celia donna naissance au moins à un enfant de Newson. Lorsqu'elle se retrouva à nouveau enceinte, elle le supplia « d'arrêter de la forcer lorsqu'elle ne se sentait pas bien ». Il refusa, et un jour, en juin 1855, il informa Celia qu'il « irait la voir dans sa case pendant la nuit ». Lorsque Newson arriva et essaya de la violer à nouveau, elle se saisit d'un bâton « à peu près aussi gros que le dossier d'une chaise Windsor » et le battit à mort. Un juge rejeta le recours de Célia en faveur de la légitime défense, et elle fut reconnue coupable de meurtre et condamnée à mort. Elle accoucha en prison d'un enfant mort-né. Peu après, Celia fut pendue.

Le fait que Celia était noire, esclave, et femme transforma un acte de légitime défense en un crime. Randall Kennedy, professeur de droit à Harvard, a écrit que « les lois de nombreux États transformaient les esclaves en 'criminels' en leur interdisant de se livrer à un grand nombre d'activités que les Blancs étaient normalement libres d'exercer ». Parmi ces activités, on peut citer :

L'apprentissage de la lecture, le départ de la propriété de leur maître sans permis adéquat, l'adoption de comportements « malséants » en présence d'une femme blanche, le rassemblement dans des lieux de culte sans la supervision d'un Blanc, l'oubli de céder le passage à un Blanc sur un trottoir, le fait de fumer en public, le fait de marcher avec une canne, l'émission de cris ou le fait de se défendre en cas d'agression.

Avant la guerre de Sécession, il existait en Virginie soixante-treize

délits passibles de la peine de mort pour les esclaves, et seulement un pour les Blancs.

La fin de l'esclavage provoqua une crise existentielle pour la suprématie blanche, parce que l'ouverture du marché du travail signifiait que les Noirs pouvaient concurrencer les Blancs dans les emplois et dans les ressources ; plus terrifiant encore, que les hommes noirs pouvaient rivaliser avec les hommes blancs pour attirer l'attention des femmes blanches. Après la guerre de Sécession, l'Alabama résolut ce problème en fabriquant des criminels. Les Noirs qui ne pouvaient pas trouver de travail étaient considérés comme des vagabonds et envoyés en prison, où ils étaient embauchés comme main-d'œuvre par ceux-là mêmes qui les avaient jadis réduits en esclavage. Les lois sur le vagabondage ne tenaient en principe pas compte de la couleur mais, écrit Kennedy, elles s'appliquaient principalement, sinon exclusivement, aux Noirs. Certaines lois sur le vagabondage furent abrogées pendant la Reconstruction, mais lors de la Grande Dépression, on trouvait encore des autorités de Miami, à court de liquidités, qui regroupaient des « vagabonds » noirs et les impressionnaient pour qu'ils aillent exécuter des travaux d'assainissement.

« À partir des années 1890 et jusqu'aux années 1940, écrit Khalil Gibran Muhammad, directeur du Centre Schomburg pour la recherche sur la culture noire à la New York Public Library, « la criminalité des Noirs a été l'une des justifications les plus durables, et le plus fréquemment invoquées pour justifier l'inégalité et les taux de mortalité des Noirs dans les villes modernes. » Les Noirs étaient des brutes criminelles par nature, et il fallait quelque chose de plus que la loi appliquée aux hommes civilisés pour protéger la population blanche^[12]. La société doit se défendre de la contamination de « la noirceur du nègre marquée par le crime », affirmait en 1868 Hinton Rowan Helper, un écrivain sudiste défenseur de la suprématie blanche. Les Noirs sont « naturellement immodérés », affirmait un médecin dans le *New York Medical Journal* en 1886, enclins à céder « trop librement à tout désir, qu'il s'agisse de nourriture, de boisson,

de tabac ou de plaisirs sensuels, et parfois à un tel point, qu'ils ressemblent davantage à des animaux qu'à des êtres humains ».

Le viol, selon la mythologie de l'époque, était le crime favori des Noirs. « Pour les hommes noirs, la vue d'une femme blanche est quelque chose d'étrangement attirant et tentant », affirmait Philip Alexander Bruce, secrétaire de la Société historique de Virginie au dix-neuvième siècle. « Cela les pousse à satisfaire leur désir à tout prix et quel que soit l'obstacle. » Les outrages auxquels ils se livrent sont marqués « par une obstination diabolique » qui entraîne les hommes noirs à s'attaquer aux femmes blanches avec « une atrocité qui n'a pas d'égal même chez les animaux les plus brutaux et les plus féroces ».

Avant l'Émancipation, les esclaves noirs étaient rarement lynchés, parce que les Blancs répugnaient à détruire leur propre bien. Mais après la guerre de Sécession, le nombre de lynchages augmenta, atteignit un pic au tournant du siècle, et persista à un haut niveau jusqu'à la veille de la Seconde guerre mondiale. Les lynchages n'ont complètement disparu qu'au moment où le Mouvement pour les droits civiques atteignit son apogée, dans les années 1960. La vague d'assassinats de Noirs était justifiée par l'argument habituel « l'ombre du criminel noir » qui, selon la déclaration de John Rankin, député du Mississippi, dans un discours de 1922, était suspendue « comme l'épée de Damoclès sur la tête de toute femme blanche ». Le lynchage, bien qu'illégal, a été défendu par les gouvernements locaux, les États et le gouvernement fédéral américain. « J'étais à la tête de la foule qui lyncha Nelse Patton, et j'en suis fier », déclara William Van Amberg Sullivan, un ancien sénateur du Mississippi, le 9 septembre 1908, au lendemain du lynchage de Patton. « J'ai dirigé chaque mouvement de la foule et j'ai fait tout ce que j'ai pu pour qu'il soit lynché. » Le sénateur « Pitchfork Ben » Tillman, de Caroline du Sud, déclara à ses collègues devant le Sénat, le 23 mars 1900, que les Noirs terrorisés étaient les victimes, non des lynchages, mais de « leur propre impétuosité ». Le lynchage était un acte raisonnable de légitime défense. Nous ne nous défendrons pas contre [l'homme noir] qui veut satisfaire son désir avec nos épouses et nos filles, sans le lyncher », dit

Tillman. En 1904, James K. Vardaman, le gouverneur du Mississippi, défendant le manque d'intérêt des Etats du Sud pour le financement de l'éducation des Noirs, justifia cette position par ces mots, notés dans un rapport : « La force des statistiques [criminelles][°] ».

Même si les leaders Afro-Américains demandaient au gouvernement d'arrêter les lynchages, ils concédaient que les Vardaman du monde entier avaient un point à faire valoir ^[13]. Dans une conférence donnée en 1897, W.E.B. Du Bois déclara, « Le premier et le plus important pas vers le règlement des problèmes actuels existant entre les races – ce qu'on appelle communément le problème nègre – réside dans la réduction de l'immoralité, du crime et de la paresse des Nègres eux-mêmes, héritage qui subsiste de l'esclavage. » Le langage de Du Bois anticipait la politique de respectabilité actuelle. « Il y a toujours suffisamment de cas bien authentifiés d'agressions brutales contre les femmes par des hommes noirs en Amérique, pour que tout Noir baisse la tête de honte », affirmait Du Bois en 1904. « Il doit être mis fin à ce crime en tout état de cause. Le lynchage est terrible, et l'injustice et l'esprit de caste difficiles à supporter ; mais s'ils doivent être combattus de façon efficace, il faut leur ôter même ce terrible prétexte. » Kelly Miller, qui était alors un intellectuel noir de renom, professeur à l'Université Howard, présageait déjà l'incitation à ce que les Noirs soient « deux fois meilleurs » en affirmant, en 1899, qu'il ne suffisait pas que « quatre-vingt-quinze Noirs sur cent » respectent la loi. « Il faut aussi que les quatre-vingt-quinze s'unissent pour maîtriser ou supprimer les cinq délinquants ».

C'est dans ce climat de répression par les Blancs et de paralysie des dirigeants noirs, que le gouvernement fédéral lança, en 1914, sa première guerre contre les drogues ^[14], votant la Harrison Narcotics Tax Act, loi qui limitait la vente d'opiacés et de cocaïne. Le raisonnement n'était pas nouveau. « L'usage de la cocaïne, généralement par des femmes en détresse et par les Nègres dans certaines parties du pays, est devenu affligeant » avait conclu le Comité de l'association pharmaceutique américaine sur l'accoutumance aux drogues en 1902. Le *New York Times* publia un

article d'un médecin qui disait que le Sud était menacé par les « nègres rendus fous par la cocaïne » auxquels la drogue avait conféré une adresse au tir et une immunité aux balles « suffisamment puissantes pour 'tuer n'importe quel gibier' ». Un autre médecin, Hamilton Wright, le « père de la loi américaine sur les narcotiques », rapporta au Congrès que la cocaïne donnait du « courage » à la population noire du Sud la plus misérable ». Si quelqu'un pouvait douter de la signification attribuée au mot *courage*, Wright éliminait toute équivoque : « Il a été établi avec autorité que la prise de cocaïne incite les Nègres du Sud et d'autres régions du pays au crime de viol. »

La conviction persistante et systématique que les Noirs étaient particulièrement enclins au crime n'épargnait même pas leurs dirigeants. J. Edgar Hoover, directeur du FBI pendant près d'un demi-siècle, a harcelé trois générations de responsables noirs. En 1919, il attaqua le nationaliste noir Marcus Garvey comme étant « le plus éminent radical de sa race », et le condamna sans pitié à la prison et à la déportation. En 1964, il désigna Martin Luther King comme « le menteur le plus notoire du pays », et le harcela, posant des micros dans les chambres des hôtels où il se rendait, dans son bureau, à son domicile, jusqu'à sa mort. Hoover déclara que le parti des Black Panthers était « la plus grande des menaces pour la sécurité intérieure du pays » et autorisa une campagne répressive et meurtrière contre ses dirigeants, qui culmina avec l'assassinat de Fred Hampton en décembre 1969.

Aujourd'hui, l'image de Hoover est généralement négative, celle d'un personnage qui a transgressé les notions généralement admises sur la loi et l'ordre. Mais l'acharnement de Hoover à l'égard de Martin Luther King était connu des présidents Kennedy et Johnson, qui se présentaient pourtant comme des alliés de King. En outre, Hoover ne faisait que suivre la tradition américaine qui criminalisait les dirigeants noirs. En son temps, l'Underground Railroad (le chemin de fer clandestin qui acheminait les esclaves fugitifs) était considéré par les partisans de l'esclavage comme une entreprise criminelle entre Etats visant au vol des biens (les esclaves). Harriet Tubman, qui de ce

fait avoir volé des milliers de dollars en facilitant la fuite d'êtres humains, était considérée comme un bandit de grand chemin. Frederick Douglass déclara un jour à son auditoire : « J'apparais devant vous ce soir comme un voleur, j'ai volé cette tête, ces membres, ce corps à mon maître, et je me suis échappé avec. »

Du temps de Douglass, se dresser pour défendre les droits des Noirs, c'était protéger la criminalité des Noirs. Il en était de même du temps de Martin Luther King. Cela reste vrai encore aujourd'hui. Lorsque l'ancien maire de New York, Rudy Giuliani, est apparu dans l'émission de télévision *Meet the Press*, pour discuter de la mort de Michael Brown à Ferguson, Missouri, il a répondu, à la manière de tant d'autres, aux critiques adressées par les Noirs, exactement comme l'auraient fait ses aïeux : « Pourquoi ne pas parler plutôt de la nécessité de diminuer la criminalité ?... Les policiers blancs ne seraient pas là si vous ne passiez pas 70 à 75 pour 100 de votre temps à vous entretuer. »

Mais même dans la ville de Giuliani, la relation entre la criminalité et la police n'est pas aussi claire qu'il le décrit. Après que Giuliani est devenu maire, en 1994, le chef de la police de New York, William Bratton, donna la priorité à une stratégie de « maintien de l'ordre ». Telle que Bratton la mit en œuvre, cette stratégie reposait sur une politique de contrôles inopinés partout où les policiers pouvaient arrêter des piétons, au motif aussi vague que des « mouvements furtifs » pour ensuite les interroger et les fouiller à la recherche d'armes à feu et de drogues. Jeffrey Fagan, un professeur de droit de l'Université de Columbia, a constaté que les Noirs et les Hispaniques étaient interpellés bien plus souvent que les Blancs, même « en tenant compte des taux de criminalité dans certaines circonscriptions » et « d'autres facteurs sociaux et économiques qui pouvaient inciter la police à intervenir ». En dépit de l'affirmation de Giuliani, selon laquelle l'agressivité de la police se justifie par le fait que « les Noirs s'entretuent », Fagan a constaté qu'entre 2004 et 2009, les policiers n'ont trouvé des armes que dans une proportion inférieure à 1 % de toutes les interpellations, et qu'ils les ont trouvées plus fréquemment

entre les mains des Blancs. Pourtant, les Noirs avaient 14 % de probabilités en plus d'être soumis à une fouille. En 2013, cette politique, telle qu'elle était menée par le successeur de Giuliani, Michael Bloomberg, a été déclarée anticonstitutionnelle.

Si sous l'autorité de Giuliani et de Bloomberg l'action de la police à New York consistait en une prévention du crime teintée de présomptions racistes, dans d'autres parties du pays, la prétendue politique de prévention du crime était devenue un peu plus que du pillage ouvert. Lorsque le ministère de la Justice inspecta le département de Police de Ferguson, à la suite de la mort de Michael Brown, il constata que les policiers arrêtaient les Noirs de façon disproportionnée, et leur infligeaient de lourdes amendes, les considérant « moins comme des citoyens à protéger que comme des délinquants potentiels et comme une source de revenus ». Ce n'était pas parce que le département de police de Ferguson était particulièrement diabolique, mais parce que la municipalité de Ferguson cherchait à se faire de l'argent. « L'application de la loi à Ferguson est conditionnée par le fait que la municipalité s'intéresse plus à l'argent qu'au maintien de l'ordre », concluait le rapport. Ces résultats avaient été prévus par *The Washington Post* ^[15] qui avait constaté quelques mois auparavant que de petites municipalités à court d'argent dans les banlieues de St. Louis, obtenaient 40 % ou plus de leurs recettes annuelles grâce à des amendes variées : infractions au code de la route, nuisances sonores, gazon non entretenu ou port de pantalons tombants. L'objectif principal de la police n'était pas d'assurer la sécurité publique ; son interprétation de la loi revenait à rançonner la population pour le compte de la municipalité.

Il est vrai que les communautés noires qui souffrent depuis longtemps de discrimination et de paupérisation ont connu des taux de criminalité élevés. L'historien David M. Oshinsky fait remarquer dans son livre « *Worse Than Slavery* » : *Parchman Farm and the Ordeal of Jim Crow Justice*, qu'entre 1900 et 1930, les Afro-Américains du Mississippi « représentaient environ 67 % des assassins et 80 % des victimes ». Autant les Afro-Américains s'élèvent contre la violence

perpétrée par des terroristes blancs, autant ils se plaignent du manque de protection légale contre la violence quotidienne de proximité dont ils sont les victimes. « Les Noirs respectueux des lois signalent qu'il y a des Noirs criminels et félons qui échappent aux châtiments parce qu'ils sont serviles et soumis à l'égard des Blancs », observait le Prix Nobel d'économie Gunnar Myrdal, dans son célèbre ouvrage de 1944, sur les problèmes raciaux en Amérique, *An American Dilemma : The Negro Problem and Modern Democracy*. « Ces personnes constituent un danger pour la communauté noire. L'indulgence envers les Noirs accusés de crimes commis contre d'autres Noirs est en réalité une forme de discrimination. »

La criminalité au sein de la communauté noire était considérée à l'origine comme un problème de Noirs uniquement, et ne devint un problème de société que lorsqu'il parut menacer la population blanche. Examinons le cas de la Nouvelle Orléans entre les deux guerres, lorsque, comme l'a observé Jeffrey S. Adler, un historien et criminologue de l'Université de Floride, la hausse des crimes commis par des Noirs « dans les rues, les magasins et les bars », et non dans les foyers et les quartiers noirs, provoqua un mélange de peur et de colère persistant parmi les Blancs. En réponse, les procureurs du district de Louisiane promirent que « les Noirs qui assassinaient des Noirs ne bénéficieraient d'aucune indulgence. » En cas d'homicide, il était fréquent de menacer des suspects noirs de la peine capitale, pour obtenir qu'ils plaident coupable, ce qui entraînait une peine de prison à vie. Même si le nombre de crimes violents déclina entre 1925 et 1940, le taux d'incarcération en Louisiane s'accrut de plus de 50 %.

« La population emprisonnée dans l'État de Louisiane était deux fois plus importante en 1940, alors que le nombre de crimes était plus faible qu'en 1925 », écrit Adler. Dans la colonie pénitentiaire agricole de l'État de Louisiane, à Angola, « le nombre de détenus blancs augmenta de 39 % et celui des Noirs, de 143 % ».

La principale cause de l'intensification de la guerre livrée contre le crime était l'inquiétude des Blancs en matière de contrôle social. En

1927, la Cour suprême avait déclaré anticonstitutionnelle l'attribution de zones de résidence selon la race. La population noire de la Nouvelle Orléans augmentait. Dans cette situation, certains membres du gouvernement faisaient pression pour que les programmes du New Deal s'étendent à la population noire. « À aucun autre moment de l'histoire de notre État », affirmait le procureur du district de la ville en 1935, « la suprématie blanche n'a été plus menacée ^[16] ».

La hausse stupéfiante du taux d'incarcération en Louisiane, entre les deux guerres coïncida avec la prise de conscience par les Blancs, que le vieil ordre était menacé. Dans les décennies suivantes, ce phénomène se reproduirait massivement, à l'échelle nationale.

5 - La « pire génération qu'une société ait jamais connue »

La réponse américaine face au crime ne peut pas être séparée de l'histoire dans laquelle la lutte des Noirs – individuelle et collective – est criminalisée. Il n'est donc pas surprenant qu'en plein milieu du mouvement pour les droits civiques, la hausse de la criminalité ait été fréquemment associée à la promotion des Noirs. Elijah Forrester, un élu démocrate de la Géorgie, s'est opposé au projet de loi de l'administration Eisenhower sur les droits civiques en 1956, arguant que « là où la ségrégation a été abolie » la criminalité noire a rapidement augmenté ^[17] ». « Dans le district de Columbia, les jardins publics n'ont désormais plus aucune utilité pour les Blancs », affirmait Forrester, « car ils [les Blancs] risquent d'y être attaqués et de se faire voler leurs effets personnels. » « A moins de restaurer immédiatement la ségrégation, dans dix ans, la capitale du pays ne sera plus sûre pour les Blancs pendant la journée. » À la même époque, Basil Whitener, un membre du Congrès représentant la Caroline du Nord, dénonça la NAACP, l'accusant d'être une organisation qui « apportait une aide aux criminels noirs ».

En 1966, Richard Nixon reprit l'accusation, établissant un lien entre la hausse des taux de criminalité et la campagne de Martin Luther King pour la désobéissance civile. Le déclin de la loi et de l'ordre « peut être directement relié à la propagation de la doctrine corrosive selon laquelle chaque citoyen a le droit imprescriptible de décider par lui-même, quelles sont les lois qu'il respectera et quand ». Selon Nixon, la solution ne consistait pas à s'attaquer aux conditions qui génèrent le crime, mais à enfermer davantage de gens. « Doubler le taux de condamnations dans ce pays serait bien plus efficace pour résoudre le problème de la criminalité que de multiplier par quatre, les fonds destinés à la Guerre contre la Pauvreté », dit-il en 1968.

C'est exactement ce qu'il fit en tant que président. Au cours de son second mandat, les taux d'incarcération commencèrent à atteindre des niveaux sans précédent. Le trafic de drogues, en particulier, suscitait la colère de Nixon. Les trafiquants d'héroïne étaient « littéralement les trafiquants d'esclaves de notre époque » dit-il, « des trafiquants de morts vivants. Ils doivent être pourchassés jusqu'au bout du monde. »

La guerre de Nixon contre le crime était plus rhétorique que effective. « Je produisais à la chaîne ces sottises sur le programme de Nixon contre la criminalité avant qu'il ne soit élu » écrit le conseiller de la Maison Blanche, John Dean, dans ses souvenirs sur l'époque où il avait travaillé dans l'administration ^[18]. « C'était n'importe quoi, et nous le savions. » En effet, si la baisse des taux de criminalité est la mesure du succès, la guerre contre le crime de Nixon fut un échec retentissant. Le taux de toutes les sortes de crimes violents – assassinats, viols, vols, voies de fait aggravées – était en hausse à la fin du mandat de Nixon. Le véritable objectif de la guerre de Nixon contre le crime réside ailleurs. Revenant sur la stratégie de campagne pour sa réélection en 1972, son collaborateur, John Ehrlichman écrira plus tard, « Nous irons à la recherche des racistes... Cet appel subliminal aux électeurs anti-noirs se retrouvait dans tous les discours et déclarations de Nixon sur les écoles et le logement. » Selon H. R. Haldeman, autre assistant de Nixon, le Président pensait qu'en matière de services sociaux, « *tout* le problème [se ramenait] aux Noirs ». Évidemment, depuis le

Mouvement pour les droits civiques, il était impossible de dire pareilles choses ouvertement. « La solution était de concevoir un système entérinant cette idée sans qu'il n'y paraisse », écrivit Haldeman dans son journal. Pour cela, il n'était pas besoin de partir de zéro : lorsque Nixon proclamait que les drogues étaient « l'ennemi public N°1 », ou qu'il déclarait « la guerre aux éléments criminels qui menacent de plus en plus nos villes, nos foyers, nos vies », il n'avait pas besoin de désigner d'où venait la menace. L'héritage, vieux de plusieurs siècles, qui assimilait les Noirs à des criminels et à des individus moralement dégénérés, faisait le travail pour lui.

En 1968, au cours de sa campagne présidentielle, Nixon fut enregistré alors qu'il était en train de répéter un slogan de campagne. « Le cœur du problème est la loi et l'ordre dans nos écoles », disait-il. « La discipline dans les classes est essentielle si nous voulons que nos enfants apprennent. » Puis, en se parlant peut-être à lui-même, il ajouta, « Oui, ça donne dans le mille, ce qu'on dit sur l'enseignant concerne la loi et l'ordre et les foutus groupes nègres et portoricains. »

Avec la montée des taux d'incarcération et l'allongement des peines d'emprisonnement, l'idée de réinsertion fut généralement abandonnée, en faveur de l'invalidité. L'instauration de peines plancher obligatoires résultait d'un accord des années 1980 entre les deux partis. Cette mesure était soutenue, non seulement par des conservateurs comme Strom Thurmond, mais aussi par des libéraux comme Ted Kennedy. Les conservateurs pensaient que le système de peines plancher empêcherait les juges d'être trop cléments ; les libéraux pensaient que cela empêcherait les tribunaux de prononcer des verdicts marqués par le racisme. Mais la réforme n'a pas seulement fourni des orientations pour les condamnations ; elle a aussi supprimé des mesures de substitution, (la libération conditionnelle par exemple), et a généralement allongé la durée d'incarcération. Avant la réforme, les prisonniers accomplissaient effectivement de 40 % à 70 % de leur peine ; après la réforme, entre 87 % et 100 %. En outre, en dépit de ce que les libéraux espéraient, la partialité n'a pas été éliminée car les procureurs disposent du droit discrétionnaire de déterminer la durée

d'une condamnation, en décidant quelles charges sont retenues contre l'accusé. Les procureurs de district, qui cherchaient à être réélus, montraient leur zèle en matière de protection de l'ordre public par le nombre des criminels qu'ils condamnaient et par la durée de leurs peines.

Les procureurs n'étaient pas les seuls à vouloir paraître sévères à l'égard de la criminalité. Dans les années 1980 et 1990, les législateurs, mettant l'accent sur le fléau du crack, rivalisaient entre eux à qui serait le plus impitoyable. Il n'y avait pas vraiment de doute sur la cible visée par cette rigueur accrue. À cette époque, Daniel Patrick Moynihan avait quitté la Maison Blanche pour un siège de sénateur à New York. Il était respecté en tant qu'universitaire et réputé pour son intelligence. Mais ses préoccupations n'avaient pas changé. « Nous ne pouvons ignorer le fait que lorsque nous parlons d'abus de drogues dans notre pays, nous parlons principalement des conséquences qu'elles ont sur les jeunes hommes de nos centres villes », dit-il au Sénat en 1986. Cela aurait très bien pu être confirmé pour ce qui est de la politique de répression des drogues, mais ça ne l'était pas pour ce qui est de la toxicomanie actuelle. Les enquêtes ont montré maintes fois que les Noirs et les Blancs consomment de la drogue dans des proportions nettement comparables. Vers la fin de l'ère Reagan, Moynihan avait de toute évidence fini par croire aux pires déformations de son rapport de 1965. Il n'était plus question de parler des racines du problème ; au lieu de cela, il était question de quelque chose de plus sombre. Le jeune homme du centre-ville, qui avait tellement préoccupé Moynihan, menait une vie « gâchée et ruinée » et constituait une menace qui pouvait « entraîner la destruction de l'ensemble des communautés et des villes à travers le pays. »

En semblant abandonner l'érudition pour la rhétorique, Moynihan, reçu beaucoup de soutien parmi les sociologues et les politologues. James Q. Wilson, le spécialiste renommé en sciences sociales et co-auteur de la théorie policière de « la vitre brisée »^[19] se réfugia dans une moralisation abstraite et tautologique. « L'utilisation de la drogue

est mauvaise parce qu'elle est immorale » affirma-t-il, « et elle est immorale parce qu'elle asservit l'esprit et détruit l'âme. » D'autres sont allés plus loin. « L'épidémie de crack dans le centre-ville donne naissance à une toute nouvelle forme d'horreur », déclara le chroniqueur du *Washington Post*, Charles Krauthammer : « Une sous-classe biologique, une génération de bébés physiquement abîmés par la cocaïne, dont l'infériorité biologique est imprimée dès la naissance. » De cette façon, « la noirceur marquée par le crime du Nègre » continuait à vivre et à hanter l'Amérique blanche.

En 1995, Adam Walinsky, un avocat libéral qui avait été assistant du sénateur Robert F. Kennedy, écrivit un article de fond pour *The Atlantic* qui, s'inspirant du rapport de Moynihan de 1965, annonçait une catastrophe. La politique américaine à l'égard de la famille noire avait, selon Walinsky, « conduit à l'apparition d'une jeunesse plus violente que ce qu'une société raisonnable peut tolérer, et le nombre de ces jeunes augmentera inexorablement tous les ans, pendant les vingt ans à venir. » Les solutions proposées par Walinsky préconisaient notamment d'en finir avec le racisme, de construire de meilleures écoles et d'embaucher davantage de policiers. Mais sa rhétorique était martiale. « Nous tremblons de peur devant ces adolescents plantés à chaque coin de rue », écrivait-il. « Plus important encore, nous reculons avec effroi devant l'effort collectif qui serait nécessaire pour combattre ce fléau ».

Au moment où *The Atlantic* publiait ces propos, le crime violent avait commencé à reculer. Mais ceux qui étaient considérés comme les maîtres à penser sur le sujet, retardaient sur l'événement. En 1996, William J. Bennett, John P. Walters et John J. Dilulio Jr. s'associèrent pour écrire ce qui restera peut-être comme le plus honteux pamphlet de toute la période de sévérité accrue contre la criminalité, *Body Count : Moral Poverty... and How to Win America's War Against Crime and Drugs*. Les auteurs prédisaient (à tort), une nouvelle vague de criminalité menée par « les enfants des centres-villes » qui grandissaient « presque complètement sans morale, développant des traits de caractère » qui les « pousseraient à vivre dans

l'analphabétisme, les drogues illicites et la violence criminelle ». L'Amérique était menacée dans son existence même par ce que les auteurs appelaient les « super-prédateurs » « Même si aujourd'hui le nombre de morts est très élevé, une vague montante de criminalité des jeunes et de violence est sur le point d'atteindre un niveau encore plus élevé », prévenaient les auteurs. « Une nouvelle génération de criminels des rues approche : la génération la plus jeune, la plus nombreuse, la pire qu'une société ait jamais connue. » L'incarcération était « une solution », écrivait DiIulio dans *The New York Times*, « et elle est hautement rentable ». Le pays fut d'accord. Pendant la décennie suivante, les taux d'incarcération augmentèrent encore plus. La justification du recours à l'incarcération était la même en 1996 qu'en 1896.

De nombreux Afro-Américains reconnurent que le crime était un problème. Jesse Jackson confessa, en 1993 : « Il n'y a rien de plus douloureux pour moi à ce stade de ma vie que de marcher dans la rue, d'entendre des pas derrière moi, de penser que quelqu'un veut me voler, et en regardant autour de moi, de me sentir soulagé quand je vois que c'est un Blanc. ». Il évoquait la peur très réelle du crime violent qui hante la communauté noire. L'argument selon lequel une criminalité élevée résulte d'une série de politiques oppressives et racistes, ne protège pas les victimes de ces politiques contre le crime. De même, constater que la peur du crime est tout à fait fondée, ne fait pas de cette peur un fondement solide pour une politique publique.

La série de lois contre la drogue adoptées dans les années 1980 et 1990 ont fait peu pour réduire la criminalité, mais beaucoup pour normaliser l'emprisonnement dans les communautés noires. « Aucun type d'infraction n'a autant contribué aux disparités raciales actuelles en matière d'emprisonnement que les délits liés à la drogue », a écrit Devah Pager, sociologue à Harvard.

Entre 1983 et 1997, le nombre d'Afro-Américains emprisonnés pour des délits liés à la drogue a augmenté plus de vingt-six fois, et sept fois pour les Blancs... En 2001, le nombre d'Afro-Américains se trouvant

en prison d'Etat pour des infractions liées à la drogue était plus du double de celui des Blancs.

En 2013, l'ACLU (American Civil Liberties Union ^[20]) a publié un rapport dans lequel elle notait une légère hausse des arrestations liées à la marijuana sur dix ans. Elle expliquait cette hausse comme résultant largement du taux d'arrestation des Noirs. Le rapport insistait sur un point important. Les enquêtes avaient montré que les Noirs et les Blancs consommaient de la drogue dans à peu près les mêmes proportions. Et pourtant, à la fin du vingtième siècle, l'expérience de la prison était pour un jeune noir plus courante que les diplômes universitaires ou le service militaire.

Au milieu des années 1990, les deux partis politiques en étaient venus à soutenir l'arrestation et l'incarcération comme principale arme pour combattre le crime. Cette conclusion n'avait pas été adoptée avec prudence, mais avec une grande fermeté. Candidat à la présidence, Bill Clinton s'était rendu dans l'Arkansas, pour assister à l'exécution de Ricky Ray Rector, un Noir handicapé mental, ayant subi une lobotomie, qui avait tué deux personnes en 1981. « Personne ne pourra prétendre que je suis indulgent à l'égard du crime », dira-t-il plus tard. Joe Biden, alors jeune sénateur du Delaware, devint rapidement celui qui démontrait que les Démocrates ne seraient pas tendres avec les criminels. « Un de mes objectifs, très franchement, dit-il, c'est de mettre Willie Horton derrière les barreaux. » Biden donna aux Démocrates le rôle du véritable parti sans clémence ». « Laissez-moi définir l'aile libérale du Parti démocrate », dit-il en 1994, « L'aile libérale du Parti démocrate est en faveur de la peine de mort pour 60 nouveaux crimes... L'aile libérale du Parti démocrate a aggravé les peines de 70 délits... L'aile libérale du Parti démocrate est pour le recrutement de 100 000 policiers. L'aile libérale du Parti démocrate est pour la création de 125 000 nouvelles cellules de prisons d'États. »

Au Texas, le gouverneur Démocrate, Ann Richards, était arrivée au pouvoir en 1991, en défendant une politique de réinsertion, mais elle

finit par suivre la tendance nationale, en restreignant la latitude des juges dans leurs choix et celle de la Commission de libérations conditionnelles, au profit de condamnations fermes, accroissant le pouvoir des procureurs. En 1993, le Texas rejeta une offre d'investir 750 millions de dollars dans des écoles, mais approuva un budget d'un milliard de dollars supplémentaires pour construire davantage de prisons. Dans son livre, *Texas Tough: The Rise of America's Prison Empire*, Robert Perkinson écrivait qu'à la fin de son mandat, Richards avait présidé à « l'un des projets de travaux publics les plus importants de l'histoire du Texas ». À New York, un autre gouverneur libéral, Mario Cuomo, se trouva confronté au problème de l'explosion de la population carcérale. Après le rejet par les électeurs du financement des prisons, Cuomo obtint l'argent de l'Urban Development Corporation, une agence censée construire des logements publics pour les pauvres. Et il les construisit... mais dans des prisons. Sous le mandat de Cuomo, libéral déclaré, New York a ajouté plus de lits de prison, que sous le mandat de tous ses prédécesseurs réunis.

C'était l'Etat providence du système pénal dans toute sa splendeur. La désindustrialisation avait créé du chômage chez les pauvres et dans les classes ouvrières d'Amérique, de toutes races. La prison apportait une solution : des emplois pour les Blancs, et un logement pour les Noirs. L'incarcération de masse « creusait l'écart des revenus entre Blancs et Noirs américains », écrit Heather Ann Thompson, historienne à l'Université de Michigan, « parce que les prisons étaient généralement localisées dans des communes rurales blanches ». Quelque six-cent mille détenus sortent de prison chaque année, soit plus que la totalité de la population carcérale en 1970, suffisamment de personnes, selon Pager, pour « pourvoir près de cinq fois l'équivalent des emplois créés annuellement dans les fast-foods. »

Les prédictions pessimistes d'augmentation de la criminalité ne furent pas confirmées par les faits. Comme le Noir bestial du dix-neuvième siècle, les super-prédateurs ne sont qu'un mythe. La compréhension de cette réalité, ne relève pas que d'une constatation rétrospective. Comme l'historienne Naomi Murakawa l'a montré dans son livre *The*

First Civil Right : How Liberals Built Prison America, de nombreux Démocrates savaient exactement ce qu'ils faisaient – inciter à la peur pour en tirer un avantage politique – et pourtant, ils l'ont fait. Lorsqu'il vota pour l'Anti-Drug Abuse Act de 1986, Nick Rahall II, un élu de Virginie-Occidentale, admit qu'il avait eu des réserves sur les peines plancher, mais demanda : « Comment il pouvait se faire prendre à voter contre ? » L'élue du Colorado, Patricia Schroeder, accusa ses collègues d'utiliser la loi de 1986 pour améliorer leurs chances pour les prochaines élections. Pourtant, elle finit par voter en faveur de la loi. Se référant à cette même loi, Claude Pepper, un élu de Floride, historiquement libéral déclara : « Au point où nous en sommes, vous pourriez aussi proposer un amendement pour pendre, traîner jusqu'à la potence et écarteler ». Pourtant, Pepper lui aussi vota la loi.

En 1994, le président Clinton signa un nouveau projet de loi sur la criminalité, offrant des allocations aux États qui construisaient des prisons et qui limitaient les libérations conditionnelles. Récemment, Clinton a déclaré à la NAACP qu'il regrettait le rôle central qu'il avait joué dans l'augmentation du nombre de détenus. « J'ai signé un projet de loi qui n'a fait qu'aggraver le problème, et je le reconnais » a-t-il déclaré à la NAACP en juillet. Pour justifier les mesures qu'il défendait vingt ans auparavant, Clinton rappela les problèmes de la « guerre des gangs » et des « passants innocents » abattus dans les rues. C'étaient et ce sont de vrais problèmes. Même lorsqu'il essaye d'expliquer ses mesures politiques, Clinton ne va pas jusqu'à condamner l'hypothèse qui les fonde, à savoir que l'incarcération de larges fractions d'une population donnée était un acte logique qui ne relevait que de bonnes intentions, sans composante raciste, visant uniquement à lutter contre le crime. Même au moment de son adoption, les Démocrates – tout comme le Républicain Nixon un quart de siècle auparavant – savaient que le projet de loi de 1994 sur le crime englobait en fait autre chose. Écrivant à propos de cette loi en 1993, les collaborateurs de Clinton, Bruce Reed et José Cerda III, insistaient auprès du Président pour qu'il se saisisse de cette question « à un moment où la préoccupation du public face au crime était à son point le plus haut depuis que Richard

Nixon s'était emparé du sujet, aux dépens des Démocrates en 1968 ».

6 - « C'est comme si j'étais en prison avec lui »

Le soir du 19 décembre 1973, Odell Newton, alors âgé de seize ans, est monté dans un taxi à Baltimore avec un ami. Quelques instants plus tard, il tira sur le chauffeur, Edward Mintz, le tuant sur le coup. L'État du Maryland inculpa Odell pour plusieurs crimes, dont celui d'homicide volontaire. Il fut condamné à la prison à perpétuité. Il a maintenant passé quarante-et-un ans derrière les barreaux, et à tout point de vue, c'est un homme complètement transformé. Il a à plusieurs reprises exprimé des remords pour son crime. En trente-six ans, il n'a commis aucune infraction.

Depuis 1992, la Commission de libérations conditionnelles a recommandé à trois reprises sa mise en liberté. Mais dans le Maryland, toutes les recommandations de libération pour les condamnés à vie sont soumises à l'approbation du gouverneur. Dans les années 1970, lorsqu'Odell commit son crime, c'était pratiquement une formalité. Mais à notre époque d'acharnement pénal, le Maryland a supprimé la libération conditionnelle pour les condamnés à vie comme Odell. En 2010, la Cour suprême des États-Unis a statué que les condamnations sans possibilité de libération conditionnelle, pour les adolescents coupables de crimes autres que l'homicide, étaient anticonstitutionnelles. Deux ans plus tard, il en était de même pour les condamnations sans libération conditionnelle de mineurs ayant commis un homicide. Mais la Cour suprême doit encore établir si cette dernière décision a un effet rétroactif. Quinze pour cent des condamnés à perpétuité dans le Maryland, ont commis leur crime dans leur adolescence. C'est le taux le plus élevé de la nation, selon un rapport rédigé en 2015 par le Maryland Restorative Justice Initiative ^[21] et par la branche du Maryland de l'ACLU. Ces condamnés

sont, en grande majorité des Noirs (84 % d'entre eux).

Cet été, j'ai rendu visite à la mère d'Odell, Clara, à sa sœur Jackie et à son frère Tim, au domicile de Clara à Baltimore. Clara venait juste de faire un voyage de sept heures aller-retour pour rendre visite à Odell qui est à « l'Eastern Correctional Institution » une maison d'arrêt sur la côte est du Maryland. Elle était profondément affligée. Odell était soigné pour une hépatite. Il avait perdu vingt-cinq kilos. Ses paupières étaient gonflées.

J'ai demandé à Clara comment ils parvenaient à lui rendre visite régulièrement. Elle m'a répondu que les membres de la famille se relayaient. « C'est un gros effort pour la famille, » ajouta-t-elle. « Et lorsque vous revenez, après l'avoir vu là-bas dans cet état, vous pleurez. J'étais tellement mal une fois, que j'ai commencé à perdre du poids... On se pose des questions : Tiendra-t-il le coup ? N'essaiera-t-il pas de se suicider ? Va-t-il mourir ?

Clara est née et a grandi à Westmorland, en Virginie. Elle a eu son premier enfant, Jackie, lorsqu'elle avait seulement quinze ans. L'année suivante, elle a épousé le père de Jackie, John Irvin Newton Sr. Ils ont déménagé à Baltimore, pour que John puisse continuer à travailler dans une boulangerie. « Nous avons travaillé dur et cela a marché pour nous », m'a dit Clara. Ils sont restés mariés pendant cinquante-trois ans, jusqu'à la mort de John, en 2008.

Odell Newton est né en 1957. À quatre ans, il est tombé malade et a failli mourir. La famille l'a amené à l'hôpital. Les médecins lui ont fait une trachéotomie pour qu'il puisse respirer. Odell fut ensuite transféré dans un autre hôpital, où l'on diagnostiqua un empoisonnement au plomb. On s'aperçut qu'il posait sa bouche sur l'appui de la fenêtre.

« Nous n'avons pas porté plainte. Nous ne savions pas quoi faire », m'a dit Clara. « Et lorsque finalement nous avons compris que nous pouvions porter plainte, Odell avait quinze ans. On nous a dit qu'on ne pouvait rien faire car nous avions attendu trop longtemps.

En prison, Odell a plusieurs fois essayé d'obtenir son certificat de fin d'études secondaires (G.E.D.), mais a échoué plusieurs fois. « Mon instituteur à l'école primaire avait dit que j'aurais dû être placé en éducation spécialisée », écrivit Odell dans une lettre à son avocat en 2014. « Il n'est pas clairement établi jusqu'à quel point mes capacités mentales n'ont pas été affectées par l'empoisonnement au plomb ».

En juin 1964, la famille a emménagé dans une maison plus agréable, à Edmondson Village. Au moment où Odell allait entrer en seconde, Clara commença à soupçonner qu'il était en retard par rapport aux autres enfants de sa classe. « Nous ne nous sommes pas rendus compte qu'il avait du retard jusqu'à ce qu'il soit près d'entrer à l'université », m'a dit Jackie. « On le laissait passer tous les ans en classe supérieure. » À cette époque, dit Clara, Odell fit de mauvaises rencontres ». Lorsqu'il écrivit sa première lettre de prison, Clara comprit à quel point il était handicapé intellectuellement. La lettre semblait avoir été écrite par un enfant du cours préparatoire », m'a dit Clara. « Il faisait beaucoup de fautes d'orthographe. Il ne me semblait pas possible qu'une personne de son âge écrive de cette façon. »

Odell Newton a maintenant cinquante-sept ans. Il a passé le plus clair de sa vie en prison, sous la surveillance de l'État. Le temps qu'il y a passé n'a pas affecté que lui. Si les hommes et les femmes comme Odell sont confinés dans le Royaume de l'oubli, leurs familles sont retenues dans une sorte d'orbite, par la force de gravitation du système carcéral. Pour commencer, la famille a du mal à faire face aux dépenses qu'implique l'emprisonnement d'un être aimé. Les parents d'Odell ont contracté une deuxième hypothèque pour payer les avocats de leur fils, et ensuite une troisième. En plus, il faut compter les dépenses de longs voyages pour se rendre à la prison. Les prisons sont habituellement situées dans les zones rurales, habitées par des Blancs, loin du lieu de résidence de la famille du détenu. Il y a aussi le coût des appels téléphoniques, et l'argent pour que le détenu puisse se procurer de la nourriture dans le magasin de la prison. Tous ces facteurs peuvent user les liens familiaux.

Il y a aussi la tension émotionnelle, un mélange de tristesse et de colère. La dernière fois que je suis allé à Detroit, j'ai interviewé Patricia Lowe, dont le fils, Edward Span avait été incarcéré à seize ans, condamné à une peine allant de neuf ans et demi à quinze ans, pour vol de voitures, entre autres délits. Lorsque j'ai rencontré Patricia, Edward purgeait sa troisième année d'emprisonnement. Patricia était à la fois inquiète au sujet de son fils et en colère contre lui. Il avait récemment commencé à appeler pour réclamer d'importantes sommes d'argent. Elle craignait qu'il ne soit l'objet d'un chantage de la part d'autres détenus. En même temps, elle était mécontente de porter le fardeau qu'Edward faisait peser sur elle, après tout le mal qu'elle s'était donné comme mère : « Il ne mangeait jamais le déjeuner servi à l'école. Je devais me lever le matin et lui préparer des sandwiches, des salades, des spaghettis, du poulet frit », dit-elle. « Il y avait des problèmes familiaux, mais quelle famille n'en a pas. Cela n'excuse pas son comportement. Aussi, quoi que tu aies fait dehors, tu ne peux pas le faire en prison. Tu sais de quoi il retourne. Je t'ai dit d'ici ce qui allait t'arriver là où tu es. Tu m'as fait beaucoup de peine lorsque tu étais dehors. Tu ne peux pas continuer à me faire de la peine là où tu es. »

Mais la tristesse est inévitable. « C'est comme si j'étais en prison avec lui. C'est comme si c'était moi qui purgeais chaque jour cette peine de neuf ans et demi à quinze ans. » A dix-sept ans, Edward a été retiré de l'établissement de détention pour adolescents et transféré dans une prison pour adultes. Même dans l'établissement pour adolescents, Edward ne pouvait pas dormir la nuit. « Il craignait d'aller en prison », me dit Patricia. « Il m'appelle et dit qu'il va bien. Mais je sais que ce n'est pas vrai parce qu'il appelle aussi une copine. Il ne peut pas dormir. Il a peur pour sa sécurité. »

Le frère d'Odell, Tim, est diplômé de l'Université d'État de Salisbury. Il y a obtenu un diplôme de sociologie en 1982. Deux ans après, il a occupé un poste dans l'État du Maryland, comme agent pénitentiaire. Pendant vingt ans, tandis que l'un des fils, Odell, purgeait sa peine, l'autre, Tim, travaillait pour le système pénitentiaire. Tim était aux

premières loges pour observer comment le système carcéral du Maryland devenait de plus en plus punitif. Alors qu'auparavant, les détenus ayant purgé l'essentiel de leur peine bénéficiaient d'avantages pour préparer leur libération, à présent ils restaient enfermés plus longtemps. Les conditions de leur libération devenaient plus strictes. Dans le même temps, les prisons se remplissaient au maximum de leur capacité et même au-delà. « Elles étaient surpeuplées, car on ne laissait plus partir les prisonniers », dit Tim. Ils ont commencé à mettre deux personnes dans une cellule prévue pour une seule. Si vous êtes dans un espace qui est juste bon pour une personne, et que maintenant vous êtes deux, les conditions se dégradent », dit Tim. « En plus, ils ont supprimé de nombreux programmes d'enseignement. Ils ont diminué le nombre d'appareils pour faire de la musculation dans la cour. »

La surpopulation, la suppression de programmes et de ressources, faisaient partie d'une politique nationale visant à punir plus sévèrement et pour des périodes plus longues. Officiellement, le Maryland avait deux types de condamnations : la prison à vie avec possibilité de liberté conditionnelle, et la prison à vie sans cette possibilité. Dans les années 1970, le gouverneur accorda la libération conditionnelle à quatre-vingt-dix condamnés. Le nombre de libérations conditionnelles diminua pour les condamnés à vie après la fin du dernier mandat de Marvin Mandel, en 1979, et elles cessèrent complètement en 1993, lorsque Rodney Stokes – un condamné à perpétuité qui avait bénéficié du droit de travailler à l'extérieur –, tua sa petite amie et se suicida. Parris Glendinning, le gouverneur démocrate élu en 1994, déclara, « Une condamnation à la prison à vie signifie la prison pour toute la vie. » Le successeur Républicain de Glendinning, Robert Ehrlich Jr., commua cinq condamnations à vie et n'accorda qu'une seule libération conditionnelle pour des raisons médicales.

En 2006, Martin O'Malley (qui brigue la candidature Démocrate à la présidentielle de 2016) l'avait emporté sur Ehrlich au poste de gouverneur ; mais il adopta une position encore plus stricte que son

prédécesseur sur les condamnations à perpétuité en ne suivant aucune des recommandations de la Commission de libérations conditionnelles. Reconnaisant la faillite du système, l'Assemblée générale du Maryland modifia la loi en 2011, de façon à ce que les recommandations soient effectives automatiquement, si le gouverneur ne les rejetait pas dans les 180 jours. Cela n'a pratiquement rien changé. Après la promulgation de la loi, O'Malley opposa son veto à presque toutes les recommandations arrivées sur son bureau.

Ceci n'est pas une politique judicieuse pour lutter contre la criminalité ou pour protéger les citoyens. Dans le Maryland, le condamné à perpétuité pour lequel une remise en liberté a été demandée sans qu'il puisse l'obtenir, a en moyenne soixante ans. Ces personnes ont passé l'âge de commettre des crimes, et ne constituent pas, pour la plupart d'entre elles, une menace pour la société. Malgré cela, les recommandations de la Commission des libérations conditionnelles ne sont pas souvent suivies d'effet. Entre 2006 et 2014, la commission a recommandé seulement quatre-vingts libérations sur 2.100 candidats. Mais le gouverneur n'a relâché pratiquement aucun de ces condamnés, même s'ils remplissaient une série de conditions draconiennes. La Commission de libérations conditionnelles du Maryland continue de faire des recommandations pour les condamnés à perpétuité, mais elles ne sont pas prises en compte. Le choix dont disposent les juges de condamner avec ou sans possibilité de libération conditionnelle n'a plus aucun sens.

Pendant plus de cinq ans, de février 1988 à juin 1993, Odell Newton a effectué des travaux d'intérêt général à l'extérieur de la prison et fut parfois autorisé à rendre visite à sa famille, dans le cadre de permissions ad hoc. Les rapports des employeurs sur le travail d'Odell, autorisé à travailler à l'extérieur, sont dithyrambiques. « Son caractère est au-dessus de tout reproche », écrit un employeur en 1991. Un autre déclare : « Je considère que c'est un privilège d'avoir M. Newton comme salarié, et je suis prêt à le réembaucher n'importe quand. » Odell allait souvent prendre des repas avec sa famille, partager un barbecue ou participer à une fête. Les congés familiaux étaient censés

être une transition menant à la libération définitive. Mais le programme fut suspendu pour les condamnés à perpétuité en mai 1993, après qu'un meurtrier s'échappa au cours d'une visite à son fils. Stokes commit son meurtre à peine quelques semaines plus tard. Après cela, la libération conditionnelle fut effectivement supprimée pour les condamnés à perpétuité, et l'État du Maryland leur interdit de travailler à l'extérieur de la prison. Croyant pendant des années qu'Odell était sur le chemin du retour à la maison, et voyant que la libération lui était volée, la famille ressentit une profonde frustration. « On voyait qu'Odell se préparait à un nouveau départ. On peut penser qu'ils font cela pour les nouveaux, c'est une nouvelle loi et puis il y a eu cette nouvelle loi » me dit sa sœur Jackie. C'est comme « acheter une maison à un certain prix, et ensuite, lorsque vous allez signer le contrat de vente, ils changent d'avis et demandent 10 000 dollars de plus ».

J'ai demandé à la famille d'Odell comment ils faisaient face à la situation. « Nous devons prier encore et toujours » dit sa mère.

Pendant presque toute la durée d'incarcération d'Odell, le pouvoir de signer les autorisations s'est trouvé entre les mains des Démocrates qui, au cours des dernières décennies, ont adopté une ligne politique sur les condamnés à perpétuité au moins aussi dure que les Républicains. La politique de l'administration Glendenning, et celle du gouverneur Martin O'Malley ont transformé la libération conditionnelle pour les condamnés à perpétuité en une 'non-libération conditionnelle', écrivit Odell à son avocat, « et ce n'est pas juste ».

7 - « Notre système de valeurs est devenu : survivre plutôt que vivre »

Né à la fin des années 1950, Odell Newton faisait partie de la génération qui préoccupait tant Moynihan lorsqu'il écrivit son rapport

The Negro Family. Pourtant, Odell avait bénéficié du rempart que Moynihan jugeait essentiel – une famille stable – et cela ne lui a pas épargné l’incarcération. Il serait erroné d’en conclure que la famille ne joue aucun rôle. Mais les familles n’existent pas indépendamment de leur environnement. Odell est né en plein milieu d’une époque où le gouvernement appliquait la discrimination raciale dans le logement. Baltimore était pionnière dans ce domaine. En 1910, le conseil municipal avait défini des zones réservées aux Blancs et d’autres destinées aux Noirs. « Les Noirs doivent être isolés dans des bidonvilles éloignés », disait le maire de Baltimore, J. Barry Mahool. Après la décision de la Cour suprême des États-Unis, en 1917, sur l’anti constitutionnalité de la délimitation des zones d’habitation sur une base raciale, la ville eut recours à d’autres stratagèmes pour isoler les Noirs^[22] : clauses restrictives dans les contrats de vente^[23], associations civiques et discriminations diverses^[24].

Ces mesures ont limité la possibilité pour les Noirs d’acheter de meilleurs logements, d’emménager dans des quartiers plus aisés, et de créer de la richesse. En outre, en confinant les Noirs dans les mêmes quartiers, on s’assurait que les victimes de la discrimination, réduits à des revenus modestes, aient tendance à ne rechercher que le voisinage de personnes aux revenus également modestes. Dès lors, tandis que certains au sein de la communauté, pouvaient atteindre un niveau social élevé et percevoir même des revenus élevés, leur capacité à accroître ces performances, cette richesse et ce capital social par le biais d’amitiés, de mariages ou d’organisations de quartier, demeurait toujours limitée. En définitive, le zonage racial du territoire condamnait la population noire à vivre dans les logements les plus anciens et les plus vétustes de la ville, où la probabilité d’être exposé au plomb, comme l’avait été Odell Newton, était la plus forte. Un avocat qui a eu affaire à plus de quatre mille cas d’empoisonnement au plomb au cours des trois décennies a récemment donné la composition raciale de ses clients dans le *The Washington Post* : « près de 99,9 % d’entre eux étaient des Noirs. »

Il est évident que les familles les plus unies et les plus stables s’en

sortent mieux. Mais il faut aussi tenir compte du fait qu'aucune famille n'est jamais invincible, que ce sont des structures sociales elles-mêmes imbriquées dans des structures sociales plus larges.

Robert Sampson, un sociologue de Harvard qui étudie la criminalité dans les villes, note que dans les ghettos de l'Amérique, de même que ce qui se ressemble tend à s'assembler, des taux élevés d'incarcération, des familles monoparentales, l'échec scolaire et la pauvreté ne sont pas sans rapport les uns avec les autres. Au contraire, pris ensemble, ces facteurs constituent ce que Sampson appelle « la privation aggravée » ; des familles entières, des quartiers entiers défavorisés de mille et une manières doivent faire face, tout à la fois, à un ensemble de périls reliés entre eux qui se renforcent réciproquement.

Ce sont les Noirs qui rencontrent cet enchevêtrement de périls de la manière la plus dense. Dans une étude récente, Sampson et son co-auteur ont observé deux types de privation : être personnellement pauvre et vivre dans un quartier pauvre. Sans surprise, ils ont trouvé que les Noirs tendent à être individuellement pauvres et à vivre dans des quartiers pauvres. Mais même les Noirs qui ne sont pas pauvres personnellement sont plus susceptibles de vivre dans des quartiers plus pauvres que les Blancs et les Latinos qui sont individuellement pauvres. Pour les Noirs, échapper à la pauvreté ne signifie pas éviter un quartier pauvre. Les Noirs sont plus susceptibles que tout autre groupe de tomber plus tard dans leur vie ^[25], même s'ils arrivent à l'éviter lorsqu'ils sont jeunes, dans cet état de privation aggravée.

« Ce n'est pas seulement le fait d'être pauvre ; c'est la discrimination sur le marché du logement, ce sont les *subprimes*, c'est l'addiction à la drogue ; tout cela vous poursuit tout le temps », m'a dit Sampson récemment. « Nous essayons de séparer les choses et disons : 'Bon, vous êtes pauvre, mais vous disposez d'autres atouts et d'autres qualités'. C'est le rêve américain selon lequel, avec de l'initiative et du travail, une personne peut toujours échapper à la paupérisation. Mais ce que montrent les données, c'est que l'on doit faire face à de multiples difficultés qui rendent difficile – voire inaccessible – l'accès

aux opportunités qui se présentent.

Un frais jeudi matin du mois de décembre dernier, je suis monté dans une voiture avec Carl S. Taylor et Yusef Bunchy Shakur et nous sommes allés dans le West Side de Detroit, où les deux hommes avaient grandi. Shakur est un militant de la communauté et l'auteur de deux livres qui rendent compte du parcours qui l'a mené en prison, de son expérience dans la prison et de son retour à la vie en société. Taylor est un sociologue de l'Université de l'État du Michigan, où il fait des recherches sur les communautés urbaines et la violence. Il est conseiller des prisons du Michigan et des centres de détention pour adolescents. Vingt-quatre ans séparent Taylor de Shakur, un écart qui se reflète dans leur vision de Detroit. Shakur, qui a quarante-deux ans, se souvient d'une ville ravagée par la désindustrialisation, une ville où le chômage était endémique, et dont les institutions sociales, en pleine déconfiture, étaient remplacées par des gangs. « La communauté s'était effondrée », dit Shakur. « Notre système de valeurs était devenu : survivre plutôt que vivre. Les drogues, les gangs, le manque d'éducation, tout cela avait pris le dessus. Avec la prison et l'incarcération ».

Taylor, qui a soixante-six ans, se souvient d'une communauté plus porteuse d'espoir, où des Noirs exerçant des professions libérales vivaient à côté d'ouvriers noirs qui travaillaient en usine, de femmes de ménage noires, et de gangsters noirs. Les rues étaient pleines de bars, d'ateliers et de restaurants. « Tout cela était rempli », dit Taylor, en montrant à travers la fenêtre de la voiture une rangée de maisons abandonnées. « Tout le monde travaillait. Il y avait des petites usines partout. Il y avait aussi des boîtes. Le Chit Chat Lounge, un bar légendaire, était là-bas ; des artistes de la Motown et des musiciens de jazz s'y produisaient. »

Nous nous arrê tâmes à l'angle de Hazelwood et de la 12^e rue, un coin désolé. « Je vivais dans cette maison dont les ouvertures sont fermées par des planches », dit Taylor. Il me montra la rue, faisant un geste en direction des magasins fermés et des maisons dont les habitants

étaient partis depuis longtemps. « Juste ici il y avait un drugstore et un magasin d'alimentation. Il y avait une femme noire ici qui possédait un magasin de nettoyage de rideaux. Les Noirs avaient des rideaux ! Ici, il y avait un magasin de perruques et un salon de beauté pour les filles des rues. Les dames comme il faut n'y allaient pas. J'habitais juste ici, c'est un endroit très important pour moi. » Dans les villes noires de tout le pays, Jim Crow, avec la ségrégation des logements et la discrimination dans l'emploi, imposait des limites. Et à l'intérieur de ces limites, un ordre s'installait. Ce monde était le fruit de l'oppression, mais c'était un monde aimé par ceux qui y habitaient. L'époque et les communautés que Taylor décrivait avec une tendre nostalgie, étaient ceux-là mêmes qui avaient tellement alarmé Daniel Patrick Moynihan en 1965. Cela ne manquait pas d'ironie. Taylor n'était pas insensible aux problèmes, dont beaucoup étaient identifiés dans le rapport de Moynihan, mais il les décrivait comme s'ils étaient incorporés dans un tissu social plus large qui leur donnait un caractère humain dont le ton alarmiste de Moynihan les avait dépouillés.

« C'était le bon temps, la bonne vie », dit Taylor. « Et lorsque l'émeute a explosé, tout a sauté. »

Comme lors de nombreuses émeutes urbaines au cours de ces longs étés chauds des années 1960, les émeutes de Detroit commencèrent avec les forces de l'ordre. Le 23 juillet 1967, tard dans la nuit, la police de Detroit fit un raid dans un bar clandestin du quartier ouest de la ville. Pendant plusieurs jours, les communautés noires de la ville s'enflammèrent. Comme dans d'autres villes, les émeutes ont signifié la fin de « la bonne vie. » En fait, la bonne vie, pour autant qu'elle ait jamais existé, avait commencé à décliner bien avant. Comme l'observe Thomas J. Sugrue, historien à New York University, dans son livre *The Origins of the Urban Crisis Race and Inequality in Postwar Detroit* : « Entre 1947 et 1963, 134 000 emplois manufacturiers ont été détruits à Detroit, tandis que la population en âge de travailler augmentait ». De la fin des années 1940 au début des années 1960, Detroit a connu quatre récessions importantes. L'industrie automobile a commencé à se délocaliser dans d'autres parties du pays et finalement, dans

d'autres parties du monde. La perte d'emplois a entraîné une baisse du pouvoir d'achat qui a affecté les drugstores, les épiceries, les restaurants et les grands magasins^[26]. « Vers la fin des années 1950 », écrit Sugrue, « le paysage industriel de Detroit était devenu presque méconnaissable ».

Les résidents noirs de Detroit durent faire face, non seulement aux mêmes problèmes structurels que les résidents blancs, mais aussi au racisme qui se manifestait dans tous les domaines. Dans une situation économique précaire, les Noirs occupaient généralement les postes les moins bien payés. Leurs logements se trouvaient dans les quartiers les plus pauvres, où la plupart devaient payer, avec des salaires en dessous de la norme, des loyers surévalués pour des logements de moins bonne qualité. Les tentatives de s'échapper dans des quartiers pour Blancs étaient rendues impossibles par les clauses restrictives imposées par les agents immobiliers racistes, les associations de quartier et les résidents dont les tactiques incluaient, comme l'écrit Sugrue, « le harcèlement, les manifestations publiques, l'organisation de piquets, la combustion d'effigies, le bris de vitres, l'incendie criminel, le vandalisme, les attaques physiques. » Certains Noirs étaient plus riches que d'autres. Quelques-uns étaient mieux éduqués que d'autres. Mais ils étaient tous étranglés, non par un enchevêtrement de pathologies, mais par un enchevêtrement de dangers structurels.

Les incendies de 1967 ont opportunément occulté ces dangers. Mais les problèmes structurels, combinés avec la vague de désindustrialisation, ont offert à l'Amérique son « problème noir » contemporain. Dans les années 1970, l'institution gouvernementale qui était chargée d'arbitrer ces problèmes était principalement la justice criminelle. En parcourant Detroit, Shakur décrivait le monde dans lequel les hommes noirs qu'il connaissait, étaient devenus adultes dans les années 1970 et 1980. « Il est probable que sur dix cas, sept avaient un père ayant fait de la prison, et deux, une mère tuée. La majorité de leurs parents n'ont pas fini leurs études secondaires. » Shakur parlait un peu comme Moynihan ; mais à la différence de

celui-ci, il comprenait que la famille faisait partie d'une institution plus large. « Lorsque vous grandissez et que tout ce que vous connaissez, c'est la drogue et la prostitution, tout cela devient normal », dit-il. « Alors que quand vous parlez de Carl (Taylor qui est allé à l'université, a obtenu un diplôme d'études supérieures et qui est devenu professeur), Carl devient un cas anormal. Parce qu'il est si éloigné de mon monde. Je n'ai jamais parlé avec un docteur avant me faire suturer une blessure provoquée par une balle. Je n'ai jamais parlé à un avocat avant qu'on ne m'envoie en prison. Je n'ai jamais parlé à un juge avant d'avoir été reconnu coupable. »

Les Noirs incarcérés dans ce pays ne sont pas comme la majorité des Américains. Ils sont originaires de communautés pauvres, qui en outre, ont été mises en danger dans un passé lointain et immédiat, et continuent à l'être aujourd'hui. Le danger est présent de génération en génération chez les Noirs d'Amérique et l'incarcération est le mécanisme actuel qui assure la pérennité de cette menace. L'incarcération vous exclut du marché du travail. L'incarcération vous rend inapte à nourrir votre famille au moyen de coupons alimentaires. L'incarcération permet la discrimination dans l'habitat sur la base du contrôle des antécédents criminels. L'incarcération augmente le risque de vous retrouver sans domicile. L'incarcération augmente vos risques d'être de nouveau incarcéré « Le boom de l'emprisonnement nous aide à comprendre comment l'inégalité raciale en Amérique a été entretenue, en dépit du grand optimisme pour le progrès social des Afro-Américains », écrit Bruce Western, sociologue à Harvard. « Le boom de l'emprisonnement n'est pas la cause principale des inégalités entre les Noirs et les Blancs d'Amérique, mais il a entravé la mobilité sociale et réduit les espoirs d'égalité raciale. »

Si le péril transgénérationnel est une trappe dans laquelle tous les Noirs sont nés, l'incarcération est la porte de la trappe qui se referme sur leur tête. « Les Afro-Américains sont différents des Latinos et des Blancs », me dit Robert Sampson. « Même quand on compare des individus qui ont la même situation familiale et les mêmes antécédents criminels, nous trouvons des différences sensibles. La

privation exacerbée de leurs droits, constitue un défi pour les Afro-Américains, face auquel même toutes les caractéristiques que nous considérons comme protectrices sont impuissantes. »

Des caractéristiques comme celle sur laquelle Daniel Patrick Moynihan a concentré ses recherches : la famille.

8 - « Le Noir pauvre est devenu encore plus violent »

L'œuvre de Moynihan connaît un regain d'intérêt. Cinquante ans après la publication de *The Negro Family : The Case for National Action*, une coterie de sociologues, historiens et essayistes a décrété que ce rapport était prophétique. Selon leur version, Moynihan, chercheur courageux et sans reproche, n'a commis qu'une erreur : dire la vérité. Pour cette erreur – aimer suffisamment la famille noire pour en parler honnêtement –, Moynihan a été crucifié par une cabale de gauchistes intolérants et de démagogues du Black Power. « Les libéraux ont dénoncé sans ménagement le racisme de Moynihan », écrit le chroniqueur Nicholas Kristof dans le *New York Times*, au printemps dernier. Selon ses nouveaux disciples, les vues de Moynihan ont été confirmées par le pourcentage croissant de ménages dont le chef de famille est une femme, et par le problème insoluble des centres-villes de l'Amérique. Intimidés par « les attaques au vitriol et les débats acrimonieux » au sujet de la famille noire, comme le dit le sociologue William Julius Wilson, les universitaires libéraux n'ont pas voulu prendre part à la controverse. Les conservateurs se sont précipités dans la brèche s'appropriant le sujet d'étude de Moynihan, la famille noire, mais en l'isolant de tout contexte structurel, et en rejetant le rêve d'un État providence bienfaiteur.

D'importantes recherches sociologiques ont corroboré le scepticisme de Moynihan quant à un progrès des Noirs ; elles ont aussi étayé ses

avertissements sur le type de pauvreté focalisée découlant de la ségrégation. Les observations de Moynihan sur les insuffisances de la législation sur les droits civiques se sont avérées largement fondées^[27]. En outre, l'inquiétude de Moynihan à propos du déclin du nombre de familles biparentales qui aurait frappé la moyenne des résidents de Harlem en 1965 a été considérée comme justifiée. L'intérêt suscité par des leaders nationalistes comme Malcolm X provient en grande partie de leurs appels au renforcement de la famille noire.

Mais si les anciens critiques de Moynihan ont montré leur méconnaissance de son œuvre et de ses intentions, ses partisans actuels font montre d'une grande naïveté à l'égard des idées de leur héros. *The Negro Family* est un travail imparfait, en partie parce que c'est un document fondamentalement sexiste. Il met en avant, l'importance non seulement de la famille, mais plus précisément de la famille patriarcale, en argumentant que les hommes noirs devraient avoir plus de responsabilités, au détriment des femmes noires. « Les hommes doivent avoir des emplois », écrivait Moynihan au président Johnson en 1965. « Nous devons agir sans relâche jusqu'à ce que tout homme noir capable de travailler ait un emploi, même si cela doit se faire au détriment de l'emploi de femmes. » Manifestement, Moynihan n'était pas gêné de défendre un système dans lequel les femmes dépendaient du salaire^[28] de leur mari, et dans lequel la « famille » garantissait au mari, le droit de violer sa femme, la violence conjugale étant considérée comme un sujet privé qui ne relevait pas de la loi.

Les défenseurs de Moynihan ont aussi ignoré son évolution après son entrée à la Maison Blanche sous la présidence de Nixon, en 1969. Sans doute encore blessé par la manière dont il avait été traité par l'administration Johnson, Moynihan nourrit les antipathies de Nixon à l'égard des élites, des étudiants et des Noirs, et alimenta sa peur à propos de la criminalité. Dans une note adressée à Nixon, il affirma « qu'une bonne partie des crimes » de la communauté noire était en fait une manifestation du racisme anti-blanc : « La haine, la vengeance contre les Blancs est devenue une excuse valable pour des actes qui

auraient été commis de toute façon. » Comme ceux qui, avant lui, avaient criminalisé les Noirs, Moynihan assurait que l'éducation avait peu fait pour atténuer cette haine : « Il serait difficile de surestimer le degré auquel les jeunes Noirs éduqués détestent l'Amérique blanche. »

Tandis que Johnson, guidé par Moynihan, avait déclaré que « l'Amérique blanche devait accepter sa responsabilité » pour les problèmes de la communauté noire, Moynihan écrivit à Nixon que « le Noir des classes défavorisées semble avoir un comportement anormalement autodestructeur. » Il poursuivait :

Étant donné que les Noirs pauvres sont devenus plus violents – comme cela a été le cas lors des émeutes des années 1960 – ils ont donné à la classe moyenne noire une arme particulièrement efficace pour *menacer* l'Amérique blanche. Cela a été pour beaucoup, une expérience globalement enivrante. « Faites ceci ou les villes vont flamber. » Ce que les contrats de construction et la corruption de la police ont été au 19^e siècle pour les Irlandais des villes, les services sociaux, Head Start, et les programmes Black Studies le seront pour la prochaine génération des Noirs. Ils sont naturellement très perspicaces à cet égard.

Dans la même note ^[29], il est inquiétant de constater que Moynihan évoque « le retour – dans des cercles très respectables – de l'idée selon laquelle il existerait une différence génétique du potentiel » entre les deux races. Moynihan assure qu'il ne croit pas aux différences génétiques concernant l'intelligence, mais qu'il considère que la question « reste ouverte ».

La criminalité a vraiment commencé à augmenter au début des années 1970. Mais Moynihan avait changé. D'après le Moynihan de l'ère Nixon, les Noirs de la classe moyenne n'étaient pas des Américains prêts à travailler dur pour aller de l'avant, mais des truands qui exigeaient, pour rendre les villes américaines plus sûres, une contrepartie en argent pour payer leur protection. « Les Noirs pauvres anormalement auto-destructeurs étaient les infortunés instruments, le couteau sous la gorge de l'irréprochable Amérique blanche. En plaçant

les Afro-Américains en dehors des limites de la société civilisée et policée, en se référant à eux comme à une race de criminels, Moynihan rejoignait la longue tradition de criminalisation des Noirs. Ce faisant, il détruisait les objectifs qu'il avait lui-même formulés dans *The Negro Family*. On ne construit pas un filet de sécurité pour une race de prédateurs. On construit des cages.

En dépit de toutes les attaques dont Moynihan fut l'objet dans les années 1960, sa vision domine le discours politique libéral d'aujourd'hui. On peut l'entendre dans la critique d'Obama à l'égard de la culture des pères noirs et des familles noires. La pensée de Moynihan a eu aussi une influence sur le président Bill Clinton. « Nous ne pourrions pas réparer la communauté américaine et restaurer la famille, tant que nous n'aurons pas fourni la structure, les valeurs, la discipline et la récompense qu'accorde le travail », déclara le président Clinton à un groupe de responsables religieux d'une église noire à Memphis en 1993. Il plaida pour un projet de programme applicable sur trois fronts : le travail, la famille et la criminalité ; mais l'engagement du pays sur chacun de ces fronts se révéla inégal. L'incarcération augmenta pendant les deux mandats de Clinton. Il est difficile de prouver que cela fit diminuer la criminalité ; il est en revanche facile de prouver que l'incarcération réduisit sérieusement les possibilités d'emploi des hommes noirs, et accéléra l'effondrement de la famille, ce que Clinton et Moynihan regrettèrent tous les deux. Dans leurs efforts pour consolider la famille noire, Clinton et Moynihan – ainsi qu'Obama – aspiraient à combiner les programmes sociaux du gouvernement et les critiques d'ordre culturel de la pathologie du ghetto. (C'est la notion formulée par Obama du « both/and » – à la fois/et –) : il pensait, comme Clinton et Moynihan, que les Américains étaient capables d'accepter une critique à la fois de la culture noire et du racisme blanc. C'était sous-estimer le poids de l'histoire américaine.

Pour les Afro-Américains, la privation de liberté constitue la norme historique. L'esclavage a duré près de 250 ans. Les 150 ans qui ont suivi ont englobé la servitude pour dette, le travail forcé des

prisonniers et l'incarcération de masse ; une période qui s'est superposée à celle des lois Jim Crow. La manière dont cela s'est exprimé géographiquement est révélatrice. Sous Jim Crow, les Noirs du Sud vivaient dans un Etat policier. Les taux d'incarcération n'étaient pas très élevés : l'incarcération n'était pas nécessaire, du fait que le contrôle social des Noirs était presque total. Ensuite, les Afro-Américains migrèrent vers le Nord, et un Etat policier fut créé pour eux dans le Nord. Dans les villes du Nord, la « lutte des immigrants européens » pour faire reconnaître leurs privilèges de Blancs leur fournit une raison pour opprimer les Noirs, écrit Christopher Muller, un sociologue de l'université de Columbia, dont les études portent sur l'incarcération : « Les immigrants européens, désireux d'avancer politiquement dans les années précédant la Grande Migration, ont assumé des responsabilités dans les services municipaux, et notamment dans la police. » Vers 1900, le taux d'incarcération des Noirs dans le Nord était d'environ 600 pour 100 000 habitants, un taux légèrement inférieur au taux national actuel. Le fait que le taux d'incarcération des Noirs au début du 20^e siècle ait été plus bas dans le Sud que dans le Nord démontre que le système carcéral fonctionne comme un système de contrôle social. C'étaient les lois Jim Crow qui exerçaient ce contrôle dans le Sud. L'incarcération de masse le fit dans le Nord. Après le triomphe du mouvement des droits civiques dans les années 1960, et la suppression des lois Jim Crow, le Sud adopta les tactiques du Nord, ce qui fit grimper les taux d'emprisonnement au-dessus de ceux du Nord. L'incarcération de masse est devenue le modèle national de contrôle social. Alors que le Royaume de l'oubli a vu sa population gonfler, ses caractéristiques les plus remarquables restent inchangées. En 1900, la différence des taux d'incarcération dans le Nord entre Noirs et Blancs était de sept à un, globalement la même qu'aujourd'hui au niveau national ^[30].

9 - « Maintenant vient la proposition que le Noir a droit à

des réparations »

George W. Bush, gouverneur de l'État du Texas en 1995, était à la tête d'une administration qui ouvrait une nouvelle prison presque toutes les semaines. Sous le gouvernement de Bush, le budget de l'État du Texas destiné aux prisons est passé de 1,4 milliards de dollars à 2,4 milliards de dollars, et le nombre total de places dans les prisons, passa de 118 000 à plus de 166 000. Une décennie plus tard, Bush, devenu président des États-Unis, considéra que sa politique pénale constituait une erreur, tout comme celle menée à l'échelle nationale. « Cette année, quelque 600 000 détenus seront relâchés des prisons et retourneront au sein de la société », dit Bush dans son discours sur l'État de l'Union de 2004. « Nous savons par expérience que s'ils ne peuvent pas trouver du travail, s'ils n'ont pas de foyer, s'ils ne reçoivent pas d'aide, les chances sont bien plus grandes de les voir commettre de nouveaux crimes et retourner en prison. »

Au moment où la campagne pour l'élection présidentielle de 2016 commence, les candidats des deux partis reprennent l'appel lancé par Bush. Du socialiste démocrate Bernie Sanders (« De mon point de vue, cela a plus de sens d'investir dans la création d'emplois et dans l'éducation que dans des prisons et dans l'incarcération ») à la progressiste Hillary Clinton (« Sans l'incarcération de masse que nous pratiquons, il y aurait des millions de gens en moins à vivre dans la pauvreté) jusqu'aux candidats du Tea Party, de la droite Républicaine, comme Ted Cruz (« Des condamnations sévères obligatoires pour des délits non violents en lien avec la drogue ont contribué à la surpopulation des prisons et sont à la fois injustes et inefficaces »), il existe actuellement un large consensus pour dire qu'il faut mettre fin à l'extension de l'État carcéral. Ceux qui militent depuis longtemps en faveur d'une réforme de la justice criminelle, qui se sont battus contre le durcissement de la législation des années 1990, sont encouragés par le fait que des sociétés comme Koch Industries, un conglomérat détenu par des entrepreneurs de la droite libérale, se soient associées avec le

Center for American Progress, un groupe de réflexion libéral, sur le problème de la libération des détenus.

Mais la tâche est herculéenne. Les changements nécessaires pour atteindre un taux d'incarcération du même ordre que celui du reste des pays développés sont stupéfiants. En 1972, le taux d'incarcération aux États-Unis était de 161 pour 100 000 – légèrement supérieur aux taux d'incarcération de l'Angleterre et du Pays de Galles d'aujourd'hui (148 pour 100 000). Pour revenir au taux de 1972, l'Amérique devrait diminuer sa population carcérale de 80 %. L'idée selon laquelle cet objectif peut être atteint en libérant les détenus condamnés pour trafic de drogues non violent est fausse, car en 2012, 54 % de tous les détenus dans les prisons des États étaient condamnés pour des crimes violents. L'idée reçue est que « nous avons beaucoup de gens en prison parmi lesquels se trouvent des gens bien, que l'on peut distinguer facilement des mauvais », comme l'affirme Marie Gottschalk, une politologue de l'Université de Pennsylvanie, auteur d'un livre récent, *Caught : The Prison State and the Lockdown of American Politics* ^[31]. Son point de vue est qu'il est souvent difficile de distinguer un délinquant non violent d'un délinquant violent. Un dealer de marijuana qui brandit un couteau à cran d'arrêt est-il un criminel violent ? Que dire du conducteur de la voiture qui permet aux auteurs d'une attaque à main armée de s'échapper ? Et de quelqu'un qui purge maintenant une peine pour une infraction mineure, mais qui a été condamné préalablement pour des voies de fait graves ? Une étude de 2004 concluait que la proportion de délinquants condamnés pour des délits mineurs liés à la drogue pourrait être inférieure à 6 % dans les prisons des États et de moins de 2 % dans les prisons fédérales.

Démanteler le système d'incarcération pose une question difficile. Qu'entendons-nous par crime violent, et comment doit-il être puni ? Et quelle est la logique morale qui permet un bannissement à jamais d'hommes comme Odell Newton dans le Royaume de l'oubli ? Pour le moment, la logique qui accompagne la fréquence de l'incarcération à vie, aux États-Unis, reste typiquement américaine. Environ 50 Américains sur 100 000 sont sous le coup d'une condamnation à vie,

ce qui est, selon Gottschalk, « un taux comparable à celui de tous les prisonniers, y compris les détenus en attente de jugement, de la Suède et d'autres pays scandinaves. » Si l'un des objectifs de la prison est de protéger la population, alors les taux élevés d'emprisonnement à vie n'ont pas de sens, car les délinquants, y compris ceux condamnés pour crime violent, tendent, avec l'âge à cesser d'être des criminels. Mais prôner l'indulgence envers les criminels violents n'est pas aisé politiquement. Dans de nombreux pays européens, les citoyens jugeraient sévère une condamnation à dix ans pour un crime violent, mais Gottschalk observe que le fait que les prisons américaines soient remplies de « condamnés à vie et de condamnés à vie de facto, car ils mourront en prison », fait que les condamnations qui ont cours en Europe semblent indulgentes aux yeux des hommes politiques américains et à leurs électeurs. Ainsi, le premier obstacle au démantèlement du système d'incarcération de masse en Amérique n'est pas le manque de réponse à la question de la manière de traiter le crime violent, c'est que notre politique semble allergique à la question elle-même.

Le Royaume de l'oubli est une abomination morale, au-delà même du nombre de ceux qui y sont relégués. En 1970, le système carcéral national était de bien plus petite taille qu'aujourd'hui, mais même alors, le taux d'incarcération des Noirs était plusieurs fois supérieur à celui des Blancs. Il n'y a pas de raison de supposer qu'un système pénal plus réduit sera forcément plus équitable. Richard S. Fraser, professeur de loi criminelle à l'Université de Minnesota, a examiné le système de cet État et est arrivé à la conclusion qu'une politique judiciaire relativement saine, s'y est traduite par les taux d'incarcération les plus bas du pays. Et pourtant, les disparités économiques font que l'écart des taux entre Noirs et Blancs est l'un des plus forts de tout le pays. Le changement de politique concernant la justice criminelle n'a pas changé le fait qu'au Minnesota, les Noirs ont commis plus de crimes que les Blancs. Pourquoi le taux de criminalité des Noirs du Minnesota est-il plus élevé que celui les Blancs ? Parce que le grand écart dans la composition raciale des délinquants correspond à un autre écart. « Le taux de pauvreté de la

famille noire est plus de six fois plus élevé que celui de la famille blanche, alors qu'au niveau national, le taux de pauvreté de la famille noire est 3,4 fois supérieur », écrit Fraser ^[32] .

L'exemple du Minnesota montre que l'écart abyssal des taux d'incarcération est profondément lié à l'écart socioéconomique entre l'Amérique noire et l'Amérique blanche. Les deux se renforcent réciproquement : les Noirs appauvris ont plus de probabilités de finir en prison, et la prison induit l'appauvrissement. Un ensemble de lois, qui diffèrent selon les États, mais qui toutes relèvent de la tendance à avoir une justice criminelle punitive (limitant ou excluant du droit aux coupons alimentaires les condamnés pour délits touchant à la drogue, interdisant aux anciens délinquants d'avoir accès au logement social) sont à l'origine de cet enchaînement. De même que la discrimination endémique à l'égard des anciens délinquants et des hommes noirs en général. C'est un autre cercle vicieux. La population américaine victime de la plus forte discrimination est aussi la plus sujette à l'incarcération : l'incarcération d'autant d'Afro-Américains, les marque tous de l'empreinte de la criminalité et justifie tout ce qu'ils endurent par la suite.

En dernière instance, l'incarcération de masse résulte de l'enchevêtrement complexe de différents facteurs. Combattre sérieusement la disparité dans la privation de liberté nécessite un combat contre la disparité des ressources. Et lutter contre la disparité des ressources impose d'affronter une histoire dans laquelle le pillage et l'incarcération de masse de Noirs sont acceptés comme normaux. Dans le débat actuel sur la réforme de la justice criminelle, on prétend que l'on pourrait dénouer ce faisceau de facteurs, sans modifier de façon significative d'autres aspects, qu'il serait possible d'extraire le fil de l'incarcération de masse de la trame d'ensemble de la politique raciste en Amérique.

Daniel Patrick Moynihan avait une meilleure compréhension du problème. Son rapport de 1965 sur la famille noire était explosif en raison de ce qu'il révélait sur les mères et les pères noirs ; mais s'il

avait intégré tout ce qu'il pensait sur le sujet, y compris des recommandations quant à la politique à suivre, il aurait été politiquement dévastateur. Il écrivait en 1964 : « Maintenant vient la proposition que le Noir a droit à des réparations comme un traitement de faveur inégal à titre de compensation pour des traitement préjudiciables inégaux qu'il a subis dans le passé^[33] ». Son propos était simple, mais politiquement agressif. Les Noirs souffraient des effets de siècles de mauvais traitements infligés par la société blanche. En finir avec ces mauvais traitements ne suffirait pas ; le pays devait faire amende honorable. « Il se peut que sans discrimination positive dans le futur immédiat, il ne soit pas possible pour les [Afro-Américains] d'atteindre un statut d'égalité à long terme », ajoutait-il.

Ce que les responsables politiques disent actuellement sur la fin de l'incarcération de masse, nous renvoie à la réalité que Moynihan observait en 1965, mais à un degré décuplé par cinquante années d'État carcéral. Que dire des « dommages » causés par l'incarcération de masse ? Que dire des hommes noirs dont les salaires ont stagné pendant des décennies en raison notamment de cette politique carcérale ? Que dire des guerres successives contre la drogue menées au 20^e siècle sur des bases racistes, et sur leurs effets dévastateurs pour les communautés noires ? Le consensus qui a fait suite au mouvement des droits civiques vise à mettre un terme aux injustices. Mais comment en effacer leurs effets ? Cette question n'est même pas posée. Lorsque les vieilles blessures suppurent, le charlatanisme s'impose : les vieilles peurs et les concepts rebattus refont surface : « matriarcat », « super-prédateurs », « sous-classe biologique ». Cela aussi, faisait partie des idées de Moynihan, mais sa pensée ne s'y limitait pas.

Une réforme sérieuse de notre politique carcérale visant à réduire le nombre de ceux qui sont enfermés dans nos prisons, et à ce que la population carcérale reflète davantage celle de l'Amérique, ne peut pas se limiter à une réforme du système de peines, ne peut pas faire comme si les cinquante ans de cette politique de justice criminelle n'avaient pas eu de profondes conséquences. Il n'est donc pas possible

de réformer sérieusement notre système judiciaire sans réformer les structures institutionnelles, les communautés et leur environnement politique. Robert Sampson défend le besoin d'une « discrimination positive pour les quartiers » – c'est-à-dire une réforme qui rendrait prioritaires les investissements dans les quartiers défavorisés et dont bénéficieraient les individus pauvres vivant dans ces quartiers. Une catégorie de la population souffre de privation à des niveaux supérieurs à ceux du reste du pays ; c'est le même groupe qui, de façon aussi disproportionnée, remplit nos prisons. Si nous tirons avec trop d'énergie l'un des fils du tissu social, tout le tissu sera défait.

Moynihan avait exclu de son rapport toute recommandation d'un « traitement de faveur » pour les Noirs. Mais la question n'a pas pour autant disparu. En fait, elle est plus brûlante que jamais. La marginalisation économique et politique des Noirs les condamne à porter le poids d'une politique pénale définie comme une « politique de merde »—par—un collaborateur de Nixon et les voue à finir dans les profondeurs du Royaume de l'oubli. Si les taux de criminalité montaient à nouveau, il n'y aurait pas de raison de croire que les Noirs, leurs communautés, leurs familles ne seraient pas jetées à nouveau dans le Royaume de l'oubli. En effet, l'expérience de l'incarcération de masse, la paupérisation de vastes secteurs de la population de notre pays, la transformation de cette paupérisation en richesse par le biais d'emplois publics et d'investissement privé, la continuation de la guerre contre les drogues sur des bases ouvertement racistes, n'ont fait qu'intensifier l'ancien dilemme américain : le problème du « traitement inégal » du passé, et la difficulté créée par les « dommages » c'est-à-dire la question des réparations.

Notes du chapitre

[1] ↑ Le livre de James Patterson, *Freedom is not Enough* a fourni une bonne partie des éléments biographiques de cette section. Ce livre témoigne d'une profonde sympathie pour Moynihan, dans une proportion que je n'approuve pas totalement, mais j'ai trouvé qu'il était

très utile pour comprendre Moynihan en tant qu'être humain. (NdA)

[2] ↑ Créé en 1965, c'est un programme d'aide aux enfants des familles à faible revenu, mis en œuvre par les Départements de la Santé et de l'Éducation des États-Unis.

[3] ↑ Aid to Families With Dependent Children (AFDC) : programme de 1935 au niveau des États, qui fournit des allocations aux enfants démunis, notamment dans le cas des familles monoparentales.

[4] ↑ Pour comprendre les politiques liées au Rapport Moynihan, et comment il a été écrit, voir la recherche de Lee Rainwater et William L. Yancey, *The Moynihan Report and the Politics of Controversy*, un texte fondamental. Il a l'avantage d'être en même temps bien documenté et contemporain – le livre a été publié deux ans après le Rapport Moynihan. Il constitue une source de documentation de première main réunissant les réactions pour et contre le rapport, à l'époque de sa publication. (NdA)

[5] ↑ Deux livres se sont avérés utiles pour comprendre le rôle de Moynihan dans les années qui ont suivi la présidence de Johnson : *Daniel Patrick Moynihan : A Portrait in Letters of an American Visionary*, édité par Steven R. Weisman, et *The Professor and the President : Daniel Patrick Moynihan in the Nixon White House*, par Stephen Hess. Le premier est une compilation de sources primaires sur Moynihan qui permet de connaître la rhétorique du passé et l'homme lui-même. Le livre de Hess est une étude qui manifeste de la sympathie pour la période Nixon et pour Moynihan à la Maison Blanche (NdA).

[6] ↑ Pour plus de détails, voir le document de travail de Derek Neal et Armin Rick : « The Prison Boom and the Lack of Black Progress after Smith and Welch. » C'est un article très technique, mais indispensable pour comprendre comment nous en sommes arrivés là (NdA).

[7] ↑ Plus d'informations dans : *The Growth of Incarceration in the United States*, publié par le National Research Council. C'est un atlas des Royaumes de l'Oubli. Écrit par un comité composé de quelques-uns des universitaires les plus éminents sur le sujet, le rapport traite toute question que vous pourriez vous poser sur l'incarcération de masse. Vous pouvez le lire d'un bout à l'autre, mais ça fonctionne aussi en le lisant comme une encyclopédie.

[8] ↑ Le livre de Devah Pager, *Marked*, explique comment les effets de l'incarcération de masse se sont étendus au-delà des prisons et même au-delà des personnes qui ont fait de la prison, et affectent maintenant ceux qui sont considérés comme s'ils avaient été emprisonnés. Un des grands défis que les réformateurs auront à affronter ne consiste pas simplement à réformer le système des prisons, mais à prendre en compte les nombreux effets secondaires dommageables créés par nos politiques.

[9] ↑ Tiré du livre de Craig Haney, *Reforming Punishment : Psychological Limits to the Pains of Imprisonment*.

[10] ↑ Cette citation provient de l'ouvrage de Robert Perkinson : *Texas Tough : The Rise of America's Prison Empire*, une histoire profondément dérangeante de l'incarcération de masse. Il existe de nombreuses études sociologiques et économiques sur l'incarcération de masse, mais les études historiques sont beaucoup moins nombreuses. Ce que j'aimerais voir c'est un livre qui traite de l'incarcération, de la criminalité et du racisme dans le long terme. Trop d'études commencent dans les années 1960. De toute façon, le livre de Perkinson constitue une contribution décisive, dans la mesure où il explique précisément comment nous sommes arrivés à la situation actuelle.

[11] ↑ Extrait de : *Cotton Is King, and Pro-Slavery Arguments*, by E. N. Elliot, un ouvrage essentiel pour comprendre le point de vue des intellectuels partisans de l'esclavage. Michelle Alexander a pris quelques-unes des critiques pour démontrer dans son ouvrage *The New Jim Crow*, les relations existant entre esclavage, Jim Crow et l'incarcération de masse. Franchement, j'étais sceptique. Mais maintenant que cette recherche est terminée, je dois féliciter Alexander pour sa tentative de relier l'incarcération de masse à l'histoire de l'Amérique. Je ne suis pas entièrement d'accord avec le livre (par exemple la relation entre le crime et la lutte des Noirs est, à mon avis, plus ancienne qu'elle ne le pense), mais *The New Jim Crow* est une bonne piste de recherche. Je ne pense pas que l'incarcération de masse soit indépendante de l'augmentation de la criminalité. Mais il existe de nombreuses explications possibles de la montée de la criminalité. L'incarcération de masse est pertinente seulement si l'on croit d'emblée que certaines personnes ne sont pas vraiment faites pour être libres (NdA).

[12] ↑ Il m'aurait été impossible de rédiger cette section sans l'apport des travaux de Khalil Gibran Muhammad. Le livre de Muhammad, *The Condemnation of Blackness*, est une histoire du 19^{ème} et du 20^{ème} siècle, que les spécialistes en sciences sociales, les intellectuels et les réformateurs ont écrite sur le problème de la « criminalité noire ». Le débat n'a été ni impartial, ni objectif. Au contraire, ces accusations ont servi à justifier le refus d'accorder aux Noirs les mêmes droits qu'aux autres. Lorsque Frederick Ludwig Hoffman affirme en 1896 que « la criminalité du nègre excède celle de toutes les autres races, quelle que soit leur importance numérique dans ce pays », il avance un argument contre la libération des Noirs. Hoffman pensait que les Noirs ne devaient pas avoir droit au « niveau le plus élevé de citoyenneté, dont le devoir premier est de respecter la loi, ainsi que la vie et les biens d'autrui ». Les travaux de Muhammad mettent en évidence les moyens psychologiques et rhétoriques qui ont fondé l'incarcération de masse. C'est encore un texte essentiel (NdA).

[13] ↑ Un des moments les plus douloureux au cours de cette recherche a été la réponse des Noirs au lynchage. Mary Church Terrell affirmait que les criminels noirs, coupables d'attaques, étaient « ignorants, d'apparence repoussante et plus ressemblant à un animal qu'à un être humain ». William J. Edwards, directeur noir d'une école rurale en Alabama, condamnait les Noirs pauvres comme étant souvent « féroces ou dangereux » et enclins à devenir « des criminels de la pire espèce ». Edwards croyait qu'il y avait « des criminels de race noire pour qui il n'existe pas dans la législation de punition assez sévère ». Mais il n'était pas dans les habitudes des suprémacistes blancs de distinguer les bons Noirs des mauvais. « Les appréciations de la criminalité des Noirs par les Afro-Américains n'auraient pas réconforté les Blancs sudistes qui ne prêtaient d'ailleurs que peu d'attention aux idées des leaders noirs », écrit l'historien Robert W. Thurston dans son livre *Lynching*. Les livres de Thurston m'ont mené aux sources primaires citées sur ce sujet.

[14] ↑ Lorsque la guerre de la drogue est débattue, l'on fait habituellement référence à celle qui commença dans les années 1970, sans réaliser que celle-ci était au moins la troisième menée au vingtième siècle. J'ai trouvé que l'ouvrage de David F. Musto, *The American Disease: Origins of Narcotic Control* était extrêmement intéressant sur ce sujet. Il est décourageant de voir que les guerres contre la drogue dans ce pays n'ont jamais pour objectif la santé publique. Dans presque chaque exemple pris par Musto il y a la peur de l'étranger – les Noirs et la cocaïne, les Mexicains américains et la marijuana, les Sinoaméricains et l'opium. Je suis tenu de mentionner aussi l'ouvrage de Kathleen J. Frydl, *The Drug Wars in America, 1940–1973*. Il était sur ma liste de lectures, mais je n'ai pas pu le trouver. De toute façon, j'ai un grand respect pour le travail de Frydl et j'espère pouvoir le lire plus tard. (NdA)

[15] ↑ Le reporter de *The Washington Post* mérite que son nom soit cité – Radley Balko. Ses articles sur les problèmes de la police moderne ont largement contribué à améliorer ma

[16] ↑ Les statistiques sur l'incarcération de masse en Louisiane ont pour source l'article de Jeffrey S. Adler « Less Crime, More Punishment : Violence, Race, and Criminal Justice in Early Twentieth Century America. » C'est encore un cas où ce que nous considérons comme nouveau, ne l'est pas. On ne peut s'empêcher de remarquer que le vœu du procureur du district de prendre des mesures draconiennes contre « les Noirs qui s'assassinent entre eux » constitue un précédent aux protestations publiques contre « Black on Black crime »

[17] ↑ Cette section V doit beaucoup à l'ouvrage de Naomi Murakawa, *The First Civil Right : How Liberals Built Prison America*. Je n'étais pas totalement convaincu par le sous-titre, mais nombre des témoignages réunis par Murakawa à l'encontre de Démocrates, parmi lesquels certains sont encore en poste, sont accablants. Si Joe Biden devait se présenter aux présidentielles, il faudrait lui demander des comptes sur la façon dont il s'est consacré à défendre ceux qui demandaient plus de prisons. Certaines des citations que Murakawa exhume – notamment celles montrant que les Démocrates savaient que la loi était mauvaise mais la votèrent tout de même – confinent à la lâcheté et démentent l'idée que l'incarcération de masse est une erreur bien intentionnée.

[18] ↑ Citations de l'étude de John Dean, *Blind Ambition*, de l'étude de John Ehrlichman, *Witness to Power*, et de *Diaries* de H. R. Haldeman. J'aimerais pouvoir affirmer que j'ai découvert ces documents, mais ce n'est pas le cas. J'ai vu la citation de John Dean dans l'ouvrage de Perkinson, *Texas Tough* et celles d'Ehrlichman et d'Haldeman dans le livre d'Alexander, *The New Jim Crow*.

[19] ↑ Il s'agit d'un concept émanant de la sociologie urbaine et de la criminologie, selon lequel les petites détériorations que subit l'espace public peuvent mener à une détérioration plus importante de l'espace public.

[20] ↑ Fondée en 1920 à New York, cette association se bat pour défendre et préserver les droits et libertés individuelles garanties par la Constitution des États-Unis ».

[21] ↑ Cet organisme a pour but de promouvoir une justice criminelle humaine pour les condamnés à des peines de prison longues dans le Maryland, de sorte que ces prisonniers puissent s'intégrer dans la société lors de leur libération.

[22] ↑ Je l'ai d'abord lu d'abord dans l'excellent rapport de Richard Rothstein *From Ferguson to Baltimore : The Fruits of Government-Sponsored Segregation*. Rothstein est brillant et il a une compréhension subtile du mécanisme de la politique gouvernementale concernant le logement que je lui envie.

[23] ↑ Il s'agit essentiellement de subordination de l'accord de crédits au quartier dans lequel se trouve la maison ; une forme à peine déguisée de ségrégation du logement.

[24] ↑ Bien des éléments figurant dans cette section reposent sur la perspicacité de Robert Sampson, et plus généralement, sur l'approche de la dynamique de quartier en sociologie contemporaine. La notion de privation aggravée (compounded deprivation), que Robert analyse ici, élucide la difficulté à établir des comparaisons faciles entre Noirs et Blancs. Ainsi, parler d'une classe moyenne blanche et d'une classe moyenne noire comme si elles étaient égales d'un point de vue socio-économique, ou comme si la seule différence consistait à avoir « The Talk » avec ses enfants, conduit à ignorer le fait que ces deux groupes vivent dans deux mondes différents. Pour être plus précis, le monde de la classe moyenne noire – en raison des politiques menées – est bien plus pauvre. En conséquence, s'étonner de la différence des

résultats entre la classe moyenne noire et la blanche, c'est comme s'étonner de la différence de poids entre des êtres humains vivant sur la Terre et des êtres humains qui vivraient sur la lune.

[25] ↑ Cf. l'article de Sampson et Kristin L. Perkins : « Compounded Deprivation in the Transition to Adulthood : The Intersection of Racial and Economic Inequality among Chicagoans, 1995-2013, » in *The Russell Sage Foundation Journal of the Social Sciences*. (NdA)

[26] ↑ Un de mes grands sujets d'irritation est dû au fait que de nombreuses discussions sur la race et le racisme découlent de l'idée que l'histoire américaine commence dans les années 1960. Les discussions sur Detroit constituent un exemple évident. Selon une idée très répandue, Detroit était une ville de rêve, ruinée par les émeutes. L'ouvrage de Thomas J. Sugrue, *The Origins Of the Urban Crisis*, contredit cette idée et montre la longue courbe du déclin de la ville. (NdA)

[27] ↑ C'est le moment opportun pour remercier Peter-Christian Aigner, qui travaille sur une biographie de Moynihan. Même si Peter ne peut pas encore me fournir le livre pour que je puisse le citer, sa compréhension de Moynihan a été essentielle pour me guider vers les sources et pour réfléchir sur le contexte de *The Negro Family : The Case for National Action* (NdA).

[28] ↑ Il faut ajouter à ce sujet qu'en 1967 Moynihan, fit la couverture de *Time* magazine qui l'adouba du titre d'« urbanologiste ». En discutant de ce qu'il ferait pour régler le problème des Noirs dans les villes, Moynihan dit : « Lorsque des G.I. noirs reviennent du Vietnam, je les ferais rencontrer un agent immobilier, une jeune fille qui ressemble à Diahann Carroll, et je leur soumettrais une liste d'emplois. J'essayerais d'en incorporer la moitié dans des écoles primaires, pour qu'ils enseignent à des enfants qui n'ont jamais eu comme enseignants, que des femmes qui leur disaient ce qu'ils devaient faire. » Tout est faux dans ce discours (NdA).

[29] ↑ Nicholas Lemann cite cette note particulièrement regrettable dans *The promised Land : The Great Black Migration and How It Changed America*

[30] ↑ Les données-chiffrées historiques sur l'incarcération de masse sont tirées de l'article de Christopher Muller de 2012, (Northwards Migration and the Rise of Racial Disparity in American Incarceration, 1880-1950.)

[31] ↑ Marie Gottschalk *Caught : The Prison State and the Lockdown of American Politics*, Princeton University Press, 2015.

[32] ↑ Fraser a publié ses résultats dans un article de 2009 : “What Explains Persistent Racial Disproportionality in Minnesota’s Prison and Jail Populations ?” J’ai trouvé la référence de cet article dans le livre de Marie Gottschalk, *Caught* (NdA).

[33] ↑ On trouvera les idées de Moynihan sur le « traitement inégal » dans le plan d'une note du 20 avril 1964 adressée au secrétaire au Travail W. Willard Wirtz.

VIII. Notes de la huitième année

« Il ne peut pas gagner ». C'est ce que le Président des États-Unis m'a dit la première fois que nous avons parlé de Donald Trump. Nous avons déjà discuté ensemble à plusieurs reprises ; c'étaient des conversations privées, même si d'autres personnes étaient présentes. Peu de temps avant la publication de *Between the World and Me*, je lui avais fait parvenir les épreuves par l'intermédiaire d'un ami commun. Obama les lut et, quelques mois plus tard, il m'invita à la Maison Blanche pour un déjeuner. Il était cordial, attentif, précis ; il s'est immédiatement concentré sur les critiques que j'avais formulées sur sa politique de la respectabilité. Je lui dis que j'avais été éduqué dans un milieu maniant une rhétorique similaire et qu'à mon avis, cette rhétorique ne prenait pas toujours en considération la sensibilité et la vie intérieure des garçons noirs. Je lui ai parlé franchement de son discours à Morehouse et je lui ai dit qu'il était très dérangeant de voir, le jour de la remise de leur diplôme, des jeunes hommes noirs s'entendre dire qu'ils n'avaient pas à se chercher des excuses. Je ne pense pas l'avoir convaincu de grand-chose. Mais j'étais impressionné par le fait qu'il ait tenu à m'écouter jusqu'au bout, dans une conversation franche de mon côté comme du sien.

Ce qui m'a le plus marqué, c'est qu'Obama avait le sentiment qu'une présidence Trump était impossible. J'avoue que, fondamentalement, je partageais ce sentiment. Il me semblait que les électeurs blancs, ne serait-ce que par instinct de conservation, rejetteraient Donald Trump. S'il y avait sur ce point une différence entre le Président et moi, elle se ramenait à ceci : je pensais que Trump ne l'emporterait pas, tandis qu'Obama était convaincu que Trump ne pouvait pas gagner. Rétrospectivement, le plus surprenant, c'est la facilité avec laquelle deux personnes, sachant parfaitement ce dont ce pays est capable, ont écarté la possibilité d'un retour à l'ordre ancien.

Mais il est facile de comprendre la position d'Obama. Il voyait l'Amérique avec le regard d'un Noir et d'un immigrant à la fois. L'Amérique était encore pour lui un sujet d'émerveillement. Son héros était Abraham Lincoln, un homme qui a émergé du fin fond de l'Illinois pour devenir, sinon un ennemi implacable de la suprématie blanche, du moins un ennemi suffisamment redoutable pour qu'on l'abatte d'une balle dans la tête.

Je ressentais aussi cet émerveillement. Huit ans auparavant, j'avais été sauvé par le destin, alors que je me noyais dans la mer. Une fois revenu sur la terre ferme, il est normal de regarder avec bienveillance le monde autour de soi, et peut-être même le pays autour de soi, malgré ses fautes. Ceci n'est pas seulement faire preuve de romantisme. Même si j'aimais beaucoup la culture française, je savais que j'avais eu de la chance de ne pas être né en France. Leur philosophie du mérite si particulière, leur fixation sur l'importance des diplômes et des tests, la rigidité de leur stratification sociale, auraient rendu mon itinéraire impossible. C'est, je pense, le chaos de l'Amérique qui m'a permis de réussir. J'ai pu venir à New York et me présenter comme écrivain, et même si un diplôme de Harvard m'aurait aidé, il n'était pas indispensable. Le chaos de l'Amérique, et peut-être encore plus celui de New York, laissait penser que tout pouvait arriver, souvent le pire, mais parfois le meilleur. Je suspecte, bien que je n'en sois pas persuadé, le manque à la fois de plafond et de filet de sécurité, de nous avoir permis d'avoir un président noir. Je suspecte que c'est cette situation, au moins pour ce qui est de ces huit années, qui m'a permis de réussir.

Tout avait commencé dans un bureau d'aide à l'emploi. Tout avait commencé avec le refus d'un échec : un carnet de reporter à moitié rempli de notes sur un artiste sur le point de tomber en disgrâce. Le carnet fut remplacé par un blog écrit pour nous amuser, mon père et moi, puis par le rassemblement d'une bande de chercheurs, d'intellos et de féministes pour éclairer ma lanterne, et sur leurs conseils avisés, je m'étais retrouvé dans ce monde bizarre de récompenses, de bourses et d'éloges. Je ne prétends pas avoir joué un rôle totalement passif.

Mais ma lutte consiste à rester conscient, à me souvenir des talents de tant de gens autour de nous, qui pourtant piétinent et, parfois, se noient. Les éloges peuvent vous faire oublier tout cela, vous faire croire que vous êtes d'une nature différente, au lieu de vous rappeler que vous avez eu la bonne fortune de vivre et d'écrire dans la plus incroyables des époques, l'époque d'un président noir.

J'essaie de raconter cette histoire et de me rappeler qu'elle n'est que partiellement la mienne. J'essaye de me rappeler qu'à un moment le meilleur peut vous arriver, et que l'instant d'après le pire peut arriver à votre pays, ce que vous pouvez vous permettre d'oublier en vous perdant dans votre propre histoire et en oubliant que c'est réellement le chaos. Je pense que nous aurions tous dû nous montrer plus clairvoyants. Trump n'est pas sorti du néant, mais de huit années de folie : depuis la diffusion de boîtes de « Gaufres Obama » (« Obama waffles »), aux blagues sur les pastèques-à-la-Maison Blanche, en passant par les cris « Vous mentez ! », les banderoles marquées « esclavage blanc », les complots téléphoniques, ou les images de chimpanzés. L'ancien président de la Chambre des représentants, John Boehner, prétendait qu'Obama « n'avait jamais eu de véritable travail » et Boehner était pourtant considéré comme faisant partie des personnes lucides. Newt Gingrich surnomma Obama « le président des coupons alimentaires » et Newt Gingrich était pourtant considéré comme faisant partie des personnes sensées. Je ne peux prétendre que je savais que les Blancs éliraient Donald Trump – et pourtant ils l'ont fait – mais je n'ignorais pas qu'ils en étaient capables.

Parmi les nombreuses choses que je voulais comprendre à propos d'Obama, c'était pourquoi, lui, ne les pensait pas capables. Pendant deux années avant notre rencontre lors d'un déjeuner, je m'étais enquis de la possibilité de l'interviewer. Nous ne nous étions parlé que lors de rares rencontres privées qu'il avait organisées. Mais alors qu'il arrivait en fin de mandat, j'espérais avoir une conversation plus longue. Même si j'étais fier de mon article « La peur d'un président noir », j'étais toujours tracassé par le fait que cet article relevait davantage du travail sur les idées que du reportage, et que, bien que

bénéficiant de bonnes connaissances de bases, cet article ne résultait pas directement de la pensée de l'homme qu'il cherchait à analyser. Mon identité d'écrivain a toujours comporté deux facettes : celle d'essayiste et celle de chroniqueur. En tant qu'essayiste, j'impose mon point de vue, je mène le récit. En tant que chroniqueur, c'est à travers le sujet que se développe le récit. Mais la chronique fonctionne mieux lorsqu'on a un accès direct au sujet que l'on étudie. Sinon, on tend à revenir à l'essai. Je pense que j'obtiens les meilleurs résultats lorsque je peux combiner les deux genres. « The Case for Reparations » est, pour cette raison, pour moi, mon meilleur article^[1]. Le second est « Fear of a Black President/Mon président était noir » parce que le Président a fini par m'accorder une interview. Cela n'a pas été facile. Lors de la dernière année de son mandat, il était question d'écrire un grand sujet sur « Obama et la question raciale », et dans son entourage, on pensait que je n'étais pas le mieux placé pour mener à bien ce travail, étant donné mes critiques à son égard. Mais à la fin du déjeuner, Obama me dit qu'il aimerait discuter à nouveau avec moi, comme nous l'avions fait cet après-midi, mais dans un espace public. Pour lui, cela devait se faire après la fin de son mandat. Pour ma part, je désirais que cela ait lieu plus tôt.

Obama accepta donc d'être interviewé pour « My President was Black/Mon président était noir », un texte que je ressentais comme marquant la fin d'une étape non seulement pour le Président, mais aussi pour moi. *Between The World And Me* m'avait permis d'être invité personnellement à la Maison Blanche, et ainsi, d'écrire « Mon président était noir ». La difficulté n'était pas tant de faire l'interview, que de conserver cet espace de silence qui m'avait permis d'écrire mes textes précédents. J'avais besoin de trouver un moyen de m'isoler du monde, d'ignorer chaque critique faite sur mes écrits, que j'avais lue (à tort), et de ne pas oublier ma propre voix. Cela différait du temps où j'étais blogueur, où je m'épanouissais à travers le tumulte, et que les échanges aiguisaient mon esprit. C'était le premier travail qui ne serait pas conçu comme l'aurait fait un étudiant au milieu de la foule. Non pas que j'en avais fini avec le processus de critiques et de débats ; je limitais simplement ces débats à des personnes que je connaissais et

que je respectais. Il est probable que je perdais au change. Mais je commençais à comprendre que ce type de perte faisait partie du voyage.

En même temps, « Mon président était noir » s'inspirait de toutes les conversations que j'avais eues dans mon blog et de tous les livres que j'avais lus à la suite de ces débats. De ce point de vue, tout n'était pas perdu. Et je sentais que c'était le premier texte sans retour aux questions qui m'avaient tant passionné au début. Je crus que la réponse à la question de la ligne de couleur était, tout juste devant nous. Quand on pille un peuple pendant des générations, il y a forcément des conséquences. J'avais aussi compris pourquoi cette réponse, en dehors de l'intervention de facteurs externes, ne serait jamais acceptée ni prise en compte. Elle remettait tout simplement en cause trop frontalement la notion d'identité même de l'Amérique. J'ai senti qu'après ce texte, j'avais fini d'en discuter. J'y étais résigné. J'étais en paix.

Quand je pense à tout ce qui s'est produit après cette interview, je pense me battre pour rester à cet endroit. Je pense à la liberté que je ressentais en écrivant « Mon président était noir » – la chance de prendre du recul et de raconter une histoire telle qu'elle s'est déroulée, au lieu de m'imposer avec mes opinions dans le récit. Certes, les opinions et la subjectivité d'un écrivain sont toujours présentes dans son travail – même chez les romanciers et les poètes – mais je pense préférable qu'elles fassent partie du contexte, et qu'elles opèrent en sous-texte. Il y a quelque chose d'intrinsèquement beau dans le fait qu'un récit peut convaincre avec des arguments plus puissants que ne le ferait une polémique explicite. Et il y a quelque chose de dégradant à hurler sans cesse « je suis un être humain » dans un monde fondé sur le refus de l'admettre.

Je ne veux jamais perdre de vue qu'il me reste peu de temps. Je ne veux jamais oublier que la résistance trouve sa récompense dans la résistance elle-même. En effet, la résistance, du moins à l'échelle de la vie de ceux qui résistent, s'achève presque toujours par un échec. Je

ne veux jamais oublier, quels que soient les succès personnels que j'ai obtenus, et même si nous remportons des victoires comme peuple et comme nation, que l'histoire globale de l'Amérique, et du monde, ne se termineront probablement pas bien. Notre histoire est une tragédie. Je sais que cela peut paraître étrange, mais cette conviction ne me déprime pas. Elle m'aide à me concentrer. Après tout, je suis un athée et par conséquent, je ne crois pas que quoi que ce soit, même une conviction profonde, relève d'un destin. S'il s'avère que notre histoire n'est pas une tragédie, qu'il y a vraiment un espoir quelque part, je pense que cela ne peut se manifester qu'en rappelant à quel prix cet espoir a été conquis. Personne – ni nos pères, ni notre police, ni nos dieux – ne viendront nous sauver. Le pire est effectivement possible. Mon objectif est de ne jamais me laisser surprendre en train d'agir, comme disent les rappeurs, comme si cela ne pouvait pas arriver. Et mon ambition est d'écrire en défiant la tragédie tout en ignorant son éventualité, et de continuer à crier au milieu des vagues, comme l'ont fait mes ancêtres.

Notes du chapitre

[1] ↑ The Atlantic, <https://www.theatlantic.com/magazine/archive/2014/06/the-case-for-reparations/361631/> publié en français sous le titre *Le procès de l'Amérique* (Autrement, 2017)

Mon président était noir

« Ce sont tous des pourris, ai-je crié à travers la pelouse. Vous êtes très largement au-dessus de toute cette racaille »

F. Scott Fitzgerald, *Gatsby le Magnifique*

1 - « L'amour vous fera commettre des erreurs »

Les derniers jours de sa présidence, Barack Obama et son épouse Michelle, donnèrent une soirée d'adieu, dont personne alors ne pouvait saisir tout le sens. C'était à la fin du mois d'octobre, le vendredi 21, et le Président avait passé plusieurs semaines, comme cela allait être le cas pour les deux suivantes, à faire campagne pour Hillary Clinton, la candidate désignée pour les élections présidentielles par le Parti démocrate. La situation s'améliorait. Les sondages dans les États déterminants comme la Virginie et la Pennsylvanie indiquaient que Clinton avait un avantage certain. Les bastions du GOP (*Grand Old Party* - le Parti Républicain) en Géorgie et au Texas, semblaient menacés. Pour Obama, la situation semblait favorable. Ces dernières semaines, il était de bonne humeur, raillant ses opposants Républicains, et répondant par des plaisanteries à ceux qui voulaient l'interrompre dans les meetings. Dans un rassemblement à Orlando, le 28 octobre, il salua l'étudiante qui devait le présenter, en esquissant un pas de danse en sa direction et, notant que la chanson transmise par les hauts parleurs – *Outstanding* du Gap Band – était plus âgée que l'étudiante, il s'exclama : « Mais c'est du classique ». Puis il décrocha le fameux sourire qui l'avait lancé sur le chemin menant à la première

présidence noire de l'histoire des États-Unis, et recommença à danser. Il restait encore trois mois avant le jour de l'investiture du nouveau président mais les membres de l'administration avaient déjà commencé à compter les jours, avec un mélange d'orgueil et d'anxiété, comme des étudiants au début du mois de mai. Ils ne savaient pas dans quel monde ils allaient entrer. Personne parmi nous ne le savait.

La soirée d'adieu animée par BET (Black Entertainment Television) était le dernier évènement après une série de concerts, organisés à la Maison Blanche par le couple présidentiel. Les invités étaient priés d'arriver à 17h30. Vers 18 heures, deux longues files s'étiraient derrière le bâtiment du Trésor, où le Secret Service contrôlait les identités. La plupart des personnes qui attendaient étaient noires, et cela se manifestait par leur humour. La file la plus animée fut baptisée par un des invités « good hair line »^[1]. On y riait à l'idée que le Secret Service soumette les invités au test du sachet en papier kraft »^[2], ce qui ne se produisit pas, mais les contrôles étaient stricts. Plusieurs invités furent priés d'attendre pour des vérifications supplémentaires.

Dave Chappelle était là. Il ironisait sur le péril et la farce que pouvaient représenter l'éventualité d'une présidence de Donald Trump, ce qui n'était encore qu'une lointaine perspective. « Non mais, on n'a jamais eu un type qui se vante de faire un scandale avec ses histoires de fesses ». Tout le monde rit. Quelques semaines plus tard, Chappelle allait être sévèrement critiqué pour avoir dit à une foule réunie à la Cutting Room, à New York, qu'il avait voté Clinton mais qu'il se sentait mal à l'aise de l'avoir fait. « Un jour, son effigie sera sur une pièce de monnaie », dit Chappelle. « Mais son comportement n'en est pas digne. » Pour l'heure, dans cette fraîche soirée d'octobre, tout semblait inéluctable et grandiose. Un vent léger soufflait. Pendant presque toute la semaine, la température avait tourné autour de 26°C. Mais ce soir-là, alors que le soleil se couchait, la saison se rappela à nous. Les femmes frissonnaient dans leurs robes de cocktail. Les hommes offraient galamment leur veston aux dames. Mais quand Naomi Campbell passa devant les agents de sécurité dans une robe, bras nus, elle semblait comme toujours aussi invulnérable.

Les téléphones portables avaient été confisqués pour éviter les fuites d'enregistrements clandestins. (Précaution inutile : le lendemain, un des convives tweeta une vidéo du leader du monde libre, en train de danser sur l'air de « Hotline Bling », de Drake.) Après avoir surmonté la barrière de sécurité, les invités furent accueillis dans l'aile est de la Maison Blanche, puis escortés à l'extérieur, dans la nuit pour monter à bord d'une file de trolleys vert et orange. La chanteuse et actrice Janelle Monáe, précédée par sa fameuse et extravagante coiffure en banane, monta à bord et plaisanta avec un ami sur la signification historique d'« être assis au fond du bus ». Elle s'assit au troisième rang en fredonnant dans la nuit. Les trolleys déposèrent les invités sur la Pelouse sud, devant une tente géante. La fontaine de cette pelouse était éclairée par une lumière bleue. La Maison Blanche projetait son ombre comme un fantôme lointain. J'entendais l'orchestre, à l'intérieur qui entamait « Let's Stay Together » d'Al Green.

« Vous pouvez voir de quelle soirée il s'agit », dit Obama, sur scène, en ouvrant les festivités. « Sans les fioritures habituelles ! »

La foule des invités éclata de rire.

« C'est sûrement organisé par BET ! » ajouta-il, provoquant encore plus d'éclats de rire.

Obama replaça ce concert dans la tradition musicale de la maison Blanche, en faisant remarquer que des invités des Kennedy avaient eu l'occasion de danser le twist dans la résidence « le 'twerk' (twist & jerk) de leur époque » dit-il, en ajoutant : « Ce soir, il n'y aura pas de twerk. En tout cas, pas pour moi. »

Les Obamas sont des amateurs fervents et éclectiques de musique. Au cours de ces huit dernières années, ils ont accueilli tous les artistes pour des concerts à la Maison Blanche : de Mavis Staples à Bob Dylan et de Tony Bennett aux Blind Boys of Alabama^[3]. L'invitation du rappeur Common, en 2011, avait fait du bruit dans les médias de droite, ce qui ne l'avait pas empêché de faire son spectacle. Il fut à nouveau invité en cette illustre soirée d'automne et vola presque la

vedette. La foule entonna sa célèbre ballade « The Light ». Et lorsqu'il amena sur scène la chanteuse de gospel Yolanda Adams, pour chanter avec lui « Glory », la chanson de John Legend qui lui valut un Oscar, la joie du public tourna à l'extase.

Le groupe De La Soul était présent ; le trio juvénile de B-boys ^[4], portant la coupe *high-top fades* ^[5] dans le style Gumby ^[6] avait pris de l'âge. À présent, ils se déplaçaient sur scène avec un charmant mélange de grâce et de langueur, comme l'aurait fait votre oncle favori dansant dans le Soul Trainline ^[7], en prenant soin de ne pas se déboîter la hanche. J'ai ressenti un sentiment de triomphe en les contemplant en train de faire se balancer la foule, tout en la contenant. C'était la victoire du hip-hop, une forme d'art née dans le Bronx en flammes (à la fin des années 1970), occupant maintenant pleinement sa place, à la Maison Blanche, dans sa version intacte et intégrale. Le chanteur Usher entraîna la foule dans un dialogue de questions-réponses : « Dites-le haut et fort, je suis noir et fier. » Jill Scott faisait l'étalage de son don exceptionnel aux accents opératiques. Bell Biv DeVoe, un groupe contemporain de De La Soul, fit une performance inédite, en devenant le premier groupe à suggérer dans une soirée présidentielle, qu'il ne fallait « jamais faire confiance à un gros derrière et à un sourire ».

Il existe de véritables liens entre la Maison Blanche d'Obama et le hip-hop. Les Obama ont des relations amicales avec Beyoncé et Jay-Z. Ils ont invité Chance the Rapper et Frank Ocean à un dîner d'Etat, et l'an dernier, ils ont invité Swizz Beatz, Busta Rhymes et Ludacris, entre autres, pour discuter de la réforme de la justice criminelle et d'autres initiatives. Un jour Obama s'est planté face à la Roseraie de la Maison Blanche, pour présenter au rappeur créateur de *Hamilton*, Lin Manuel Miranda, des cartes géantes sur lesquelles étaient inscrits différents thèmes, pour qu'il improvise dessus. « Balance le rythme ! », dit Obama, en inaugurant la séance. À cinquante-cinq ans, Obama est plus jeune que les pionniers du hip-hop, comme Afrika Bambaataa, DJ Kool Herc, et Kurtis Blow. Si Obama tire avant tout son immense pouvoir symbolique de sa qualité de premier président noir des États-

Unis, il le doit aussi à son appartenance à la génération fondatrice du hip-hop.

Ce soir-là, les hommes avaient respecté le costume gris ou noir réglementaire, et la cravate facultative. Ceux qui n'avaient pas mis de costume, avaient choisi de se faire remarquer, comme le jeune homme au teint foncé qui entra en déambulant, sans chaussettes, avec un jean à revers, de façon à faire ressortir ses magnifiques mocassins en daim noir. Tout dans son ensemble semblait dire, « Mes compatriotes américains, n'essayez-pas de faire ça à la maison ». Il y avait des femmes en vestes de fourrure et hauts talons ; d'autres arboraient des coiffures bouclées sur le dessus, rasées sur les côtés ; d'autres encore portaient des boucles d'oreilles en or, ciselées en forme de bambou et de longs dreadlocks blonds. Lorsque l'acteur Jesse Williams monta sur scène, apparemment impressionné devanttant d' excellence noire, devant une telle opulence noire, réunie à quelques mètres de là où des esclaves avaient trimé, il dit simplement, « Regardez où nous sommes. Regardez où nous sommes à présent. »

Cela ne se reproduirait pas, et tout le monde le savait. Ce n'était pas seulement qu'il n'y aurait probablement jamais un autre président des États-Unis afro-américain. C'était le sentiment que cette famille noire en particulier, la famille Obama, représentait le meilleur de la communauté noire, faisant honneur aux leurs, par son comportement et son élégance incomparables. « Il n'y en a pas d'autre », disait en plaisantant le comédien Sinbad en 2010. « Il n'y a pas d'hommes noirs élevés au Kansas et à Hawaï. C'est le dernier. Vous avez intérêt à bien le traiter. Le prochain viendra de Cleveland et il aura une permanente. Alors, vous verrez ce qu'il en est vraiment. » Pendant tout leur séjour à la Maison Blanche, la famille Obama s'est gardée de montrer à l'Amérique « ce qu'il en est vraiment ». Ils s'en sont tenus à la devise de la première dame : « Lorsqu'ils vont vers le bas, nous allons vers le haut ». C'était cet idéal rester noir et digne—qui était salué ce soir. Le Président avait été désigné comme « notre bijou de la couronne ». On a congratulé la Première dame pour avoir été la femme « qui a mis le O dans Obama ».

Les victoires d'Obama en 2008 et 2012 ont été cataloguées par certains de ses critiques, comme si elles n'étaient qu'un simple symbole pour les Afro-Américains. Mais les symboles ne sont jamais « simples ». Le pouvoir contenu dans le mot *nigger* est lui aussi symbolique. Brûler des croix n'augmente pas directement le taux de pauvreté des Noirs, et brandir le drapeau de la Confédération n'élargit pas directement l'écart entre les riches et les pauvres.

De même que la série ininterrompue des quarante-trois présidents mâles blancs des États-Unis, a signifié que le plus haut poste gouvernemental du pays – en fait, le plus important du monde – était interdit à des Noirs, l'élection de Barack Obama était l'expression de la levée de cette interdiction. Elle exprimait beaucoup plus. Avant la victoire d'Obama en 2008, les domaines de réussite pour les Noirs étaient le divertissement et l'athlétisme. Mais Obama avait démontré qu'il était « possible d'être intelligent et décontracté à la fois », comme Jesse Williams l'a dit à cette fête de BET. De plus, Obama n'avait jamais mis ceux qui croyaient en lui dans l'embarras par une succession de scandales. Pendant tout son mandat présidentiel, il a opposé au spectre d'une pathologie noire, aux caricatures étriquées des mères qui vivent de l'aide sociale et des pères au bout du rouleau, la réalité d'une famille noire saine, qui avait réussi à travers trois générations et qui de plus, s'occupait de leurs deux chiens. En bref, il est devenu le symbole de l'extraordinaire américanité quotidienne des Noirs américains.

La blancheur aux États-Unis, est un autre symbole : c'est le badge garantissant des privilèges. Dans un pays de compétition fondée soi-disant sur le mérite individuel, ce badge a pendant longtemps assuré un avantage infaillible, symbolisé par un monopole pendant 220 ans, sur l'accès à la plus haute position politique du pays. Pour des secteurs significatifs du pays, l'élection de Barack Obama indiquait que ce badge perdait de son efficacité. Pendant huit longues années, les détenteurs du badge l'ont regardé faire. Ils ont vu des images du Président passer la balle et faire des paniers. Ils l'ont vu entrer dans un vestiaire, serrer la main comme un homme d'affaires à un employé

blanc, puis ensuite saluer le joueur Kevin Durant avec plus de fraternité. Ils ont vu sa femme danser avec l'acteur Jimmy Fallon et poser, resplendissante, pour la couverture de revues qui, une décennie seulement auparavant, étaient exclusivement, sinon officiellement, réservées aux dames bénéficiant de la toute-puissance du badge.

Pour préserver le badge, des rumeurs insidieuses ont cherché à dénigrer la première Maison Blanche noire. Obama aurait distribué des téléphones portables gratuits à des allocataires de prestations sociales qui menaient une vie désordonnée. Obama est allé en Europe et se serait plaint de ce que « les hommes et les femmes ordinaires ont l'esprit trop étriqué pour gérer leurs propres affaires ». Obama aurait fait inscrire dans son alliance un dicton arabe, puis aurait cessé de la porter, pour observer le Ramadan. Il aurait supprimé le National Day of Prayer^[8], refusé de signer des certificats pour les Eagle Scouts^[9], falsifié son cursus à l'Université de Columbia, utilisé un téléprompteur pour s'adresser à un groupe d'élèves de l'école primaire. Les détenteurs du badge fulminaient. Ils voulaient récupérer leur pays. Et tandis qu'en cette soirée d'adieu, personne n'en fût conscient, c'est ce qu'ils allaient faire deux semaines après.

Cependant, en cette nuit d'octobre, la scène appartenait à une autre Amérique. À la fin de la soirée, Obama scruta la foule à la recherche de Dave Chappelle. « Où est Dave ? » cria-t-il. Et l'ayant retrouvé, le Président rappela son concert légendaire à Brooklyn. « Vous avez eu votre fête de quartier^[10]. J'ai eu la mienne », dit Obama. Puis l'orchestre attaqua « Love and Happiness » d'Al Green, le thème de la soirée. Le Président dansa à côté de Ronnie DeVoe. Ensemble, ils fredonnèrent les paroles,

Make you do right. (Faites ce qui est bien)

Love will make you do wrong. (L'amour vous fera commettre des erreurs.)

2 - Il a marché sur la glace mais

n'est jamais tombé

Au printemps dernier, je suis allé à la Maison Blanche pour déjeuner avec le Président. Je suis arrivé légèrement en avance et je me suis installé dans la salle d'attente. J'ai été présenté à une femme sourde qui travaillait comme réceptionniste, à une femme noire employée au bureau de la presse, à une musulmane portant un foulard qui travaillait au National Security Council, et à une irano-américaine assistante personnelle du Président. Ce comité d'accueil était un échantillon parfaitement représentatif des gens que Donald Trump avait dénigrés et continuerait à dénigrer tout au long de sa campagne. A ce moment précis, le Président ne semblait pas troublé par Trump. Lorsque je lui ai dit qu'à mon avis la candidature de Trump était une réaction directe à l'existence d'une présidence noire, il m'a répondu qu'il pouvait le comprendre, mais il évoqua d'autres facteurs. Lorsqu'il évalua les chances de Trump, il se dit franchement convaincu qu'il ne pouvait pas gagner.

Ce jugement avait pour origine l'optimisme inné du Président et sa foi inébranlable en la sagesse du peuple américain, celui-là même qui avait permis son impensable ascension en cinq ans, depuis son siège au Sénat de l'Illinois jusqu'à son siège au Sénat des États-Unis, pour devenir enfin le leader du monde libre. Le discours qui lança sa carrière, le discours d'ouverture à la Convention nationale du Parti démocrate en 2004, était le résultat direct de cette logique. Il s'était alors adressé à ses « compatriotes américains, Démocrates, Républicains et Indépendants », qui avaient plus en commun qu'on ne leur avait fait croire. L'Amérique était la patrie de dévots, d'entraîneurs de la Petite Ligue dans des États bleus (à majorité Démocrate), de défenseurs des droits civiques et des « amis homos » dans les États rouges (à majorité Républicaine). Les comtés supposés blancs entourant Chicago, ne voulaient pas que leurs impôts soient gaspillés dans des dépenses de sécurité sociale, mais ils ne voulaient pas non plus qu'ils le soient dans un budget du Pentagone

hypertrophié. Les familles noires des centres-villes, quels que soient les dangers auxquels elles faisaient face, avaient compris que « le gouvernement tout seul ne pouvait pas apprendre à nos enfants comment étudier..., [elles avaient compris] que les enfants ne pouvaient réussir à moins d'élever le niveau de leurs attentes, [à moins] d'éteindre les postes de télévision et d'abandonner l'idée selon laquelle un jeune noir qui tient un livre dans la main joue au Blanc. »

Les différences perceptibles résultaient du travail de « conseillers en communication, des diffuseurs de publicités négatives qui adoptaient la politique du 'n'importe quoi'. » La véritable Amérique n'avait que faire de ces cloisonnements. Pour Obama, il n'y avait pas une Amérique libérale, une Amérique conservatrice, une Amérique noire, une Amérique blanche, une Amérique latino, une Amérique asiatique. Il n'y avait que les « États-Unis d'Amérique. » Toute la diversité de l'Amérique se fondait dans un espoir commun :

C'était l'espoir des esclaves assis autour d'un feu, chantant des chants de liberté ; l'espoir des immigrants qui s'embarquaient pour des côtes lointaines ; l'espoir d'un jeune lieutenant de marine qui patrouillait courageusement dans le Delta du Mékong ; celui du fils de meunier qui osait défier le destin et de l'enfant maigrichon au nom bizarre, qui croyait que l'Amérique lui réservait une place à lui aussi.

Ce discours était en contradiction avec l'histoire du peuple auquel il s'adressait. Certains de ces migrants avaient jeté des bombes incendiaires sur les maisons des enfants de ces mêmes esclaves. Ce jeune lieutenant combattait pour un Empire engagé dans une guerre immorale vaincue. La division au sein de la société américaine était bien réelle. En 2004, John Kerry ne l'a emporté dans aucun État du sud. Pourtant Obama appelait à croire à l'innocence – une innocence blanche en particulier – qui attribuait les fautes historiques du pays, davantage à l'incompréhension et aux agissements d'une petite cabale, qu'à une malveillance délibérée et à un racisme généralisé. L'Amérique était bonne. L'Amérique était grande.

Au cours des douze années qui ont suivi, j'en suis arrivé à considérer Obama comme un homme politique particulièrement doué, un être humain profondément moral, et l'un des plus grands présidents de l'histoire des États-Unis. Il était exceptionnel, l'interprète et le pilote le plus agile de la ligne de couleur que j'aie jamais vu. Il savait jouer comme personne de la ligne de couleur, en négocier le passage avec plus d'habileté que quiconque. Il était capable de susciter une émotion profonde et sincère dans le cœur des Noirs, sans jamais mettre en doute que les Blancs eux aussi avaient un cœur. C'était le message principal de son discours d'ouverture de 2004, et ce message marqua son discours historique sur la question raciale en 2008, au National Constitution Center de Philadelphie. C'est aussi ce message qui l'empêcha de saisir l'écho que rencontrait la campagne de Trump. (« En règle générale, on ne peut être candidat à la présidence en disant aux gens à quel point la situation est difficile », me confia-t-il plus tard.)

Mais si l'incapacité du Président à préserver son legs à travers son soutien à Hillary Clinton a montré les limites de son optimisme, elle a aussi révélé la nature exceptionnelle de ses victoires en tant que président. Pendant huit ans, Barack Obama a marché sur la glace sans jamais tomber. Rien ne prouvait à l'époque qu'un discours plus direct sur les réalités du racisme dans la vie américaine lui aurait donné une assise plus sûre.

J'avais déjà, à quelques occasions, rencontré le Président. Pendant son second mandat, j'avais écrit des articles où je critiquais sa confiance fondamentale en une politique indifférente à la couleur et son adhésion au discours sur la « responsabilité personnelle » quand il s'adressait aux Afro-Américains. Il me paraissait jouer sur les deux tableaux. Il invoquait sa position de président de tous les Américains pour refuser de promouvoir une politique en faveur des Noirs, et revendiquait ensuite son identité noire pour faire la morale aux Afro-Américains qui continuaient à « faire de mauvais choix ». Obama m'avait répondu en m'invitant à la Maison Blanche, avec d'autres journalistes, pour des échanges privés.

Pendant ces réunions, j'essayais de défendre mon point de vue. Mes efforts étaient dérisoires et inefficaces. Je n'étais jamais habillé comme il fallait, et le ton que j'utilisais pour parler était toujours inapproprié. Tantôt, j'étais trop obséquieux ; tantôt, trop agressif. La peur me décontenânçait, non la peur du pouvoir (bien que terrifiant et impressionnant), mais la peur de sa remarquable intelligence. On dit qu'Obama parle comme un professeur, mais c'est sous-estimer sa rapidité et son agilité mentales. Ce n'étaient pas comme des conférences de presse ; le Président allait au fond de sa pensée et s'exprimait avec une grande familiarité sur de nombreux sujets. Une fois, je l'observai répondre sans effort à des questions relevant des problèmes les plus divers, de la politique électorale à l'économie et à la politique environnementale. Puis, il se tourna vers moi. J'ai alors pensé au boxeur George Forman, qui, lors d'un match d'exhibition, avait une fois affronté successivement plusieurs adversaires, envoyant les cinq au tapis. Je comprenais soudain ce que devait ressentir le dernier de la liste.

Au printemps dernier, à l'occasion d'un déjeuner léger, nous avons parlé. Nous avons parlé avec franchise et décontraction. Il m'a dit qu'il trouvait que LeBron James et Stephen Curry étaient brillants ; non en tant que joueurs de basket-ball, mais en tant que personnes responsables. Je lui ai demandé s'il en voulait à son père, qui l'avait abandonné quand il était en bas âge pour retourner au Kenya, et si cela avait influencé en partie son discours politique. Il l'a nié, et a rendu hommage à l'attitude de sa mère et de ses grands-parents. Ensuite, ce fut à mon tour de lui parler de moi. Je lui dit que toute ma vie, j'avais entendu le type de discours moralisateur exhortant la jeunesse noire à se prendre en charge, comme celui de Morehouse en 2013. Je lui dis que ce genre de propos ne me semblait pas tenir compte du désarroi intérieur dissimulé derrière la dureté apparente de ces jeunes. Je lui confiais que je lui racontais cela parce que j'avais été l'un de ces gosses. Il semblait d'accord sur ce point, mais je ne pourrais pas dire si c'était important pour lui. Il accepta néanmoins l'idée d'avoir une série de conversations plus formelles sur différents sujets, y compris celui-ci.

À une certaine époque, il était tellement invraisemblable de voir un jour un président noir, qu'on ne pouvait l'évoquer que sous la forme de farce. Par exemple le « Black Bush » de Dave Chappelle du début des années 2000 (« Ce nègre a très probablement des armes de destruction massive ! Je ne peux pas le laisser faire ! ») ou le président noir des années 1970 incarné par Richard Pryor, qui promettait des astronautes noirs et des quarts arrière noirs dans les équipes de football (« Depuis que les Rams ^[11] se sont débarrassés de James Harris, je serre les dents ! ») Dans ces satires, la peau noire a tellement d'importance que l'exercice de la présidence doit s'y conformer. Mais, dès que la possibilité d'un président noir ne relève plus de la comédie et s'inscrit dans la réalité, c'est l'inverse qui s'impose.

Le discours d'Obama à la Convention démocrate est la clé. Il n'appartient pas à la littérature de « combat », mais à celle des futurs présidents ; des hommes (comme cela s'est avéré) qui ne parlent pas du sérieux de la situation ni de la réalité, mais des aspirations et des rêves. Quand Lincoln invoquait le rêve d'une nation « conçue dans la liberté » et s'engageait à réaliser l'idéal selon lequel « tous les hommes sont nés égaux », il effaçait la quasi-extinction d'un peuple et la réduction à l'esclavage d'un autre. Quand Roosevelt dit au pays que « la seule chose dont nous devons avoir peur, c'est la peur elle-même », il invoquait le rêve de la toute-puissance américaine et de ses possibilités illimitées. Mais les Noirs qui, aux États-Unis, vivaient à l'époque sous la terreur depuis plus d'un demi-siècle, avaient de bonnes raisons d'avoir peur, et Roosevelt ne pouvait pas les protéger. Le rêve que Ronald Reagan invoquait en 1984 – « un nouveau jour se lève en Amérique » – ne signifiait rien pour les habitants des centres-villes, marqués comme ils l'étaient par des décennies de politiques de zonage, sans parler du crack et des armes à feu bas de gamme. De même, le discours d'Obama amalgamait les esclaves et la nation d'immigrants qui profitaient d'eux. Pour renforcer le rêve majoritaire, le cauchemar enduré par la minorité doit être effacé. C'est la tradition à laquelle appartenait « le gosse maigrichon au nom bizarre », qui deviendrait président. C'est aussi la seule tradition existante au nom de laquelle un Noir pouvait accéder à la Maison Blanche.

Le ralliement d'Obama à la notion de l'innocence blanche était indispensable à sa survie politique. Lorsqu'il a tenté de s'en écarter, il a été rappelé à l'ordre. Sa molle récusation de l'arrestation de Henry Louis Gates Jr. en 2009, a contribué au déclin de sa popularité parmi les Blancs, qui constituent encore la majorité des électeurs. Ses commentaires après le meurtre de Trayvon Martin (« Si j'avais un fils, il ressemblerait à Trayvon »), ont contribué à faire de cette tragédie, le point de ralliement de ceux pour qui le sort du tueur de Martin, comptait moins que l'opportunité qu'il donnait de s'opposer au Président. Michael Tesler, un professeur de sciences politiques à l'Université de Californie à Irvine, a étudié l'impact de la race d'Obama sur l'électorat américain. « Les sentiments envers les Afro-Américains ont constitué, et de loin, le facteur de division le plus important au sein du premier électorat démocrate ». C'est la conclusion à laquelle Tesler et son coauteur sont parvenus dans leur ouvrage, *Obama's race : The 2008 Election and The Dream of a Post-Racial America* : « L'impact des attitudes raciales sur les choix des électeurs... était si fort, qu'il semble avoir même dépassé l'importance qu'il avait eu lors de la campagne de Jesse Jackson, aux primaires démocrates de 1988, plus marquée pourtant par la question raciale ». Lorsque Tesler étudia la campagne de 2012, dans son deuxième livre, *Post-racial or Most Racial ? Race and Politics in the Obama Era*, il n'a constaté que peu d'amélioration. En analysant la mesure dans laquelle les attitudes raciales affectaient les personnes associées à Obama durant les élections de 2012, Tesler est parvenu à la conclusion que « les attitudes raciales appliquées à Obama se sont répercutées dans l'opinion publique, sur Mitt Romney, Joe Biden, Hillary Clinton, Charlie Crist, et même sur Bo, le chien de la famille Obama ».

En dépit de cette hostilité raciale enracinée, et face à la résistance absolue des élus Républicains au Congrès manifeste dès l'arrivée d'Obama à la Maison Blanche, le Président a accompli de véritables exploits. Il a remis sur pied un système national de santé. Il a revitalisé un département de la Justice qui a mené des investigations sérieuses sur la violence policière et la discrimination, et il a commencé à démanteler le système des prisons privées pour les

détenus fédéraux. Obama a nommé la première femme d'origine latino-américaine à la Cour suprême, il a soutenu l'égalité face au mariage, et mis fin à la politique « Ne rien demander, ne rien dire » de l'armée américaine, respectant ainsi la tradition de défense des droits civiques qui l'avait inspiré. Et si sa présence même a réveillé la conscience raciste de l'Amérique, elle a aussi développé dans le pays un courant anti-raciste. Pour des millions de jeunes actuellement, le seul président qu'il ait connu est afro-américain. Jelani Cobb écrit dans le *New Yorker* que « jusqu'au moment où il y a eu un président noir, il était impossible de concevoir les limites auxquels il se heurterait ». C'est également vrai pour ce qui est des possibilités. En 2014, l'administration Obama s'engagea à revenir sur la manière dont était menée la Guerre contre la drogue, en utilisant le droit du Président de commuer les peines. L'administration avait annoncé qu'elle pourrait commuer les condamnations de dix mille prisonniers. Jusqu'en novembre, le nombre de condamnations commuées par le Président se limitait à 944. Quelque critère que l'on utilise, l'action du Président est restée bien en deçà de ses objectifs, si ce n'est sur un point : quand on compare l'œuvre d'Obama à celle de presque tous les présidents de l'époque moderne qui l'ont précédé, les 944 commutations de peines décrétées par Obama sont le chiffre le plus élevé constaté en près d'un siècle, dépassant le nombre de toutes celles décrétées par les onze présidents précédents réunis.

Obama est né dans un pays où sa naissance même aurait été, il n'y a pas si longtemps, illégale - pour ne rien dire de son accession à la présidence. Un président noir serait toujours une contradiction, pour un système qui presque tout au long de son histoire, avait opprimé les Noirs. La tentative de résoudre cette contradiction par l'intermédiaire d'Obama – un homme noir profondément enraciné dans le monde des Blancs – était remarquable. Le prix qu'il a fallu payer pour cela est incroyablement élevé. Le monde sur lequel il a débouché était inconcevable.

3 - « J'ai décidé de faire partie de ce monde »

Pour ses dix ans, le père d'Obama lui offrit un ballon de basket ; ce cadeau établit une relation entre eux. Né en 1961 à Hawaï, Obama fut élevé par sa mère, Ann Dunham, qui était blanche, et par ses grands-parents, Stanley et Madelyn. Ils l'aimèrent passionnément, le soutinrent sur le plan affectif et l'encouragèrent intellectuellement. Ils lui dirent aussi qu'il était noir. Ann lui fit lire des ouvrages sur des Noirs célèbres. Lorsque la mère d'Obama commença à fréquenter son père, la nouvelle ne provoqua pas de menaces de lynchage (ce qui aurait pu être le cas dans d'autres parties des États-Unis), et les grands-parents d'Obama lui parlèrent toujours de son père de façon positive. Ces données biographiques font d'Obama un cas quasiment unique parmi les Noirs de son époque.

Dans ses mémoires, *Dreams from My Father*^[12], le Président dit qu'il n'était pas particulièrement doué pour le basket, mais qu'il jouait avec passion. Cette passion ne se limitait pas aux techniques du jeu, comme la maîtrise du pick and roll ou le tir en suspension. Obama grandit à une époque où l'équipe de basket de l'Université de Hawaï était celle des « Fabulous Five », un nom donné aux cinq joueurs qui avaient constitué la première équipe noire, vingt ans avant qu'elle ne soit reconstituée à l'Université de Michigan, par des joueurs comme Chris Webber et Jalen Rose. Dans ses mémoires, Obama écrit qu'il regardait ces basketteurs de l'Université de Hawaï qui « plaisantaient entre eux », faisaient de l'œil « aux filles dans les tribunes » et qui jetaient « nonchalamment la balle dans le panier ». Ce qu'Obama voyait dans les « Fabulous Five » ce n'était pas seulement un jeu, mais une culture qui l'attirait :

À l'époque de mes études secondaires, je jouais dans les équipes de Punahou et je pouvais aller jouer sur les terrains de basket de l'université, où quelques hommes noirs, essentiellement des

accros au gymnase et d'anciens sportifs, m'enseignèrent des choses qui n'étaient pas directement liées au sport : qu'on imposait le respect par ses actions et non par la situation de son Papa ; qu'on pouvait parler pour impressionner un adversaire, mais qu'il valait mieux la fermer si l'on ne pouvait pas assurer par la suite ; qu'il ne fallait pas laisser quelqu'un se glisser derrière vous pour voir des émotions – comme la douleur ou la peur – que vous vouliez cacher.

Ce sont des leçons, en particulier la dernière, qui pour les Noirs, s'appliquent autant dans la rue que sur le terrain de sport. Le basket, c'était pour Obama le moyen de télécharger la culture noire depuis le continent qui avait donné naissance aux Fabulous Five. Revenant au cheminement de sa pensée à cette époque, Obama écrit : « Je décidai de faire partie de ce monde. » C'est l'une des phrases les plus incroyables jamais écrites dans la longue histoire de la mémoire noire, ne serait-ce que parce que très peu de Noirs ont eu un jour assez de pouvoir pour l'écrire.

Historiquement, dans les autobiographies des Noirs, être identifié comme Noir signifiait s'exposer à de nombreux traumatismes, et ce souvent dès l'enfance. Frederick Douglass fut séparé de sa grand-mère. Harriet Ann Jacobs^[13] dut en permanence faire face à la menace d'être violée avant de prendre la fuite. Après avoir dit à son maître d'école qu'il voulait devenir avocat, Malcolm X s'entendit répondre que ce n'est pas là un métier pour « les « nègres ». La culture noire sert souvent de baume à ces traumatismes ; elle peut même être le moyen d'y résister. Douglass trouva le courage de faire face au « casseur d'esclaves » Edward Covey, après avoir reçu d'un « authentique Africain » une racine prétendument magique, qui possédait des pouvoirs venus « d'Orient ». Pour Malcolm X, la danse le reliait « à ses instincts africains refoulés depuis longtemps ». Si l'identité raciale noire parle à tout ce qu'ont subi les êtres humains d'origine africaine, l'identité culturelle noire, a été créée comme une réponse à ces mauvais traitements. La distinction n'est pas nette, les deux sont liées, et il est très difficile d'appartenir pleinement à l'identité culturelle

noire sans avoir subi le traumatisme de l'identité raciale.

L'expérience d'Obama est quelque peu différente. Il écrit qu'il avait fait saigner du nez un enfant blanc qui l'avait traité de « sale nègre ». Il raconte s'être énervé à cause des remarques racistes d'un entraîneur de tennis et s'être vexé parce qu'une femme blanche de son immeuble avait dit au gérant qu'il la suivait. Mais le type de traumatismes qui marquait les Afro-Américains de sa génération – comme le fait d'être battu par des policiers racistes, être parqué dans de mauvaises écoles, d'endurer une vie pénible dans un immeuble délabré – restaient pour lui des abstractions. En outre, le genre de restrictions géographiques dont sont victimes la plupart des Noirs dès leur enfance – se voir jeter des pierres parce que vous vous trouvez du mauvais côté de la voie, par exemple – lui étaient parfaitement inconnues. Au contraire, Obama a été gratifié d'un passeport correctement tamponné et d'admissions dans des écoles privées d'élite, accueillant d'autres identités, d'autres vies et d'autres mondes où la ligne de couleur n'était ni déterminante ni spécialement pertinente. Obama aurait pu devenir un individu cosmopolite sans identification raciale. Certes, le monde dans lequel il aurait vécu n'aurait pas été exempt de problèmes, mais ces problèmes n'auraient pas été incarnés par lui.

Au lieu de cela, il a fait le choix d'entrer dans ce monde.

« J'ai toujours eu l'impression qu'être Noir c'était cool », m'a dit Obama alors que nous nous rendions à une réunion électorale. Il était assis dans l'avion présidentiel Air Force One, la cravate desserrée, et ses manches de chemise retroussées. « [Être Noir], ce n'était pas pour moi quelque chose qu'il fallait fuir mais quelque chose à intégrer. Pourquoi ? Je pense que c'est compliqué. En partie c'est parce que ma mère disait que les Noirs étaient des gens sympa, et si votre mère vous aime et vous couvre d'éloges, si elle dit que vous êtes beau et intelligent tel que vous êtes, alors vous ne pouvez pas vous dire *Comment puis-je échapper à cela ?* Vous vous sentez bien comme ça. »

L'intégration par Obama, enfant, de la couleur noire, a été facilitée, et non empêchée, par des Blancs. La mère d'Obama l'a conduit vers

l'histoire et la culture des Afro-Américains. Stanley, son grand-père, originaire du Kansas, l'emmenait voir des matchs de basket à l'Université de Hawaï, de même que dans les bars fréquentés par des Noirs. Stanley le présenta à l'écrivain noir Frank Marshall Davis. Cette médiation était autant directe qu'indirecte. Obama se souvient d'avoir observé son grand-père dans ces bars fréquentés par les Noirs et d'avoir compris que « la plupart des gens qui s'y trouvaient n'y étaient pas par choix » et que « notre présence dans ces lieux semblait plaquée ». De l'expérience de sa mère qui avait beaucoup voyagé, il apprit à valoriser le fait d'avoir un port d'attache.

Ce soupçon de déracinement est perceptible tout au long de *Dreams of My Father*. Il décrit l'intégration comme « une rue à sens unique », dans laquelle on demande aux Noirs d'abandonner leur identité pour bénéficier entièrement des avantages qu'offre l'Amérique. Face à une femme nommée Joyce, une camarade d'université, métisse aux yeux verts, qui soulignait qu'elle n'était pas « noire » mais « multiraciale », Obama affiche un certain mépris : « Le problème avec les gens comme Joyce, écrit-il, c'est qu'ils parlent de la richesse de leur héritage multiculturel, ce qui paraît très bien jusqu'à ce que l'on se rende compte qu'ils évitent les Noirs ». Plus loin dans ses mémoires, Obama raconte qu'il est tombé amoureux d'une femme blanche. Lors d'une visite dans la maison de campagne familiale, il se retrouva dans la bibliothèque remplie de photos de personnalités célèbres, qui étaient des relations de cette femme. Mais au lieu d'être émerveillé, Obama se rendit compte que lui et cette femme vivaient dans des mondes différents. « Je compris que si nous restions ensemble, je finirais par vivre dans son monde », écrit-il. « De nous deux, j'étais celui qui saurait vivre comme un étranger. »

Après l'Université, Obama trouva un foyer, et le sens de sa vie, dans le South Side, les quartiers sud de Chicago, en tant que travailleur social pour la communauté. « Lorsque j'ai commencé à faire ce travail, mon histoire personnelle s'est fondue dans une histoire plus large. C'est ce qui s'est passé pour un homme comme John Lewis », me dit-il, en se référant au héros de la lutte pour les droits civiques, membre

Démocrate de la Chambre des représentants. « C'est ce qui est plus naturel pour vous tous. Pour moi, c'était moins évident. Comment réunir toutes ces différentes influences : le Kenya, Hawaï et le Kansas, les Blancs, les Noirs et les Asiatiques ; comment concilier tout cela ? Alors à travers mon action, à travers mon travail, je me découvre soudain partie prenante d'un processus plus large, oui, celui visant à rendre justice à la [communauté afro-américaine] et particulièrement à celle du South Side, à des gens à faibles revenus, et cela, au nom de la Communauté afro-américaine. Mais en cela, je promouvais les idées de justice, d'égalité et de fraternité qui, comme ma mère me l'avait appris, sont universelles. Je suis ainsi en mesure de saisir les composantes essentielles de mon être, non comme des entités séparées et isolées de quelque communauté que ce soit, mais comme des composantes connectées à chaque communauté. Je peux ainsi m'intégrer à la lutte des Afro-Américains pour la liberté et la justice, dans le contexte de l'aspiration universelle à la liberté et à la justice. »

Tout au long de la campagne d'Obama de 2008, et jusqu'à sa présidence, cette attitude a été un facteur clé du soutien sincère que lui a apporté la communauté noire. Les Afro-Américains, las de ceux qui, ayant réussi, renoncent ensuite à leurs racines, comprirent qu'Obama avait payé le prix pour être recensé comme « noir », pour vivre comme un Noir, pour recevoir le rappeur Common, pour ne pas prendre trop au sérieux les propos désobligeants à son égard tenus pendant les primaires, pour épouser une femme comme Michelle Obama. Si les femmes, en raison de leur genre, doivent constamment subir jugements et dénigrements de la part des hommes, les femmes noires doivent en plus subir l'exclusion de la sphère de ce que la société américaine juge être la beauté. Mais Michelle Obama est belle de la manière dont les Noirs savent qu'ils le sont. Sa place de premier plan en tant que première dame, efface radicalement le mensonge qui rabaisse les jeunes filles noires dès qu'elles regardent un magazine ou qu'elles allument la télévision.

Le South Side de Chicago, où Obama commença sa carrière politique, est sans doute le foyer de l'establishment politique noir le plus

important et le plus célèbre du pays. En plus d'Oscar Stanton De Priest, le premier Afro-Américain élu au Congrès au vingtième siècle, le South Side a produit le premier maire noir de la ville, Harold Washington, Jesse Jackson, deux fois candidat aux présidentielles, et Carol Mosely Braun, première femme Afro-Américaine à avoir conquis un siège au Sénat. Ces victoires ont contribué à celle d'Obama. Harold Washington a été une source d'inspiration pour Obama et sa figure est très présente dans la partie consacrée à Chicago de *Dream from My Father*.

Washington a forgé à Chicago le même type de coalition élargie qu'Obama allait créer au niveau national. Mais Washington l'a fait au milieu des années 1980, dans un Chicago ségrégué, et il n'avait pas eu, comme Obama, la chance de devenir Noir avec un minimum de traumatisme. « Harold avait un côté qui effrayait les électeurs blancs » me dit récemment David Axelrod, qui travailla à la fois pour Washington et Obama. Axelrod se souvient d'avoir participé à une réunion avec Washington, avant une conférence de presse, au moment où celui-ci venait de gagner les primaires Démocrates pour sa réélection en 1987. Washington demanda quel pourcentage de suffrages il avait reçu des électeurs blancs. « Quelqu'un lui répondit : 'Vous avez eu 21 %. Et c'est très bon, parce que la dernière fois (lors de la campagne pour les élections municipales qu'il avait remportées en 1983) vous avez eu seulement 8 %' ». Axelrod poursuivit : « Il eut un vague sourire et dit tristement : 'Vous savez, j'ai passé probablement 70 % de mon temps dans les quartiers blancs et je pense avoir été un bon maire pour tout le monde ; or je n'ai eu que 21 % des suffrages blancs et nous trouvons que c'est bon'. Il secoua la tête et dit : « N'est-ce pas une malédiction d'être un homme noir dans la terre des hommes libres et le foyer des braves ? »

« Voilà comment était Harold. Il sentait ces choses-là. Il avait combattu dans une unité composée uniquement de soldats noirs pendant la Seconde guerre mondiale. Il s'était imposé à une époque où il fallait supporter des humiliations qui l'affectaient vraiment. Il avait réussi à s'imposer et les affronts qu'il fallait subir pour en arriver là

l'effrayaient vraiment ». En 1983, pendant sa campagne pour les élections municipales, Washington avait été hué devant une église du nord-ouest de Chicago par des Polonais, des Italiens et des Irlandais de la classe moyenne, qui craignaient d'être chassés par les Noirs. « C'était aussi virulent et sinistre que ce que vous auriez pu voir dans le vieux Sud », dit Axelrod.

Les liens d'Obama avec la tradition du South Side, que Washington représentait, étaient complexes. Comme Washington, Obama a essayé de forger une coalition entre le South Side noir et les autres habitants de la ville. Mais Obama, en dépit de son adhésion aux traditions culturelles noires, avec ses racines kansasiennes et hawaïennes, son label de l'Ivy League et ses attaches avec l'Université de Chicago, demeurait pour eux un curieux étranger. « Il les laissait un peu sceptiques », dit Salim Muwakkil, un journaliste qui avait suivi Obama avant même qu'il ne soit élu sénateur de l'Illinois. « Chicago est une communauté très renfermée et lui, il semblait venir de nulle part ».

Obama aggrava les réticences à son égard en refusant de faire preuve d'humilité et de s'intégrer dans les courants politiques du South Side. « De nombreux hommes politiques, notamment noirs, se méfiaient de lui », m'a récemment dit Kaye Wilson, la marraine de ses enfants et l'une de ses supporters des premiers jours.

Malgré leur scepticisme, de nombreux politiciens noirs l'encouragèrent, ce qui n'empêchait pas certains d'entre eux de voter contre lui. Lorsqu'Obama perdit la primaire Démocrate contre Bobby Rush, en 2000, lui, l'Afro-Américain qui occupait le siège de représentant au Congrès pour la première circonscription, le futur président, encore peu connu, attribua cette défaite davantage à sa jeunesse qu'à son exotisme. « Je suis allé à la rencontre de gens et j'ai frappé à leur porte, et des grands-mères avec qui j'avais organisé des activités dans la communauté ne passaient pas leur temps à me répéter 'Vous faites trop Harvard' ou 'Vous faites trop Hyde Park', ou 'Que voulez-vous' », me dit Obama. « Elles disaient, 'Vous êtes un jeune homme formidable, vous allez faire de grandes choses. Il faut

juste être patient.’ Je ne me suis donc pas senti rejeté par les Noirs. Pour moi, cet échec montrait que la politique est partout un dur métier’. Et à Chicago particulièrement. Être capable de se faire une place dans la communauté afro-américaine est difficile, à cause de la grande loyauté que les gens ont à l’égard de ceux qui agissent sur le terrain depuis longtemps. »

Il n’y avait personne pour faire concurrence à Obama sur ce terrain lorsqu’il fut candidat au Sénat en 2004, et à la présidence en 2008. Il ne concurrençait plus d’Afro-Américains, il les représentait. « Il avait ce côté hybride qui, selon les ‘bienfaiteurs’ à Chicago, les réformateurs sont appelés ‘les bienfaiteurs’ – le rendait acceptable », me dit Muwakkil.

Obama se présenta comme candidat au Sénat deux décennies après la mort d’Harold Washington. Axelrod alla voir les résultats dans la circonscription où Washington avait été hué par les Blancs de Chicago. « Obama y avait gagné face à sept candidats au Sénat la presque totalité des voix du secteur Nord-Ouest de cette conscription, dit-il. « Ce soir, je lui ai dit, ‘Harold nous sourit de là-haut.’ »

Obama pense que sa large victoire aux élections sénatoriales de l’Illinois contenait un présage particulier de ce qui s’est passé en 2008. « L’Illinois est l’État le plus représentatif du pays en termes de démographie », me dit-il. « Si vous prenez en compte tous les pourcentages des suffrages : noirs, blancs, latinos, ruraux et urbains, agricoles et industriels – [si] vous prenez cet échantillon sur tout le pays, et le réduisez, vous avez l’Illinois. »

L’Illinois permit à Obama d’entrer dans la mêlée avant le grand match national de 2008. « Lorsque j’ai été candidat au Sénat, j’ai dû aller dans le sud de l’Illinois, dans les communautés de fermiers – avec pour certaines, un passé racial très dur, des régions où il n’y avait pas d’Afro-Américains du tout », me dit Obama. « Et lorsque j’ai remporté l’élection, moi, non seulement un Afro-américain de Chicago, mais un Afro-américain avec une histoire exotique, portant [le] nom de Barack Hussein Obama, [j’ai eu la démonstration que je] pouvais réunir et

attirer une partie bien plus vaste de la population. »

Le côté hybride d'Obama et le changement d'époque, l'ont aidé à étendre son influence au-delà des secteurs blancs de Chicago, au-delà des parties sud de l'Illinois et dans le pays tout entier. « Ben Nelson, l'un des sénateurs démocrates les plus conservateurs, représentant du Nebraska, n'a invité qu'un seul représentant Démocrate national à faire campagne pour lui », dit Obama. « C'était moi. Alors, une des raisons pour lesquelles j'ai voulu me présenter [aux élections présidentielles de 2008] c'était que pendant deux ans nous avons rassemblé des foules impressionnantes dans tout le pays ; des foules qui n'étaient pas majoritairement afro-américaines et qui habitaient dans des endroits très éloignés et où cela paraissait invraisemblable. Il ne s'agissait pas seulement de grandes villes, ni d'enclaves libérales. C'est cela qui m'a fait penser que c'était possible. »

Ce que ces foules avaient vu, c'était un candidat noir différent de ceux qui l'avaient précédé. Ce serait passer à côté de l'essentiel que d'évoquer simplement sa mère blanche, son père africain, son éducation hawaïenne. Pour la plupart des Afro-Américains, les Blancs ne sont là que pour exercer, directement ou indirectement, une influence négative sur leurs vies. La biracialité ne les protège pas, elle peut même aggraver le problème. Ce qui a été décisif pour Barack Obama, ce n'est pas le fait qu'il était le fils d'un homme noir et d'une femme blanche, mais c'est le fait que sa famille blanche avait approuvé l'union, ainsi que l'enfant qui en était issu. Et cela eut lieu en 1961 ; une époque où les relations sexuelles entre hommes noirs et femmes blanches étaient, dans une grande partie du pays, non seulement illégales, mais encore, susceptibles de danger de mort. Or ce danger ne fait pas partie de l'histoire d'Obama. Les premiers Blancs qu'il ait jamais connus, ceux qui l'ont élevé, étaient d'honnêtes gens tels que peu de Noirs en rencontraient à cette époque.

J'ai demandé à Obama comment il se faisait que ses grands-parents avaient accueilli son père de façon aussi civilisée. « Ce n'était pas Harry Belafonte », plaisanta Obama à propos de son père. « C'était un

Afro-Africain. Et il était comme un frère bleu-noir. Nilotique. Et, c'est sûr, j'en serai toujours reconnaissant à mes grands-parents. Je ne dis pas qu'ils s'en réjouissaient. Je ne dis pas qu'après son départ, ils ne se sont pas regardés en se disant Que Diable ! Mais quels que soient leurs doutes, ils ne m'en ont jamais parlé, cela ne s'est jamais manifesté dans nos relations.

« Comme je le dis dans mon livre, c'était en partie dû au fait que cela se passait dans cet environnement unique qu'est Hawaï, où je pense, c'était plus facile. Je ne sais pas si cela aurait été aussi facile pour eux s'ils avaient vécu à Chicago à cette époque, parce que les frontières n'étaient pas aussi nettes à Hawaï qu'elles l'étaient sur le continent. »

Les relations harmonieuses du jeune Obama avec les membres de sa famille blanche, lui ont donné une vision du monde extérieur fondamentalement différente de celle de la plupart des Noirs des années 1960. Obama m'a dit que son « hypothèse de travail était rarement la discrimination, l'idée que les Blancs ne me traiteraient pas correctement ; qu'ils ne me laisseraient pas de chance ou qu'ils me jugeraient sur une base [autre que] le mérite ». Il poursuivit : « Le genre d'hypothèse de travail » selon laquelle les Blancs le discriminaient ou le traitaient de façon incorrecte « fait moins partie de ma psychologie que de celle de Michelle ».

Dans ce domaine, la première dame est plus représentative de l'Amérique noire que son mari. Traditionnellement, les Afro-Américains habituent leurs enfants à se protéger de l'hostilité présumée des enseignants blancs, des policiers blancs, des supérieurs hiérarchiques blancs ou des collègues blancs. Le besoin de se protéger est le plus souvent renforcé soit directement par des rencontres réelles soit, indirectement par l'observation des énormes différences entre leur expériences propre et celle de ceux qui sont de l'autre côté de la ligne de couleur. Marty Nesbitt, le meilleur ami de longue date du Président qui, comme Obama, eut de bonnes relations avec les Blancs depuis son enfance, me dit que lorsque lui et sa femme sont allés acheter leur première voiture, elle a insisté pour qu'ils s'adressent à un

vendeur noir. « Nous cherchons un vendeur », dit Nesbitt. Et elle de dire : « Non, non, non. Nous attendons le frère ». « Moi, je réponds : Il est avec un client. » Ils étaient occupés à remplir des documents et elle insistait : « Nous allons attendre à côté de lui ». Puis un homme blanc vient vers nous : « Puis-je vous aider ? » « Nan. » En racontant cette histoire, Nesbitt ne cherchait pas à critiquer qui que ce soit. Il voulait démontrer que « la volonté des Afro-américains [de Chicago] de s'entre-aider était puissante. »

Mais la volonté de s'entraider est aussi une défense, résultat de décennies de discrimination. Obama voit la question raciale avec d'autres yeux, me dit Kaye Wilson. « Il est simplement différent de nous », explique-t-elle. « Il a des copains blancs, ce sont vraiment ses copains, et ils l'aiment beaucoup. Je ne pense pas qu'ils l'aiment seulement parce qu'il est président. Ils l'aiment parce qu'ils sont amis depuis Hawaï, ou depuis l'université. »

« Il a cette facilité, tandis que nous, ayant grandi dans l'Amérique raciste, nous avons cette méfiance, genre 'Je vous regarde. Je ne crois pas que vous soyez à cent pour cent de mon côté.' Et je pense que les conditions dans lesquelles il a grandi l'obligeaient à faire confiance [aux Blancs]. Comment pouvez-vous vivre sous le même toit que des gens dont vous pensez qu'ils ne vous aiment pas ? Il avait besoin de ce cadre de référence. Il a besoin de cette façon de voir. S'il ne l'avait pas, ce serait un.... Jesse Jackson, voyez-vous ? Ou un Al Sharpton. Avec une autre façon de voir les choses. »

Cette vision des choses, née d'une relation étroite avec des Blancs, a permis à Obama d'imaginer qu'il pouvait être le premier président noir du pays. « Si j'entre dans une salle où se trouve un groupe de fermiers et de syndicalistes blancs d'âge moyen, je n'arrive pas en me disant : *« Attention, il faut que je leur montre que je suis normal »*, explique Obama. « Au contraire, j'entre avec en tête, des présupposés comme : ces gens-là ressemblent à mes grands-parents. Et je vois le même dessert à la gélatine que servait ma grand-mère, et ils ont les mêmes, vous savez, petits bibelots sur la cheminée. Alors, peut-être

que je les désarme en supposant que tout est okay. »

Ce qu'Obama pouvait offrir à l'Amérique blanche est quelque chose que très peu d'Afro-Américains pouvaient lui offrir : la confiance. La grande majorité d'entre nous se trouve handicapée par la nécessité de nous défendre pour envisager une telle proposition. Mais Obama, grâce au mélange de ses liens ancestraux et à sa distance par rapport au venin de Jim Crow, peut de façon plausible et avec sincérité, faire confiance à la population majoritaire de ce pays. Le fait qu'il soit noir ne s'oppose pas à cette confiance, mais au contraire, la renforce. Obama ne traîne pas les pieds devant le pouvoir des Blancs (voir Herman Cain ^[14] et son numéro de 'shucky ducky'), et ne flatte pas leur ego (O. J. Simpson insiste sur le fait que ses succès ne doivent pas être vus comme les succès d'un Noir, mais comme des succès tout court). Cela aussi est une attitude défensive, et au fond, je pense que les Blancs le savent. Obama tient bon dans ses propres traditions culturelles et dit au pays quelque chose qu'aucun Noir ne peut dire, mais que tout président doit dire : « Je vous crois ».

4 - « Vous devez quand même retourner dans la cité »

Aussitôt après le Columbus Day, j'accompagnai le Président et son impressionnante escorte pour une visite de l'Université agricole et technique d'État de Caroline du Nord, à Greensboro. Quatre jours auparavant, le *Washington Post* avait publié un enregistrement sonore, déjà ancien, de Donald Trump regrettant de n'être pas arrivé à séduire une femme et vantant les vertus de l'agression sexuelle. Le lendemain, Trump déclarait que ce n'était là que des « propos grivois de vestiaire » après un match. Dans l'avion qui nous emmenait en Caroline du Nord, le Président avait l'air abasourdi, il n'en croyait pas ses oreilles. Il se laissa tomber dans un siège de la cabine d'équipage d'Air Force One et dit : « J'ai fréquenté de nombreux vestiaires. Je ne

crois pas avoir jamais entendu rien de pareil. » Il était décontracté et détendu. Un sentiment de prudente inéluctabilité avait envahi l'équipe qui l'accompagnait. Pourquoi pas ? En effet, chaque jour apportait une nouvelle révélation encore plus choquante ou un élément de preuve de l'incapacité de Trump à occuper le fauteuil présidentiel. Il avait perdu près d'un milliard de dollars en une seule année. Il n'avait probablement pas payé d'impôts en dix-huit ans. Il dirigeait une « université » qui lui valait des poursuites judiciaires. Il avait compromis sa propre campagne en lançant, sur Twitter, une croisade contre une ancienne candidate à un concours de beauté. Il avait été dénoncé par la direction de son propre parti, et par quelques Républicains en vue – membres actifs ou non, qui l'avaient désavoué publiquement et menacé de se transformer en geyser. À ce moment-là, l'idée qu'une telle campagne—marquée par le sectarisme, la misogynie, le chaos, et peut-être la corruption—puisse se terminer par une victoire était insensé. C'était ça l'Amérique.

Le Président se rendait en Caroline du Nord pour donner le coup d'envoi de la campagne d'Hillary Clinton, mais il était prévu qu'auparavant, il s'exprime sur My Brother's Keeper (MBK), son initiative en faveur des jeunes issus des milieux défavorisés. Lorsqu'il annonça cette initiative en 2014, le Président ne souhaitait pas lui donner un contenu partisan ; il fit remarquer « qu'il ne s'agissait pas d'un nouveau programme gouvernemental de grande ampleur », mais plutôt d'un partenariat entre le gouvernement, des organisations à but non lucratif et des entreprises, visant à épauler les jeunes gens de couleur « en difficulté ». MBK est une sorte de réseau englobant le gouvernement fédéral, les États et les autorités locales qui interviennent peut-être déjà dans la vie de ces jeunes. C'est un programme typique de la manière de procéder d'Obama : – de portée mesurée avec des impacts mesurables.

« Ce projet s'inspire directement de sa propre vie », m'a dit récemment Broderick Johnson, le secrétaire de cabinet et collaborateur du Président, qui dirige MBK. « Je l'ai entendu dire : 'Je ne veux pas que nous organisions une série de forums sur la question raciale' ». Il

avertit les gens : « Oui, on peut en parler. Mais concrètement, comment passer à l'action ? » Cet après-midi-là, en Caroline du Nord, Obama s'est assis avec un groupe de jeunes dont la vie avait changé grâce à MBK. Ils racontèrent leur ancienne vie dans la rue, leur choix de l'argent facile au lieu de poursuivre des études, leurs foyers détruits ; et comment, grâce aux mentorat et programmes d'accès à l'emploi mis en place par MBK, ils avaient pu reprendre leurs études ou trouver un travail. Obama les écouta tous très attentivement et sérieusement, puis leur dit : « Il suffit de pas grand-chose, il suffit que quelqu'un pose la main sur vous et vous dise, 'Hé mec, toi aussi tu comptes'. »

Lorsqu'il a demandé aux jeunes gens s'ils avaient un message qu'il pourrait rapporter aux responsables politiques à Washington D.C., l'un d'eux lui fit savoir qu'ils avaient beau faire un maximum d'efforts individuellement, ils devaient toujours retourner dans les mêmes quartiers défavorisés qui avaient été à l'origine de leurs difficultés. « C'est l'environnement », dit le jeune homme. « Vous pouvez faire ce que vous voulez, il vous faudra toujours retourner dans la cité. »

Il avait raison. Les ghettos d'Amérique sont le résultat direct de décennies de décisions de politiques publiques : la démarcation de la propriété immobilière par le zonage, les pouvoirs élargis accordés aux procureurs, l'augmentation des fonds alloués au système pénitentiaire. Tout cela est fait sur le dos de gens qui continuent à subir les contrecoups de l'héritage de 250 ans d'esclavage. Les résultats de cet investissement négatif sont clairs : les Afro-Américains sont classés au plus bas de l'échelle sociale, quel que soit le critère socio-économique choisi.

La stratégie d'Obama pour réduire l'abîme entre Amérique noire et l'Amérique blanche, comme celle de nombreux responsables politiques progressistes aujourd'hui, procède d'une politique conçue pour toute l'Amérique. Les Noirs en bénéficient de manière disproportionnée, parce que leurs besoins sont immenses. L'Affordable Care Act (ACA, l'Obamacare), qui a réduit d'au moins un tiers la proportion des Noirs

privés de sécurité sociale, a été l'exemple le plus significatif de la politique d'Obama. Les Afro-Américains n'en ont pas encore pleinement bénéficié, parce que plusieurs États du Sud ont refusé d'appliquer le Medicaid. Mais lorsque le Président et moi nous sommes rencontrés, les défenseurs de l'ACA espéraient bien que la pression exercée sur le budget des États les contraindrait à l'appliquer, et il existait des preuves allant dans ce sens : la Louisiane avait appliqué le Medicaid au début de 2016, et ses défenseurs se préparaient pour les batailles à mener en Géorgie et en Virginie.

Obama avait aussi insisté sur le besoin d'un département de la Justice puissant s'engageant fortement dans la non-discrimination. Lorsqu'Obama s'était installé à la Maison Blanche en 2009, la Division des Droits civiques du Département de la Justice « était complètement désorganisée », m'a dit récemment l'ancien procureur général, Eric Holder. « Cela faisait douze ans que j'étais là. J'ai commencé en 1976, et j'ai donc servi sous les Administrations Républicaine comme Démocrate. Ce que l'administration [George W.] Bush, ce que le Département de la Justice sous Bush avait fait, différait de tout ce qui avait été fait auparavant en termes de recrutements politiques. Les fonctionnaires de carrière placés sous les ordres de responsables politiques dit Holder, n'étaient même pas invités aux réunions dans lesquelles les décisions clés pour le recrutement et pour la stratégie étaient adoptées par la Division des Droits civiques : 'La division des Droits civiques s'est remise au travail. Le Président m'a octroyé des fonds supplémentaires pour recruter du personnel.'

Selon la presse politique, Obama étant obligé de nuancer son discours sur les questions raciales, Holder était de fait la véritable conscience—noire de l'Administration. Holder est certainement bien plus incisif et cela inquiétait certains membres du personnel de la Maison Blanche. Au début du premier mandat d'Obama, Holder fit un discours sur les questions raciales dans lequel il affirmait qu'à cet égard, les États-Unis avaient été « un pays de lâches ». Mais placer ces deux hommes dans des positions antagoniques, serait faire abstraction d'un fait important : Holder avait été nommé par le Président, et il n'allait pas

au-delà de ce que le Président l'autorisait à faire. J'ai demandé à Holder s'il avait mis un bémol à sa rhétorique après ce discours controversé. « Pas du tout », dit-il. À propos de sa relation avec le Président, Holder dit : « Nous étions aussi en quelque sorte différents, voyez-vous ? Lui, c'est le type Zen. Moi j'ai plutôt le sang chaud des gens de la Caraïbe. Je pense que nous avons formé une bonne équipe. Je n'ai jamais rien fait ou dit quoi que ce soit qui l'aurait empêché de dire : 'Je le soutiens à 100 %' ».

« Quant à la formule 'pays des lâches', le Président aurait peut-être choisi une autre formulation. Probablement. Mais nous partageons la même vision du monde, vous savez. Et lorsque j'entends des gens dire 'Vous êtes plus noir que lui', ou quelque chose dans ce genre, je me dis : 'Mais qu'est-ce qu'ils racontent ? »

Pendant la plus grande partie de sa présidence, les discours d'Obama sur les questions raciales comportaient traditionnellement un passage insistant auprès des Noirs pour qu'ils éteignent la télévision, arrêtent la malbouffe, cessent de désigner les Blancs comme responsables de leurs problèmes. Obama faisait ce discours à tout auditoire noir, quel que soit le contexte. Ainsi cela paraissait bizarre de l'entendre s'adresser à des jeunes gens qui venaient de finir leurs études au Morehouse l'une des universités noires les plus prestigieuses du pays – en leur disant d'arrêter de se chercher des « excuses » et d'en vouloir aux Blancs.

Cet aspect de la stratégie d'Obama est le plus dérangeant et le moins bien élaboré. Ma propre histoire contredit la rhétorique d'Obama. Je suis le produit de parents noirs qui m'ont encouragé à lire, d'enseignants noirs qui pensaient que mon attitude à l'égard du travail n'était pas à la hauteur de mes capacités, de professeurs d'université qui m'ont appris la rigueur intellectuelle. Et ils l'ont fait dans un monde qui quotidiennement insultait leur humanité. Ce n'était pas que les Noirs fainéants et bons à rien dont Obama parlait dans ses discours n'existaient pas. J'avais aussi vu des gens de ce type. Mais j'en avais aussi vu parmi les Blancs. Si les hommes noirs étaient surreprésentés

chez les trafiquants de drogue et les pères absents, c'était directement lié au fait que les Noirs sont sous-représentés parmi les Bernie Madoff et les Kenneth Lay de ce monde. C'est le pouvoir qui compte, et ce qui caractérise la différence entre l'Amérique blanche et l'Amérique noire, ce n'est pas une différence d'éthique à l'égard du travail, mais un système conçu pour placer les uns dans une situation supérieure à celle des autres.

La trace de ce système est visible à tous les niveaux de la société américaine, quels que soient les choix individuels. Par exemple, le taux de chômage parmi les diplômés noirs (4,1 %) est presque le même que celui des diplômés blancs de l'école secondaire (4,6 %). Mais le diplôme universitaire est généralement obtenu à un prix plus élevé pour les Noirs que pour les Blancs. Selon une recherche effectuée par la Brookings Institution, quatre ans après avoir fini leurs études, les Afro-Américains ont généralement une dette étudiante plus élevée que les Blancs (53 000 dollars, contre 28 000 dollars) et ils ont un taux de défaut de remboursement trois fois supérieur (7,6 % contre 2,4 %). C'est le résultat de l'énorme fossé entre les riches et les pauvres des deux communautés, et c'est ce qui perpétue ce fossé. Les ménages blancs ont en moyenne un patrimoine sept fois supérieur à celui des ménages noirs – une différence si grande que la comparaison entre la « classe moyenne noire » et la « classe moyenne blanche » n'a pas de sens ; elles ne sont tout simplement pas comparables. Selon Patrick Sharkey, sociologue à l'Université de New York, qui étudie la mobilité économique, les familles noires dont le revenu annuel est de 100 000 dollars ou plus, vivent dans des quartiers plus défavorisés que les familles blanches dont le revenu annuel est inférieur à 30 000 dollars. Cet écart n'apparaît pas par magie ; il résulte de la volonté du gouvernement pendant des décennies de créer une pigmentocratie, qui se perpétue sans intervention explicite.

Il est de notoriété publique qu'Obama s'était formellement opposé aux réparations. Mais à présent, à la fin de son mandat, il semblait plus ouvert à cette idée ; du moins en théorie, si ce n'est en pratique.

« Théoriquement, vous pouvez évidemment développer un argument de poids selon lequel des siècles d'esclavage, Jim Crow, et la discrimination sont la cause première de tous ces écarts », dit Obama, en se référant à l'abîme qui sépare l'Amérique noire de l'Amérique blanche en matière de niveaux d'éducation, de richesse et d'emploi. « Vous pouvez argumenter que cela a causé des torts à l'ensemble de la communauté noire, et aux familles noires en particulier, et que pour réduire cet écart, une société a l'obligation morale de procéder à des investissements importants et audacieux, même si cela ne prend pas la forme de chèques de réparations individuelles, mais celle d'un Plan Marshall ».

Pour Obama, les problèmes politiques que soulève la mise en œuvre effective des réparations, sont multiples. « Si vous prenez des pays comme l'Afrique du Sud, où vous avez une majorité noire, des efforts ont été faits pour l'aider au moyen de mesures fiscales, mais cela n'a pas pris la forme d'un programme de réparations. Il y a le cas de l'Inde, qui a essayé d'aider les intouchables, avec des programmes de discrimination positive, mais cela n'a pas fondamentalement changé la structure de la société. Donc, on peut conclure qu'il est difficile de trouver un modèle dans lequel vous pouvez administrer et soutenir en pratique un programme politique pour ce type d'action.

Obama a ajouté qu'il serait préférable, et plus réaliste de mobiliser le pays autour d'un solide programme libéral qui permette, sur la base des énormes progrès déjà réalisés, que la non-discrimination soit acceptée par les Américains blancs comme postulat de départ. Mais les progrès accomplis en matière de non-discrimination ne sont pas visibles du jour au lendemain. Ils sont conquis par des gens prêts à défendre un argument impopulaire et vivre en marge de l'opinion publique. Je lui ai demandé s'il ne convenait pas, en dépit des obstacles pratiques, de défendre l'idée que l'État a une responsabilité collective, non seulement pour ses réalisations, mais aussi pour ses erreurs.

« Je veux que mes enfants, je veux que Malia et Sasha, comprennent

qu'elles ont des responsabilités au-delà de ce qu'elles ont elles-mêmes fait », dit Obama. « Qu'elles se sentent responsables vis-à-vis d'une communauté plus large et de l'ensemble de la nation, qu'elles fassent preuve d'une sensibilité et d'une conscience particulière à l'égard de ceux qui ont été opprimés dans le passé, et qui le sont encore aujourd'hui. C'est cette sagesse que je veux transmettre à mes enfants... Mais je dois dire que c'est un haut niveau de conscience qu'il faut chercher à obtenir de la part d'une majorité de la société. Et c'est peut-être quelque chose que les futures générations seront plus à même de réaliser ; mais je suis persuadé que dans un proche avenir, le recours à l'argument de la non-discrimination et à la formule 'Prenons dès maintenant les bonnes décisions pour ces enfants' en leur offrant les meilleures possibilités, sera plus convaincant. »

L'optimisme d'Obama est sans faille quant à l'empathie et aux capacités du peuple américain. Sa fonction l'exige. « À un certain niveau, les gens veulent sentir que la personne qui les guide voit en eux ce qu'ils ont de meilleur », me dit-il. Mais j'ai trouvé intéressant que son optimisme ne va pas jusqu'à penser que les Américains en général sont capables d'atteindre le niveau de sagesse qu'il estime nécessaire pour lui et ses enfants, par exemple, dans le cas des réparations. Obama affirme qu'il dit toujours à ses collaborateurs que « mieux, c'est bien ». L'idée qu'un président cherche à imprimer des changements dans les limites du consensus est juste et compréhensible. Mais Obama est quasi constitutionnellement sceptique à l'égard de ceux qui veulent obtenir des changements en dehors du consensus.

Au début de 2016, Obama invita un groupe de leaders Afro-Américains à la Maison Blanche. Lorsque quelques activistes affiliés à Black Lives Matter^[15] refusèrent d'y participer, Obama les interpella dans ses discours. « Vous ne pouvez pas refuser de me rencontrer parce que cela pourrait compromettre la pureté de vos positions », dit-il. « L'intérêt des mouvements sociaux et de l'activité militante est de vous avoir autour de la table, dans cette salle, et de commencer à essayer de voir comment le problème peut être résolu. Vous avez

ensuite la responsabilité de préparer un programme d'action qui soit réaliste, qui puisse institutionnaliser les changements que vous visez et d'associer la partie adverse à la discussion ».

Opal Tometi, un Américain d'origine nigériane, travailleur social, cofondateur de Black Lives Matter, m'expliqua que le groupe a une structure plus diffuse que la plupart des organisations de défense des droits civiques. L'une des raisons est qu'ils cherchent à éviter le culte de la personnalité qui dans le passé a été un véritable fléau dans les organisations noires. Aussi, les fondateurs du mouvement ont-ils demandé à leurs représentants à Chicago, la ville du Président, s'ils devaient rencontrer Obama. « Je pense qu'ils ont perçu – tout comme beaucoup de nos membres, – qu'ils ne pourraient pas avoir la discussion en profondeur qu'ils souhaitent avoir », me dit Tometi. « Et s'il n'y avait pas de place pour une discussion franche, s'il s'agissait seulement d'un échange superficiel, cela desservirait plutôt le mouvement. »

Tometi fit remarquer que d'autres militants alliés à Black Lives Matter avaient l'intention de participer à la réunion ; et que donc leur point de vue serait représenté. Néanmoins, Black Lives Matter se conçoit comme un mouvement engagé dans une action contre le traitement réservé aux Noirs par l'État américain, et en conséquence Tometi et de nombreux autres dirigeants du mouvement craignaient d'être utilisés pour une « opération de communication » qui n'aurait profité qu'à l'institution qu'ils dénonçaient. C'est pourquoi ils ont opté pour ne pas se rendre à l'invitation.

Lorsque j'ai demandé à Obama ce qu'il en pensait, il oscilla entre une attitude compréhensive à l'égard de l'origine de ces militants et un sentiment d'humiliation face à leur refus. « Je pense que lorsque je me suis senti frustré au cours de ma présidence, cela n'a jamais été parce que des activistes exerçaient sur moi une trop forte pression pour que j'accepte la justesse de la cause qu'il défendaient », dit-il. « Je pense que ce qui m'a parfois déçu, c'est que l'on pense que le Président peut faire tout ce qu'il veut, qu'il suffit qu'il le décide pour le faire. Ce

manque de compréhension de la part d'activistes concernant les contraintes de notre système politique et la manière dont elles s'appliquent à ma fonction, me fait parfois marmonner dans ma barbe. Je l'ai très rarement laissé voir en public. Habituellement je me contente de sourire. »

Il se mit à rire, puis poursuivit : « Si je dis cela c'est parce que ce sont là des occasions où l'on se sent un peu vexé. On a envie de dire à ces gens, '[Est-ce que] vous ne pensez pas que si je pouvais le faire, je l'aurais fait ? Croyez-vous que le seul problème soit mon insuffisante attention au sort des pauvres, ou des homosexuels ?' ».

J'ai demandé à Obama s'il pensait que la méfiance des contestataires à l'égard du pouvoir pourrait finalement être salutaire. « Oui », dit-il. « Raison pour laquelle je ne suis pas trop fâché. Je pense qu'il y a un avantage à faire pression sur le pouvoir jusqu'à ce qu'on perçoive l'aspect positif. Je comprends cela. Et je pense que c'est important. Franchement, parfois c'est utile pour les activistes eux-mêmes d'être en dehors du jeu du pouvoir, car ainsi ils peuvent réfléchir et ne pas se laisser aller à la complaisance, même si, finalement on juge qu'une partie de leurs critiques n'est pas fondée.

Obama lui-même a été un activiste et un animateur communautaire, quoique pendant seulement deux ans, mais il n'a pas un tempérament d'agitateur. C'est un homme de consensus qui pense que le consensus permet en définitive d'arriver au but. Il comprend la puissance émotionnelle de la contestation, le besoin de s'affirmer face à l'autorité ; mais ce type d'approche ne lui vient pas naturellement. Pour ce qui est des réparations, il dit : « Parfois je me demande dans quelle mesure ces débats ont quelque chose à voir avec le désir – légitime – que cette histoire soit reconnue. Parce que la reconnaissance donne lieu à une force psychique ; ce que ne peut pas produire un programme universel. L'Affordable Care Act, une extension des Pell Grants^[16] ou une extension des crédits d'impôts sur le revenu ne peuvent pas produire cette force psychique. Ce type de programmes, bien qu'efficaces, et profitant de façon plus importante

aux Noirs, « ne s'adresse ni à la blessure, ni au sentiment d'injustice. Il ne s'adresse pas au manque de confiance en soi ressenti quand on [les Africains-Américains] se trouve aujourd'hui à la dernière place, ce qui peut vous amener à vous demander s'il n'y a pas quelque chose qui ne va pas chez vous ; à moins que vous ne soyez capable d'étudier l'histoire et de vous dire : « C'est formidable que nous ayons pu en arriver là, vu tout ce que nous avons enduré »

« C'est pour cela qu'en partie, je pense que les discussions que j'ai eues parfois avec des gens plus intéressés par des types de programmes spécifiquement centrés sur la question raciale, sont moins des discussions sur ce qui peut être obtenu d'un point de vue pratique que parfois peut-être des discussions sur 'Nous voulons que la société voie ce qui est arrivé, qu'elle l'intègre et qu'elle apporte des réponses visibles'. Or, je la comprends très bien. Mais mon espoir serait qu'en avançant dans le monde d'aujourd'hui, nous soyons capables d'arriver à cette paix psychologique et émotionnelle, à travers la vision concrète d'une meilleure réussite de nos enfants, qui auraient davantage de raisons d'espérer et davantage d'opportunités. »

Obama voyait – du moins à ce moment-là, avant l'élection de Donald Trump – quelle voie mènerait directement à ce monde. « Imaginez-vous juste ceci, à titre expérimental », dit-il. « Imaginez qu'il existe une authentique éducation préscolaire de haut niveau chaque enfant, et que soudain chaque enfant noir en Amérique – mais aussi pour chaque enfant blanc ou latino pauvre, mais pensez seulement à chaque enfant noir d'Amérique – puisse recevoir une éducation vraiment bonne. Imaginons qu'ils sortent de l'école secondaire dans les mêmes proportions que les Blancs, qu'ils aillent à l'université dans les mêmes proportions que les Blancs, qu'ils puissent se payer l'université dans les mêmes proportions que les Blancs, parce que le gouvernement aurait des programmes universels qui n'empêcheraient pas de poursuivre sa scolarité au seul motif que vos parents n'auraient pas suffisamment d'argent.

« Admettons qu'à présent, ils soient tous diplômés. Supposons

également que le département de la Justice et les tribunaux assurent, comme je l'ai dit dans un discours, que quand Jamal envoie son CV, il soit traité de la même manière que Johnny lorsqu'il envoie le sien. Bon, est-ce que cela veut dire que nous aurons tout à coup, autant de PDG, de milliardaires, etc., que dans la communauté blanche ? Dans dix ans ? Probablement pas, peut-être même pas dans vingt ans.

« Mais je vous garantis que nous connaissons la prospérité et la réussite. Nous n'aurions pas un nombre aussi considérable de jeunes Afro-Américains en prison. Il se formerait davantage de (vraies) familles puisque les jeunes filles diplômées de l'université rencontreraient des garçons qui seraient diplômés comme elles, ce qui signifie qu'en retour, la prochaine génération d'enfants grandirait dans de meilleures conditions. Et vous obtiendriez immédiatement toute une génération qui serait en mesure d'utiliser l'incroyable créativité que nous expérimentons dans la musique et dans le sport, et franchement, même dans les rues. Cette créativité sera canalisée dans le montage de toutes sortes d'entreprises. Dans ces conditions, j'ai de bonnes raisons d'être optimiste.

Cette projection ne tient pas la route. Les programmes que soutiendrait Obama favoriseraient aussi l'Amérique blanche et, en l'absence d'engagement spécifique pour l'égalité, il n'y a aucune garantie que ces programmes viennent à bout de la discrimination. La solution d'Obama repose sur une bonne volonté que son histoire personnelle lui fait attribuer à la majorité du pays. Ma propre histoire me dit quelque chose de différent. Le grand nombre d'hommes noirs en prison, par exemple, n'est pas le simple résultat d'une mauvaise politique, mais découle du fait qu'ils ne sont pas considérés comme des êtres humains.

Au moment où j'avais cette conversation avec le président Obama, il me semblait que les objectifs qu'il fixait demanderaient des générations avant d'être atteints. Maintenant que le président élu, Donald Trump, se prépare à assumer ses fonctions, il me semble qu'il en faudra encore beaucoup plus. Les réalisations d'Obama ont été

réelles : le versement d'un milliard de dollars pour les fermiers noirs, un Département de la Justice qui a mis en lumière le pillage auquel se livrait la municipalité de Ferguson, l'augmentation des Pell Grants (et leur disponibilité pour certains détenus) ainsi que la réduction de la disparité crack/cocaïne dans les directives relatives aux condamnations, pour n'en citer que quelques-unes. Obama a aussi été le premier président en fonction à visiter une prison fédérale. On sentait qu'il avait jeté les bases sur lesquelles il serait possible de construire une politique progressiste. On est tenté de dire que ces bases sont aujourd'hui en danger. En vérité, elles ont toujours été fragiles.

5 - « Ils ont chevauché un tigre »

La plus grande erreur de pronostic d'Obama procède de la même origine que sa plus grande intuition politique. Seul Obama, un homme noir qui a émergé du meilleur de l'Amérique blanche, et qui pouvait ainsi lui faire sincèrement confiance, pouvait être aussi convaincu de rassembler largement autour de lui au niveau national. Mais seul un homme noir avec son histoire pouvait sous-estimer la volonté de ses adversaires de le détruire. En un sens, une présidence comme celle d'Obama ne pouvait réussir dans le cadre institutionnel habituel. Obama avait besoin de partenaires au Congrès qui placeraient le fonctionnement du gouvernement au-dessus des partis. Mais il a eu du mal à s'assurer des appuis même parmi ses alliés. Ben Nelson, le sénateur Démocrate du Nebraska, qu'Obama avait contribué à faire élire, s'est révélé un obstacle lors de la réforme du système de santé. Joe Lieberman, qu'Obama avait sauvé de la vengeance des sénateurs Démocrates après qu'il avait fait campagne pour John McCain, le rival Républicain d'Obama en 2008, s'est, lui aussi, opposé à l'Obamacare. Parmi les sénateurs Républicains qui semblaient prêts à soutenir le programme d'Obama – Chuck Grassley, Susan Collins, Richard Lugar, Olympia Snowe – plusieurs lui ont finalement refusé leur appui.

L'obstruction était fondée sur des calculs politiques étroits. « Si les Républicains ne coopéraient pas », m'expliqua Obama, « et qu'il n'y avait pas de collaboration possible entre les partis et un gouvernement fédéral qui fonctionne, alors c'est le parti au pouvoir qui en paierait le prix et ses adversaires pourraient récupérer le Sénat et/ou la Chambre des représentants. Ce n'était pas un calcul politique erroné. »

Obama ne sait pas vraiment à quel point le racisme individuel a joué un rôle dans ces calculs. « Je me souviens que Bill Clinton a été menacé de destitution, et Hillary Clinton accusée du meurtre de Vince Foster », dit-il. « Si vous leur demandiez leur avis, je suis sûr qu'ils répondraient, 'Non, ce qui vous arrive n'est pas dû au fait que vous êtes noir ; c'est parce que vous êtes Démocrate'. »

Mais l'animosité personnelle n'est que l'une des manifestations du racisme. Apparemment, c'est sur le plan des intérêts que s'exprime l'hostilité la plus profonde. Le dernier Congrès élu sous la présidence d'Obama « était fier d'avoir 138 membres des États de l'ancienne Confédération. Parmi les 101 Républicains de ce groupe, 96 étaient Blancs, et il y avait un seul Noir. Parmi les 37 Démocrates, il y avait 18 Noirs et 15 Blancs. Il n'y avait pas un seul représentant blanc Démocrate originaire du Vieux Sud au Congrès. Selon les sondages effectués à la sortie des bureaux de vote au Mississippi en 2008, 96 % des électeurs qui se déclaraient Républicains, étaient blancs. Le Parti républicain n'est pas seulement le parti des Blancs, il est aussi le parti favori des Blancs qui défendent les privilèges historiques de la blancheur. Les chercheurs Josh Pasek, Jon A. Krosnick, et Trevor Thompson ont constaté qu'en 2012, 32 % des Démocrates avaient des opinions hostiles aux Noirs, contre 79 % pour les Républicains. Ces attitudes pouvaient même se répercuter sur des hommes politiques Démocrates blancs, parce qu'ils sont vus comme les représentants du parti des Noirs. Lorsqu'il étudie l'élection de 2016, le politologue Philip Klinkner arrive à la conclusion que la question la plus discriminante pour prévoir si un électeur va voter pour Hillary Clinton ou pour Donald Trump, c'était : « Est-ce que Barack Obama est musulman » ?

Au cours de nos conversations, Obama me dit qu'il était persuadé que les partisans non racistes des droits des États dans le GOP étaient légion. Et pourtant il reconnaissait que les choses n'étaient pas si simples. « Une connaissance rudimentaire de l'histoire de l'Amérique nous apprend que les relations entre le gouvernement fédéral et les États se combinaient étroitement avec les attitudes prises à l'égard de l'esclavage, de Jim Crow, et des programmes de lutte contre la pauvreté et ses bénéficiaires », dit-il.

« Aussi, je fais très attention de ne pas faire de la question raciale la seule cause de toute résistance au changement ou de toute forme d'opposition. Mais je crois vraiment que si quelqu'un ne considère pas comme un problème le fait que son père travaille pour le gouvernement fédéral, s'il n'a pas d'objection à ce que la Tennessee Valley Authority approvisionne en électricité certaines parties du pays, ni que soit construit un réseau d'autoroutes inter-États, s'il n'a pas non plus d'opposition à l'égard de la GI Bill ^[17], qu'il n'est pas hostile à ce que la [Federal Housing Administration] subventionne la construction de logements et d'infrastructures dans les banlieues, toutes choses favorables à la création de richesse et au développement d'une classe moyenne ; mais si, soudainement, des Africains-Américains ou des Latinos veulent utiliser ces mêmes mécanismes pour accéder à la classe moyenne, et que cela déchaîne de la part de cette personne une violente opposition à leur égard – alors je pense cette personne doit au minimum se poser la question de la cohérence de son opinion. »

Le racisme s'est manifesté à l'occasion des campagnes d'Obama aux primaires et à l'élection générale de 2008. Des photos de lui en costume traditionnel somalien circulaient. Rush Limbaugh le surnomma « Barack le Nègre Magique ». Roger Stone, qui allait devenir plus tard conseiller de campagne de Trump, prétendait que sur un enregistrement, on pouvait entendre Michelle Obama crier « Whitey ». On affirmait que la future première dame avait écrit une thèse raciste lorsqu'elle étudiait à Princeton. Un cinquième des électeurs des primaires démocrates en Virginie-Occidentale en 2008 admettait ouvertement que la question raciale avait influencé leur

vote. Hillary Clinton obtint une majorité écrasante (67 % contre 26 %) lors des Primaires.

Après le succès remporté par Obama aux élections présidentielles au mépris de ces poussées de racisme, les consultations du site Web suprémaciste blanc *Stormfront*, furent multipliées par six. En août, juste avant la Convention nationale Démocrate qui précéda l'élection, le FBI découvrit une tentative d'assassinat tramée par des suprémacistes blancs à Denver. Des publications de la presse conservatrice traditionnelle laissèrent courir le bruit que les mémoires d'Obama étaient trop « stylisées et subtiles » pour avoir été écrits par ce candidat, et suggérèrent qu'ils avaient été probablement écrits par un prête plume, le radical blanc, et ancien membre de Weatherman^[18], Bill Ayers. Un club de femmes républicaines de Californie distribuait des « dollars Obama » avec des dessins de tranches de pastèque, de travers de porc et de poulet frit. À la Convention des Values Voter^[19] cette année-là, les délégués vendaient des « gaufres Obama », un assortiment de gaufres dont la boîte était revêtue sur une face, d'une caricature du candidat avec des yeux protubérants. Une imitation de paroles de hip-hop figuraient sur le côté de la boîte (« Gafres Barry Bling Bling ») et sur le dessus de la boîte, la même caricature était reproduite avec un turban sur la tête, et la légende : « Tournez la boîte vers la Mecque pour des gaufres plus savoureuses ». La chose avait été dénoncée par le sponsor de la Convention, le Family Research Council. Mais on n'en aurait voulu à personne d'accueillir cette dénonciation par des fourires ; en effet, le président du Family Research Council, Tony Perkins, s'était jadis adressé au suprémaciste blanc Council of Conservative Citizens avec un drapeau confédéré déployé derrière lui. En 2015, Perkins avait jugé le débat sur le certificat de naissance d'Obama « légitime » et déclaré qu'il était raisonnable de conclure qu'Obama était en fait, musulman.

À cette époque, le débat sur la nationalité d'Obama – orchestré par un magnat de l'immobilier et star de la télé-réalité nommé Donald Trump – avait dépassé la base du Parti républicain. En 2015, un sondage indiquait que 54 % des électeurs du GOP pensaient qu'Obama était

musulman. Seulement 29 % pensaient qu'il était né en Amérique.

Et pourtant, en 2008, Obama fut élu. Ses partisans exultaient, comme Jay-Z le commémora à l'occasion :

My President is black, in fact he's half-white/Mon président est noir,
en fait il est à moitié blanc,

So even in a racist mind, he's half-right/Alors même pour un raciste, il
est à moitié bien.

Pas tout à fait. Un mois après l'arrivée d'Obama à la Maison Blanche, une personnalité du CNBC (Consumer News and Business Chanel), Rick Santelli, débarqua dans la salle des marchés du Chicago Mercantile Exchange et critiqua violemment les efforts du Président pour aider les propriétaires menacés par la crise des subprimes. « Combien parmi vous veulent payer l'hypothèque d'un voisin qui ne peut pas payer ses factures mais qui possède plus d'une salle de bains ? », demanda Santelli à l'assemblée de traders. Il affirma qu'Obama devait « récompenser ceux qui transportaient l'eau », et non ceux qui « la buvaient », et dénonça ceux qui étaient menacés de saisies, en les traitant de losers. Le racisme était implicite dans la harangue de Santelli, car la crise des subprimes et les crédits prédateurs avait dévasté les communautés noires et accentué l'écart entre riches et pauvres. Le racisme de Santelli atteignit un point culminant avec un appel adressé au « Tea Party » pour qu'il résiste à la présidence d'Obama. En fait, les idéologues de l'aile droite avaient programmé cette résistance depuis des décennies. Ils allaient répondre à l'appel de Santelli avec empressement.

Présenté comme l'un des pionniers du Tea Party, l'intellectuel Ron Paul a été, à deux reprises, un candidat hétérodoxe à l'investiture Républicaine à la présidence. Il s'est opposé à la guerre en Irak et a été un défenseur des libertés individuelles. Sur d'autres sujets, Paul avait une position plus traditionnelle. Dans les années 1990, il publia une série de lettres d'informations racistes où New York était dénommée « Welfaria » ; et le Martin Luther King Day, « le Jour de la haine des Whitey » ; il affirmait que 95 % des hommes noirs à Washington D.C.

étaient soit « à moitié soit totalement criminels ». Les partisans de Paul prétendaient qu'il n'avait rien à voir avec ces lettres d'information, même si pratiquement toutes étaient publiées sous son nom (« The Ron Paul Survival Report », « Ron Paul Political Report », « Dr Ron Pol's Freedom Report » et rédigées dans son style. De toute façon, les idées exprimées dans ces lettres d'information furent reprises par ses partisans. Pendant le premier mandat d'Obama, les activistes du Tea Party exprimèrent leurs revendications dans des termes racistes. Des activistes brandissaient des pancartes annonçant qu'Obama voulait mettre en œuvre un « esclavage blanc », agitaient le drapeau confédéré, décrivaient Obama comme un sorcier, et le sommaient de retourner au Kenya. Les partisans du Tea Party écrivirent des lettres « satiriques » signées « Nous, les Gens de couleur » et alimentaient la polémique au sujet de la nationalité d'Obama. Une des sympathisantes les plus connues du Tea Party, l'animatrice de radio Laura Ingraham, écrivit dans un tract que Michelle Obama se gavait de travers de porc, alors que Glenn Beck déclarait que le président était un « raciste » animé d'une « haine des Blancs profondément ancrée ». La grande figure du Tea Party, Andrew Breitbart, orchestra une campagne diffamatoire contre Shirley Sherrod, la directrice du développement rural de Georgie au Département de l'Agriculture, en publiant des vidéos truquées la faisant apparaître comme une instigatrice du racisme anti-blanc, ce qui entraîna son licenciement. (Avec une lâcheté rare, l'administration Obama céda face à ce complot.)

Les rares fois où Obama s'est risqué à faire des commentaires attaquant le racisme, cela a déclenché des tempêtes menaçant son programme de gouvernement. Lorsque, en juillet 2009, le Président critiqua la manière dont l'éminent professeur de Harvard, Henry Louis Gates, avait été arrêté au moment où il essayait de rentrer chez lui, en disant que le policier « avait agi de façon stupide », un tiers de Blancs déclara qu'après une telle remarque, ils se sentaient moins favorables au Président, et près des deux-tiers affirmèrent qu'Obama « avait agi de façon stupide », en faisant ce commentaire. Echaudé, Obama prit alors la décision de s'assurer que ses déclarations publiques sur les

questions raciales ne seraient pas de simples annonces, mais qu'elles seraient conçues pour avoir un effet tangible. C'était judicieux, mais il y eut encore des invectives. En 2009, lorsqu'Obama présenta lors d'une séance du Congrès son projet de réforme du système de santé, Joe Wilson, un représentant républicain de la Caroline du Sud, l'interrompit en criant « Vous mentez ! », faisant fi de la préséance et de la bienséance. Un représentant du Missouri compara Obama à un singe. Un membre officiel du GOP de Californie renchérit et envoya à ses amis, une image d'Obama en chimpanzé, avec en légende : « Vous comprenez maintenant pourquoi [il n'y a pas] de certificat de naissance ! » L'ex-candidate à la vice-présidence, Sarah Palin qualifia la politique étrangère du Président de « baratin ». Newt Gringrich lui donna le sobriquet de « président des coupons alimentaires ». Les propos malveillants à l'égard d'Obama étaient concomitants avec des attaques réelles adressées à sa base électorale. En 2011 et 2012, dix-neuf États promulguèrent des lois restrictives qui rendaient difficile l'exercice du droit de vote par les Afro-Américains.

Malgré cela, en 2012 comme en 2008, Obama remporta l'élection. Avant l'élection, Obama, en incorrigible optimiste, avait affirmé que des Républicains intransigeants prendraient la décision de travailler avec lui pour faire avancer le pays. Mais on ne vit pas pointer la moindre tentative de collaboration. En revanche, le travail législatif fut enrayé et les thèmes habituels refirent surface. Un membre du GOP de l'Idaho publia sur Facebook la photo d'un piège destiné à Obama avec, pour appât, une tranche de pastèque avec la légende : « Dernière nouvelle : les services secrets ont découvert un complot pour kidnapper le Président. Nous vous informerons de la suite... ». En 2014, des conservateurs se réunirent pour soutenir la manifestation armée de Cliven Bundy, un fermier qui refusait de payer les droits de pâture que l'État lui réclamait. Lorsque les journalistes se rendirent dans le ranch de Bundy dans le Nevada, celui-ci leur exposa ses opinions sur « le Nègre ». « Ils font avorter leurs filles et mettent leurs jeunes en prison, parce qu'ils n'ont jamais appris à cueillir du coton », expliqua-t-il. « Et je me suis souvent demandé s'il n'aurait pas mieux valu qu'ils restent esclaves, avec une vie de famille et à faire quelque

chose d'utile. Est-ce qu'ils sont mieux lotis quand ils sont des esclaves, récoltant le coton, avec une vie de famille, et en faisant des choses utiles ou avec des subventions du gouvernement ? Ils n'ont pas obtenu plus de liberté. Ils sont moins libres.

Cette même année, à la suite de la mort de Michael Brown ^[20], le département de la Justice ouvrit une enquête dans les services de la police de Ferguson, Missouri. L'enquête conclut que la ville, à coup de profilage racial, d'amendes arbitraires et de harcèlement gratuit, avait utilisé la police pour piller la population au profit de la municipalité. Le pillage était entériné par l'état d'esprit raciste qui sévissait, grâce à l'envoi d'emails internes à la police. Le président des États-Unis, qui durant la première année de son mandat, avait reçu trois fois plus des menaces de mort qu'aucun de ses prédécesseurs, était une cible privilégiée.

Beaucoup d'encre a coulé pour tenter d'expliquer l'opposition du Tea Party, et la candidature à la présidence de Donald Trump en 2016. Selon une thèse répandue [principalement] parmi les intellectuels blancs de différentes tendances politiques, la candidature de Donald Trump est l'expression du mécontentement de la classe ouvrière blanche menacée par la mondialisation et le capitalisme corrompu. Le refus de reconnaissance de ce mécontentement sous prétexte de racisme, a été considéré comme une attitude condescendante envers ce prolétariat qui avait souffert longtemps d'attaques de la part des élites de la côte est, des technocrates sans cœur et des réformistes mondains. Le racisme n'était pas quelque chose que l'on pouvait constater calmement et empiriquement mais une calomnie contre les travailleurs. La désindustrialisation, la globalisation et les larges revenus sont des réalités qui se sont abattues avec au moins autant de force sur les Noirs et les Latinos de notre pays que sur les Blancs. Et pourtant, les Noirs et les Latinos étaient étrangement sous-représentés dans ce nouveau populisme.

Christopher S. Parker et Matt A. Barreto, politologues des Universités de Washington et de Californie respectivement, ont constaté une

corrélation relativement forte entre racisme et appartenance au Tea Party. Selon eux, « les Blancs sont moins susceptibles d'être attirés vers le Tea Party pour des raisons matérielles, ce qui permet de penser que, par rapport à d'autres groupes, il s'agit plus de prestige social. » L'idée selon laquelle le Tea Party représentait la légitime colère, même mal définie, d'une classe mécontente, permit à tout le monde, de la gauche aux néo-libéraux et aux nationalistes blancs, d'éviter d'affronter la simple et terrifiante réalité : une fraction importante de ce pays n'appréciait pas le fait que son président soit noir, et cette fraction n'était pas composée de ceux qui avaient été victimes de leur confiance inébranlable dans les marchés financiers. Il était de beaucoup préférable d'imaginer que les doléances adressées au Président, portaient sur le spectre d'usines disparues et de locaux syndicaux fermés, au lieu de constater la réalité, celle d'un mouvement créé par des capitalistes blancs, ardents et effrayés, enrageant depuis les salles de marchés d'un des plus grands centres financiers du monde.

Ce mouvement atteignit sa pleine expansion durant l'été 2015, avec la candidature de Donald Trump, un homme qui avait acquis sa stature politique en colportant le mythe raciste selon lequel le Président n'était pas américain. C'est la mise en cause de la nationalité américaine du Président – et non le commerce, les emplois, ou l'isolationnisme – qui a amorcé la percée de Trump dans le champ électoral. À partir de là, il connut une ascension inattendue jusqu'aux sommets du Parti républicain et mena sa campagne librement avec comme fonds de commerce la misogynie, l'islamophobie, et la xénophobie. Et le 8 novembre 2016, il remporta l'élection présidentielle. Les historiens passeront le siècle prochain à essayer d'analyser comment un pays, à qui l'on attribue une si grande tradition démocratique, a pu si rapidement et si facilement, être entraîné au bord du fascisme. Mais il n'est pas difficile de déduire qu'une campagne raciste constante et ouverte dirigée pendant huit ans contre le leader du monde libre a préparé le terrain.

« Ils ont chevauché le tigre et maintenant le tigre est en train de les

dévoré ». C'est ce que me dit David Axelrod, à propos du Parti républicain. C'était en octobre. Ses paroles se sont avérées trop optimistes. Le tigre allait tous nous dévorer.

6 - « Quand tu es partie tu m'as tout pris »

Un samedi matin en mai dernier, je rejoignis le cortège présidentiel, qui sortait par le portail sud de la Maison Blanche. Une foule, majoritairement blanche, était rassemblée. Au passage du cortège, les gens applaudissaient, brandissaient leurs smartphones pour fixer l'instant, agitaient des drapeaux américains. Se trouver à quelques mètres du Président était apparemment le choc de leur vie. J'étais stupéfait. Une ancienne euphorie que je ne parvenais pas immédiatement à resituer m'envahit. Soudain, je me rappelai avoir éprouvé ce sentiment en 2008, durant une bonne partie de l'année, alors que l'étoile montante de Barack Obama traversait l'espace politique. Je n'avais jamais vu autant de Blancs acclamer un homme noir qui n'était ni un athlète ni un showman. Il semblait qu'ils l'aimaient pour cette raison ; alors je pensai durant ces jours-là, qui me semblent aujourd'hui si loin, qu'ils pourraient m'aimer aussi, aimer ma femme, aimer mon fils, et nous aimer tous, comme demandé par le Dieu qu'ils invoquaient avec tant de ferveur. J'avais été élevé au milieu de gens qui voulaient ardemment croire en la possibilité d'un Barack Obama, même si leur vie quotidienne contredisait une telle possibilité. Alors, ils chantaient les louanges de Martin Luther King Jr, pour maudire dans le même souffle l'homme blanc, « Le Grand Trompeur ». Puis arriva Obama et sa famille ; ils étaient noirs et beaux comme nous aspirions à l'être, et tout notre amour se répandit sur eux. Mais alors que le cortège d'Obama approchait de sa destination – l'Université Howard –, où il devait prononcer un discours à l'occasion de la cérémonie de remise des diplômes, les gens avaient la peau plus

sombre ; je compris que cet amour était spécifique, que même s'il permettait à Barack Obama, le plus chanceux d'entre nous, de dépasser les limites, la grande masse que nous formions, dans des villes comme celle-ci, ne pourrait toujours pas jouir d'un tel succès.

Ce furent nos années agitées, spasmodiques.

Nous sommes entrés dans l'ère d'Obama sans savoir ce que nous pouvions en attendre, tant l'hypothèse d'un président noir semblait improbable. Il n'y avait eu aucune préparation, parce que cela aurait été se préparer à quelque chose d'impossible. Il y eut peu de spéculations sur la portée éventuelle d'une présidence noire, parce que de telles estimations étaient considérées comme de la fiction spéculative. Rétrospectivement, tout cela se comprend, et on peut voir une continuité politique en dents de scie, mais bien réelle, traverser l'histoire du Chicago noir. Elle débute avec Oscar Stanton De Priest, se poursuit avec le Représentant au Congrès William Dawson qui, sous Roosevelt, est passé du Parti républicain au Parti démocrate ; elle s'affirme avec le légendaire Harold Washington, atteint des sommets plus élevés encore avec la victoire de Jesse Jackson en 1988 aux « caucus » Démocrates du Michigan, et avec le triomphe de Carol Moseley Braun, pour atteindre son apogée avec l'élection de Barack Obama. Si cette trajectoire est visible rétrospectivement, il en est de même pour les limites du pouvoir du Président. Pendant un siècle après l'émancipation, une sorte de quasi-esclavagisme a hanté le Sud. Et plus d'un demi-siècle après *Brown et autres contre le Board of Education*, les écoles sont restées ségréguées dans une bonne partie du pays.

Il n'y a pas de victoires totales pour le peuple noir, ni peut-être pour aucun peuple. Cette vérité vaut pour la présidence de Barack Obama. Il est possible d'affirmer, à présent, qu'un Afro-Américain peut s'élever au même niveau qu'un Blanc, mais on peut dire aussi que le nombre de Noirs vraiment en mesure d'atteindre ce statut sera réduit. On pense à Serena Williams, dont la position dominante et les succès exceptionnels ne peuvent, par eux-mêmes, assurer un accès égalitaire

à la pratique du tennis pour les jeunes filles noires. La porte est ouverte mais le chemin est si long pour y accéder.

J'ai ressenti un mélange de fierté et d'étonnement en pénétrant dans le campus de Howard ce jour-là. Les élèves de Howard, dont j'ai fait partie, forment une confrérie odieuse, connue pour hurler des chants de l'université à travers les rues de la ville, mépriser les autres universités et institutions noires, et les Noirs diplômés d'institutions à majorité blanche. J'aime à penser que je suis plus réservé, mais j'ai ressenti une immense satisfaction à me retrouver dans la bibliothèque où j'avais naguère découvert mon histoire, et à m'y trouver aujourd'hui aux côtés du premier président noir des États-Unis. Le fait qu'il prononce l'allocution de remise de diplômes ici, la dernière année de son mandat semblait providentiel. J'ai eu l'impression que la même fierté irradiait des gens qui se trouvaient dans le parc, une grande étendue verte située dans la partie principale du campus où la cérémonie devait avoir lieu. Lorsqu'Obama apparut, l'auditoire explosa de joie, et lorsque la garde d'honneur lui présenta les armes, on entendit la foule scander : « O-Ba-Ma ! O-Ba-Ma ! O-Ba-Ma ! »

Ce jour-là, il fit un bon discours, en tenant compte des rituels de Howard, en évoquant ses élèves célèbres, en nommant les différentes résidences de l'université et en appelant les jeunes gens à voter. Il n'y eut pas le refrain habituel sur la politique de respectabilité. Mais je pense que s'il s'était contenté de se tenir debout devant cette foule, de sourire en disant « Bonne chance », il aurait été adulé tout autant. Il était leur champion, et cela se voyait jusque dans les moindres détails. L'hymne national fut joué en premier, suivi de l'hymne national noir, « Lift Every Voice and Sing ». (Que toutes les voix s'élèvent et chantent). Alors que les paroles résonnaient dans la foule, les étudiants levèrent le poing du Black Power, symbole de défi à l'égard du pouvoir. Et pourtant, là, face à un homme noir qui se trouvait dans sa dernière année de pouvoir, ce poing levé n'était pas un signe de contestation, mais l'expression d'un hommage.

Six mois plus tard, les étudiants allaient connaître le terrible prix à

payer pour une présidence noire, même si le pays semblait décidé à ne pas l'accepter. Durant les jours qui ont suivi la victoire de Donald Trump, on s'acharnait à dire que cette victoire ne pouvait pas s'expliquer par quelque chose d'aussi « simple » que le racisme. Comme si l'esclavage n'avait rien à voir avec l'économie mondiale, ou comme si les lynchages ne disaient rien de la femme considérée comme un objet. Comme si les quatre derniers siècles pouvaient être réduits à un ressentiment irrationnel des Noirs. Non. Le racisme n'est jamais simple. Et il n'y avait rien de simple dans ce qui allait arriver, ni dans le personnage d'Obama, l'homme qui avait involontairement ouvert la voie à ce futur.

On dit que les Américains qui ont soutenu Trump étaient des victimes de la condescendance libérale. L'épithète *raciste* était rejetée comme une insulte à l'homme du peuple, à l'opposé d'une description exacte de l'homme réel. « Nous ne savons pas encore à quel point le racisme et la misogynie ont motivé les électeurs de Trump », écrit David Brooks dans le *New York Times*. « Si vous vous retrouviez coincé dans une ville où le chômage prédomine, spectateurs de la mort de vos amis par overdose, et que vous deviez vous débrouiller tous les mois pour payer votre facture d'électricité, et qu'arrive un gars qui a l'air de pouvoir résoudre vos problèmes et de vous écouter, peut-être que vous accepteriez aussi quelques indignités de sa part. » Ceci paraît tout à fait logique et pourrait s'appliquer aussi bien à un appel de Louis Farrakhan aux Noirs pauvres et à la classe ouvrière. Mais alors que les partisans d'un nationaliste blanc islamophobe bénéficient de la sympathie dont est toujours honoré le sel de la terre, les partisans d'un nationaliste noir antisémite pâtissent du mépris dont sont toujours victimes les enfants d'esclaves.

On peut dire bien des choses des électeurs en col bleu du Wisconsin, de Pennsylvanie et du Michigan qui ont soutenu Obama en 2008 et en 2012, et ont voté ensuite pour Trump en 2016. Manifestement, ces électeurs ne pensent pas que le racisme explique la victoire de Trump. On ne sait pas encore avec précision combien d'électeurs ont changé de camp. Mais l'hypothèse sous-jacente selon laquelle Hillary Clinton

et Barack Obama seraient interchangeables, a dévoilé un problème. Hillary Clinton était une candidate qui n'avait gagné qu'une seule compétition politique dans sa vie, dont les capacités politiques étaient mises en cause par ses propres conseillers, qui avait accepté plus d'un demi-million de dollars d'honoraires d'une banque d'affaires, sous prétexte que « c'est ce qu'ils m'ont proposé », proposant de ramener à la Maison Blanche un ancien président poursuivi par des allégations de viol et de harcèlement sexuel. Le candidat Obama quant à lui, était devenu le troisième sénateur noir de l'ère moderne, avait été élu président par deux fois, en retournant à chaque fois en sa faveur des États bleus (républicains) et violets ^[21], avait dirigé l'une des rares administrations de l'histoire récente, exemptes de scandales. Imaginez une Hillary Clinton afro-américaine : elle n'aurait jamais été la candidate d'un grand parti politique, et au niveau national, n'aurait probablement jamais fait de politique du tout.

Le fait que des citoyens qui avaient voté pour Obama ont ensuite voté pour Trump n'est pas un démenti, mais une manifestation du racisme. Pour arriver à la Maison Blanche, il a fallu qu'Obama soit un avocat formé à Harvard, avec dix ans d'expérience politique et un don exceptionnel pour s'adresser aux auditoires les plus différents du pays ; Donald Trump n'a eu besoin que d'argent et de colère blanche.

Durant la semaine qui a suivi l'élection, j'étais profondément bouleversé. Je n'avais pas vu ma femme depuis deux semaines. J'étais en retard pour cet article. Mon fils avait des difficultés scolaires. La maison était en désarroi. Je jouais en boucle, l'air de Marvin Gaye « When you left, you took all of me with you » (Quand tu m'as quitté, tu m'as vidé). Des amis commençaient à évoquer tristement le spectre de la post-Reconstruction. L'élection de Donald Trump confirmait tout ce que je savais de mon pays et tout ce que je ne pouvais pas accepter. Que l'Amérique ait pu choisir Donald Trump à la suite du premier président noir était cohérent avec son histoire. J'étais choqué d'être choqué à ce point. J'aurais voulu qu'Obama eût raison.

Je veux toujours qu'Obama ait raison. Je voudrais encore me blottir

dans le rêve ; mais ce ne sera pas possible.

Par la plus étrange coïncidence, une semaine après l'élection, je reçus une partie du dossier du FBI ^[22] concernant mon père. Mon père avait grandi dans un milieu défavorisé à Philadelphie. Son père était mort après avoir été renversé dans la rue. Son grand-père était mort après avoir été fracassé dans une usine de conditionnement de viande. Mon père avait servi son pays au Vietnam, il s'y était radicalisé et avait rejoint les Black Panthers, ce qui lui valut l'attention de J. Edgar Hoover. Une note fut « adressée au directeur du FBI en vue de discréditer WILLIAM PAUL COATES, militant du Parti des Black Panthers à Baltimore ». La note proposait d'envoyer une lettre apocryphe au co-fondateur de Black Panthers, Huey P. Newton. La lettre qui contenait des fautes d'orthographe, accusait mon père d'être un informateur et concluait, « Je veux que quelque chose soit fait avec ce porc fasciste de nègre, et tout de suite ». Les mots *quelque chose soit fait* sont faciles à interpréter. Les Panthers ont été finalement détruits par des luttes intestines instiguées par le FBI, dans lesquelles, être taxé d'informateur de la police équivalait à une condamnation à mort.

Quelques heures après avoir vu ce dossier, j'eus ma dernière conversation avec le Président. Je lui demandai s'il gardait son optimisme après la victoire de Trump. Il confessa avoir été surpris du résultat mais il dit que c'était difficile d'en « tirer un grand enseignement, parce qu'il y avait des circonstances très exceptionnelles ». Il pointa les grands aspects négatifs des deux candidats, la couverture médiatique et un électorat « démoralisé ». Et il ajouta que son optimisme général sur la configuration de l'histoire américaine restait inchangé. « Être optimiste sur les tendances à long terme des États-Unis ne signifie pas que tout se fera en douceur, sans difficulté et en ligne droite », dit-il. « Parfois on avance, parfois on recule, parfois on fait un pas de côté, parfois on zigzague. »

Je pensai au FBI de Hoover, qui harcela trois générations d'activistes noirs, depuis les nationalistes noirs de Marcus Garvey, jusqu'aux intégrationnistes de Martin Luther King, et aux Black Panthers de

Huey Newton dont mon père. Et je pensai à l'énorme pouvoir accordé au Président après le 11 septembre : le pouvoir d'obtenir les enregistrements téléphoniques des citoyens américains en masse, d'accéder à leurs e-mails, et de les conserver indéfiniment. J'ai demandé au Président si tout cela valait la peine. Si cette génération de militants noirs et ses alliés devaient avoir peur.

« N'oubliez pas que l'utilisation de ces moyens par la NSA (National Security Agency) ou d'autres agences de renseignement est explicitement interdite à l'encontre des citoyens des États-Unis, en l'absence de preuves spécifiques de liens avec une activité terroriste ou en lien avec l'étranger », dit-il. « Aussi, vous savez, je crois inexacte toute cette histoire selon laquelle Big Brother s'est massivement développé, au point de devenir, maintenant qu'il y a un nouveau président, une arme chargée, prête à être utilisée pour des conflits intérieurs. »

Il recommanda la vigilance, « parce que la possibilité d'un abus de la part de représentants du gouvernement est toujours possible. La question n'est pas de savoir s'il va y avoir de nouveaux outils disponibles ; la question est de s'assurer que la future administration comme mon administration, respectera les contraintes sur la façon de traiter les citoyens américains et les individus avec sérieux. » Cette réponse ne m'a pas rassuré. Le lendemain, le président élu, Trump, offrait le poste de conseiller national pour la sécurité (NSA) au lieutenant général Michael Flynn, et choisissait le sénateur Jeff Sessions de l'Alabama comme candidat au poste de procureur général. En février dernier, Flynn postait un tweet « Craindre les musulmans est RATIONNEL » et envoyait un lien avec une vidéo de YouTube qui déclarait que les partisans de l'Islam voulaient que « 80 % de l'humanité soit réduite en esclavage ou exterminée ». Sessions avait jadis été accusé de donner le nom de « boy » à un avocat noir, prétendant qu'un avocat blanc qui défendait des clients noirs était un déshonneur pour sa race, et déclarant sur le ton de la plaisanterie qu'il pensait que le Ku Klux Klan « était bien jusqu'au jour où j'ai découvert qu'ils fumaient de la marijuana ». Je compris ce qui allait arriver :

encore plus de victimes innocentes comme Freddie Grays, de Rekia Boyds, plus d'informateurs et d'agents doubles chargés d'infiltrer les mosquées.

Et je compris que l'homme qui ne pouvait approuver une telle réalité dans son Amérique, avait été responsable de la seule fois dans ma vie où je m'étais senti fier de mon pays comme l'avait dit la première dame. Je compris que c'était son refus de l'inacceptable, sa foi indéfectible, sa confiance incroyable en ses concitoyens, qui m'avait rendu aussi fier. Ce sentiment, c'était celui du petit garçon noir touchant les cheveux du Président. C'était le sentiment qu'on pouvait avoir en suivant Obama dans sa campagne, de s'attendre toujours au pire et d'être surpris que le pire n'arrive jamais. C'est ce que j'avais ressenti, le jour de l'investiture présidentielle, en voyant Barack et Michelle, debout dans leur voiture descendant lentement Pennsylvania Avenue, sous les applaudissements de la foule tandis qu'ils se tenaient tous les deux debout, dressés contre la peur, souriants, saluant, défiant le désespoir, l'histoire, les lois de la gravitation.

Notes du chapitre

[1] ↑ La file de ceux qui avaient les cheveux comme il faut.

[2] ↑ Un test utilisé dans les années 1900, pour savoir si une personne noire pouvait être acceptée parmi les Blancs de classe supérieure. Il fallait que la couleur de sa peau soit plus claire que celle d'un sachet en papier kraft.

[3] ↑ Blind Boys of Alabama : groupe de musique gospel constitué dans le cadre de l'Institut pour les aveugles noirs d'Alabama en 1939.

[4] ↑ Danseurs de hip-hop des années 1980

[5] ↑ Coiffure dégagée sur les côtés, et très fournie au milieu

[6] ↑ Personnage de dessins animés dont le sommet de la tête à une forme allongée sur un côté

[7] ↑ Émission américaine de variétés créée par l'animateur et producteur Don Cornelius, au cours de laquelle les danseurs, répartis sur deux rangs parallèles se faisant face, forment « the Soul Train line ».

[8] ↑ Aux Etats-Unis, le Jour national de prière est une célébration de prière et de méditation, établie par le Congrès des États-Unis en 1952 qui se déroule chaque année le premier jeudi du mois de mai.

[9] ↑ L'échelon supérieur des Boy Scouts of America.

[10] ↑ Dénommé 'Block Party', évènement mémorable organisé en 2006 à Brooklyn à l'initiative de Dave Chappelle, alliant spectacle, comédie et musique, avec la participation des plus grands noms de la musique noire : Kanye West, Mos Def, Talib Kweli, Common, Dead Prez, Erykah Badu, Jill Scott, The Roots, Cody Chesnutt, Big Daddy Kane, et les Fugees.

[11] ↑ Équipe de football américain basée à Los Angeles.

[12] ↑ Times Books, 1995. En version française : *Les rêves de mon père*, Presses de la Cité, Paris, 2018.

[13] ↑ Militante abolitionniste (1813-1897). Son autobiographie, *Incidents in the Life of Slave Girl, written by herself*, dénonce l'enfer de l'esclavage.

[14] ↑ Homme politique et auteur américain né en 1945, dirigeant d'entreprise, animateur de radio, chroniqueur syndiqué et militant du Tea Party de Géorgie. Il a été candidat à l'élection présidentielle du Parti républicain en 2012.

[15] ↑ (BLM), « les vies des Noirs comptent », est un mouvement militant afro-américain qui se mobilise contre la violence ainsi que le racisme systémique envers les Noirs.

[16] ↑ Bourses du gouvernement fédéral destinées aux étudiants du premier cycle universitaire aidant au paiement des frais de scolarité.

[17] ↑ Loi fédérale de 1944, en vertu de la laquelle le gouvernement s'engageait à financer des études universitaires ou une formation professionnelle pour les soldats démobilisés de la Seconde Guerre mondiale (les G.I.), ainsi qu'une année d'assurance chômage.

[18] ↑ Groupe d'extrême gauche américain, fondé en 1969 à Chicago par d'anciens membres de *Students for a Democratic Society* (SDS) à l'origine de la campagne contre la guerre du Vietnam.

[19] ↑ Values Voters Summit : Conférence annuelle réunissant à Washington D. C. des représentants élus du Parti républicain.

[20] ↑ Jeune de 18 ans, abattu en août 2014 par un policier à Ferguson, alors qu'il marchait dans la rue sans arme. D'importants troubles sociaux ont eu lieu à la suite de cet événement.

[21] ↑ Ou « swing state », Etat ni Républicain ni Démocrate.

[22] ↑ J'ai appris l'existence du dossier du FBI par le travail diligent des chercheurs de l'émission *Finding Your Roots*. J'étais en train d'écrire un épisode sur ma famille le jour de ma dernière interview avec le Président. (NdA)

Épilogue. Le premier président blanc

« Leur ‘honneur’ devint une immense horreur »

W.E.B. Du Bois, *Black Reconstruction*

Dans le cas de Donald Trump, il ne suffit pas de rappeler l'évidence : c'est un homme blanc et il ne serait pas président s'il en était autrement. À l'exception de son prédécesseur immédiat, tous les autres présidents n'ont accédé à ce poste suprême qu'à cause de la couleur « blanche » de leur peau, cet héritage sanglant qui, s'il ne peut assurer une maîtrise sur tous les événements, peut atténuer les conséquences de la plupart d'entre eux. Le vol de terres et le pillage humain ont ouvert la voie aux ancêtres de Trump et l'ont fermée à d'autres. Une fois engagés sur le terrain, ces hommes sont devenus soldats, hommes d'État, érudits, ambassadeurs tenant salon à Paris, présidents de Princeton et ont pénétré dans des zones inexplorées avant d'entrer à la Maison Blanche. Leurs réussites personnelles ont fait que le club fermé qu'ils avaient créé, semblait se placer au-dessus des péchés fondateurs, et l'on a oublié que ces péchés étaient indissolublement liés à leurs réussites, et que toutes leurs victoires étaient survenues sur des terres dévastées. Cette élégante déconnection ne peut certes pas être attribuée à Donald Trump, un président qui, plus qu'aucun autre, a rendu cette cruelle hérédité si explicite.

Trump a commencé sa carrière politique en mettant en doute l'authenticité de la nationalité d'Obama, présentant une version moderne du vieux précepte américain, selon lequel les Noirs ne sont pas dignes de la citoyenneté du pays qu'ils ont construit. Mais bien avant cela, Trump avait clairement formulé sa vision du monde. Il

s'est battu pour que les Noirs n'accèdent pas aux bureaux de ses sociétés, a réclamé la peine de mort pour les Cinq de Central Park ^[1], finalement reconnus innocents et s'est répandu en injures contre ses salariés noirs « fainéants ». « Des Noirs qui comptent mon argent ! Je déteste cela ! avait-il un jour déclaré. Les seuls types que je veux pour compter mon argent, ce sont les petits gars qui portent des kippas tous les jours. » Après que sa cabale conspirationniste avait forcé le Président Obama à présenter son extrait d'acte de naissance, Trump demanda les diplômes universitaires du Président (il offrait 5 millions de dollars en échange) en insistant sur le fait qu'Obama n'était pas assez intelligent pour avoir fréquenté une université de l'Ivy League, et que sa célèbre autobiographie, *Dreams from My Father*, avait été écrite par un prête plume, un Blanc, Bill Ayers. Pendant qu'il faisait campagne, Trump manifesta son mécontentement à l'égard du juge qui instruisait deux affaires dans lesquelles il était impliqué. « C'est un Mexicain », protesta-il.

On dit souvent que Trump n'a pas de véritable idéologie, ce qui n'est pas vrai : son idéologie c'est celle de la suprématie blanche dans toute sa puissance agressive et moralisatrice. Trump a inauguré sa campagne en se présentant comme le défenseur de la virginité blanche contre les « violeurs » mexicains, mais se révéla plus tard être un violeur fier de l'être. La suprématie blanche a toujours été teintée de perversion sexuelle. Il est donc logique que l'ascension de Trump ait été accompagnée par Steve Bannon, un homme qui se moque de ses opposants mâles blancs, en les traitant de « cucks ». Le mot, dérivé de *cuckold*, ^[2] veut dire précisément se déprécier par peur ou par fantaisie ; la cible de cette insulte est pitoyable au point de se soumettre à l'humiliation de voir sa femme blanche coucher avec des hommes noirs. Le fait que cette insulte désigne les hommes blancs comme des victimes, correspond aux adages sur la blancheur, qui visent à transformer les péchés de débauche en vertu. Il en était de même des esclavagistes de Virginie qui prétendaient que les Britanniques voulaient les transformer en esclaves. C'était encore le cas des hommes cupides du Ku Klux Klan, qui prétendaient qu'ils avaient été outragés. C'est aussi le cas d'un candidat qui appelait une

puissance étrangère à pirater les mails de ses opposants, et qui se plaint maintenant d'être la victime d'une des plus grandes chasses aux sorcières contre un homme politique de toute l'histoire américaine.

Les Blancs suprémacistes voient en Trump l'un des leurs. C'est de mauvaise grâce qu'il dénonça David Duke^[3] et le Ku Klux Klan. Bannon se vantait que Breitbart News, le site qu'il avait dirigé, était la « plateforme » favorite des Blancs suprémacistes « alt-right ». Mais la terre favorite de l'alt-right est aujourd'hui la Russie, que ses dirigeants saluent comme le « grand pouvoir blanc », le pouvoir qui a aidé à assurer l'élection de Donald Trump.

Pour Trump, être blanc, n'est ni une idée, ni un symbole : c'est l'essence même de son pouvoir. En cela, Trump n'est pas un cas unique. Mais alors que ses prédécesseurs arboraient leur « blancheur » comme un talisman héréditaire, Trump, lui, a ouvert l'amulette lumineuse en la brisant, libérant ses mystérieuses énergies. Les conséquences sont frappantes : Trump est le premier président à n'avoir jamais exercé auparavant la moindre fonction publique avant d'accéder au sommet. Peut-être encore plus significatif, Trump est le premier président à avoir affirmé que sa fille avait « un beau cul ». On est pris de vertige si l'on essaie d'imaginer un homme noir chanter les louanges de l'agression sexuelle (« Quand vous êtes une star, elles vous laissent faire »), se dérober à de multiples accusations d'agressions sexuelles, être impliqué dans de multiples actions en justice pour des affaires présumées frauduleuses, exhorter ses partisans à la violence, et après cela, entrer tranquillement à la Maison Blanche. Mais c'est cela la suprématie blanche. Elle permet d'assurer que ce que les autres arrivent à faire au prix d'efforts exceptionnels, les Blancs (et particulièrement les hommes blancs) le font avec un minimum de qualification. Le message que Barack Obama a envoyé aux Noirs est qu'en travaillant deux fois plus que les Blancs tout est possible. Mais la réplique de Trump est convaincante : travailler deux fois moins que les Noirs, et encore moins, c'est possible pour réussir.

La relation entre ces deux notions est aussi nécessaire que celle

existant entre ces deux hommes. C'est presque comme si le simple fait de l'existence d'Obama, le fait qu'il y ait eu un président noir, constituait une insulte personnelle pour Trump. L'insulte s'est répétée lorsqu'Obama et l'humoriste Seth Myers ont humilié Trump personnellement au dîner des correspondants de presse de la Maison Blanche en 2011 ^[4]. Mais le sanglant héritage, entre autres privilèges, donne celui de rire le dernier. Remplacer Obama ne suffit pas. Trump a fait de la négation de l'héritage d'Obama, le socle du sien. Et c'est aussi ça être blanc. « La race est une idée, et non un fait », écrit l'historien Nell Irvin Painter, et ce qui est essentiel pour la construction de la « race blanche », c'est l'idée de ne pas être un nègre. Avant Barack Obama, on pouvait créer une image des nègres à partir de gens comme Sister Souljah, Willie Horton, Dusky Sally, et Miscegenation Ball ^[5]. Mais Donald Trump est arrivé à la suite de quelque chose de bien plus puissant : une présidence nègre complète, avec un système de couverture médicale nègre, des accords sur le climat nègres, une réforme du système judiciaire nègre qui pourraient être voués à la destruction, qui pourraient être voués à la rédemption, en concrétisant ainsi l'idée d'être blanc. Trump est un phénomène vraiment nouveau : c'est le premier président dont toute l'existence politique dépend du fait qu'il y a eu un président noir. Il ne suffit pas de dire que Trump est un homme blanc comme tous ceux qui se sont élevés à la fonction présidentielle. Il doit être désigné par son nom exact et par le titre honorifique qu'il mérite de plein droit : le premier président blanc de l'Amérique.

2

L'étendue de l'engagement de Trump en faveur de la blancheur n'a d'égale que le refus de l'admettre dans l'opinion publique et chez les intellectuels. On nous explique maintenant que l'appui populaire au bannissement des musulmans, aux migrants pris comme boucs émissaires, à son soutien à la brutalité de la police, ne seraient en

quelque sorte qu'une excroissance naturelle de l'écart culturel et économique entre l'Amérique de l'actrice Lena Dunham^[6] et celle du comédien Jeff Foxworthy^[7]. Il s'est établi un consensus selon lequel le Parti démocrate s'est égaré lorsqu'il a abandonné les questions économiques quotidiennes relevant du bon sens, comme la création d'emplois, au profit de la notion plus vague de justice sociale. Le réquisitoire se poursuit : à leur appui aux politiques économiques libérales, les démocrates et les libéraux dans leur ensemble, ont adopté une attitude condescendante et élitiste, ironisant sur la culture « col bleu » et se moquant des hommes blancs, en les présentant comme les plus grands monstres de l'histoire et comme des personnages grotesques tirés des séries télévisées populaires les plus vulgaires. Selon cette interprétation, Donald Trump n'est pas tant le produit de la suprématie blanche que celui d'une réaction face au mépris à l'égard de la classe ouvrière blanche.

« Nous les méprisons si ouvertement, nous manifestons à leur égard une si grande condescendance... », dit Charles Murray, un politologue conservateur co-auteur de *The Bell Curve* dans un entretien avec George Packer, du *New Yorker*. « La seule insulte que vous puissiez faire impunément dans un dîner, c'est de traiter quelqu'un de 'plouc'. A Manhattan cela ne vous causera aucun problème ».

« Le mépris absolu avec lequel des libéraux privilégiés de la côte est, comme moi, parlent des États rouges, à la gâchette facile, et de la classe ouvrière - grotesque, abrutie, plouc -, est largement responsable de la montée de la rage, du rejet et du désir de jeter à bas les colonnes du temple, auxquels nous assistons aujourd'hui » accuse l'écrivain Anthony Bourdain.

Le fait que le peuple noir, qui pendant des siècles a souffert de ce mépris et de cette condescendance, ne se soit pourtant pas jeté dans les bras de Trump, ne dérange nullement ces théoriciens. Après tout, dans cette analyse, le racisme de Trump et de ses partisans ne joue qu'un rôle secondaire dans son ascension. En effet, la prétendue jubilation que manifestent les libéraux à souligner le sectarisme de

Trump serait plus importante que le sectarisme lui-même. Ouvertement attaquée par des manifestations sur les campus universitaires, malmenée par les théories de l'intersectionnalité, étouffée par les débats sur l'accès aux toilettes pour les transgenres, une classe ouvrière blanche exemplaire fit la seule chose raisonnable qu'une communauté électorale puisse faire dans un tel contexte : élire une star de la télé-réalité *orcish*^[8], qui insiste pour recevoir les rapports de ses services de renseignement sous forme de livres illustrés.

L'ascension de Trump propulsée avant tout, par un ressentiment culturel et une régression économique, c'est devenu l'explication de rigueur parmi les experts et les maîtres à penser blancs. Mais le déclin économique comme moteur principal du soutien à Trump, constitue au mieux, un indice mitigé. Dans l'étude des résultats d'un sondage, les chercheurs de Gallup, Jonathan T. Rothwell et Pablo Diego-Rosell, ont observé que « les gens qui vivent dans des zones où les perspectives économiques sont limitées » étaient un peu plus susceptibles de soutenir Trump ». Mais ils ont aussi constaté que les électeurs qui ont voté pour Trump avaient généralement des revenus moyens plus élevés (81 898 dollars) que ceux qui n'ont pas voté pour lui (77 046 dollars). Ceux qui approuvaient Trump étaient « moins susceptibles d'être des chômeurs ou des travailleurs à temps partiel » que les autres. Ils avaient aussi tendance à vivre dans des régions à majorité blanche : « L'isolement racial et ethnique des Blancs, révélé par le code postal est l'un des indicateurs les plus fiables du soutien à Trump. »

Une analyse des enquêtes effectuées à la sortie des bureaux de vote lors des primaires présidentielles conduit à évaluer le revenu médian des partisans de Trump à 72000 dollars. Mais même ce chiffre plus faible représente près du double du revenu médian des ménages afro-américains, et il est supérieur de 15 000 dollars au revenu médian de l'ensemble des ménages américains. Le soutien des Blancs à Trump ne s'explique pas seulement par les revenus. Selon Edison Research, Trump a gagné auprès de Blancs dont le revenu était inférieur à

50 000 dollars, de 20 points, parmi ceux percevant entre 5 000 dollars et 100 000 dollars de 28 points, et auprès des Blancs percevant 100 000 dollars ou plus, de 14 points. Ceci confirme les contours de la principale base électorale de Trump, mais plus important, cela montre que Trump a rassemblé une large coalition blanche allant de Joe-le-Plongeur, à Joe-le-Banquier, en passant par Joe-le-Plombier. Lorsque les experts blancs attribuent l'ascension de Trump en priorité au soutien de la classe ouvrière blanche, ils sont beaucoup trop modestes, car ils omettent de donner sa place, bien méritée, à la classe qu'ils représentent.

L'influence de Trump parmi les Blancs, quelle que soit leur classe sociale, est indissociable de son influence dans presque toutes les catégories démographiques blanches. Trump a 9 points d'avance chez les femmes blanches et 31 points d'avance chez les hommes blancs. Il a gagné parmi les diplômés blancs (+3) et chez les Blancs non-diplômés (+37). Il l'a emporté chez les jeunes Blancs entre 18 et 29 ans (+4), chez les adultes blancs, âgés de 30 à 44 ans (+17), chez les Blancs d'âge moyen, de 45 à 64 (+28) et chez les seniors blancs âgés de 65 ans et plus (+19). Selon Edison Research, Trump a bénéficié du vote blanc dans l'Illinois (+11), dans le Maryland (+12) et dans le Nouveau Mexique (+5). Dans aucun des États où Edison a mené l'enquête, le soutien blanc à Trump n'est tombé en dessous de 40 %. Hillary Clinton l'a emporté dans des États aussi divers que la Floride, l'Utah, l'Indiana et le Kentucky. Du buveur de bière à l'amateur de vin, de la bourgeoise au foyer au supporteur de Formule 1, la réussite de Trump parmi les Blancs était prédominante.

Quelle que soit la région et la catégorie socio-professionnelle, Trump était en tête parmi les Blancs. D'après *Mother Jones*^[9], selon un sondage pré-électoral, si l'on prenait en compte uniquement le vote populaire de « l'Amérique blanche » pour en déduire les résultats de l'élection de 2016, Trump l'aurait emporté sur Clinton par 389 votes de grands électeurs contre 81, les 68 votes restants étant indécis ou inconnus.

La prééminence de Trump parmi les Blancs s'explique en partie par son appartenance au Parti républicain, parti qui flatte depuis longtemps les électeurs blancs. La proportion de votes des Blancs obtenus par Trump est équivalente à celle de Mitt Romney en 2012. Mais ce qui diffère, c'est que Trump s'est assuré ce soutien en se présentant contre les leaders de son parti, en menant une campagne opposée à l'orthodoxie électorale et sans aucune notion de décence. Au sixième mois de sa présidence, empêtré dans une succession de scandales, son pourcentage d'opinions favorables d'après un sondage de Pew, a diminué dans tous les groupes démographiques, à l'exception d'un seul : celui des électeurs qui s'identifiaient comme Blancs.

L'accent mis sur une seule catégorie des électeurs de Trump – la classe ouvrière blanche – est surprenant, compte tenu de l'ampleur de la coalition blanche formée autour de lui. En effet, c'est comme si l'on nous proposait un scénario dans lequel la victoire de Trump serait le produit du vote de la classe ouvrière blanche, et non celui du vote de tous les Blancs, y compris des auteurs de ce scénario. La raison de cette présentation est évidente : la diversion. Accepter qu'aujourd'hui, quelque cinq décennies après que Martin Luther King Jr a été abattu sur un balcon à Memphis, l'héritage sanglant demeure puissant (même après l'avènement d'un président noir, si ce n'est à cause de lui), c'est reconnaître que le racisme, aujourd'hui comme en 1776, est toujours au cœur de la vie politique de ce pays. Reconnaître que Trump a été élu par les Blancs, va à l'encontre des objectifs de la gauche, qui préférerait parler de luttes des classes mieux à même de séduire les masses laborieuses blanches, plutôt que de luttes racistes dont ces mêmes masses laborieuses ont été historiquement les agents et les bénéficiaires. Qui plus est, accepter le fait que cette idée de modèle de blancheur nous a amené Donald Trump, c'est accepter la suprématie blanche comme danger vital pour le pays et pour le monde. Mais si le large et remarquable soutien des Blancs à Donald Trump peut se réduire à la colère justifiée de respectables pompiers d'une petite ville et d'évangélistes pratiquants, que les railleries des hipsters de Brooklyn et des universitaires féministes ont conduit à voter contre

leurs intérêts, alors la menace du racisme et de la blancheur, la menace engendrée par l'héritage, peut être ignorée. On pourrait alors avoir la conscience plus tranquille et il deviendrait inutile de procéder à une analyse plus approfondie. Cette transmutation n'a rien de nouveau. C'est un retour à la tradition. L'histoire étroitement liée de la classe ouvrière blanche, et des Noirs américains remonte à la préhistoire des États-Unis, et l'utilisation de l'une comme une massue pour faire taire les revendications de l'autre, est presque aussi ancienne. Comme la classe ouvrière noire, la classe ouvrière blanche a son origine dans l'asservissement : asservissement à vie par l'esclavage pour les Noirs ; asservissement temporaire, par le contrat d'apprentissage^[10] pour les Blancs. Dans leur état primitif du début du dix-septième siècle, ces deux catégories sociales étaient de façon remarquable, bien que pas totalement, exemptes d'hostilité raciale. Mais au dix-huitième siècle, la classe dirigeante entreprit de graver la question raciale dans la loi, tout en supprimant l'asservissement par contrat en faveur d'une solution plus durable dans les relations de travail. À partir de ce changement et d'autres intervenus dans le droit et dans l'économie, un compromis se dégagait : les héritiers des contrats d'apprentissage bénéficiaient de tous les avantages des Blancs, dont le principal était qu'ils ne retomberaient jamais au stade de l'esclavage. Or si, ce compromis protégeait les travailleurs blancs de l'esclavage, il ne les protégeait pas de rémunérations quasiment de même niveau que celles des esclaves, ni d'un travail éreintant pour y avoir droit, tandis que rôdait toujours l'angoisse d'être dégradé au niveau de l'esclave noir. Aux temps de sa formation, la classe ouvrière blanche « manifestait le désir de se libérer des inégalités séculaires de l'Europe et de tout soupçon 'd'esclavage' », écrit l'historien David Roediger. « Elle exprimait l'objectif plus terre à terre de ne pas être confondue avec les esclaves, 'negers' ou 'negurs'. »

Roediger raconte que vers 1807, un homme d'affaires britannique commit l'erreur de demander à une femme de chambre de la Nouvelle Angleterre si son « maître » était à la maison. La femme de chambre l'admonesta, non seulement parce qu'il avait supposé qu'elle eût un « maître » et qu'elle était, en conséquence, une « servante », mais pour

son ignorance de la hiérarchie sociale en Amérique. « Seul les ‘negers’ sont des ‘servants’, aurait dit la femme de chambre. Selon la loi et l’usage, une différence de caractère raciste, non limitée à la domesticité, s’est formée entre d’une part, les « aides », les « hommes libres » qu’étaient les travailleurs blancs, et d’autre part, les « servants », les « negers », qu’étaient les esclaves. Les premiers étaient vertueux et justes, dignes de la citoyenneté, descendants de Jefferson et, plus tard, de Jackson. Les autres n’étaient que des parasites serviles, lents d’esprit et fainéants, les enfants de la sauvagerie africaine. La dignité accordée au travail des Blancs découlait du mépris dans lequel était tenu le travail des Noirs. De même, le respect accordé à la « dame vertueuse » impliquait le mépris à l’égard de la « femme de mœurs légères ». Et tout comme les chevaleresques gentlemen affirmaient défendre l’honneur d’une dame, tandis qu’ils violaient la « prostituée », les planteurs et leurs partisans pouvaient respecter le travail des Blancs et dénigrer celui des esclaves.

Ainsi, l’intellectuel sudiste George Fitzhugh a pu, dans un même mouvement, déplorer l’exploitation du travailleur blanc libre, et soutenir celle du travailleur noir, réduit en esclavage. Fitzhugh attaqua les capitalistes blancs et les traita de « cannibales » se nourrissant du travail de leurs pairs blancs. Les travailleurs blancs étaient des « ‘esclaves sans maître’, le menu fretin, qui nourrissaient les plus gros poissons ». Fitzhugh condamnait le « professionnel » qui avait amassé sa fortune « en exploitant ses semblables blancs » :

En bâtissant sa fortune, il échangeait quotidiennement une journée de son léger travail contre trente journées du fermier, du jardinier, du mineur, du terrassier, de la couturière et autre travail courant de la condition ouvrière. Son capital n’était que l’accumulation des fruits de leur travail, car c’est le travail manuel qui crée tout le capital. Leur travail était plus nécessaire et utile que le sien, et aussi plus honorable et respectable. Plus honorable parce que les ouvriers se contentaient de leur situation et de leurs salaires, et ne cherchaient pas à exploiter d’autres gens, en échangeant une de leurs journées de travail contre les nombreuses

journées de travail d'autres personnes. Pour être exploité, il fallait être plus honorable que pour exploiter.

Mais alors que Fitzhugh considérait que les travailleurs blancs étaient dévorés par le capital, il considérait que l'esclavage rehaussait les travailleurs noirs. Le propriétaire d'esclaves « subvenait à leurs besoins, avec une affection presque paternelle », même lorsque l'esclave paresseux « feignait d'être inapte au travail ». Fitzhugh s'est montré trop explicite, au point de défendre l'idée que les travailleurs blancs pourraient être en meilleure posture en étant réduits en esclavage. (« Si l'esclavage des Blancs est moralement répréhensible », écrivait-il, « la Bible a tort. ») Cependant l'argument selon lequel le péché originel de l'Amérique n'était pas une suprématie blanche profondément enracinée, mais plutôt l'exploitation du travail des Blancs par des capitalistes blancs – « l'esclavage des Blancs » – s'est révélé durable. En effet, la crainte de l'esclavage des Blancs est encore présente dans la politique actuelle. Les travailleurs noirs souffrent – si l'on peut employer ce mot – parce que cela a été et c'est notre lot. Mais lorsque les travailleurs blancs souffrent, c'est qu'il y a un dérèglement dans l'ordre naturel des choses. De même, la consommation massive d'opioïdes provoque un appel à traitement pour leurs consommateurs et de la sympathie, comme cela devrait être le cas pour tous les fléaux, alors que la consommation massive de crack, provoque un appel à la condamnation à des peines minimum obligatoires et du mépris. Des tribunes libres et des articles dans les journaux sont consacrés à la situation difficile des travailleurs blancs, lorsque leur espérance de vie approche des niveaux que la société considère comme normaux, quand ces niveaux sont rapportés aux Noirs. L'esclavage des Blancs est un péché. L'esclavage des nègres est naturel. Cette tournure des choses a un objectif précis : l'attribution régulière de doléances et l'octroi de la supériorité morale à cette classe de travailleurs qui, par la complicité de la blancheur, est celle qui se rapproche le plus de la classe des maîtres de l'Amérique.

Tel est le but. Le sénateur et célèbre homme d'État John C. Calhoun voyait dans l'esclavage le fondement explicite d'une union

démocratique entre tous les Blancs, à quelque classe sociale qu'ils appartiennent.

Pour nous, les deux grandes classes de la société ne sont pas celle des riches et celle des pauvres, mais celle des Blancs et celle des Noirs ; et les premiers dans leur ensemble, qu'ils soient riches ou pauvres, appartiennent à la classe supérieure, et sont respectés et traités comme des égaux.

À la veille de la Sécession, Jefferson Davis, futur président des Etats confédérés, poussa cette idée plus loin, en expliquant qu'une telle égalité entre la classe ouvrière et l'oligarchie blanche ne pourrait pas exister du tout sans l'esclavage des Noirs.

Je précise qu'il est vrai que chaque mécanicien assume parmi nous des fonctions que seul un chef d'atelier assure parmi vous. Dès lors, le mécanicien, dans nos États du Sud, est admis à la table de son employeur, discute avec lui d'égal à égal – il ne s'agit pas simplement d'une égalité politique, mais d'une égalité réelle – à chaque fois qu'ils se rencontrent. Les travailleurs blancs du Sud sont tous employés dans ce que vous appelleriez parmi vous les travaux les plus qualifiés. C'est la présence d'une caste inférieure, inférieure par son organisation mentale et physique, contrôlée par l'intellect supérieur de l'homme blanc, qui donne sa supériorité au travailleur blanc. Les travaux subalternes ne sont pas exécutés par l'homme blanc. Aucun de nos frères ne s'abaisse au grade de subalterne. Cela relève de la race inférieure – des descendants de Cham.

Les intellectuels du Sud ont trouvé un semblant d'accord avec des réformateurs blancs du Nord qui, bien que réprouvant l'esclavage, étaient d'accord sur qui était la plus grande victime du capitalisme naissant. « J'étais d'abord, comme vous, Monsieur, un fervent défenseur de l'abolition de l'esclavage », arguait le réformateur social George Henry Evans dans une lettre à l'abolitionniste Gerrit Smith. « Jusqu'à ce que je constate l'existence de l'esclavage de Blancs. » Evans était supposé être l'allié de Smith et de ses compagnons

abolitionnistes. Mais il affirmait que les « Blancs sans terre » s'en sortaient moins bien que les esclaves noirs, qui jouissaient au moins « de la garantie d'une assistance en cas de maladie et pendant leur vieillesse ».

Ceux qui invoquaient « l'esclavage blanc » soutenaient qu'il n'y avait rien de spécifique dans l'esclavage des Noirs, si l'on considérait l'esclavage de tous les travailleurs. Quel mal y avait-il à ce que l'esclavage dont le statut est résiduel par rapport à l'exploitation plus vaste et plus évidente des nobles travailleurs blancs du pays ? Une fois résolu le problème plus vaste de l'exploitation des Blancs, le problème secondaire de l'exploitation des Noirs pourrait être pris en compte et peut-être même disparaîtrait-il. Les abolitionnistes qui mettaient l'accent sur l'esclavage étaient rejetés comme des « substitutionnistes » désirant troquer une forme d'esclavage contre une autre. « Si je suis moins préoccupé par l'esclavage prédominant à Charleston ou à la Nouvelle Orléans », écrivait le réformateur Horace Greeley, « c'est parce que je vois tant d'esclavage à New York dont je dois m'occuper en priorité. »

La guerre de Sécession a détruit l'accusation de substitutionnisme et ridiculisé l'argument de l'« esclavage des Blancs ». Mais son postulat opératoire, à savoir, le travail des Blancs jugé comme l'archétype noble, celui des Noirs étant quelque chose de différent, a survécu. Les faits démentaient la rhétorique. L'archétype du travail blanc noble n'a pas immunisé les ouvriers blancs contre le capitalisme. Il n'a pas pu, en soi, briser les monopoles, alléger la pauvreté, en Appalachia ou dans le Sud, ni assurer un salaire décent aux immigrants des ghettos du Nord. Mais le modèle de la politique identitaire de l'Amérique était fixé. La vie des Noirs n'avait littéralement pas d'importance et pouvait être mise de côté, même pour financer l'augmentation du niveau de vie des populations blanches. C'est cette juxtaposition qui a permis à Theodore Bilbo, membre du Ku Klux Klan, de faire campagne en 1930, en se présentant comme « celui qui allait déchaîner la même fureur que le président [Franklin D.] Roosevelt », tout en approuvant le lynchage des Noirs pour les empêcher de voter.

L'opposition entre les intérêts légitimes voire respectables de la « classe ouvrière » et ceux illégitimes et pathologiques des Noirs américains n'était pas l'apanage exclusif de suprémacistes blancs aussi flagrants que Bilbo. L'érudit reconnu, héros libéral et futur sénateur Daniel Patrick Moynihan, alors qu'il travaillait pour le président Nixon, cita en l'approuvant, une formulation de la classe ouvrière blanche par Nixon : « Une nouvelle voix » commençait à se faire entendre dans le pays. « C'est la voix de ceux qui sont restés silencieux pendant trop longtemps », affirmait Nixon, en faisant allusion aux travailleurs blancs. « C'est la voix des gens qui ne sont pas descendus dans la rue auparavant, qui n'ont pas eu recours à la violence, qui n'ont pas violé la loi. »

Moynihan avait une conception créationniste de l'histoire. Dix-huit ans seulement s'étaient écoulés depuis les émeutes de Cicero, huit ans depuis que Daisy et Bill Myers avaient été violemment chassés de Levittown, Pennsylvanie, trois ans depuis que Martin Luther King avait été attaqué à coup des pierres lorsqu'il traversait le Marquette Park à Chicago. Mais comme le mythe d'une classe ouvrière blanche vertueuse était essentiel à l'identité américaine, ses fautes – qui étaient une partie des actes commis par des Blancs de toutes les classes – devaient être occultées. En fait, des ouvriers blancs étaient des agents du terrorisme raciste depuis au moins les émeutes de la conscription de 1863^[11], et ce terrorisme ne pouvait être nettement séparé de l'intention raciste qui existait dans toutes les classes sociales blanches. D'ailleurs, à l'ère des lynchages, c'était souvent la presse qui attisait la fureur des populations blanches, en évoquant la dernière espèce rare que tous les hommes blancs possédaient en commun : la femme blanche. Mais pour masquer l'ampleur du racisme blanc, ces explosions racistes étaient souvent ignorées ou traitées comme s'il s'agissait non de racisme, mais d'un fâcheux effet collatéral de doléances légitimes formulées contre le capital. En mettant l'accent exclusivement sur cette sympathique classe ouvrière, les péchés des Blancs étaient, et sont encore, éludés.

Quand en 1990, David Duke, ancien grand sorcier du Ku Klux Klan,

choqua l'opinion publique nationale en manquant de peu de remporter les élections primaires républicaines, pour le siège de la Louisiane au Sénat des Etats-Unis, les apologistes se manifestèrent de nouveau. Ils gommèrent l'évidence - le fait que Duke avait fait appel aux bas instincts racistes d'un État, dont les écoles, sont encore aujourd'hui, en cours de déségrégation - et décidèrent que quelque chose d'autre se préparait. « Il existe un énorme mécontentement et une grande frustration parmi les Blancs de la classe ouvrière, notamment là où il y a un ralentissement économique », déclara un chercheur au *Los Angeles Times*. « Ces gens se sentent abandonnés ; ils ont l'impression que le gouvernement ne les écoute pas. » Logiquement, l'Amérique de l'après-guerre – avec son économie florissante et son faible taux de chômage – aurait dû devenir une utopie égalitaire et non le pays violemment ségrégué qu'il était dans les faits.

Mais c'était actualiser le passé. Il n'était pas important pour ces commentateurs, qu'une large partie de la population blanche de Louisiane considère que c'était une bonne idée d'envoyer dans la capitale, un suprémaciste blanc qui avait été à la tête d'une organisation terroriste. Peu importait non plus que les Noirs de Louisiane se sentent exclus depuis longtemps. Ce qui comptait c'était la dégradation d'un ancien compromis, et le risque que la situation des travailleurs blancs puisse être ramenée à celle des « negars ». « Une gauche viable doit trouver le moyen de se différencier nettement de cette analyse », écrivit Roediger.

La nécessité de cette différenciation a été largement ignorée. On y a substitué une classe ouvrière blanche légendaire qui demeure au centre de nos politiques, non seulement à propos des questions économiques les plus générales, mais aussi à propos du racisme. Au mieux, cette conception considère que tous les Américains – quelle que soit leur race – sont exploités par l'organisation et les caractéristiques d'une économie capitaliste débridée. La solution serait donc de s'attaquer à l'ensemble de cette organisation qui affaiblit les masses populaires, quelle que soit leur race, de sorte que ceux qui en

souffrent le plus (les Noirs, par exemple) bénéficient de façon plus importante des avantages auxquels tout le monde a droit. « Aujourd’hui, ce qui frappe les classes ouvrière et moyenne noires et latinos, n’est pas fondamentalement différent de ce qui frappe les classes ouvrière et moyenne blanches », écrivait le sénateur Barack Obama en 2006 :

Réductions des effectifs, externalisation, automation, gel des salaires, démantèlement des systèmes de santé et des régimes de retraites gérés par l’employeur, et défaillance des écoles dans la formation des jeunes aux techniques leur permettant d’être concurrentiels dans une économie globalisée.

Obama a reconnu que les « Noirs en particulier, ont été exposés à toutes ces tendances », non pas tant en raison du racisme, que pour des raisons d’ordre géographique et de répartition des emplois par branches d’activités. Cette interprétation – antiracisme sans considération de la question raciale – est la marque de la nouvelle gauche qui va du Nouveau Démocrate Bill Clinton au socialiste Bernie Sanders. À de rares exceptions, parmi les politiciens libéraux, très peu reconnaissent l’existence d’un problème systémique et spécifique dans les relations des Noirs avec leur pays nécessitant une solution politique adaptée.

3

En 2016, dans ses discours, Hillary Clinton a plus traité du racisme institutionnel que n’importe lequel de ses prédécesseurs démocrates qualifiés de « modernes ». Elle y était contrainte, car les électeurs noirs n’avaient pas oublié la précédente administration Clinton, ni sa campagne pour les primaires de 2008. Tout en prônant la théorie économique de la marée montante, l’administration de son mari s’employait à réduire considérablement l’aide sociale et pratiquait la « tolérance zéro à l’égard la criminalité ». Cette dernière expression

désignait des directives spécifiques, mais visait surtout à s'attirer les faveurs des électeurs blancs. Il est tentant de plaindre Hillary Clinton d'avoir à répondre des péchés de son mari. Mais lors de sa campagne de 2008, elle a repris la vieille dichotomie entre travailleurs blancs et Noirs fainéants, en déclarant parler au nom de ces « Américains travailleurs que sont les Américains blancs ». Vers la fin des primaires de 2008 qui l'opposait à Barack Obama, les conseillers d'Hillary Clinton espéraient que quelqu'un découvrirait l'enregistrement apocryphe dans lequel une Michelle Obama, en colère, était supposée avoir proféré l'expression injurieuse de « Whitey ». Lors de la campagne présidentielle de Bill Clinton, c'était Hillary Clinton qui avait brandi la théorie du « super-prédateur » empruntée au conservateur William Bennett ; pour ce dernier, les jeunes des centres-villes étaient « quasi totalement dénués de tout sens moral » et les dignes représentants d'une « nouvelle génération de criminels de rues... la plus jeune, la plus nombreuse et la plus mauvaise génération qu'une société ait jamais connue ». La « plus mauvaise » génération n'est pas devenue super-prédatrice, mais en 2016, ces jeunes étaient devenus des électeurs qui considéraient que la nouvelle conscience dont se réclamait Hillary Clinton n'existait pas.

Il importe de se demander pourquoi le pays n'a pas été inondé de portraits bienveillants de ce jeune électorat noir « oublié » des politiciens de Washington, acquis à l'élite de Davos et dévoués à des intérêts particuliers. Ces jeunes électeurs travaillent aussi d'arrache-pied dans le contexte de la nouvelle économie mondiale. Le taux de chômage des jeunes Noirs (20,6 %) en juillet 2016, était le double de celui des jeunes Blancs (9,9 %). Depuis la fin des années 1970, William Julius Wilson, et d'autres sociologues dans son sillage, ont remarqué l'effet particulièrement destructeur que le déclin de l'emploi dans le secteur manufacturier avait eu sur les communautés afro-américaines. Si quelqu'un devait être révolté par le désastre provoqué par le secteur financier et par le gouvernement qui se refusa à engager des poursuites contre les auteurs de ce chaos, ce sont les Afro-Américains. En effet, la crise du logement fut l'un des principaux facteurs de l'élargissement du fossé entre les familles noires et les

autres populations du pays ces vingt dernières années. Mais la condescendance culturelle et l'inquiétude des Noirs à propos de leur situation économique ne datent pas d'hier. Les Noirs travailleurs sont à leur place ; les Blancs travailleurs hissent le spectre de l'esclavage blanc.

En outre, pour purifier la conscience des Blancs qui ont élu Donald Trump, il ne suffit pas d'évoquer ces électeurs du prolétariat noir longtemps oublié, malmené par la mondialisation et par la crise financière, abandonné par des hommes politiques inabordables, redoutant à juste titre un retour du Clintonisme. Mais l'évocation des longues souffrances du prolétariat blanc, quant à elle, suffit. On a beaucoup écrit sur le fossé entre les élites et « l'Amérique réelle », mais l'existence d'une tribu blanche trans-classe dont les membres sont dépendants les uns des autres, est évidente.

Comme l'expliquait le Vice-Président Joe Biden :

« Ce sont des gens avec qui j'ai grandi... Ils ne sont pas racistes. Ils ne sont pas sexistes ».

Et Bernie Sanders, sénateur et candidat aux primaires pour la présidence du Parti démocrate d'ajouter :

« Je viens de la classe ouvrière blanche, et je suis profondément humilié par l'incapacité du Parti démocrate de parler aux gens de la même origine que moi ».

Enfin, Nicholas Kristof, chroniqueur au *New York Times* soulignait que :

« Yamhill, ma ville natale dans l'Oregon, est une communauté rurale qui a voté Trump. J'y compte de nombreux amis qui ont voté pour lui. Je pense qu'ils se sont lourdement trompés, mais je vous en prie, n'en faites pas d'odieux sectaires ».

Ces allégations de fidélité et de rappel des origines ne sont pas simplement une défense de ses élites par une classe contrariée : c'est

aussi l'expression d'un désintérêt total des préoccupations de tous ceux qui n'ont pas de liens de parenté avec des Blancs. « L'égalité ça ne se mange pas », affirme Biden. C'est une déclaration digne d'une personne qui n'est pas menacée par la perte de son salaire à cause d'une grossesse non désirée, et qui n'a pas à remplir la case Antécédents judiciaires en bas d'un formulaire d'embauche, qui n'est pas non plus visée par la déportation du chef de famille. Dans les jours qui suivirent les attaques de Sanders contre les Démocrates qu'il accusait de ne pas s'adresser à la communauté « dont il était issu », il donna l'exemple d'une femme qui souhaitait représenter sa communauté. À cette jeune femme, qui espérait devenir le second sénateur latino de l'histoire de l'Amérique, Sanders répondit en reprenant le style de la campagne de Clinton : « Il ne suffit pas de dire, 'Je suis une femme ! Votez pour moi !' Non, cela ne suffit pas... Une des questions difficiles qui se pose au Parti démocrate est de savoir si l'on peut dépasser la politique identitaire. » Résultat : attaquer un exemple de politique identitaire après s'être réclamé d'une autre identité était inopportun.

Mais d'autres interventions de Sanders furent encore plus inquiétantes. Sur la chaîne MSNBC, Sanders attribua en partie le succès de Trump, à sa volonté de « ne pas être 'politiquement correct' ». Certes, admettait Sanders, Trump avait dit « des choses scandaleuses et pénibles, mais je pense que les gens se sont lassés de la vieille rhétorique du 'politiquement correct' ». Pressé de définir ce qu'il entendait par « politiquement correct », Sanders donna une réponse que Trump aurait très certainement approuvée. « Cela signifie que vous avez une liste de sujets de débat qui ont fait l'objet d'une enquête et ont été testés sur un groupe-témoin », expliqua Sanders « C'est de cela que vous parlez, plutôt que de la réalité. Et souvent, ce que vous ne devez pas dire ce sont des choses qui vexent des gens très très puissants. »

Cette définition du « politiquement correct », est très choquante dans la bouche d'un homme politique de gauche. Mais elle correspond à une défense plus générale des électeurs de Trump. « Certains pensent que les gens qui ont voté pour Trump sont racistes, sexistes,

homophobes et en fait des gens pitoyables », dit Sanders plus tard. « Je ne suis pas d'accord. » Cela ne règle rien. Certes, tout électeur de Trump n'est pas un suprémaciste blanc, de la même façon que dans le Sud, sous Jim Crow, tout Blanc n'était pas un suprémaciste. Mais tout électeur de Trump a trouvé acceptable de confier le destin du pays à un suprémaciste blanc.

On peut, jusqu'à un certain point, comprendre les hommes politiques qui adoptent une politique identitaire servant leurs intérêts. Des candidats à la plus haute fonction, comme Sanders, doivent créer une coalition efficace. A juste titre, la classe ouvrière blanche est perçue comme un vaste vivier de voix, et pour les conquérir il faut éviter les vérités gênantes. Mais les journalistes n'ont pas cette excuse. L'an dernier, Nicholas Kristof et ses amis libéraux ont demandé à maintes reprises que ses vieux camarades de la classe ouvrière blanche ne soient pas qualifiés de « sectaires », même lorsque leur sectarisme ressortait clairement dans son propre reportage. En visite à Tulsa, dans l'Oklahoma, un Kristof féru d'anthropologie, s'étonnait que les électeurs de Trump soutiennent un président qui menaçait de liquider des prestations sociales dont ils dépendent. Mais aux dires des personnes interrogées par Kristof, le problème n'était pas les attaques de Trump contre ces prestations sociales, mais ses attaques contre *leurs prestations*. « Il y a beaucoup de dépenses inutiles, ce sont celles-là qu'il faut supprimer », dit un homme à Kristof. Lorsque Kristof leur demande de définir ces dépenses inutiles, la réponse est surprenante : « les téléphones d'Obama ». Ainsi, un programme gouvernemental de longue date devenait une combine permettant au Président de donner des téléphones portables à des Noirs qui ne les méritaient pas. Kristof ne modifie pas pour autant son analyse basée sur ce commentaire, et continue comme si cela n'avait jamais été dit, hormis une vérification des faits en une phrase mise entre parenthèses.

Kristof n'est pas gêné non plus lorsqu'il entend un sympathisant de Trump proférer des propos racistes. Ceci est dû au fait que sa défense de la bonté innée des électeurs de Trump, et de la bonté innée de la classe ouvrière blanche, ne constitue pas une véritable défense des uns

et des autres. Bien au contraire, dans cette argumentation, la classe ouvrière blanche apparaît, non comme une véritable communauté, mais plutôt comme un instrument pour faire barrage aux revendications de ceux qui voudraient une Amérique plus inclusive.

L'essai de Mark Lilla « The End of Identity Liberalism », est probablement l'exemple le plus évident du genre. Lilla dénonce la déviation du libéralisme vers « une sorte de peur morale à propos des questions raciales, de genre et d'identité sexuelle », ce qui déforme son message « et l'empêche de devenir une force unificatrice capable de gouverner ». Selon Lilla, les libéraux se sont éloignés de leur base, la classe ouvrière, et devraient retourner au « libéralisme pré-identitaire », celui de Bill Clinton et de Franklin D. Roosevelt. Vous ne sauriez jamais, en lisant cet essai, que Bill Clinton était l'un des plus habiles politiciens identitaires de son temps, qu'il a pris l'avion pour assister à l'exécution de Ricky Ray Rector, un Noir lobotomisé, qu'il a éclipsé Jesse Jackson lors de sa propre conférence, qu'il a signé la Loi de Défense du Mariage (qui, entre autres, interdisait le mariage homosexuel), cela, en marquant de manière constante, son attachement à « l'Amérique réelle ». Vous n'apprendrez rien non plus si je vous dis que ce champion du libéralisme « pré-identitaire » qu'aurait été Roosevelt, dépendait de l'appui des suprémacistes blancs du « vieux Sud ». Le nom de Barack Obama n'apparaît pas dans l'essai de Lilla qui cherche pas à aborder, d'une manière ou d'une autre, le rôle de la politique identitaire – la possibilité d'élire un premier président noir – dans la mobilisation d'un nombre record d'électeurs noirs, assurant ainsi la victoire au Parti démocrate, et rendant possible la réalisation du vieil objectif libéral d'un système national de santé. « Une politique identitaire relève largement de l'affirmation et non de la persuasion », explique Lilla. « C'est pourquoi cette politique ne permet pas de gagner les élections, mais peut les faire perdre. » Que Trump ait pu faire campagne et gagner sur la base d'une politique identitaire semble dépasser l'entendement de Lilla. Tout ce qui attire la classe ouvrière blanche est anobli. Tout ce qui attire les travailleurs noirs, et ceux qui n'appartiennent pas à la tribu, est sordidement identitaire. Toutes les politiques sont identitaires, sauf les politiques

des Blancs, les politiques de l'héritage sanglant.

Le tribalisme blanc obsède même les écrivains les plus nuancés et les plus doués. L'essai de George Packer, « The Unconnected » est une longue plaidoirie pour que les libéraux consacrent davantage d'attention à la classe ouvrière blanche, « aujourd'hui frappée par des maux qui jusque-là étaient associés à la 'sous-classe' de Noirs urbains. » Packer pense que ces maux, l'incapacité du Parti démocrate à y apporter une réponse, expliquent amplement l'ascension de Trump. Il ne présente pas de résultats d'enquêtes d'opinion permettant d'apprécier le point de vue de la classe ouvrière blanche sur les « élites », et encore moins sur le racisme. Il n'explique pas en quoi ces points de vue et leur rapport avec Trump diffèrent de ceux d'autres ouvriers et d'autres Blancs.

C'est probablement parce que toute évaluation empirique des rapports de Trump avec la classe ouvrière blanche, révélerait que dans cette phrase, un adjectif avait plus d'importance que l'autre. En 2016, Trump a bénéficié du soutien plus ou moins majoritaire dans toutes les catégories socio-économiques blanches. C'est vrai que son soutien le plus net parmi les Blancs, venait de ceux dont le revenu annuel se situait entre 50 000 dollars et 99 999 dollars. C'est un revenu un peu plus élevé que celui de la classe ouvrière dans de nombreux quartiers non-blancs, mais même si l'on définit cette catégorie comme appartenant à la « classe ouvrière », la différence dans les votes est révélatrice. Soixante et un pour cent des Blancs de cette classe ouvrière ont soutenu Trump, contre seulement 24 % d'Hispaniques et 11 % de Noirs. En effet, une bonne partie de tous les électeurs gagnant moins de 100 000 dollars, et la majorité de ceux gagnant moins de 50 000 dollars, ont voté pour le candidat démocrate. Alors, lorsque Packer déplore le fait que les « Démocrates ne peuvent plus affirmer qu'ils sont le parti de la classe ouvrière, et certainement pas des ouvriers blancs », il commet une erreur d'analyse. Le vrai problème est que le Parti démocrate n'est pas le parti des Blancs, qu'ils soient ouvriers ou non. Les travailleurs blancs ne sont pas séparés des autres Blancs du fait qu'ils sont des ouvriers ; ils sont séparés des autres

travailleurs du fait qu'ils sont blancs.

L'essai de Packer a été publié avant l'élection, et les pourcentages des voix n'étaient pas disponibles. Mais il ne serait pas surprenant qu'un candidat faisant directement appel au racisme, mobilise un plus grand nombre d'électeurs blancs, étant donné que le racisme est depuis longtemps, la frontière entre les deux grands partis, au moins depuis le mouvement des droits civiques. Packer trouve des défenseurs de sa thèse en Virginie-Occidentale, un État resté démocrate dans les années 1990, avant de devenir nettement républicain, au moins pour ce qui est des élections présidentielles. Pour Packer, ce glissement relativement tardif vers la droite prouve un changement « qui ne peut être attribué à la politique raciale ». C'est probablement vrai : les politiques raciales ne dépendent jamais « seulement des politiques raciales ». L'histoire de l'esclavage concerne aussi le développement du capitalisme international ; l'histoire des lynchages doit être vue à la lumière de l'inquiétude que suscite l'indépendance croissante des femmes, et le mouvement des droits civiques ne peut être séparé de la Guerre froide. Ainsi, dire que l'ascension de Donald Trump ne s'explique pas seulement par des motifs raciaux, c'est énoncer une banalité qui n'arrange rien pour ceux qui vivent sous sa botte. L'empreinte du racisme n'est pas difficile à détecter en Virginie-Occidentale. En 2008, aux primaires démocrates dans cet État, 95 % des électeurs étaient blancs. Vingt-pour cent parmi eux – un sur cinq – ont ouvertement admis que la question raciale avait influencé leur vote, et plus de 80 % ont voté pour Hillary Clinton contre Barack Obama. Quatre ans plus tard, Obama, président en exercice, perdit dans dix comtés de la Virginie-Occidentale, face à Keith Russell Judd, un criminel blanc incarcéré dans une prison fédérale, qui a raflé plus de 40 % aux primaires démocrates. Une simple question se pose. Peut-on imaginer un criminel noir dans une prison fédérale se présenter aux primaires contre un président blanc en exercice ?

Mais dans l'essai de Packer, le racisme est généralement passif. Il ne tente pas de comprendre pourquoi les ouvriers noirs et d'autres non-blancs, des victimes de la même économie nouvelle et de l'élite

cosmopolite que Packer attaque si violemment, ne se sont pas ralliés à Trump. Comme Kristof, Packer est très conciliant avec ses interlocuteurs. Lorsqu'une femme explose de colère et dit à Packer « Je veux manger ce que je veux, et qu'on ne me dise pas que je ne peux pas manger des frites ou boire du Coca », il l'interprète comme une rébellion « contre la supériorité morale des élites ». En fait, la conspiration de cette élite date de 1894, lorsque le gouvernement commença à conseiller les Américains à propos de leur régime alimentaire. En 2003, le président George W. Bush parla des avantages d'une nourriture saine dans sa campagne *Healthier US initiative*, et expliquait son plan de santé en disant : « Si vous faites de l'exercice et si vous mangez une nourriture plus saine, vous vivrez plus longtemps. » Mais Packer ne s'autorise jamais à se demander si l'explosion de colère qu'il a observée n'avait pas quelque chose à voir avec le fait qu'un conseil similaire était à présent donné par une femme noire devenue la première dame du pays. Packer conclut d'une façon vraiment tribale, affirmant qu'Obama avait laissé le pays « plus divisé et mécontent que jamais dans le souvenir des Américains ». Une affirmation qui est sans doute vraie mais uniquement parce que la plupart des Américains s'identifient comme Blancs. Sans aucun doute, les hommes et les femmes qui sont forcés de vivre dans le souvenir de John Lewis, battu par la police, du lynchage d'Emmet Till, de la bombe incendiaire tombée sur la maison de Percy Julian^[12], de l'assassinat de Martin Luther King et de Medgar Evers, c'est-à-dire, ceux qui sont forcés de porter le poids de l'esclavage, ne seraient pas d'accord.

Conserver l'honneur des Blancs et le modèle blanc demeure au centre de la pensée américaine libérale. Les politiques de gauche n'en sont pas exonérées. La victoire de la campagne sectaire de Trump a montré le spectacle inquiétant d'un président arrivé à ses fins, au mieux, en dépit de son racisme, et probablement à cause de celui-ci. Avec Trump la question raciale, que l'on dissimulait derrière des euphémismes, afin de pouvoir la nier, est devenue ouverte et explicite. Cela a posé un dilemme aux intellectuels du pays. Hillary Clinton ne pouvait pas avoir raison lorsqu'elle affirmait qu'un bon nombre d'Américains avait

choisi un président à cause de son sectarisme. Ce que cela implique est juste trop sombre : un sectarisme systémique demeure central dans notre politique ; le pays y est sensible ; les Américains qui sont le sel de la terre, idéalisés dans notre culture et dans notre politique, sont les mêmes que ceux qui sourient sur les photos de nos lynchages ; l'objectif de Calhoun d'une solidarité pan caucasienne entre ouvriers et capitalistes, subsiste encore. La gauche aurait à faire face une fois encore, à l'échec des appels à l'unité de classe face au racisme. Les technocrates et les classes moyennes ne trouveraient pas là un réconfort, car leur propre classe est tout aussi perméable à cette influence. Intégrer tous ces éléments dans une analyse de l'Amérique et trouver une solution c'était trop demander. À la place, la réponse n'a fait appel qu'à l'émotion, convoquant la classe ouvrière blanche, comme symbole des origines de l'Amérique, enracinées dans le travail, héritière de l'esprit des pionniers, comme un bouclier face à la réalité d'un racisme effrayant.

Packer rejette le Parti démocrate, qu'il assimile à une coalition « de professionnels montants et de la diversité ». Ce rejet provient de Lawrence Summers, l'économiste et ancien Président de Harvard, pour qui le Parti démocrate n'est plus guère qu'une coalition « de l'élite cosmopolite et de la diversité ». On doit en conclure que le parti a oublié comment parler de questions économiques difficiles et préfère aborder des sujets culturels moins controversés, comme la « diversité ». Il est indispensable de décortiquer ce qui relève précisément de la catégorie de la « diversité ». La résistance à l'incarcération monstrueuse de légions d'hommes noirs, la résistance à la destruction de systèmes de santé pour les femmes pauvres, la résistance contre l'expulsion de parents, la résistance contre des politiques dont la seule légitimité s'enracine dans la force brute, et la résistance à une théorie de l'éducation qui prêche qu'il n'y a « pas d'excuse » pour les enfants noirs et les enfants bruns, tout en trouvant des excuses pour ceux qui sont « trop importants pour être emprisonnés ». Que tous ces problèmes, pris ensemble, puissent être renvoyés par Summers et par un brillant journaliste comme Packer, sous l'étiquette de « diversité » ne fait que démontrer qu'ils se trouvent

en terrain sûr. En raison de leur identité.

4

Lorsque Barack Obama accéda au pouvoir en 2009, il crut pouvoir travailler avec des conservateurs « sages », en reprenant à son compte certains aspects de leur politique. Il constata au contraire que son seul imprimatur rendait cette collaboration impossible. Mitch McConnell annonça que l'objectif premier du GOP n'était pas de trouver un terrain d'entente, mais de faire en sorte qu'Obama ne fasse qu'un seul mandat. C'est ainsi qu'un projet de réforme du système de santé, inspiré de celui d'un gouverneur républicain et proposé par un groupe de réflexion conservateur, fut soudain considéré comme un projet socialiste et, comme par un hasard, comme une forme de réparation, dès lors qu'il était proposé par Obama. Le premier président noir découvrit qu'il était considéré comme nuisible par la base du Parti républicain. Un parti politique s'organisa entièrement autour de l'objectif clair de neutraliser Obama. Obama et d'autres pensèrent que cela résultait d'une propagande menée sans relâche par Fox News et par des émissions de radio de l'aile droite. Le génie de Trump a été de comprendre qu'il s'agissait de quelque chose de plus profond, d'une volonté de revanche si forte, qu'un novice en politique, accusé de viol, pouvait mettre en échec la direction d'un des deux grands partis en écrasant le candidat choisi par l'autre.

Trump dit un jour en se vantant « Je pourrais me tenir debout au milieu de la 5^{ème} Avenue, et tirer sur quelqu'un, je ne perdrais pas un seul électeur ». Cette déclaration doit être entendue avec une incrédulité mesurée. Trump s'est moqué des handicapés, s'est vanté d'agression sexuelle, a été l'objet de multiples accusations de harcèlement sexuel, a licencié un directeur du FBI, a envoyé ses larbins pour tromper le public sur ses motivations, a révélé personnellement qu'il mentait en déclarant avec audace, que son

objectif était de faire échouer l'investigation en cours sur son éventuelle collusion avec une puissance étrangère ; il s'est vanté ensuite de ces mêmes manœuvres d'obstruction lors de la visite à la Maison Blanche, de représentants de cette même puissance étrangère. Il est totalement impossible d'imaginer une copie noire de Donald Trump, par exemple, d'imaginer Obama impliquer le père d'un adversaire dans l'assassinat d'un président des États-Unis ou comparer ses capacités physiques avec celle d'un autre candidat et s'emparer de la présidence avec succès. Trump, plus que tout autre politicien, a compris l'importance de l'héritage sanglant et le formidable pouvoir de ne pas être un nègre.

Mais, ce pouvoir est en définitive suicidaire. Trump en fournit aussi la preuve. Dans un article récent du *New Yorker*, un ancien officier russe a fait observer qu'une interférence russe dans une élection américaine ne pouvait réussir que si les « conditions nécessaires » et un « contexte préexistant » étaient réunis. Ce « contexte préexistant » était le racisme persistant, et la « condition nécessaire » était la menace symbolique représentée par un président noir. Ces deux facteurs liés ont entravé la capacité des États-Unis à protéger leur système électoral. Jusqu'en juillet 2016, une majorité du Parti républicain doutait que Barack Obama était né aux États-Unis, c'est à dire, qu'elle ne le considérait pas comme un président légitime. Les politiciens du parti agissent en conséquence, lors de leur fameux refus d'entendre le candidat proposé à la Cour Suprême par Obama, et lors de leur refus encore plus dramatique, de coopérer avec l'administration pour défendre le pays contre l'attaque russe. Avant l'élection, Obama n'a pas trouvé preneur parmi les Républicains pour une réponse bipartisane, et Obama lui-même, qui sous-estimait Trump, et de ce fait, sous-estimait le pouvoir de la peau blanche, crut que le candidat républicain était trop discrédité pour gagner. En cela, Obama s'est tragiquement trompé. C'est ainsi que le pays le plus puissant du monde a cédé le contrôle de tout ce qui compte – la prospérité de toute une économie, la sécurité de quelque 300 millions de citoyens, la pureté de son eau, la qualité de son air, sa sécurité alimentaire, l'avenir de son vaste système éducatif, la fiabilité de ses autoroutes nationales, de ses voies

aériennes, de ses chemins de fer, le potentiel apocalyptique de son arsenal nucléaire – à un aboyeur de carnaval qui a introduit, la phrase « Attrapez-les par la chatte », dans le lexique national. C'est comme si la tribu blanche s'était unie pour démontrer que « si un homme noir peut être président, alors, n'importe quel homme blanc – quelle que soit la façon dont il y est arrivé – peut l'être aussi. Sous cette forme perverse, les rêves démocratiques de Jefferson et de Jackson se sont réalisés.

La tragédie américaine qui se dessine actuellement est plus vaste que la plupart se l'imaginent et ne finira pas avec Trump. Ces derniers temps, l'utilisation de la peau blanche comme stratégie politique explicite, a été réfrénée par une sorte d'interdiction bienveillante de l'invoquer ouvertement, pour ne pas effrayer les Blancs modérés. L'expérience a montré que ce n'était là, au mieux, qu'une demi-vérité. L'héritage de Trump révélera le vernis de décence pour ce qu'il est, et montrera jusqu'à quel point un démagogue peut y échapper. Il n'est pas difficile d'imaginer un autre politicien, plus avisé des coutumes de Washington, formé aux méthodes de gouvernement, désormais libéré de l'obligation de paraître opposé au racisme, accomplir un travail bien plus efficace que celui de Trump.

Pour certains écrivains et penseurs noirs, la mise en danger du corps des Noirs au sens littéral du terme par la suprématie blanche, est depuis longtemps un axiome. Mais la menace la plus importante était dirigée vers les Blancs eux-mêmes, vers ce pays partagé, et même vers le monde entier. Tant de grandiloquence peut faire blêmir. Lorsque Du Bois affirme que l'esclavage est « particulièrement désastreux pour la civilisation moderne » ou lorsque Baldwin proclame que les Blancs « ont amené l'humanité au bord de la disparition... parce qu'ils pensent qu'ils sont blancs, » l'on a tendance instinctivement à crier à l'exagération. Mais il n'y a pas réellement, d'autre façon de comprendre la présidence de Donald Trump. Le premier président blanc de l'histoire américaine est aussi son président le plus dangereux ; il l'est d'autant plus que ceux qui ont pour tâche d'analyser son action, ne peuvent désigner ce qui est essentiel en lui,

car eux-mêmes sont impliqués dans cette essence.

Mais ils ne sont pas damnés pour autant. Il n'y a rien qui ait été accompli au nom de la défense de la supériorité blanche qui se situe au-delà des limites du comportement humain et de l'histoire. En fait, ce qui rend si effrayante l'époque de l'extermination des Indiens et de l'esclavage des Africains, celle du « capitalisme de guerre », comme l'a défini Sven Beckert, c'est l'agencement naturel de ses réalisations vitales avec ce que nous connaissons de la cupidité humaine et de la soif de pouvoir. C'est terrible de pouvoir s'imaginer en pillard ; il y a quelque chose de déconcertant de savoir que la rigueur morale n'est ni d'origine biologique ni d'origine divine. Il n'est pas besoin de recourir au rêve pour comprendre cela. Les Américains aussi forment une classe, une classe responsable et intrinsèquement liée à l'histoire de la torture, des bombardements et des coups d'État perpétrés en notre nom. Et Trump a simplement alourdi cette charge. À l'échelle mondiale, peut-être que nous, Américains, sommes tous blancs.

Cependant, il n'y avait rien de fatal dans l'élection de Donald Trump, et alors que son élection a causé un grand préjudice, au moment où j'écris ces lignes, ce n'est pas encore la fin de l'histoire. Ce qu'il faut maintenant, c'est une résistance qui rejette l'auto-disculpation, qui refuse de se laisser aveugler face au mal, même au nom du combat contre un autre mal. Il faut se montrer capable d'analyser le mauvais marché que la suprématie blanche passe avec ses partisans, tout en montrant que c'est pourtant ce mauvais marché et non l'aveuglement des masses qui a résisté jusqu'à maintenant.

Il ne saurait y avoir de conflit entre la désignation de l'identité blanche et la dénonciation de la dégradation causée par un capitalisme débridé, une priorité donnée à la cupidité, un encouragement à la thésaurisation et un pillage plus raffiné. Je n'ai jamais vu de contradiction entre la réclamation de réparations et la revendication de salaires décents, ni entre l'exigence d'une application légitime de la loi et la prétention à un système de santé financé par des fonds publics. Tous ces aspects sont liés mais non substituables

entre eux. Je suis d'avis que les combats contre le sexisme, le racisme, la pauvreté et même la guerre se rejoignent, non pas dans leur synonymie mais dans leur but ultime : un monde plus humain.

Notes du chapitre

[1] ↑ *Central Park Five* : Il s'agit de l'accusation à tort du viol d'une jeune femme à Central Park, par cinq adolescents noirs. Condamnés à des peines de prison allant de 5 à 12 ans, ils ont été reconnus innocents par la suite et dédommagés financièrement.

[2] ↑ En français, « cocu ».

[3] ↑ Homme politique américain, promoteur de théories racistes, et responsable national du Ku Klux Klan lors de son renouveau dans les années 1970.

[4] ↑ Obama a ridiculisé Trump au sujet des doutes émis par ce dernier sur sa nationalité américaine, après la publication de son extrait d'acte de naissance.

[5] ↑ Caricature politique publiée en 1864, illustrant de manière satirique, le croisement des races.

[6] ↑ Réalisatrice de la série télévisée *HBO Girls*.

[7] ↑ Producteur de *Blue Collar TV*.

[8] ↑ Allusion à des personnages de jeux vidéos.

[9] ↑ Magazine bimestriel américain fondé en 1976.

[10] ↑ Contrat de servage temporaire, moyennant un contrat signé ou forcé, par lequel un individu doit travailler pour une personne donnée pour un temps déterminé. Ce contrat peut être transféré à une tierce partie. À la fin du contrat, le travailleur retrouve sa liberté.

[11] ↑ Émeutes qui se sont déroulées à New York en juillet 1863, suite à l'adoption par le Congrès des États-Unis de nouvelles lois sur la conscription. Elles tournent rapidement au pogrom racial et de nombreux Noirs sont assassinés dans les rues.

[12] ↑ Chimiste afro-américain (1899 – 1975), pionnier dans la découverte de la cortisone et des stéroïdes à partir de plantes. En 1950, lorsqu'il emménagea à Oak Park, Illinois, sa maison fut incendiée, parce que le quartier était habité exclusivement par des Blancs.